

Rendez-vous à Kerloc'h

Bourdin, Françoise

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Françoise
Bourdin

Rendez-vous
à
Kerloc'h

roman

belfond 

FRANÇOISE BOURDIN

**RENDEZ-VOUS
À KERLOC'H**

Roman



© Éditions Belfond,
Octobre 2004

ISBN : 978-2714440662

*À Sylvie, pour qui
la Bretagne n'est pas une terre étrangère,
avec toute mon affection.*

1

À travers le pare-brise de la cabine, Artus observait la route, en contrebas, où s'était arrêtée la voiture rouge. Même s'il n'avait pas été prévenu, il aurait reconnu sans mal le conducteur qui venait de descendre et se tenait à présent immobile, la tête levée dans sa direction, une main en visière.

Artus l'ignora. Parvenu à l'extrémité du champ, il fit faire un demi-tour impeccable à la moissonneuse-batteuse pour repartir à l'assaut de sa récolte. Un peu en retrait, son fils aîné le suivait habilement, maintenant à sa hauteur la remorque où les grains se déversaient en trombe, dans un nuage de poussière de blé. L'ordinateur de bord indiquait une température extérieure idéale, à savoir une chaleur sèche dont Artus n'avait pas conscience, protégé par la climatisation de la machine. En aucun cas il ne voulait interrompre son travail. De toute façon, Loïc n'en était certainement pas à une heure près, lui qui n'avait pas mis les pieds ici depuis... Deux ans ? Trois ? Peut-être davantage ! Avec un petit rictus amer, Artus hocha la tête, comme pour se donner raison de faire attendre son visiteur. La moisson d'abord. Un coup d'œil dans son rétroviseur lui confirma que l'automobile n'avait pas bougé. Pour une fois, Loïc serait patient, il n'avait pas le choix, au contraire de toutes ces occasions où il avait manifesté son désir d'indépendance. Aujourd'hui, il rentrait au bercail, contraint et forcé, après avoir fait son malheur tout seul, tant pis pour lui !

« Bon sang, ne sois pas injuste, ou au moins ne lui montre rien... »

Distraitement, Artus contrôla les chiffres sur les cadrans, devant lui. La moisson se déroulait sans heurt, cette monstrueuse machine tenait vraiment ses promesses et avalait des tonnes d'épis à une allure folle. Artus n'avait pas encore décidé de l'utilisation ultérieure de la

paille. Peut-être la broierait-il en déchaumant pour qu'elle serve d'engrais à la terre, comme presque chaque année, ou bien il en ferait d'énormes roues dorées destinées aux éleveurs de la région qui se plaignaient, avec la sécheresse, de manquer de fourrage.

Il effectua un nouveau demi-tour et vérifia que la voiture rouge était toujours à la même place. Il s'agissait d'un bolide aux lignes racées, probablement une Porsche d'un modèle assez ancien.

« Si c'est tout ce qui lui reste, il n'a pas de quoi pavoiser ! »

Agacé, Artus s'aperçut qu'il était incapable de se concentrer. Qu'il le veuille ou non, la présence de Loïc le perturbait. D'un geste rageur, il stoppa la moissonneuse, releva la barre de coupe. Les grondements puissants du moteur s'atténuèrent avec le changement de régime tandis qu'il ouvrait la porte de la cabine. Il adressa un signe impérieux à son fils aîné, qui s'éloigna aussitôt, sa remorque pleine. Là-bas, sur la route, la silhouette de Loïc restait immobile, alors Artus fit quelques pas pour s'écarter de la moissonneuse puis il s'arrêta, les bras croisés. La chaleur, ajoutée à la poussière en suspension, prenait à la gorge. C'était sûrement le plus bel été de la décennie, un été beaucoup trop sec pour les cultures, hélas !

Artus attrapa ses lunettes de soleil dans la poche de sa chemise blanche et les ajusta sur son nez en prenant tout son temps. Il n'avait pas la dégaine d'un paysan et ne l'aurait jamais, cependant travailler soi-même la terre était une tradition chez les Le Marrec depuis plusieurs générations, et Artus en était très fier. D'ailleurs, de ses quatre enfants, seul Loïc avait boudé l'exploitation, la continuité était donc assurée.

— Ah, tout de même..., maugréa-t-il.

Loïc se décidait enfin à entrer dans le champ pour le rejoindre, peinant à travers les sillons.

« Ne l'agresse pas dès les premiers mots, ne le fais pas fuir... »

Non, il allait rester courtois, il se l'était juré. N'avait-il pas réussi à éviter la querelle jusqu'ici ? Il pouvait continuer à lutter, il en aurait la volonté, ne serait-ce que pour honorer la mémoire de sa femme. Elle n'avait jamais supporté qu'il s'en prenne à Loïc, qu'il le traite différemment, alors il s'était arrangé pour ravalier ses doutes, sa rancœur, sa peine.

Il se concentra sur celui qui approchait. Lorsqu'il distingua nettement ses traits, il éprouva le choc attendu. Loïc était toujours le portrait vivant de sa mère, avec le même regard d'eau claire, les mêmes cheveux châtain cendré striés de mèches blondes. Artus le jugea un peu vieilli par quelques rides, et aussi par une expression

désabusée qui, là encore, évoquait irrésistiblement Armelle vers la fin de sa maladie.

À un mètre, Loïc esquissa un sourire qu'Artus ne lui rendit pas, toujours occupé à le détailler.

— Tu as des ennuis, paraît-il ?

Son entrée en matière parut heurter son fils, qui fronça les sourcils, sur la défensive.

— Bonjour, papa, lâcha-t-il d'une voix tendue.

— Bien sûr ! Bonjour... Je suis en pleine moisson, tu sais ce que c'est. Va à la maison, je te verrai ce soir, nous aurons tout le temps de discuter.

Il ne parvenait pas à être chaleureux, même pas familier ou seulement accueillant, et il s'en voulut.

— Yann est occupé avec moi pour l'instant, mais appelle Tristan, il sera très heureux de te savoir arrivé. Ta sœur aussi.

Bon sang, était-il possible de ressembler autant à sa mère ? Ce nez fin et droit, cette ligne nette de la mâchoire, ce regard transparent... Artus aurait dû se sentir ému mais il n'éprouvait qu'une gêne persistante. Il vit Loïc acquiescer d'un signe de tête peu convaincu, avant de se détourner. Comprenait-il qu'il n'était pas le bienvenu ? Avait-il espéré autre chose ? D'un pas pressé, il redescendait déjà vers la route et Artus le suivit des yeux. Grand, mince, athlétique, c'était vraiment un bel homme de trente-sept ans qui, en principe, n'aurait dû avoir besoin de personne.

« S'il est en perdition, il faudra bien que je l'aide. Je vais essayer de le faire pour toi, Armelle... »

Réprimant un soupir, il ôta ses lunettes de soleil et regagna la cabine de la moissonneuse, dont il claqua la porte.

Loïc n'était ni surpris ni déçu. L'hostilité de son père ne pouvait être pire que tout ce qu'il avait supporté depuis près d'un an. Il prit la direction de la ferme avec le désir de se retrouver au frais entre ses murs épais.

De loin, il aperçut les hautes façades de granit et les toits d'ardoise pentus de Kerloc'h, qui tranchaient sur le ciel. Un manoir-ferme plutôt imposant, comme il en existait tant à travers les landes bretonnes, flanqué d'une tour carrée et prolongé de nombreux bâtiments. L'ensemble possédait une élégance austère, presque sévère, propre à

cette région située aux confins de la Cornouaille et du Morbihan.

Debout au milieu de la cour pavée, les mains sur les hanches, Tristan était déjà là, sans doute prévenu par Yann, qui, lui, n'avait pas osé interrompre ses allées et venues entre le champ et les silos. Loïc franchit les lourdes grilles de fer forgé en roulant au pas, puis vira à gauche vers l'une des granges ouvertes où l'on rangeait les voitures. À peine descendu, il se retrouva dans les bras de Tristan, qui l'étreignit avec une affection non dissimulée.

— Salut, toi... Je désespérais de te voir enfin ! Tu vas bien ? Tu dois mourir de soif, non ?

— Oh, oui ! Je me suis arrêté pour saluer papa et...

— Et il t'a fait poireauter ?

— La chaleur est accablante en plein champ, se borna à répondre Loïc.

— Tu as des bagages ?

— Laisse... Pour l'instant, je ne sais pas exactement où les mettre.

— Comment ça ? Tu es chez toi, mon vieux ! Mais si tu préfères, tu peux venir chez moi, la porte est grande ouverte.

Sa gentillesse restait intacte, les années de séparation n'avaient eu aucune prise sur lui et Loïc éprouva un élan de tendresse fraternelle.

— Alors, ce verre ? réclama-t-il en souriant.

Sans lui lâcher l'épaule, Tristan l'entraîna à travers la cour. Les pavés, vieux de quatre siècles, étaient impeccablement balayés, comme toujours. Leur père ne tolérerait pas le moindre désordre aux abords de la maison, et jamais on ne se serait cru dans une exploitation agricole en pleine activité.

À l'intérieur, il faisait dix degrés de moins que dehors. Les deux frères traversèrent le hall puis l'office, leurs pas résonnant sur les dalles de schiste. Dans la cuisine, installée à l'emplacement d'une ancienne chapelle, la fraîcheur était encore plus remarquable. Loïc se glissa sur l'un des longs bancs d'église qui encadraient l'énorme table en bois d'épave, luisante d'encaustique, tandis que Tristan préparait deux gin-tonics légers auxquels il ajouta de la glace.

— Vas-y, raconte, c'est la déroute ? interrogea-t-il carrément en s'asseyant face à Loïc.

— Pire que ça !

Tristan fronça les sourcils, attentif et déjà compatissant. C'était le plus gentil garçon qui fût, il était impossible de ne pas s'entendre avec lui. Benjamin de la famille, il ressemblait physiquement à Yann et à

Artus. Puissant, massif, avec un visage rond et des cheveux blonds coupés très court, il dégageait une impression de force paisible et, malgré son extrême timidité, son regard noisette transperçait ses interlocuteurs.

— Je me suis vraiment retrouvé en chemise après mon divorce, avoua Loïc, je ne comprends toujours pas comment les choses ont pu se terminer de cette façon. J'ai dû être très négligent, inconséquent, tout ce que tu veux, mais je n'ai rien vu venir. Rien ! J'étais plongé dans mes recherches jusqu'au cou, accaparé par le travail du matin au soir, et je laissais Anne s'occuper de tout. Un pur désastre. Son avocat n'a fait qu'une bouchée du mien... À la fin, j'en avais tellement assez que j'ai signé les yeux fermés, pour que ça s'arrête.

— Et ton fils ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit des horreurs. Je n'ai pas très envie d'en parler...

Loïc prit son verre et en vida la moitié d'un trait. Tristan était assez diplomate pour ne pas insister, mais qu'en serait-il de leur père, tout à l'heure ? L'idée de répondre à ses questions exaspérait d'avance Loïc. Pourtant, il s'était effectivement montré stupide, il ne pouvait pas le nier, assez stupide pour qu'Anne le plume sans difficulté, bien décidée à le détruire. Méritait-il vraiment une telle haine ? Elle avait sauté avec férocité sur la première – la seule – occasion de dispute qu'il lui ait jamais offerte et l'avait exploitée sans scrupule. Mari infidèle, père absent, mauvais gestionnaire : la liste des griefs de sa femme, réels ou imaginaires, était assez longue pour justifier ce divorce mené tambour battant, dont il sortait assommé.

— Tu l'aimes encore ? risqua Tristan.

— Anne ? Je ne crois pas, non... Et ça ne date pas d'hier.

Ce qui expliquait sans doute l'acharnement dont elle avait fait preuve. Il s'était cru amoureux d'elle au moment de leur mariage, dix-sept ans plus tôt, mais leurs sentiments s'étaient insidieusement dilués dans l'habitude, le quotidien, avant de s'engluer dans une incompréhension mutuelle. Trop orgueilleuse pour lui reprocher son indifférence, Anne avait dû guetter son premier faux pas et ne l'avait pas raté. Mais la perdre, elle, et tout son compte en banque avec, n'avait pas grande importance comparé au déchirement de se découvrir en aussi mauvais termes avec son fils. Leur ultime affrontement avait dégénéré en insultes, jusqu'à ce que Loïc, hors de lui, lève la main sur Pierre. Anne avait aussitôt ajouté le mot « violences » à un dossier déjà lourd. Aurait-il été mieux inspiré de se laisser tramer dans la boue par un adolescent qui semblait le haïr ?

Il termina son verre et Tristan voulut le resservir.

— Du tonic seulement, je ne tiens pas à passer pour un ivrogne, en plus du reste !

— Ici, dit gentiment son frère, personne ne te jugera.

— Tu crois que papa va s'en priver ?

Par téléphone, lorsque Loïc lui avait réclamé une sorte de droit d'asile, Artus était resté de marbre, acceptant sans commentaire, mais à un moment ou à un autre il allait donner son avis et poser ses conditions. Il serait sans pitié, Loïc le savait très bien.

— Il est là, le savant ? vociféra Gaëlle depuis le seuil. Et il boit du gin ? Je rêve ! Tu dois goûter ça, rien d'autre !

La jeune femme brandissait une bouteille de cidre, quelle posa brutalement sur la table, devant son frère. Puis elle se pencha sur lui, l'entoura de ses bras et enfouit sa tête dans son cou. Elle l'appelait « le savant » ou « l'intello » avec une affectueuse ironie depuis l'époque où il s'était mis à collectionner les diplômes. Ingénieur, biologiste, il avait fait de très brillantes études, qui, au lieu de le réconcilier avec Artus, l'en avaient éloigné davantage. Leur père continuait de le regarder comme une bête curieuse, pas du tout impressionné par ses titres universitaires.

— Vas-y, bois, insista Gaëlle.

Il avala deux gorgées de cidre, fit la grimace.

— Un peu raide, non ?

— Je me tue à le lui dire, approuva Tristan.

— Vous êtes des mauviettes. J'ai mes inconditionnels et, Dieu merci, il y en a davantage que de bouteilles à vendre !

Gaëlle réussissait de mieux en mieux son cidre fermier, soutenue depuis le début par leur père, qui lui avait cédé les quatre hectares de verger dès sa majorité. Précurseur, Artus s'était toujours évertué à diversifier son exploitation, à l'agrandir, à privilégier une agriculture quantifiée et qualitative. Il était assez libéral pour ne faire aucune différence entre Yann, Tristan ou Gaëlle, peu lui importait qu'il s'agisse de filles ou de garçons ; seul Loïc semblait lui avoir posé un réel problème. Aux trois autres, prêts à travailler la terre comme lui, il avait confié très tôt des responsabilités selon leurs goûts ou leurs compétences. Tristan s'occupait des bois, Gaëlle des pommes, et Yann secondait Artus pour toute l'activité céréalière. Même s'il l'avait désiré, Loïc aurait-il pu s'intégrer dans cet ensemble défini et désormais si bien rodé ?

Les origines de la famille Le Marrec se perdaient dans la nuit des temps, impossible de savoir quel ancêtre avait acquis ou fait bâtir le manoir de Kerloc'h. Et comme le nom de Le Marrec, signifiant *chevalier* ou *cavalier*, était trop répandu pour qu'une recherche généalogique se révèle fiable, Artus se contentait de répéter que le grand-père de son grand-père était déjà là. La bâtisse datait probablement de la fin du XVI^e siècle. Elle était marquée par la symétrie du style Renaissance, découvert par les Bretons avec cinquante ans de retard. Semblable à la plupart des manoirs construits à cette époque par de petits nobles, Kerloc'h possédait sa tour d'escalier, une immense salle commune au rez-de-chaussée, impossible à chauffer, et de nombreuses fenêtres à meneaux, signe de l'opulence du premier seigneur des lieux.

Artus avait l'orgueil de ses ancêtres, de sa maison, de sa terre natale. Son appartenance à la Bretagne se manifestait quotidiennement et à tout propos, que ce fût dans la langue, qu'il continuait d'utiliser de temps à autre et avait apprise à ses enfants, ou dans son respect des traditions, qui le poussait aussi bien à suivre les processions religieuses qu'à écouter la harpe celtique d'un Alan Stivell. Cela ne l'empêchait nullement d'être moderne à sa manière puisqu'il avait été l'un des premiers exploitants à opter pour une agriculture biologique, dont il avait immédiatement pressenti tout l'intérêt. Vingt ans plus tôt, il s'était donc retrouvé sur le nouveau cheval de bataille breton, participant avec un enthousiasme de pionnier à la guerre contre la « malbouffe ». Élevés dans cet état d'esprit, ses enfants fournissaient aujourd'hui un excellent travail sur la propriété.

Face à son frère et à sa sœur qui le regardaient terminer son verre de cidre, Loïc éprouva une curieuse impression de solitude. Il avait beau les aimer, il se sentait désespérément différent.

Lorsque Loïc vint frapper à sa porte, Artus finissait de s'habiller. Comme chaque soir, avant le dîner, il avait pris une douche pour se débarrasser de la poussière et de la sueur, puis avait enfilé une chemise propre. Loïc remarqua ses mocassins élégants, sa coupe de cheveux très nette, ses lunettes à fine monture. Son père était toujours impeccable, quelle que soit la dureté des tâches qu'il accomplissait dans la journée. Même après la mort de sa femme, il n'avait pas changé ses habitudes strictes, refusant de se laisser aller au désespoir dans lequel ses enfants s'attendaient à le voir sombrer.

— Je peux te parler maintenant ? s'enquit Loïc en avançant d'un pas dans la pièce.

Mal à l'aise, il se demandait pourquoi il était revenu, ce qu'il faisait là. Il n'avait aucune envie que son père le questionne, ni que leur conversation dégénère en dispute.

— Depuis combien de temps es-tu divorcé ? attaqua immédiatement Artus.

— Le jugement a été prononcé en janvier.

— À tes torts ?

— Oui, exclusifs. Anne a gardé la maison, en plus de la pension alimentaire que je lui verse.

— Conséquente ?

— Très !

Artus parut réfléchir une seconde avant de lâcher, d'un ton cynique :

— Et tu as trouvé le moment bien choisi pour donner ta démission ?

— Je ne pouvais plus rester à Brest. J'ai eu un mal fou à digérer tout ça ; à présent il faut que je change de vie.

— Un peu tard, non ?

— Crois-tu ?

Le seul moyen de désamorcer l'agressivité de son père était encore de lui retourner ses questions. Artus répondait *toujours* aux questions, si désagréables que puissent être ses réponses.

— Je crois que tu arrives bientôt à la quarantaine et que ce n'est pas un âge pour changer de métier ! De toute façon, je ne comprends pas grand-chose à ce que tu fais, je ne suis donc pas en mesure de te donner des conseils. Mais, si mes souvenirs sont bons, avant d'entrer dans ta boîte, tu avais pris un certain nombre de brevets ?

— C'est Anne qui les exploite.

— Pourquoi n'as-tu pas été fichu de les déposer à ton nom ? s'indigna Artus.

— Elle prétendait que c'était plus malin, à l'égard du fisc.

— Très malin, en effet !

Artus haussa les épaules avec dédain puis désigna un fauteuil à Loïc, qui préféra ignorer l'invite. Il s'estimait suffisamment en état d'infériorité et n'était pas très sûr de vouloir prolonger la conversation au-delà du strict nécessaire.

— Cette maison est la tienne, bien entendu, reprit son père d'un

ton plus conciliant.

— Merci.

— Tu peux rester ici tant que tu veux, ou aller chez Tristan si tu préfères, je ne t'impose rien. As-tu besoin d'argent ?

— Oui.

— Combien ?

— De quoi vivre quelques mois. Le temps de...

— Veux-tu que je t'emploie sur l'exploitation ?

L'idée n'était pas réjouissante, mais comment refuser ?

— Je ne sais rien faire qui te soit utile, rappela Loïc du bout des lèvres.

— Ne t'inquiète pas, je trouverai ! À cette saison, le travail ne manque pas.

Artus était parfaitement capable de l'envoyer balayer les granges ou nettoyer les machines agricoles. Bienvenue à la maison !

— Écoute, Loïc, tu ne t'attendais pas à ce que je te déroule le tapis rouge, n'est-ce pas ?

— Non.

— Parfait. Alors voilà, tu es...

Il s'interrompit abruptement et Loïc devina qu'il n'arrivait pas à dire : « Tu es mon fils. »

— Tu es un Le Marrec, enchaîna son père, donc tu es chez toi, mais il faut bien que tu t'occupes. Es-tu inscrit au chômage ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Début mars.

— Avant d'être en fin de droits, demande-moi de te faire un contrat en bonne et due forme. Tu as besoin d'une couverture sociale.

Cette fois, Loïc resta muet et un silence pesant s'installa entre eux. Au bout de plusieurs minutes, interminables, Artus poussa un soupir excédé.

— Allez, assieds-toi, tu me donnes le tournis.

Il se laissa lui-même tomber lourdement dans l'un des deux fauteuils qui flanquaient la cheminée. La porte de la chambre était demeurée ouverte, cependant aucun bruit ne leur parvenait. Toute la famille devait être réunie dans la cuisine, à l'autre bout du rez-de-

chaussée. Résigné, Loïc alla s'asseoir, croisa les jambes et planta son regard dans celui de son père.

— Pour être honnête, je ne rentre pas de gaieté de cœur, mais je ne savais plus du tout quoi faire. J'ai trompé Anne une fois, une seule, et elle a bâti tout un roman là-dessus. Je suppose qu'elle avait envie de partir depuis longtemps, nous n'étions plus vraiment très proches l'un de l'autre... Malheureusement, elle en a profité pour monter la tête de Pierre, qui ne veut plus me voir. C'est dur à accepter.

Il s'interrompit une seconde, gêné du rapprochement qui pouvait être établi entre Pierre et lui, Artus et lui. Être rejeté depuis toujours par son père, et depuis peu par son fils, ne plaidait pas en sa faveur. Découragé, il s'obligea néanmoins à poursuivre :

— Dans toute cette histoire, j'ai été tellement déboussolé, culpabilisé, anéanti, que... Bref, j'étais incapable de continuer à travailler normalement. La recherche demande beaucoup de concentration et je n'en avais plus aucune, alors j'ai préféré partir avant d'être licencié, ce qui aurait fini par arriver. Je chercherai du travail dans un laboratoire de biologie, probablement à Paris, quand je serai en état d'assumer à nouveau ce genre de poste. D'ici là, je veux juste souffler.

Il fallait bien qu'il s'explique mais, en le faisant, il avait l'impression de déposer les armes, de se mettre à la merci de son père, et c'était la dernière chose qu'il souhaitait.

— Souffler ? répéta Artus. Ah, tu as bien de la chance, pour ma part je n'en ai jamais eu la possibilité ! Mais les temps ont changé, c'est ce que tu vas me dire ? Les gens se ménagent, s'économisent, ils ont raison...

Le ton était assez sarcastique pour que Loïc se sente blêmir de rage. Leur rencontre était pire que prévu, plus cruelle et plus éprouvante. Il était sur le point de se lever, décidé à partir en claquant la porte, quand Artus ajouta, de manière incongrue :

— Bah, tu sais comment je suis... Toujours un peu ours mal léché ! Toi, tu es un scientifique, et moi un paysan. Nous n'avons guère de chances de nous comprendre.

— Tu ne m'en as jamais laissé une seule ! explosa Loïc.

— Mais si... Aujourd'hui, par exemple. Je t'écoute et tu me parles de convalescence comme si tu relevais de maladie. Tu t'apitoies sur ton sort au lieu d'avouer tout simplement que tu t'es conduit comme un idiot ! L'infidélité est une faute grave, Anne ne t'a pas loupé, je ne vais pas la blâmer. De plus, tu n'as même pas été assez malin pour surveiller tes affaires, ni assez sérieux pour te faire respecter de ton

propre fils ! Or, tout ce que tu trouves à me raconter, c'est que tu es fatigué. Fatigué d'être con, je veux bien le croire ! Car tout bardé de diplômes que tu sois, au bout du compte, tu ne vaux rien du tout, la preuve est faite !

Abasourdi par la virulence du discours, Loïc resta d'abord figé. Depuis bien longtemps, il évitait de s'interroger sur les sentiments de son père à son égard. En partant de lui-même, à dix-huit ans, il avait occulté la question une fois pour toutes. Par la suite, lors de leurs brèves rencontres, ils s'étaient mutuellement témoigné une certaine courtoisie, à défaut d'affection réelle, mais ce fragile compromis venait de voler en éclats. Sans un mot, Loïc se leva et traversa la chambre. À la porte, il fut brutalement saisi par le bras.

— Attends !

Artus le força à se retourner et, de nouveau, leurs regards se croisèrent.

— Excuse-moi, mon garçon, j'y suis allé un peu fort.

Dominant sa colère, Loïc prit une profonde inspiration avant de pouvoir demander :

— Est-ce qu'il y a quelque chose que j'ignore ? Quelque chose que je t'aurais fait sans le savoir ?

— Non...

— Tu préfères que je m'en aille, je suppose ?

— Non plus.

Les doigts de son père le serraient comme un étau, juste au-dessus du coude, pourtant il ne chercha pas à se dégager. Il ne parvenait pas à se souvenir de la dernière fois où ils s'étaient touchés.

— Reste, murmura Artus.

Il semblait regretter de s'être laissé aller de la sorte, néanmoins ses yeux sombres n'exprimaient que de l'embarras, pas de la tendresse. Loïc le dévisagea avec insistance jusqu'à ce qu'il lâche enfin son bras.

— Allons dîner, veux-tu ?

Son père lui fit signe de passer le premier, s'efforçant de sourire.

Vers minuit, Loïc poussa la porte de sa chambre et alla jeter son sac de voyage sur le lit. Tristan, Gaëlle, Yann et sa femme, Marion, s'étaient attardés à table longtemps après que leur père fut monté se coucher. Heureux d'être pour une fois réunis – et l'alcool aidant, car

ils avaient beaucoup trinqué –, la complicité de leur adolescence était tout naturellement revenue tandis que, selon une habitude immuable, chacun mettait la main à la pâte. La cuisine était toujours cet endroit joyeux dont leur mère, en son temps, avait su faire le cœur de la maison. Femme de caractère, elle répétait volontiers que ni Gaëlle ni elle-même n'étaient à la disposition de ces messieurs, et qu'il ne serait jamais question pour eux de se caler les pieds sous la table en attendant qu'on les serve. Artus approuvait cette décision, comme tout ce que décrétait sa femme, et les garçons préparaient les repas ou lavaient la vaisselle à tour de rôle. Enfants, ils avaient tous fait leurs devoirs sur la longue table, dans l'odeur des crêpes qui sautaient au-dessus de la poêle, préférant la chaleur de la cuisine à l'atmosphère glaciale de leurs chambres. Armelle était pour eux une mère idéale, non seulement très belle mais surtout gaie et tendre, pleine de fantaisie à côté d'un Artus si sérieux, et elle aimait ses quatre enfants sans la moindre préférence. Une période bénie, révolue depuis longtemps.

Loïc regarda autour de lui avec curiosité. Le décor n'avait pas changé, il connaissait par cœur chaque mètre carré de cette pièce aux murs de pierres apparentes, avec son sol de tomettes anciennes, ses meubles bretons sculptés, massifs et sombres, ses lourds rideaux de piqué blanc. Tout était à la même place, jusqu'aux trophées gagnés dans des compétitions de tir, de kayak en mer, de plongée sous-marine, et aussi ses diplômes, que sa mère avait absolument tenu à encadrer, du doctorat de biologie marine à l'agrégation de maths. Son mariage trop précoce avec Anne, à vingt ans, ne l'avait pas empêché de poursuivre des études hors normes. S'il jugeait évident d'épouser une femme qui attendait un enfant de lui, il n'en avait pas moins continué d'accumuler les succès, menant plusieurs programmes de front et déconcertant tous ses professeurs. Mais, d'examen en examen, il ne s'était guère occupé du bébé, s'en remettant entièrement à sa femme pour élever ce petit garçon qu'il n'avait pas eu le temps de souhaiter. Peut-être son manque de disponibilité avait-il découragé Anne ? En tout cas, elle n'avait pas émis le désir d'avoir un second enfant et Pierre était resté fils unique. Lorsqu'il avait commencé à travailler, Loïc avait essayé de rattraper le temps perdu, abandonnant son salaire aux mains d'Anne et consacrant ses rares loisirs à jouer avec Pierre, tenant un peu tardivement mais de son mieux ses rôles de mari et de père. Sans doute y serait-il parvenu si, très vite, son métier ne s'était pas révélé encore plus prenant que ses études. Comme ses titres universitaires lui ouvraient toutes les portes, il avait reçu de nombreuses propositions alléchantes et s'était finalement fixé sur un poste à haute responsabilité offert par l'IFREMER. Après deux ans à la station de Lorient, il avait été envoyé au centre de Brest, où il avait pu

conduire des recherches fondamentales sur les programmes de pointe du génie océanique.

Satisfaite par l'augmentation substantielle de leurs revenus, Anne en avait profité pour s'arrêter de travailler. Ils avaient acheté une jolie maison ancienne, à deux pas de Brest, du côté de la pointe Saint-Mathieu. Ensuite, les mois et les années avaient défilé à toute allure, Loïc se souvenait à peine de toute cette époque. Néanmoins, presque chaque semaine, il venait à Kerloc'h voir sa mère, même en coup de vent. Jamais elle ne faisait référence au conflit larvé qui opposait Loïc à son père ; elle se réjouissait ouvertement de sa réussite professionnelle, de la manière dont il avait su construire son existence loin d'eux. Puis elle était tombée malade. À cinquante-six ans, le cancer ne lui avait laissé aucune chance, l'emportant en deux saisons. Sa mort avait bouleversé et désorganisé toute la famille. Yann était marié depuis peu ; en accord avec sa femme il avait décidé de rester à la ferme pour y succéder un jour à leur père. Tristan, déjà installé au milieu de ses forêts, s'était engagé à être le plus présent possible. Quant à Gaëlle, qui habitait l'un des corps de bâtiment, à l'autre bout de la cour, elle avait repris le chemin de la maison pour y partager la plupart des repas. Solidaires, ils avaient fait front, se soudant autour d'Artus afin de reformer le clan. À l'exception de Loïc, bien sûr, qui demeurait étranger aux problèmes posés par l'exploitation et ne souhaitait aucun rapprochement avec son père.

Durant l'année qui avait suivi ce deuil, Gaëlle s'était mise en quête d'une employée pour tenir la maison, mais aucune des candidates n'avait trouvé grâce aux yeux d'Artus. Il ne pouvait pas supporter de voir une femme inconnue à la place d'Armelle et, au bout du compte, il avait lui-même embauché un lointain cousin qui cherchait désespérément du travail. Homme à tout faire, Elias tondait la pelouse, passait la serpillière, repassait le linge ou lavait les carreaux en sifflotant, toujours de bonne humeur. Engagé pour quelques mois, il était là depuis huit ans, parfaitement intégré à la famille Le Marrec, dont après tout il faisait partie.

À dater de la mort de sa mère, Loïc n'avait plus franchi le seuil de la maison qu'avec réticence, hormis deux ou trois week-ends concédés à ses frères et à sa sœur. Sans eux, il aurait volontiers coupé les ponts car chaque rencontre avec leur père se soldait par la même déception. L'incompréhension avait cédé la place à une hostilité affichée qui semblait désormais irréversible.

Toujours debout au milieu de la chambre, Loïc se demanda une fois encore pourquoi il était revenu. Quel genre d'apaisement espérait-il trouver ici ? Était-ce une façon de se punir lui-même de l'échec de son existence ? Contrairement à ce qu'avait cru sa mère, il n'avait rien

réussi du tout. À trente-sept ans, il était seul, écoeuré par ce divorce catastrophique qui le laissait complètement démuni, et incapable d'exercer un métier auquel il avait consacré dix ans d'études, puis dix ans d'efforts.

Il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit pour respirer l'air frais de la nuit. Là ou ailleurs, il fallait qu'il se reconstruise, et plus ce serait difficile, plus ce serait salutaire.

« Tu ne vaux rien du tout. » Le jugement de son père lui restait en travers de la gorge, mais peut-être le méritait-il ? Après avoir voulu lui prouver par tous les moyens qu'il était quelqu'un d'exceptionnel, il s'entendait dire : « Tu es fatigué d'être con ! » Merveilleux résultat...

La pleine lune et le ciel semé d'étoiles rendaient la nuit claire, découpant les silhouettes des grands corps de bâtiment. Tout au bout, dans celui qu'occupait Gaëlle, une lumière brillait encore. Sa sœur lui avait proposé l'hospitalité, mais Loïc décida qu'il irait plutôt habiter chez Tristan. Sa sœur devait avoir sa vie, du moins l'espérait-il, même si elle se montrait d'une absolue discrétion à ce sujet. En tout cas, il ne pouvait pas s'installer ici, la cohabitation avec son père deviendrait trop vite insupportable. Certes, il avait besoin de lui, besoin de sa famille pour une fois, mais il n'était pas obligé d'accepter n'importe quoi, surtout pas le mépris affiché d'Artus. Avec Tristan, les choses seraient simples, justes. Sa maison des bois était un endroit bohème et chaleureux, isolé en lisière de forêt, à moins de cinq kilomètres de Kerloc'h. Loïc décida qu'il s'y rendrait dès l'aube, son frère étant un irréductible lève-tôt. D'ici là, il devait essayer de dormir un peu, même s'il répugnait à se coucher dans son lit de jeune homme.

Il poussa le sac de voyage, s'allongea sans se déshabiller. Avait-il souvenir d'avoir jamais été si mal dans sa peau ? Il ne savait plus où il en était, ni ce qu'il désirait. Le tournant de la quarantaine se profilait comme une vague menace, et peut-être un travail physique, ingrat et harassant serait-il salvateur ? Quoi qu'il en soit, l'image du scientifique accompli, marié et père de famille, bien sous tous rapports, semblait complètement obsolète. Désintégrée. Il ne s'imaginait plus arrivant chaque matin au laboratoire, en costume et cravate, salué avec respect par ses collaborateurs, prenant des décisions à longueur de temps, appelant sa femme en fin de journée pour prévenir qu'il serait en retard et demander s'il devait rapporter un gâteau. Quant à partir au bout du monde pour recommencer une autre vie... Le bout du monde était ici, inutile d'aller plus loin.

Au-dessus de lui, le plafond était peint en bleu canard entre les poutres anciennes. Lorsqu'il s'endormait là, vingt ans plus tôt, il se jurait chaque soir qu'il aurait un destin d'exception. Il voulait devenir

un savant titré et respectable, combler sa mère, éblouir son père... Beau parcours, en effet, qui le ramenait finalement à la case départ ! Aujourd'hui, sa mère avait disparu et son père continuait tranquillement à le mépriser. Sans oublier la haine de Pierre.

— Demain, on verra demain, murmura-t-il en éteignant la lampe de chevet.

Au moins, sa volonté était intacte, il en avait la certitude, et dès qu'il saurait quoi faire de sa vie, il se mettrait à la rebâtir.

— Ralentis, prévint Tristan, c'est la première à droite.

Il était un peu plus de huit heures et il faisait encore frais dans la forêt. La Porsche s'engagea sur la route étroite qui serpentait entre les chênes rouvres. Deux cents mètres plus loin, un panneau discret signalait l'entrée du club de tir.

— C'est le meilleur stand de la région, mais réservé aux initiés. Tu verras, nous serons tranquilles...

Loïc approuva d'un hochement de tête. Se défouler sur des cibles était une excellente idée, que son frère lui avait proposée à l'aube tout en lui servant un solide petit déjeuner. Comme prévu, Tristan s'était déclaré ravi de lui offrir l'hospitalité dans sa maison des bois, où il avait déjà préparé la chambre d'amis, certain que la cohabitation entre son père et son frère se révélerait impossible. Loïc s'y était installé tout de suite, très soulagé.

— Tu t'entraînes souvent ?

— Une ou deux fois par semaine, pour le plaisir. Mais je ne fais pas de compétition, tu m'en as dégoûté à jamais ! affirma Tristan avec une grimace expressive.

Durant leur jeunesse, Loïc était résolument imbattable, à vingt-cinq comme à cinquante mètres, mais il n'avait pas tenu une arme depuis si longtemps qu'il n'était sans doute plus capable de rivaliser avec son frère cadet.

Ils passèrent par le bungalow qui servait de bureau au club, où Loïc s'inscrivit et se fit prêter un pistolet de calibre 22 avec lequel il espérait pouvoir retrouver quelques-uns de ses anciens réflexes. Dans le stand où ils allèrent prendre place, il n'y avait qu'une seule autre personne, une femme qui se retourna pour les saluer d'un signe de tête. Elle enleva son casque de protection, ôta le barillet de son revolver et le posa devant elle.

— Je vous laisse installer vos cibles, déclara-t-elle en s'écartant du pas de tir.

Elle respectait ainsi les règles strictes de sécurité et Loïc lui sourit, par politesse, avant de suivre son frère.

— Les femmes s'y mettent aussi ? chuchota-t-il.

— Ne sois pas bêtement macho, répondit Tristan sur le même ton. Celle-ci vise beaucoup mieux que moi, et sans doute que toi ! Elle est flic.

— Ah, d'accord... Si je comprends bien, je suis condamné à me ridiculiser, ce matin ?

— Fort possible !

Tristan fixa rapidement leurs cartons au centre des cibles, puis ils se hâtèrent de regagner le stand. La jeune femme les observait d'un air distrait, sans manifester aucune impatience. À côté d'elle, une lunette de précision était montée sur un trépied.

— Quand vous voudrez, lui dit Loïc en ajustant son casque.

Elle ne lui accorda aucune attention, apparemment perdue dans ses pensées. Petite, mince, bronzée, ses cheveux bruns étaient coupés au carré. Loïc estima qu'elle devait avoir entre trente et trente-cinq ans, et pas du tout l'allure d'un policier avec son jean délavé trop moulant et son tee-shirt blanc sans manches.

— Je te laisse cinquante cartouches pour t'habituer à ton arme, proposa Tristan, ensuite je te prends aux points sur trois cartons.

Ils engagèrent les munitions dans les chargeurs de leurs pistolets et Loïc essaya de faire le vide dans sa tête pour mieux se concentrer. Il fallait inspirer en cherchant sa position, la main gauche à la ceinture, fermer les yeux une seconde, les rouvrir, lever le bras, puis expirer en prenant sa visée, ensuite retenir sa respiration afin d'obtenir une immobilité complète. À travers son casque, les premières détonations lui parvinrent, très assourdies, différentes selon l'arme de Tristan ou celle de la femme flic. Il ne voulait pas tirer tout de suite, et pendant un moment il se contenta de répéter les mêmes gestes, jusqu'à ce qu'il se sente sûr de lui. Quand il appuya enfin sur la détente, il oublia tout ce qui n'était pas sa cible.

Dix minutes plus tard, en reposant son arme, il constata que Tristan et la jeune femme étaient en train de l'observer, chacun de son côté.

— Pas mal pour une reprise, apprécia son frère. On va voir ça de près ?

Ils quittèrent tous les trois le stand après en avoir verrouillé l'entrée afin que nul n'ait accès à leurs armes en leur absence. Comme les deux frères s'effaçaient courtoisement pour laisser passer la jeune femme, elle se décida à tendre la main à Loïc.

— Sabine Coatmeur, annonça-t-elle avec un petit signe de tête. Vous avez tiré un peu haut.

Elle ne s'était pas donné la peine de lui sourire, ni même de le regarder vraiment. Piqué au vif, il retint sa main dans la sienne tout en se présentant :

— Loïc Le Marrec, le frère de Tristan. Vous travaillez vraiment dans la police ?

— Oui. Je suis commissaire divisionnaire. Mais, pour l'instant, je prends de longues vacances...

D'une démarche énergique, elle les précéda jusqu'aux cibles. Le carton de Tristan était honorable, celui de Loïc, légèrement décentré vers le haut. Sabine, pour sa part, avait effectué un tir groupé au centre, quasi parfait. Loïc émit un sifflement admiratif.

— Je n'aimerais pas me trouver dans votre ligne de mire, plaisanta-t-il.

Sabine se retourna vers lui d'un bloc, le foudroyant du regard. Il eut l'impression qu'elle allait l'injurier mais elle se domina de justesse, les lèvres pincées, l'air furieux. Il la vit arracher son carton, le déchirer en quatre, puis elle regagna le stand à grandes enjambées.

— J'ai gaffé ? marmonna-t-il entre ses dents.

— Aucune idée, chuchota son frère, sauf que tu ne t'es pas fait une amie, on dirait...

Le temps qu'ils la rejoignent, elle avait démonté sa lunette, son revolver, rangé le tout dans une mallette en cuir. Elle quitta le stand sans leur adresser la parole. À travers la baie vitrée, ils la virent grimper dans sa Golf noire et démarrer sur les chapeaux de roue.

— Charmante bonne femme ! ricana Loïc.

— Elle n'était pas désagréable jusque-là, tu as dû lui faire un effet...

— Répulsif.

Ils échangèrent un sourire, puis Loïc donna une grande claque sur l'épaule de son frère.

— Bon, allez, elle a au moins raison sur un point, il faut que je vise plus bas ou que je règle ce pistolet... mais finalement je crois pouvoir te battre ce matin.

— D'accord. Je te donne une heure, après j'ai du boulot. Toi aussi, même si tu ne le sais pas encore, car à mon avis papa doit t'avoir concocté un programme de travaux forcés dont tu vas te souvenir !

Indifférent à la menace, Loïc haussa les épaules. Il n'était pas en vacances, il en avait tout à fait conscience.

À peine sur la route, Sabine s'était reproché son éclat. Non pas vis-à-vis des frères Le Marrec, dont elle n'avait que faire, mais parce qu'elle désespérait de jamais parvenir à régler son problème. Combien de temps allait-il lui falloir avant de pouvoir saisir une arme sans un profond dégoût, une angoisse presque insurmontable ? Conserver sa maîtrise du tir lui demandait un effort quotidien qu'elle ne fournissait qu'à contrecœur, pour se punir.

Se punir... Quelle réaction ridicule ! Elle n'était pas coupable et personne ne lui reprochait rien. Le psychologue de la police, qu'elle avait été obligée de rencontrer à plusieurs reprises, la trouvait « émotionnellement stable ». Mais, devant lui, elle s'était appliquée à juguler la vague de remords qui la secouait parfois jusqu'à la nausée. Ensuite, elle avait demandé et obtenu un long congé, ce qui représentait une procédure de routine après ce genre d'incident. Incident, pas bavure, elle n'avait fait que son devoir d'officier de police en protégeant l'un de ses hommes au cours d'une opération à hauts risques.

Elle s'aperçut qu'elle roulait trop vite et s'obligea à ralentir. Les collègues du coin seraient trop heureux d'arrêter un commissaire parisien pour excès de vitesse, autant ne pas leur donner ce plaisir ! Contournant Quimperlé, elle s'engagea sur la départementale 49, qui traversait la forêt de Carnoët. D'ici peu elle serait chez elle, dans cette petite maison de pêcheur où elle avait grandi, sur le port de Doëlan. À la mort de son grand-père, quatre ans plus tôt, elle n'avait pas pu se résoudre à vendre et, depuis, elle passait là toutes ses vacances, parfois même un week-end lorsqu'elle réussissait à en négocier un.

Pour réussir dans la police, elle avait dû faire ses preuves et ne s'était pas ménagée. Certes, le métier acceptait les femmes – ou plutôt les tolérait – mais à un certain degré de la hiérarchie les conditions se durcissaient considérablement. En conséquence, Sabine ne négligeait jamais son entraînement sportif, capable de piquer un sprint puis de grimper quatre étages sans reprendre son souffle, de conduire une voiture à tombeau ouvert au milieu de la circulation, ou encore de faire mouche sur à peu près n'importe quelle cible, à n'importe quelle distance.

Faire mouche... À savoir, placer son projectile au centre de l'objectif. *Projectile* pour balle, et *objectif* pour cette silhouette humaine dégommée comme à la foire. Le type était mort sur le coup, dans un bain de sang. Une horreur sans nom. Pourtant, des cadavres, Sabine en avait vu de toutes sortes au cours de sa carrière, mais aucun dont elle fût responsable. Celui-là, elle l'avait tué net. Elle avait tué volontairement un être humain, donc elle avait commis un meurtre. À la lumière des projecteurs, sur le toit de cet immeuble du 11^e arrondissement, le gamin de vingt ans était affalé sur le dos, les jambes écartées, les yeux ouverts, l'air étonné... Sauf qu'il était bel et bien mort, son revolver à la main, un poignard attaché à la cheville, et un trou abject au milieu du thorax. Anéantie, Sabine l'avait regardé jusqu'à ce que la civière transportant le flic blessé s'arrête à côté d'elle. Son subordonné l'avait remerciée, d'une voix blanche, avant d'être emmené par les brancardiers. Remerciée d'avoir tiré vite et juste, sans réfléchir, envoyant à Dieu ou au diable un tout jeune homme à peine sorti de l'adolescence.

Cette nuit-là, Sabine n'avait pas dormi, et les suivantes elle avait cauchemardé. Au réveil, elle pensait toujours à ce garçon, qui devait avoir une famille, une mère qui pleurait quelque part, peut-être une fiancée... Bien sûr, l'inspecteur qu'elle avait sauvé était père de deux gosses en bas âge, et si la première balle n'avait fait que lui transpercer le bras, la seconde l'aurait probablement tué car le gamin avait pris son temps pour viser, à deux mains. L'inspecteur était au bord du toit, sa silhouette se découpant de façon très nette dans la nuit claire. Il n'était là qu'en faction, occupé à surveiller les abords et chargé de couper une éventuelle retraite au voyou que quinze autres flics s'apprêtaient à arrêter, six étages plus bas. Un voyou au casier judiciaire lourdement chargé malgré sa jeunesse, recherché pour meurtre et classé comme très dangereux. Dans sa fuite éperdue, du rez-de-chaussée au toit, il avait vidé un chargeur au jugé, blessant un de ses poursuivants. Sabine s'était retrouvée en première ligne, aplatie contre le mur de la cage d'escalier, le cœur battant à tout rompre. Elle avait imposé le silence au reste de ses hommes, avant de gravir les dernières marches à pas de loup. En émergeant sur le toit, sans faire le moindre bruit, elle avait été accueillie par une détonation, un cri. À partir de là, ses réflexes bien rodés avaient joué tout seuls. En une fraction de seconde, elle avait vu l'inspecteur chanceler au bord du vide en se tenant le bras, et le garçon qui le visait. Alors, elle avait tiré la première.

Aurait-elle pu l'épargner ? Le blesser aux jambes, à l'épaule, plutôt que lui envoyer une balle en plein cœur ? Il était presque face à elle, il avait dû commencer à se tourner en entendant ou devinant sa

présence. Elle ne se souvenait même pas d'avoir ajusté son tir, elle avait trop l'habitude de ces milliers de silhouettes en carton marquées d'un point blanc à l'emplacement vital, celui qu'il fallait toucher à coup sûr.

Par la suite, le préfet en personne l'avait félicitée. Trahissait-elle une impardonnable faiblesse de femme en n'acceptant pas les risques d'un métier qu'elle avait choisi ? Être tuée ou tuer en faisaient partie, elle devait tourner la page.

Elle gara sa Golf dans une petite rue tranquille, que les estivants n'avaient pas encore prise d'assaut. Sa mallette à la main, elle rentra directement chez elle. Doëlan n'était qu'un minuscule port de pêche, auquel les touristes préféraient Le Pouldu ou, plus loin, la plage de Port-Louis et les charmes de Lorient. L'été, quand les curieux devenaient malgré tout trop nombreux, Sabine se réfugiait volontiers vers l'intérieur des terres, à la recherche des sentiers de grande randonnée, où elle pouvait marcher des jours entiers. Ainsi avait-elle découvert la Roche du Diable, à trente-cinq kilomètres de la côte, puis, à l'est, la forêt de Pont Calleck, et à l'ouest celle de Coat Loc'h. Dans ses pérégrinations, elle était tombée par hasard sur ce club de tir anonyme, où elle avait décidé de s'inscrire pour exorciser son angoisse.

— Quel con ! maugréa-t-elle en claquant la porte de sa maison.

La réflexion de Loïc Le Marrec l'avait braquée, lui remettant en mémoire tout ce qu'elle voulait oublier. Le frère était plus discret et n'avait jamais cherché à engager la conversation depuis plusieurs semaines qu'ils tiraient ensemble. Elle décida qu'elle changerait d'heure ou de jour pour se rendre au stand, désormais, afin d'avoir la paix.

Elle alla droit à la cuisine, dont la fenêtre donnait sur la mer, au loin. Dans le réfrigérateur, elle trouva le poisson acheté la veille à la criée, un bar qu'elle comptait faire griller avec du fenouil. Pour l'instant, elle n'envisageait pas de rentrer à Paris ni de reprendre son poste. Elle seule savait que le simple contact d'une crosse de revolver rendait sa paume moite et lui donnait la nausée, or tant qu'elle serait dans cet état, mieux vaudrait prolonger un congé que personne ne lui contestait.

Avec un soupir résigné, elle mit de l'eau à chauffer. Elle utilisait toujours la vieille théière culottée de son grand-père et, comme chaque fois quelle touchait la porcelaine ébréchée, elle eut une pensée émue pour ses grands-parents. Ils l'avaient élevée avec amour, sagesse, confiance. De son enfance, elle ne conservait que de bons souvenirs, y compris lorsqu'elle avait été pensionnaire à Lorient, puis étudiante à

Rennes. Elle était déjà installée à Paris quand sa grand-mère était morte et, bien entendu, son grand-père n'avait pas voulu quitter sa petite maison de pêcheur, où il avait survécu seul quelques années encore, guettant les visites de Sabine comme ses derniers bons moments. Il avait juste eu le temps de la féliciter pour sa promotion au grade de commissaire avant d'aller rejoindre sa femme au cimetière.

Machinalement, Sabine tourna la tête vers la photo d'eux qu'elle préférait, où ils posaient côte à côte dans le jardin, devant un somptueux massif d'hortensias qui faisait leur fierté.

— Il faut que j'aille les arroser, dit-elle à voix haute tout en ébouillantant la théière.

Elle pouvait emporter sa tasse dehors, donner de l'eau aux fleurs et ensuite paresser un moment dans le hamac qu'elle avait installé en arrivant, début juin. De combien de temps encore aurait-elle besoin pour maîtriser son angoisse ? Quel jour se réveillerait-elle enfin apaisée ? Et si ce dégoût d'elle-même refusait de la quitter, que deviendrait-elle ?

L'attitude résolument hostile de Pierre exaspérait Loïc, cependant il était déterminé à se dominer quoi qu'il advienne. Pour être à l'heure, il avait roulé jusqu'à Brest à tombeau ouvert, sachant que son fils ne se donnerait pas la peine de l'attendre s'il avait un petit quart d'heure de retard, et finalement il était arrivé le premier.

Pierre refusant de s'éloigner de chez lui, ils s'étaient retrouvés à l'*Hostellerie de la pointe Saint-Mathieu*, à deux pas du phare et à cinq minutes de la maison qu'Anne avait conservée. Installés dans la salle à manger voûtée, devant un plat de palourdes farcies, ils ne trouvaient rien à se dire et la conversation languissait.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas passer quelques jours à Kerloc'h avant de rentrer au lycée ? proposa Loïc avec un sourire forcé.

— C'est hors de question ! Les week-ends à la ferme, très peu pour moi. Et puis, franchement, ton père, tes frères...

L'adolescent leva les yeux au ciel sans achever sa phrase.

— Il s'agit de ton grand-père et de tes oncles, n'en parle pas sur ce ton-là, répliqua Loïc.

L'air boudeur de Pierre s'accrut, puis il repoussa son assiette d'un geste méprisant. Loïc retint de justesse une réflexion cinglante sur le comportement de son fils à table. Comment donc Anne l'élevait-

elle ? Pour se donner le temps de réfléchir, il but quelques gorgées de muscadet. Face à lui, le jeune homme se tortillait sur sa chaise, apparemment mal à l'aise. Il avait seize ans, un âge difficile avec ses épuisantes poussées de croissance, et il n'était pas avantagé par un début de barbe clairsemée qui dissimulait mal des problèmes d'acné. Sortait-il avec des filles, avait-il déjà une petite amie attirée ? Tenu à distance, Loïc ne savait plus grand-chose de lui et il le regrettait, mais il était dans l'incapacité de regagner sa confiance tant qu'Anne continuerait à lui monter la tête.

— Et ton séjour en Angleterre ? se borna-t-il à demander.

— Sans le moindre intérêt. J'étais dans une famille d'abrutis qui se couchaient avec les poules. Je n'ai presque rien vu de Londres, à part d'insipides monuments.

Ce voyage linguistique était l'une des dernières initiatives de Loïc, acceptée par Anne à contrecœur, comme tout ce qui venait de lui. D'ailleurs, depuis le divorce, elle ne le consultait plus, décidant seule de ce qui était bon pour leur fils.

— J'espère que tu as progressé en anglais, murmura-t-il.

Il ne souhaitait pas faire la morale à son fils, le moment aurait été trop mal choisi, toutefois il ne pouvait pas non plus se comporter en copain.

— Pour tes études, ce sera...

— Il n'y a pas que les études, merde ! s'insurgea Pierre. Toi, tu étais une bête à concours, on le sait, mais moi je ne le serai jamais, mets-toi bien ça dans la tête. Si tu dois me harceler chaque fois qu'on se voit...

— Je ne te harcèle pas, je te pose des questions parce que c'est mon devoir de père, répondit patiemment Loïc.

L'adolescent fit une moue dédaigneuse, volontairement provocatrice.

— Ton devoir ? D'après maman, le sens du devoir ne t'étouffe pas.

— Ce qui signifie ?

— Oh, je t'en prie, ne jouons pas la comédie !

— Je ne joue pas, Pierre.

— Pourtant, tu as menti à maman, tu l'as trahie et rendue très malheureuse. Elle te considère comme le dernier des salauds, alors ne me demande pas de te respecter !

Le maître d'hôtel, qui venait de s'arrêter à leur table, se hâta de faire demi-tour et de s'éloigner, par discrétion, mais Loïc le rappela

aussitôt.

— Vous pouvez débarrasser, nous avons terminé. Vous m'apporterez l'addition, merci.

Il attendit d'être de nouveau seul avec son fils pour le dévisager, sans aucune indulgence cette fois.

— Nous allons poursuivre cette conversation dehors, annonça-t-il d'une voix froide.

— Je n'y tiens pas !

— Moi, oui.

Ils quittèrent le restaurant en silence, d'aussi mauvaise humeur l'un que l'autre. Dehors, la chaleur était si accablante que Loïc entraîna Pierre vers les ruines de l'abbatiale voisine, où il y avait un peu d'ombre.

— Ce qui s'est passé entre ta mère et moi ne te concerne pas, Pierre. Tu n'as pas à t'en mêler, ni à prendre parti pour l'un ou pour l'autre.

— J'ai le droit d'avoir une opinion ! protesta l'adolescent.

— Pas en n'écoutant qu'un seul son de cloche.

— Tu l'as trompée, oui ou non ?

— Oui..., soupira Loïc.

Jusqu'à quand allait-il payer cette malheureuse aventure d'une nuit ? Et pourquoi Anne avait-elle tout raconté à leur fils sans lui épargner le moindre détail ?

— Écoute, le mieux serait qu'on ne se voie pas pendant un moment.

Prononcée d'un ton agressif, la phrase atteignit brutalement Loïc. Il s'arrêta de marcher et fit face à son fils, qu'il observa avec attention.

— C'est ce que tu souhaites ? Explique-moi pourquoi.

— Parce que je n'ai pas envie de t'écouter, encore moins de te parler, et que je n'ai aucune confiance en toi. En fait, je ne t'aime pas, voilà.

Interloqué, Loïc retint sa respiration une seconde. Un profond sentiment d'injustice faillit lui faire monter les larmes aux yeux et il regarda ailleurs, vers la mer. Où était donc passé l'adorable petit garçon qui, quelques années plus tôt, l'accueillait avec des cris de joie lorsqu'il rentrait, le soir ? Même s'il ne l'avait pas beaucoup vu grandir, il se souvenait de moments de tendresse partagée autour d'un cerf-volant, d'un pique-nique, d'un feu de camp. À l'époque, Pierre

était très fier lorsque, par extraordinaire, son père allait le chercher à l'école. Le jour de ses quatorze ans, ils s'étaient offert tous deux un mémorable fou rire dans la salle de bains, à propos du mode d'emploi du préservatif. Loïc avait vraiment essayé d'être un bon père, malgré ses horaires déments, son travail accablant. Un travail qui assurait à sa femme et à son fils un train de vie plutôt agréable.

— Eh bien, lâcha-t-il dans un souffle, je suppose que ça fait partie de la crise d'adolescence. Tu as sans doute besoin de t'opposer, de contester... Mais tu n'es pas obligé de le faire aussi durement.

Pierre ne répondit rien, esquissant un haussement d'épaules significatif. En principe, Loïc avait obtenu le droit de garde un week-end sur deux jusqu'à la majorité de son fils, mais il ne pouvait pas lui faire accepter cet arrangement de force. Devait-il pour autant renoncer à tout contact ? C'était sans doute ce qu'espérait Anne, et il devrait lutter pied à pied pour sauver ce qui pouvait encore l'être.

— Viens, marchons un peu.

De mauvaise grâce, Pierre le suivit. Il avait beaucoup grandi ces derniers mois, ses épaules s'étaient élargies, sa silhouette devenait athlétique. Après avoir été un peu chétif, vers douze ans, il semblait désormais bien parti pour ressembler à son père.

— Je ne veux pas te contraindre. Avec le temps, tu feras le tri toi-même. En tout cas, dis-toi que je serai toujours là si tu le désires. Tu vas faire ta rentrée scolaire tranquillement, mais tu m'appelleras une fois par semaine, d'accord ? Et dans un mois, nous déjeunerons ensemble pour faire le point. Je pense que ce n'est pas trop te demander ?

— À quoi ça t'avancera ?

— J'en suis seul juge. Tu es mon fils, Pierre, je ne vais pas me désintéresser de toi parce que tu boudes.

— Maman s'occupe très bien de moi, tu peux prendre un peu de champ, il ne m'arrivera rien.

— Prendre du champ ? répéta Loïc. Mais à qui crois-tu parler ?

Il réprima un mouvement de colère, se souvenant qu'il devait garder son calme coûte que coûte. Anne espérait-elle une nouvelle altercation entre Pierre et lui, afin de porter plainte et de lui faire retirer tout droit de visite ? Elle n'hésitait pas à utiliser leur fils comme moyen de vengeance, sans s'apercevoir qu'elle prenait le risque de déstabiliser durablement l'adolescent.

— Je vais rester quelque temps à Kerloc'h, reprit Loïc d'un ton mesuré. J'habite chez Tristan, tu as son numéro, mais tu peux aussi

me joindre sur mon portable.

— Tu comptes te reconvertir en bûcheron ? ironisa Pierre.

Ignorant la question, Loïc prit le jeune homme par le bras.

— Viens, je te ramène à la maison...

— Ce n'est plus ta maison ! s'écria Pierre en se dégageant. Je t'interdis d'y mettre les pieds, ne t'approche pas de maman, fous-lui la paix !

— Bon, maintenant, ça suffit !

D'un geste brusque, Loïc saisit son fils par les épaules et l'obligea à lui faire face.

— Tu n'es pas le garde du corps de ta mère. Tes parents ont divorcé, tu n'y peux rien, ça arrive à des milliers de gens et la Terre ne s'arrête pas de tourner pour autant. Je considère que tu n'es pas malheureux au point d'excuser ton insolence et je ne te laisserai jamais m'interdire quoi que ce soit. C'est clair ?

— Lâche-moi, murmura Pierre.

Il avait blêmi, de peur ou de rage, et son menton tremblait, mais Loïc le serra davantage.

— Non, tu vas m'écouter jusqu'au bout. Je ne sais pas ce que ta mère te raconte mais je ne suis pas le dernier des salauds, comme tu le prétends. Vous êtes à l'abri du besoin, tous les deux, et tu n'as aucun souci à te faire pour ton avenir, tu...

— Parce que c'est la loi ! Tu as été condamné à payer, ce n'est pas un cadeau que tu nous fais, pauvre con !

Loïc lâcha Pierre instantanément, pour ne pas le frapper. Le garçon en profita pour s'enfuir ventre à terre, trébuchant dans sa course.

— Et merde...

Consterné, Loïc le suivit des yeux. Où filait-il aussi vite ? À l'abri des jupes de sa mère ? À seize ans ? Jamais Loïc ne s'était réfugié dans le giron de sa propre mère, même après les pires affrontements avec Artus.

À pas lents, il rejoignit sa voiture, garée sur le parking de l'*Hostellerie*. Comme tentative de réconciliation, c'était vraiment raté. Avait-il eu tort de faire acte d'autorité ?

« Si j'avais répondu sur ce ton à mon père, il m'aurait tué sur place. »

Mais l'adolescence de Loïc n'avait rien de comparable à celle de Pierre. Fils unique trop gâté, élevé en ville où il pouvait traîner à loisir

avec des copains aussi désœuvrés que lui, il n'était habitué ni à l'effort ni aux contrariétés. Depuis toujours, Anne cédait à tous ses caprices sans écouter les mises en garde de Loïc. Pourquoi s'en était-il entièrement remis à elle, à une époque où il aurait pu intervenir ?

Arrêté devant sa Porsche, il la contempla d'un œil morne. Cette voiture avait été son unique fantaisie, la seule chose qu'il ait achetée sans consulter sa femme. Non, décidément, il n'arrivait pas à se voir comme le « dernier des salauds ». Il avait aimé Anne, et même lorsqu'il s'était détaché d'elle, il avait continué à l'entourer de tendresse. Son travail l'accaparait trop pour qu'il regarde les jolies filles de son service, à l'IFREMER, et il avait fallu tout un concours de circonstances pour qu'il se retrouve un soir au lit avec l'une d'elles. Mais n'était-ce qu'un hasard, un faux pas ? Ne désirait-il pas, à travers cette trop belle blonde d'une nuit, que quelque chose change dans sa vie ? Le résultat, au-delà de toute espérance, avait été l'arrivée imprévue d'Anne, se déchaînant dans une scène homérique.

Aux yeux des gens, il devait passer pour un abominable séducteur sans scrupule. Amener sa maîtresse sous le toit conjugal, lors des vacances de son épouse, pouvait paraître d'un cynisme révoltant, or il n'était ni amoral ni calculateur, et en aucun cas dragueur. Ce soir-là, pourtant, il avait cédé à un désir soudain, inattendu et joyeux. La superbe jeune femme, qui était l'une de ses collègues, l'avait invité à dîner en le regardant droit dans les yeux, sans cacher ses intentions, et il avait accepté. Attablé devant elle à la terrasse d'un restaurant, il s'était senti bien. Rajeuni, léger, presque un autre homme impatient de profiter de la vie – ce qui ne lui arrivait jamais. Il avait regardé avec envie la jeune femme tandis qu'elle bavardait gaiement, pressée de raconter tout ce qu'on disait de lui dans le service, à savoir qu'il semblait tellement hors d'atteinte qu'il finissait par être l'enjeu d'un pari entre les filles. Comme il ne comprenait pas pourquoi, elle s'était mise à rire aux éclats, estimant merveilleux qu'il soit à ce point inconscient de son charme ravageur. Ces deux derniers mots l'avaient fait rire à son tour, il ne se voyait pas du tout de cette manière. Après un dernier verre dans un bar enfumé où ils avaient flirté, elle s'était mise en tête d'aller chez lui car, à son appartement, une baby-sitter gardait sa fillette de trois ans. À ce moment-là, il aurait évidemment dû mettre un terme à cette soirée, mais hélas ! il ne l'avait pas fait.

« L'infidélité est une faute grave », lui avait assené son père en guise de leçon de morale. Qu'en savait-il ? Artus avait follement aimé sa femme ; jusqu'au dernier jour de sa maladie, il ne l'avait sans doute jamais trompée. De toute façon, ce qui concernait Loïc lui était indifférent depuis si longtemps que son jugement abrupt apparaissait plutôt comme un règlement de comptes.

Tout en s'installant au volant, il se demanda ce qu'était devenue la jeune femme. Quelques jours après le scandale, elle lui avait laissé un mot sous son essuie-glace, où elle exprimait des regrets sincères. Avant de quitter l'IFREMER, il avait eu l'occasion de la croiser dans les couloirs et, chaque fois, il s'était arrêté pour bavarder avec elle quelques instants. À quoi bon lui en vouloir ? Il portait seul la responsabilité de ses actes et n'éprouvait aucun ressentiment.

Il prit l'autoroute en direction de Quimper, perdu dans ses pensées. Pierre n'allait sûrement pas l'appeler de lui-même, ni dans une semaine ni plus tard, mais peut-être Anne se forcerait-elle à donner des nouvelles, même de mauvaise grâce ? Sinon, il allait devoir contacter son avocat pour savoir que faire, mais sa marge de manœuvre était étroite. D'une part il ne voulait pas braquer définitivement son fils, d'autre part il n'avait absolument pas les moyens de se lancer dans une procédure judiciaire.

Sabine referma la boîte aux lettres, désespérément vide. Elle n'avait pas demandé la réexpédition de son courrier, depuis Paris, et personne ne lui écrivait ici, c'était logique. Néanmoins, elle aurait aimé trouver une carte d'anniversaire, ou un petit mot d'un ami, n'importe quoi attestant que quelqu'un se souciait d'elle.

Haussant les épaules, elle retraversa le minuscule jardin. Lorsqu'elle se déciderait à regagner la capitale, elle découvrirait probablement toute une pile de courrier à l'appartement. Elle n'était pas seule au monde, même si elle en avait la désagréable impression aujourd'hui. D'ailleurs, un an de plus ou de moins ne signifiait pas grand-chose, sinon que le temps passait fichtrement vite et que, à trente-six ans, elle devrait songer à fonder une famille. Jusque-là, elle avait connu bon nombre d'aventures et quelques coups de cœur, mais rien qui compte. Rien qui soit plus important que son métier, auquel elle s'était donnée avec passion. À présent, elle remettait en cause cette carrière de femme flic qui ne lui avait pas laissé le temps d'aimer et, bien plus grave, l'avait aussi conduite à tuer un homme.

Elle frissonna, comme chaque fois qu'elle y pensait. De gré ou de force, elle devait parvenir à bannir cette obsession. Pourquoi ne pas rouler jusqu'à Lorient et s'offrir un plateau de fruits de mer au *Café Leffe* ? Dans la salle du haut, on bénéficiait d'une vue de rêve sur les bêtes de course du port de plaisance, elle pourrait même y savourer ensuite un digestif en faisant une partie de billard pour se détendre. Si elle prenait la route de la côte, elle arriverait juste à l'heure du dîner.

L'idée avait beau être séduisante, elle y renonça. Autant elle se

moquait généralement d'être seule au restaurant, autant ce soir elle aurait aimé avoir de la compagnie. D'abord, c'était son anniversaire, mais surtout elle n'en pouvait plus de ruminer en vain son problème. Peut-être ferait-elle mieux d'appeler Jérôme et de bavarder avec lui la moitié de la nuit ? Il était toujours disponible pour parler, pour écouter. Sans compter le bonheur qu'il aurait à se sentir utile, au moins une fois ! Même s'il s'était résigné à ce que leur relation soit dénuée de tout sentiment et assimilable à une camaraderie de joyeux hussards, il lui arrivait encore de rechigner. Le rôle d'amant-copain lui pesait, et être le subordonné de Sabine dans la hiérarchie de la police n'arrangeait pas les choses. Lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle partait pour un long congé, sans lui fournir aucune date de retour, il s'était vexé. Attendait-il son coup de téléphone ? Et que pourrait-elle lui dire ? Comprendrait-il sa crise de remords ? Probablement pas. Elle était pour lui quelqu'un d'infailible, ainsi qu'il se plaisait à le répéter, avec une pointe d'aigreur.

Renonçant au téléphone, elle décida de lui acheter une carte postale. S'il faisait bon sur le port, et à condition que les touristes soient discrets, elle pourrait toujours manger des crêpes arrosées d'une bouteille de cidre. Ensuite, elle rentrerait se coucher et programmerait son réveil à l'aube pour aller se colleter avec ce foutu revolver qui lui faisait tellement horreur.

Sans un mot, Elias tendit une bouteille d'eau à Loïc, qui le remercia d'un signe de tête avant de se mettre à boire à longs traits. Il était assoiffé, épuisé, en sueur. Toute la chaleur accumulée dans la journée transformait le hangar en fournaise, et l'odeur d'huile de vidange lui soulevait le cœur. Comme prévu, Artus avait demandé à Loïc de s'occuper des machines agricoles. Les nettoyer parce qu'elles étaient couvertes de poussière après les moissons, les graisser, les réparer. « Tu as quelques notions de mécanique, j'imagine ? » avait-il lancé d'un ton moqueur. Et, bien entendu, Loïc n'avait pas essayé de se soustraire à la corvée. Si son père voulait le mettre à l'épreuve, il ne demandait pas mieux, prêt à n'importe quoi pour oublier son lamentable déjeuner avec Pierre, qui l'obsédait depuis une semaine.

— Tu n'es pas payé à l'heure, lui dit gentiment Elias, tu finiras demain. Ou si tu veux, je le fais...

— Non, j'ai presque terminé, ça va aller.

Loïc ne souhaitait pas d'aide, il pouvait s'acquitter seul de la tâche, surtout maintenant qu'il était dans un tel état de saleté qu'aucune lessive au monde ne sauverait plus son jean. Le regard éloquent

d'Elias, mi-navré, mi-amusé, lui donna une brusque envie de tout envoyer promener, mais il se remit au travail. Nul besoin d'être un mécanicien chevronné pour laver un tracteur au jet, vérifier le niveau du carter et l'état de la batterie ou du démarreur. D'ailleurs, il l'avait souvent fait, à quinze ans, et le matériel n'avait pas beaucoup évolué. De toute façon, il adorait la mécanique et aurait pu démonter seul le moteur de sa Porsche.

— Seigneur Dieu, il l'a vraiment fait, il nous a collé le savant aux basses besognes ! s'écria Gaëlle en éclatant de rire.

Elle pénétra dans le hangar, un panier de pommes au bout du bras.

— Tiens, dit-elle à Elias, fais-nous donc une tarte pour le dîner. Tristan doit être en train de préparer son civet de lapin, qu'il n'en profite pas pour monopoliser la cuisine.

À grandes enjambées, elle rejoignit son frère mais s'arrêta à un mètre de lui.

— Tu ne pourras jamais passer à table dans cet état-là ! Tu t'es vu ?

— J'imagine...

Il essuya ses mains pleines de cambouis sur son jean, qu'il considéra d'un air résigné.

— Je crois bien que papa est tombé sur la tête, soupira-t-elle. Il veut te déguster, t'humilier ?

La réponse à cette question était tellement évidente qu'elle s'empressa d'ajouter :

— Prends donc une douche chez moi, je vais te trouver un truc à mettre.

— Quel genre de truc ? Je ne pense pas rentrer dans tes vêtements, et à moins qu'un petit copain ne t'ait laissé ses fringues...

Elle esquissa un sourire crispé, et Loïc supposa qu'il avait gaffé. Il fouilla ses poches, en extirpa des clefs.

— Je file me changer chez Tristan, ce sera plus simple. On dîne à quelle heure ?

— Vingt heures précises, tu sais bien...

— Pour être honnête, j'ai un peu oublié votre façon de vivre. Mais c'est à moi de m'adapter puisque je suis revenu.

Gaëlle lui emboîta le pas tandis qu'il quittait le hangar et filait vers la grange où était garée sa voiture.

— Pourquoi te laisses-tu traiter comme ça ? demanda-t-elle d'un

ton brusque. D'ici à un mois, il t'aura rendu fou.

— Papa ? Non, ne t'inquiète pas, je le connais. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me laisse me tourner les pouces.

— Si tu as besoin d'argent, je peux t'en prêter. Tristan aussi, et même Yann !

Sa gentillesse avait quelque chose de bouleversant. Loïc faillit la prendre par le cou pour l'embrasser mais il s'en abstint, afin de ne pas la salir.

— Je n'ai pas seulement besoin d'argent, Gaëlle. J'ai besoin de me dépenser physiquement et de ne penser à rien. C'est une vraie cure de repos, ici !

— Tu le prends bien, tant mieux, mais je trouve qu'il aurait dû t'accueillir à bras ouverts sans rien te demander. Ou alors, quelque chose dans tes cordes. Tu pourrais remplacer son comptable, lui débrouiller ses problèmes fiscaux... Quand tu auras nettoyé tous les tracteurs, est-ce qu'il va t'expédier sur le toit pour changer les ardoises ?

— Et alors ? Tout ça n'est pas grave, Gaëlle.

Elle secoua la tête, peut-être agacée de se retrouver soudain ramenée des années en arrière, à une époque où l'attitude de leur père vis-à-vis de Loïc l'avait beaucoup choquée. Elle manifestait depuis toujours une admiration inconditionnelle pour lui, justement parce qu'il était différent de ses frères. Comme leur mère, elle s'était enthousiasmée devant les succès universitaires de Loïc et sa brassée de diplômes, alors qu'Artus y était insensible, au moins en apparence. À plusieurs reprises, elle avait délibérément provoqué leur père, n'hésitant pas à l'affronter et à lui dire sa façon de penser, comme si, depuis la mort de leur mère, elle se sentait investie de la mission de défendre Loïc. Pourquoi était-elle encore célibataire, à son âge ? Pourquoi n'avait-elle pas quitté Kerloc'h ? Même si elle se réalisait pleinement dans son affaire de cidre, elle aurait dû vivre ailleurs. Ici, entre Artus, Yann, Tristan, et même Elias, quoi qu'elle fasse elle semblait condamnée à rester une gamine protégée par les hommes de la famille.

Loïc essuya encore une fois ses mains sur son jean puis s'installa au volant de la Porsche.

— Reviens vite ! lui cria Gaëlle tandis qu'il démarrait.

Le chemin jusqu'à la maison des bois n'était pas long. Loïc prit une douche dans la salle de bains de Tristan, où régnait un joyeux désordre ; ensuite il enfila des vêtements propres et jeta les autres

dans le lave-linge, qu'il programma. Il avait pris l'habitude de vivre en célibataire durant les six mois qu'avait duré son divorce, même s'il avait très mal supporté la solitude du studio loué à Brest. Dès les premiers jours, il s'était rendu compte qu'il y étouffait, tournant comme un lion en cage et incapable de dormir plus de deux heures d'affilée. Au cours de ces nuits blanches, il s'était vraiment remis en question, et un beau matin il avait décidé de changer de vie parce que c'était la seule solution. Pour l'instant, il ne savait pas s'il devait le regretter ou non.

Lorsqu'il regagna Kerloc'h, toute la famille était déjà réunie dans la cuisine.

— Bonne journée ? lui lança son père dès qu'il l'aperçut.

— Fatigante mais assez bonne, oui.

Ils échangèrent un regard circonspect et Artus se détourna le premier.

— Je te sers quelque chose ? proposa Marion.

Elle tournait autour de la table, une bouteille de muscadet à la main. Pas vraiment jolie mais toujours souriante, elle était enceinte de six mois. Comme elle n'en tenait aucun compte, aussi active que de coutume, Yann passait son temps à lui dire de se ménager. Leur bonheur ne faisait pas de doute, ils avaient mis des années avant de réussir à concevoir cet enfant qu'ils attendaient avec impatience, et Artus lui-même considérait sa belle-fille avec une bienveillance exagérée.

Loïc tendit son verre à Marion tandis que Tristan déposait délicatement une marmite au centre de la table.

— Mon fameux civet ! annonça-t-il d'un ton moqueur.

Obligé de participer à la préparation des repas, Tristan avait mis au point trois recettes en tout et pour tout, mais il les réussissait très bien. Lorsqu'il souleva le couvercle, une odeur alléchante de cerfeuil et d'oignons frits se répandit dans la cuisine.

— Pas de hors-d'œuvre, ce soir ? grommela Artus.

Loïc nota que la question, qui pouvait passer pour un reproche, avait été posée de façon affectueuse. Leur père savait être gentil lorsqu'il le désirait.

— J'en ai fait des tonnes, plaida Tristan, on ne le finira jamais. Sans compter la montagne de pommes de terre et de carottes que j'ai passé une heure à éplucher ! Je sers tout le monde ?

Dans quelle autre famille les hommes se mettaient-ils aux

fourneaux avec une telle bonne volonté ? Loïc réprima un sourire, un peu étonné de se sentir si à l'aise au milieu des siens.

— Tu as une idée de ce que tu vas nous préparer quand ton tour viendra ? s'enquit Artus en le regardant.

Impossible de répondre, une fois encore, qu'il ne savait pas faire grand-chose susceptible de lui convenir.

— Du canard au cidre, déclara-t-il sans se démonter.

À condition que Gaëlle ou Marion lui donnent des cours de cuisine d'ici là ! En dix-sept ans de mariage, Anne ne l'avait pas laissé approcher une casserole, et jamais il n'aurait songé à s'en plaindre.

— Je suis impatient d'y goûter ! ricana son père.

— Tu pourrais bien être surpris, répliqua-t-il.

La phrase n'était pas anodine, c'était exactement ce qu'il avait toujours espéré. Combien de temps avait-il entretenu l'illusion de forcer un jour l'admiration d'Artus et de s'en faire aimer, au bout du compte ?

— Qui s'occupe de la livraison de paille, demain ? intervint Yann. Il y a une vingtaine de tonnes à charger et à conduire chez les Porhel, on leur a promis...

— Je peux y aller, proposa Elias qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là.

Assis au bout de la table, il se contentait généralement d'écouter les conversations sans y participer.

— Loïc fera ça très bien, trancha Artus.

Le regard incrédule de Yann s'attarda une seconde sur leur père avant de se poser sur Loïc. Conduire un tracteur n'était pas compliqué, ou même le camion puisqu'ils avaient tous passé leur permis poids lourd à dix-huit ans, mais manipuler un chargement de cette importance nécessitait une certaine habitude. Les Porhel allaient sûrement se demander qui était ce citoyen maladroît qu'on leur envoyait.

— Leur ferme est au-delà de la Roche du Diable, vers Carros-Combout, précisa Yann. Je t'indiquerai la route.

— C'est ce qui s'appelle bien utiliser les compétences ! railla Gaëlle en se tournant vers leur père.

— Désolé, ma petite fille, mais il ne se passe rien à Kerloc'h qui puisse intéresser un biologiste de son niveau, alors je fais ce que je peux pour le distraire...

L'ironie mordante d'Artus glaça Loïc. Sa sœur n'avait jamais été très diplomate, mais là elle faisait tout pour provoquer une inutile querelle.

— Je conduirai cette foutue paille chez les Porhel, dit-il posément.

— *Foutue* paille ? s'indigna aussitôt son père. Est-ce que tu as la moindre idée valable à ce sujet ? Les éleveurs d'ici sont en difficulté parce qu'il n'y a plus rien à manger dans les herbages brûlés, et plus aucun fourrage en réserve ! Tu as donc tout oublié, le nez sur tes éprouvettes ?

— Quelles éprouvettes ? Tu me prends pour une souris de laboratoire ?

Le ton montait entre eux et Loïc comprit trop tard que son père allait se jeter sur l'occasion offerte.

— Je ne te prends pour rien de spécial. Ce que je sais c'est que tu es assis là et que tu as besoin de gagner ta vie. Alors bosse, et estime-toi heureux.

— Demande-moi n'importe quoi, mais pas ça ! explosa Loïc. Je peux désherber entre les pavés de la cour si tu veux, réparer la plomberie ou même cirer tes chaussures, mais pas m'estimer heureux d'avoir affaire à toi !

Un silence absolu suivit cette violente altercation. Gaëlle, Marion et Elias restèrent figés tandis que Tristan cherchait le regard de Yann, apparemment prêt à intervenir. Pour éviter à ses frères d'avoir à prendre parti, Loïc se leva. Il quitta la cuisine sans savoir ce qu'il allait faire et, une fois dehors, chercha sa respiration. Sans doute n'était-il pas en état de supporter un affrontement supplémentaire, après tous ces mois de guerre contre sa femme et son fils, néanmoins il aurait dû se contenir. Personne ne l'avait obligé à revenir, c'était son choix, il devait l'assumer.

— Loïc ! Où diable as-tu appris à fuir comme ça ?

Il fit volte-face et découvrit la silhouette de son père qui avançait vers lui à grands pas malgré la quasi-obscurité de la cour.

— Tu vas te coucher ou tu t'en vas pour de bon ?

— Qu'est-ce qui t'arrange ? riposta Loïc.

Après une brève hésitation, Artus haussa les épaules et soupira.

— La question n'est pas là. Tiens, si tu m'emmenais faire un tour en voiture ?

Désorienté par cette proposition inattendue, Loïc accepta d'un signe de tête. Il s'installa au volant de la Porsche et attendit que son

père ait bouclé sa ceinture avant de démarrer. Le dîner était loin d'être terminé, tout le monde allait se demander où ils partaient ainsi tous les deux, mais tant pis, autant en finir. Il quitta Kerloc'h en prenant la direction de Rosporden.

— Tu as raison, approuva Artus, les petites départementales seront désertes de ce côté... Je suppose que tu conduis comme un fou ?

L'intonation était plutôt conciliante, pourtant Loïc ne répondit rien et ils roulèrent un moment sans parler. Son père était-il déjà monté en voiture avec lui ? Ils avaient fait si peu de choses ensemble ! Et toujours avec la même gêne entre eux, la même distance.

— Bel engin, déclara enfin Artus, apparemment décidé à faire la paix. Tu as toujours aimé les bolides !

Qu'il s'en souvienne était déjà un prodige. Rien de ce que Loïc avait pu tenter, adolescent ou jeune homme, n'avait paru l'intéresser.

— Tu jouais à l'intellectuel, mais au fond tu es un sportif dans l'âme. C'est pour te défouler de ta vie sédentaire que tu t'es acheté une Porsche ?

— Veux-tu l'essayer ?

— Non, ce n'est plus de mon âge.

— Je trouve que tu parles souvent d'âge.

— C'est parce que je me sens vieux.

— À soixante-cinq ans ?

— D'une vie épuisante, oui. Sans compter les chagrins, qui usent aussi.

Loïc négocia un virage serré puis accéléra tandis que son père enchaînait :

— Écoute, je n'ai pas vraiment eu le temps d'y réfléchir, mais je crois que tu pourrais travailler avec Tristan. Il va avoir besoin d'aide pour ses coupes de bois, et en général Elias lui prête la main presque tout l'automne. Tu n'auras qu'à prendre sa place, comme ça on ne se bouffera plus le nez, toi et moi. Pendant ce temps-là, j'utiliserai Elias dans les champs...

Tronçonner des arbres et arpenter la forêt en compagnie de son frère allaient ressembler au paradis après ces quelques jours de travaux forcés.

— Je serai content d'être avec Tristan, admit-il, on s'entend très bien.

— Oui, je sais. De toute façon, que je te paye pour ça ou autre

chose, c'est la même exploitation, je n'ai pas différencié les sociétés.

— Sur ce plan-là, tu as tort, mais c'est ton problème.

De nouveau ils se turent, comme pour ne pas raviver leur querelle latente. La route défilait à toute allure, quelques rares maisons endormies surgissaient dans le faisceau des phares et disparaissaient aussitôt, happées par l'obscurité.

— Loïc, je ne t'ai jamais demandé de cirer mes chaussures. Il n'y a rien d'humiliant à accomplir certaines tâches, je ne cherche pas à te rabaisser. Certes, nous ne sommes pas en très bons termes, nous ne...

— Explique-moi pourquoi ! Si tu ne me dis pas ce que tu as sur le cœur, je ne le devinerai pas tout seul ! Je ne t'ai rien fait, papa, ou alors je n'en ai pas le souvenir.

Au lieu de répondre, Artus s'écarta un peu, s'appuyant contre sa portière. Un autre silence les sépara, interminable cette fois. Loïc conduisait vite mais en souplesse, et le moteur de la Porsche ronronnait ou grondait docilement entre ses mains. Il descendit jusqu'à la mer, à la pointe de Trévignon, puis remonta par les petites routes en évitant Pont-Aven et Bannalec. Lorsque, une heure plus tard, il franchit les grilles de Kerloc'h, son père se décida à articuler, de mauvaise grâce :

— Merci pour la promenade.

Quoi qu'il ait pu espérer de ce tête-à-tête, il semblait déçu, pourtant c'était lui qui avait refusé de s'engager dans une véritable discussion. Il descendit de voiture, se pencha pour regarder Loïc à la lumière du plafonnier.

— Tu verras avec Tristan comment vous organiser ?

— D'accord.

— Bien... Tu sais, Loïc, il ne faut pas m'en vouloir, je fais ce que je peux. À demain.

Il se pencha davantage, tendit la main et tapota l'épaule de Loïc d'un geste si maladroit qu'il en était presque émouvant.

2

Sabine marchait très vite, au ras de l'écume des vagues, et Jérôme commençait à manquer de souffle. Depuis une heure qu'ils longeaient la côte, ils avaient dû escalader des rochers, contourner des clôtures, mettre les pieds dans l'eau.

— Tu m'as promis un petit déjeuner ! rappela-t-il d'une voix haletante.

— On sera à la maison dans dix minutes, si tu arrêtes de traîner.

— Et tu me feras des crêpes ?

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, découvrant que Jérôme avait les traits creusés par l'effort, elle ralentit l'allure.

— Tu n'es pas en grande forme... C'est la vie parisienne ? La cigarette ?

— Tout ça et la nuit blanche, oui !

Parti de chez lui un peu après minuit, il avait roulé jusqu'à l'aube pour surprendre Sabine endormie. En le découvrant sur le seuil, mal réveillée, elle s'était mise à rire puis l'avait entraîné dans sa chambre. Faire l'amour avec lui n'engageait à rien d'autre qu'à partager un bon moment, aussi en avait-elle profité sans états d'âme.

Jérôme revint à sa hauteur et lui posa la main sur l'épaule. Beaucoup plus grand qu'elle, il adoptait souvent une attitude protectrice dont il n'avait pas conscience mais qui exaspérait la jeune femme. Elle s'écarta de lui, l'obligeant à lâcher prise.

— Allez, sois beau joueur, dit-elle d'un ton léger, c'est moi qui te remorque, pas le contraire !

Ostensiblement, il mit les mains dans les poches de son jean mais resta à côté d'elle.

— Quand vas-tu te décider à rentrer, Sabine ? Tout le monde se demande pourquoi tu as pris un si long congé, moi le premier...

— Un coup de ras-le-bol.

— Après l'affaire de la rue de Lappe ?

Il n'était pas stupide, il avait fait le rapprochement tout seul, néanmoins il hésitait à l'interroger de manière trop directe.

— Disons que c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, se borna-t-elle à répondre.

La nuit où elle avait abattu un homme, sur ce maudit toit, Jérôme faisait partie de son équipe. Il était arrivé quelques secondes après qu'elle eut tiré, fou d'inquiétude pour elle et incapable de le dissimuler. Personne, heureusement, ne l'avait remarqué au milieu de l'agitation qui régnait alors. Dès le lendemain, elle l'avait convoqué dans son bureau pour lui rappeler vertement que, lors des missions, elle était son officier supérieur, rien d'autre. « Si tu ne peux pas faire la différence entre boulot et vie privée, fais-toi muter ! » Il avait difficilement encaissé la réprimande. Depuis, Sabine y avait réfléchi et s'en voulait d'avoir passé ses nerfs sur lui. Pourquoi lui reprocher d'être amoureux ? Car il l'était, même s'il ne l'avouait pas, assez malin pour deviner qu'elle prendrait très mal une déclaration intempestive.

Ils regagnèrent la maison où Sabine, comme promis, se mit à préparer un petit déjeuner substantiel composé de galettes de blé noir et d'œufs au plat.

— Café ou cidre ? proposa-t-elle.

— Les deux, mais je vais le regretter. Si je tombe comme une masse, tu ne pourras jamais me réveiller !

— Tu reprends quand ?

— Après-demain. Si tu veux bien m'héberger encore vingt-quatre heures...

Perplexe, elle le considéra en silence. Coucher ensemble de temps en temps ne signifiait pas grand-chose, mais passer tout un week-end en tête-à-tête risquait de l'engager plus qu'elle ne le souhaitait.

— Oh, désolé ! ironisa-t-il en la voyant hésiter. Tu ne m'as pas invité, c'est vrai, je me suis imposé tout seul.

Il attendit quelques instants une protestation qui ne vint pas et acheva, rageusement :

— Je m'en irai tout à l'heure, ça te va ?

— Parfait.

Elle le vit se décomposer, puis il baissa la tête vers sa tasse de café. Sans doute trouvait-il très amer de se faire rembarrier de cette manière, toutefois il n'ajouta rien. Elle remit la poêle sur le feu, laissa grésiller un morceau de beurre salé puis fit glisser une louche de pâte. Derrière elle, Jérôme restait immobile et silencieux. Elle regretta de l'avoir blessé, mais à présent elle souhaitait vraiment qu'il parte. Alors qu'elle retournait la crêpe, elle l'entendit se lever, s'approcher. Il se contenta de lui effleurer les cheveux avant de traverser la cuisine et de sortir. Elle changea de place pour pouvoir l'observer tandis qu'il montait dans sa voiture, garée devant la maison. Qu'avait-elle à lui reprocher ? Strictement rien, sinon de la laisser indifférente, comme presque tous ceux qui l'avaient précédé. À quarante ans, Jérôme était pourtant attirant, avec un côté beau ténébreux qui faisait craquer les femmes. Un peu macho, très franc, consciencieux dans son travail, plutôt doué au lit : l'idéal de l'ami-amant !

Avec un soupir, elle coupa le gaz, considéra d'un air dégouté la crêpe dorée. Elle était venue à Doëlan pour se réconcilier avec elle-même et n'en prenait pas le chemin. Posée sur le réfrigérateur, la mallette contenant son arme semblait la narguer. Malgré ses bonnes résolutions, elle l'avait abandonnée là quelques jours plus tôt, fuyant le club de tir. Or, à moins de vouloir se transformer en simple bureaucrate – ce qui reviendrait à dégingoler la hiérarchie et à renier tout ce pour quoi elle s'était battue jusque-là –, elle devait d'abord triompher de cet objet devenu si angoissant. Madame le commissaire divisionnaire Coatmeur ne pouvait pas transpirer de peur chaque fois qu'elle poserait la main sur la crosse d'un revolver !

Résignée, elle empoigna la mallette et sortit à son tour en claquant la porte.

En moins d'une semaine, Loïc était arrivé à se rendre vraiment utile. Il ne connaissait pas grand-chose aux arbres et suivait à la lettre les instructions de Tristan, tout en essayant d'apprendre à reconnaître les essences et à leur donner un âge. Au début, manier la tronçonneuse lui avait provoqué d'insupportables courbatures ; à présent, il se sentait en pleine forme et capable d'abattre n'importe quoi.

Infatigable, Tristan arpentait la forêt avec un enthousiasme communicatif. Il marquait des troncs au passage, décryptait le moindre signe de maladie, mémorisait chaque détail et reportait la plus infime observation sur un petit carnet qui ne le quittait jamais. Sa passion des arbres s'était manifestée dès l'enfance, à la grande satisfaction d'Artus, qui, au lieu de vendre ses hectares de bois ainsi qu'il en avait l'intention à l'époque, s'était au contraire acharné à racheter des parcelles plantées de chênes rouvres et de hêtres, jusqu'à obtenir un massif forestier d'une superficie suffisante pour être

rentable. Car même si la Bretagne n'était plus vraiment productrice de bois, il existait encore des possibilités dont on pouvait tirer parti.

Pour Loïc, évoluer en forêt avec son frère était une véritable renaissance. Le soir, il succombait à un épuisement béat, heureux d'avoir trouvé ce qu'il était venu chercher à Kerloc'h. Tristan le traitait de la façon la plus naturelle qui soit, comme s'il était normal que son grand frère habite chez lui et s'intéresse de près aux chênes et aux hêtres. Deux fois par semaine, ils se rendaient ensemble au club de tir, et de temps en temps faisaient la route jusqu'à la mer, de préférence à l'aube, pour aller nager. Le reste de leurs journées était consacré aux coupes de bois, et ils ne retrouvaient la famille qu'au moment du dîner.

Loïc parlait rarement d'Anne, encore moins de Pierre, cependant il y pensait. Son fils ne lui avait pas téléphoné, bien entendu, aussi s'était-il résigné à lui écrire une longue lettre. Il ne cherchait pas à plaider sa cause mais plutôt à garder contact. Quelle image de lui offrait-il à Pierre en ce moment ? Réfugié à Kerloc'h où il débitait des troncs d'arbres, apparaissait-il comme un homme incohérent, lâche, coupable ? Il ne se sentait rien de tout cela. Au contraire, grâce à Tristan, il reprenait pied dans la réalité, se rattachait à ses racines. Il avait trop longtemps vécu dans un monde virtuel de savant, rivé à ses équations et à ses rapports, il avait désormais besoin de choses aussi concrètes que cuber des grumes, ranger des stères, manier la hache, dépister des parasites ou encore assister à une vente aux enchères descendantes – coutume propre aux forestiers.

Avec Artus, les échanges se résumaient à quelques phrases anodines, prononcées du bout des lèvres lors des repas, Loïc ayant renoncé à obtenir une explication que son père ne lui donnerait probablement jamais. Mais était-ce encore nécessaire ? Trente-sept années de mésentente ne se justifieraient pas en quelques phrases, et quelle que soit la raison de l'hostilité évidente d'Artus, elle était inacceptable pour Loïc. Or c'était précisément cette situation sans issue qu'il voulait à tout prix éviter avec son propre fils, et dans laquelle il était pourtant en train de s'enfermer.

Le jour où il se décida à appeler Anne, il fut aussi mal reçu qu'il s'y attendait, néanmoins elle lui apprit que Pierre avait fait sa rentrée au lycée et semblait s'y plaire. Le plus calmement possible, Loïc lui répéta qu'il attendait un coup de téléphone de leur fils et que, comme convenu, il le verrait à la fin du mois de septembre.

Chez Tristan, où il occupait une chambre lambrissée dont les deux fenêtres donnaient directement sur la forêt, il n'avait pas branché son ordinateur. Tout ce qui pouvait lui évoquer sa vie passée ne

l'intéressait plus, il répugnait même à ouvrir le courrier que la poste lui réexpédiait et avait ainsi laissé deux offres professionnelles sans réponse. S'installer un jour à Paris n'était qu'un lointain projet qu'il ne souhaitait pas réaliser pour le moment. Son frère le laissait tranquille et ne lui posait aucune question concernant l'avenir, comme s'il devinait son incapacité à fournir une réponse sensée.

Presque chaque soir, en rentrant de Kerloc'h après dîner, ils s'installaient tous deux sur le large perron de bois que Tristan avait construit lui-même. Ils y buvaient un dernier verre et bavardaient en regardant les étoiles. Tristan parlait de ses échecs avec les femmes, pour cause de timidité excessive, persuadé que Loïc pouvait lui donner des conseils en matière de séduction. Mais avoir divorcé après un adultère avéré ne faisait pas de Loïc un homme à femmes, il s'apercevait au contraire que, là encore, il avait oublié de vivre. Marié trop tôt, il ne se souvenait même pas de la manière dont il avait séduit Anne. N'était-ce pas plutôt le contraire ? À l'époque, Anne était ravissante, sûre d'elle, déjà bien organisée... En jetant son dévolu sur lui, puis en le mettant au pied du mur avec cet enfant qu'elle attendait, elle lui avait offert la possibilité d'échapper à Kerloc'h, à Artus, à tout ce qu'il rejetait à ce moment-là. Pas vraiment un marché de dupes, juste un piège dans lequel il s'était enfermé lui-même durant plus de quinze ans.

Plus il en parlait à Tristan, plus Loïc s'apercevait qu'il était passé à côté de beaucoup de choses et qu'il devait vraiment rattraper le temps perdu. Mais comment ? En se remariant ? Il faudrait qu'il commence par tomber amoureux ! L'avait-il jamais été ?

Lors d'une des dernières belles soirées de la fin septembre, Tristan confia à Loïc qu'il s'était inscrit, *via* Internet, à plusieurs clubs de rencontre.

— Quand j'en ai assez de faire des simulations de coupes ou des prévisions de rentabilité sur mon ordinateur, je m'offre une pause consacrée à rechercher la femme idéale, avoua-t-il avec une grimace d'excuse.

— Sur ton écran ? Tu espères la trouver comme ça ?

— Pourquoi pas ? Tu sais, je ne croise pas grand monde en forêt, et je suis archinul pour draguer dans les discothèques...

Loïc s'esclaffa mais, devant l'air mitigé de son frère, il reprit son sérieux.

— Allez, raconte-moi tout. Bon alors, tu regardes la photo de la dame, puis tu lui envoies un message ?

— À peu près, oui. Tu fais d'abord une sélection, parce qu'il y a

des milliers d'inscrits, et tu obtiens un certain nombre de fiches qui correspondent à tes critères.

— Et ensuite ?

— Tu contactes qui tu veux. Comme la plupart des gens prennent un pseudonyme, tu ne sais pas vraiment avec qui tu dialogues, et tu peux avoir une bonne ou une mauvaise surprise. Je donne mon numéro de téléphone très vite parce que les femmes sont méfiantes, elles confient rarement le leur. Si l'une d'elles appelle, tu commences à te faire une idée. Une voix, c'est déjà révélateur, et après cinq minutes de conversation tu es généralement fixé. Quand c'est prometteur, tu prends rendez-vous.

— Là, tu dois tomber de haut ?

— Pas toujours. J'ai fait deux rencontres agréables.

— Mais sans lendemain ?

— Eh bien... C'est un peu difficile de se plaire sur commande, quand on est là pour ça et rien d'autre. Je n'ai pas la désinvolture nécessaire. Tu y arriverais sûrement mieux que moi.

— Enlève-toi cette idée de la tête, je ne suis pas un cavaleur.

— Je me demande bien pourquoi tu t'en privés !

Sur le point de répliquer, Loïc s'aperçut qu'il n'avait rien à dire. Pourquoi, en effet, ne profitait-il pas de son statut de célibataire pour prendre enfin du bon temps ?

— Très bien, concéda-t-il. Si tu veux, allons draguer tous les deux !

— Où ça ? À Lorient ? Nous sommes un peu vieux pour les discothèques, toi et moi, mais on peut traîner dans les pubs celtiques, à se taper des bières entre hommes...

Sa voix trahissait un tel découragement que Loïc le considéra avec curiosité.

— Enfin, Tristan, ça te pose un réel problème ?

— Les femmes ? Franchement, oui.

À trente-quatre ans, Tristan n'avait jamais présenté aucune fille à sa famille, et il restait très discret sur sa vie privée.

— Tu n'as pas l'occasion de revoir d'anciennes copines de fac ou...

— Elles sont toutes mariées, avec des enfants. Les amies de Gaëlle aussi.

— Et toi, tu n'as pas d'amis ?

— C'est un trou perdu, ici ! Pour venir me voir, il faut vraiment en

avoir envie.

— Inscris-toi dans un club sportif.

— Je fais assez d'exercice comme ça, tu ne crois pas ?

Songeur, Loïc hocha la tête. Jusque-là, il n'avait pas supposé que son frère pût souffrir de la solitude. Sa maison des bois était un havre de paix mais aussi, peut-être, une prison.

— Tu ne te rends pas compte, tu as vécu à Brest, soupira Tristan.

— Je ne voyais pas grand monde non plus, en dehors du boulot.

Sauf qu'il avait trouvé le moyen de tromper sa femme avec une de ses collègues, preuve qu'il se passait davantage de choses en ville qu'au fond d'une forêt.

— Tu as tout pour plaire, Tristan, ajouta-t-il doucement. Que ce soit par Internet, par petites annonces dans le canard local ou bien en allant boire un verre, tu trouveras forcément.

Son frère lui adressa un sourire dubitatif et Loïc se promit de l'aider, d'une manière ou d'une autre, à sortir de cet isolement qui semblait tant lui peser. Peut-être devrait-il commencer par en parler à Gaëlle ? Mais elle-même n'était pas très bavarde quant à sa vie privée, dont elle ne laissait rien deviner. Hormis Yann, toujours très amoureux de sa femme, les enfants Le Marrec connaissaient tous des problèmes sentimentaux. Les devaient-ils à Artus, à son intransigeance et à ses certitudes ? Loïc ne serait donc pas le seul à avoir souffert de l'autoritarisme paternel ?

Souffert... Jusque-là, il ne s'était pas posé la question en termes de douleur et il chassa cette idée en rendant son sourire à Tristan.

Artus quitta la réunion un peu agacé. Bien qu'avares de leur temps, les agriculteurs peinaient toujours à se mettre d'accord, et obtenir l'unanimité prenait une après-midi entière. Néanmoins, il ne ratait pas un seul rendez-vous du syndicat, conscient d'être l'un des rares à savoir argumenter, innover, convaincre. De nombreux fermiers de la région lui faisaient confiance, pas question de les laisser tomber, ni de cesser de se battre. Mais à quel moment Yann se déciderait-il enfin à assurer la relève ? À s'investir pour de bon ? Gaëlle et Tristan assumaient leurs responsabilités depuis quelques années déjà, pourquoi l'aîné restait-il délibérément dans l'ombre ?

« Parce que je suis là... Il ne peut pas me marcher sur la tête, il faudrait que je prenne ma retraite et que je lui passe la main. »

Un vœu pieux, il savait très bien qu'il n'en ferait rien. Ce ne serait qu'après sa mort que Yann aurait enfin la possibilité de s'affirmer en se mettant aux commandes de Kerloc'h. Se morfondait-il d'être cantonné au second rôle ? Peut-être pas car, dans l'immédiat, Yann était surtout préoccupé par la grosseur de Marion, par l'idée de devenir père à son tour.

« Pas trop tôt ! Je n'ai qu'un seul petit-fils, et encore... »

Et encore ? Quel cynisme de penser une chose pareille ! Pierre était sûrement un très gentil garçon, même s'il ne venait presque jamais à Kerloc'h puisque Loïc avait fui la ferme depuis la mort de sa mère – non, avant ça, très exactement depuis sa majorité. Ainsi Artus n'avait-il guère eu l'occasion de connaître ou d'apprécier son unique petit-fils. L'aurait-il fait s'il en avait eu la possibilité ?

« Probablement pas, c'est vrai. Qu'est-ce que Pierre a en commun avec moi ? »

Toujours ce doute empoisonné, aussi obsessionnel et brûlant qu'une crise de jalousie, dont Artus n'avait jamais pu se défaire malgré tous ses efforts. Du vivant d'Armelle, il y pensait jour et nuit mais n'y faisait plus allusion parce qu'elle l'avait exigé, menaçant même de le quitter. À présent, il regrettait de s'être gâché la vie de la sorte. Que Loïc soit son fils ou pas avait somme toute moins d'importance qu'imaginer Armelle dans le lit d'un autre, trente-sept ans plus tôt.

Dieu qu'elle était belle, à ce moment-là ! Belle au point qu'Artus n'en revenait pas d'avoir été choisi entre tous, d'être son mari, de la tenir dans ses bras chaque soir. La naissance de Yann les avait comblés l'un comme l'autre, puis Gaëlle était arrivée, et de cette période Artus conservait le souvenir d'un bonheur ébloui. Pour sa femme, pour ses enfants, il avait travaillé d'arrache-pied, infatigable, rivé à la terre, pas vraiment disponible mais le cœur en joie. Un été, Armelle s'était mise en tête d'emmener les petits dans le Midi, histoire de leur montrer d'autres horizons. Artus les avait laissés partir, heureux de leur offrir ces inhabituelles vacances qu'il ne pouvait partager avec eux, bloqué par les moissons. À son retour, trois semaines plus tard, Armelle n'était plus tout à fait la même. Un changement subtil, mais qu'il avait remarqué dès la première minute de leurs retrouvailles. Habillée et coiffée différemment, elle riait pour un oui ou un non, racontait des anecdotes avec les yeux brillants, parlait des gens rencontrés à l'hôtel ou sur la plage. Pis encore, en faisant l'amour elle semblait désormais chercher quelque chose de nouveau, et elle chuchotait d'une voix très tendre des mots crus qu'elle n'avait jamais prononcés jusque-là.

Artus avait compris – ou cru comprendre. Une jalousie démentielle s'était emparée de lui, le rendant odieux durant plusieurs semaines. Il

avait harcelé sa femme de questions insidieuses, lancinantes, mais sans rien obtenir d'autre que de grands éclats de rire. Braqué sur son obsession, il avait adopté un comportement tyrannique qui lui faisait surveiller le courrier, le téléphone, les conversations, et jusqu'aux attitudes les plus anodines de sa femme. Pour un peu, il l'aurait suivie à la messe. Elle s'était fâchée en vain, avait même menacé de faire chambre à part, puis un beau matin elle avait annoncé qu'elle attendait un enfant. Sa manière d'assener la nouvelle tenait de la provocation, comme un défi qu'elle lui aurait lancé. « Si tu as le moindre doute, Artus, séparons-nous maintenant ! » Que pouvait-il répondre ? L'idée de perdre Armelle était inconcevable pour lui. N'importe quel enfer valait mieux que son départ, alors il avait déposé les armes. En avril, Loïc était né. Penché au-dessus de son berceau, à la clinique de Lorient, Artus avait été sur le point de faiblir, de tout rejeter en bloc, femme et bébé. De son lit, Armelle l'observait avec angoisse, mais à l'évidence elle était résolue à ne pas céder. La moindre parole maladroite aurait pu sceller leur destin à tous ce jour-là, aussi Artus n'avait-il rien dit. Strictement rien. Mais au fond de lui-même, il avait haï le nouveau-né dès la première seconde.

En grandissant, Loïc avait révélé une ressemblance frappante avec sa mère. Regard clair, transparent comme de l'eau, peau mate, pommettes hautes, cheveux cendrés : il était le portrait craché d'Armelle, ce qui faisait de lui un adorable petit garçon mais ne permettait pas à Artus de lever le doute. Dans les veines de Loïc, quel sang coulait donc ? Celui des ancêtres Le Marrec ou bien celui d'un homme inconnu, impossible à identifier, amant réel ou imaginaire qui hantait toujours les cauchemars d'Artus ?

Armelle n'avait plus jamais demandé à partir seule en vacances. Elle élevait ses trois enfants avec amour, surveillait son mari du coin de l'œil, apparemment navrée pour lui. Ils avaient connu à ce moment de leur vie mille disputes et autant de réconciliations, jusqu'à la naissance de Tristan, qui les avait enfin rapprochés. Un dernier fils, en cadeau, et celui-là Artus ne pouvait pas le renier.

Il avait essayé honnêtement de ne faire aucune différence entre ses quatre enfants. Sous le regard parfois courroucé d'Armelle, il avait lutté pour dissimuler l'aversion que lui inspirait Loïc. À deux ou trois reprises, elle s'était mise en colère, mais sans jamais évoquer la raison du problème. « Ne sois pas injuste ! » intimait-elle seulement.

Existait-il quelque part un homme, aujourd'hui vieux, qui avait couché avec une belle petite Bretonne un soir de l'été 1966, dans une pension de famille du Midi ? Artus n'en saurait jamais rien, l'incertitude qui avait empoisonné son existence demeurerait jusqu'à la fin. Même sur son lit de mort, durant les ultimes moments de son

agonie, Armelle n'avait pas parlé de Loïc, pas évoqué le passé. Pensait-elle que, de toute façon, Artus ne la croirait pas ? Il la vénérât, il était resté à son chevet jusqu'au bout, atterré de la voir s'en aller la première, lui qui n'imaginait pas la vie sans elle. Et il avait trouvé le courage de lui chuchoter, à l'oreille : « Ils sont grands tous les quatre, mais je veillerai sur eux, tu peux être tranquille. » Cette promesse, qui englobait Loïc, Artus la devait à sa femme, et c'était plus généreux que de réclamer un tardif pardon pour l'avoir tant tourmentée.

— Ce qui est promis..., marmonna-t-il en montant dans sa voiture.

La réunion du syndicat l'avait mis en retard, le temps qu'il regagne Kerloc'h et le dîner serait servi, or il n'aimait pas faire attendre. Il avait refusé d'aller boire un verre avec les autres au *Surcouf*, sur le quai, parce qu'il n'était nulle part mieux que chez lui, au milieu de sa famille et de ses terres. Le manoir était encore rempli de la présence d'Armelle, chaque pièce débordait de son souvenir, en particulier cette cuisine-chapelle où ils se tenaient tous si volontiers, et c'était pour Artus une sorte d'apaisement.

À la sortie de Quimperlé, il prit la route du Faouët puis, quelques kilomètres plus loin, obliqua vers Judicarre. Il conduisait lentement, comme toujours, pour profiter d'un paysage dont il ne se lassait pas. L'amour qui l'enracinait si profondément à sa terre l'avait sauvé de tout jusque-là et continuait à le soutenir. À présent, l'automne arrivait, avec ses ciels changeants, sa lumière oblique sur les rives de l'Ellé descendant des montagnes Noires. Le bouleversement des grandes marées allait secouer la nature et apporter enfin la pluie aux champs assoiffés. À Kerloc'h, Tristan ne tarderait plus à entretenir de grands feux, le soir, dans la cheminée de la cuisine, avec des troncs entiers bien secs. Jusqu'à quand Loïc comptait-il rester ? Débarder des grumes en forêt lorsqu'il se mettrait à geler, n'était pas un travail pour lui.

« Qu'il retrouve vite un boulot dans un laboratoire, un centre de recherche, n'importe quoi mais qu'il s'en aille... »

Artus le souhaitait ardemment, malgré toute la culpabilité que ce désir suscitait. Mais pourquoi, grands dieux, Loïc avait-il voulu revenir ? Pour punir qui ? Pour prouver quoi ? Il était un savant reconnu, quel plaisir éprouvait-il à s'escrimer sur une hache ?

« Si c'est pour m'emmerder, moi, il n'y a que lui que ça fatiguera ! »

Comme toujours, et ainsi qu'il l'avait décidé dès sa naissance, Artus ne voyait en Loïc qu'un étranger, un intrus. Intelligent, brillant, bien élevé par Armelle, sa présence était définitivement déplacée à Kerloc'h, même s'il y avait grandi.

« Il faut que j'arrive à le supporter, j'ai promis. Et puis il ne fait rien de mal, aucun tort aux autres, qui l'adorent... À leurs yeux, c'est leur frère, ils l'ont toujours vu comme ça, ils sont même fichus de penser qu'il est le meilleur d'entre eux. Seigneur ! »

Artus jeta un coup d'œil machinal sur ses propres champs, qu'il était en train de longer. Enfant, Loïc n'y mettait les pieds que pour donner un coup de main, indifférent à l'exploitation. Armelle prétendait que c'était son droit, forte de tous les succès scolaires du gamin. Loïc avait même sauté une classe et rejoint sa sœur, qui traînait en quatrième. On ne parlait pas encore d'enfants surdoués mais il l'était, indiscutablement. À qui devait-il ce don pour les études ? Artus, en son temps, avait eu son bac sans mal mais n'était pas allé plus loin, et Armelle ne possédait que son brevet. Quant aux autres, Yann avait peiné dans une école d'économie agricole, Gaëlle avait obtenu une inutile licence de droit à vingt-quatre ans et après d'innombrables redoublements. Seul Tristan s'était distingué en décrochant de justesse un diplôme d'ingénieur des eaux et forêts. Artus avait dû les pousser, les engueuler tour à tour, manier la carotte et le bâton tandis que Loïc caracolait avec une horripilante facilité dans plusieurs disciplines à la fois. Ce qui ne l'empêchait même pas d'être un sportif accompli ! Et un oiseau rare parmi les siens.

Les grilles de Kerloc'h luisaient dans la lumière du couchant et Artus s'arrêta quelques instants avant de les franchir. Depuis quarante ans qu'il se battait pour cette propriété, il l'avait considérablement améliorée. Sans excès d'orgueil, il avait une assez haute idée de la somme de travail effectué à longueur de vie par plusieurs générations, et il était fier de son nom, fier de son statut de fermier, de la manière dont il avait su exploiter son patrimoine. En somme, assez fier de lui-même, s'il n'y avait pas Loïc pour le rappeler à une réalité plus sordide... Il n'était pas sans reproche, loin de là, il avait douté de sa femme, s'était consumé de jalousie et permis de haïr un enfant forcément innocent. Aujourd'hui, si la présence de Loïc l'exaspérait à ce point, n'était-ce pas parce qu'il voyait en lui ce père supposé, cet amant d'un soir, ce fantôme sans nom ? À la première de ses questions brutales, Armelle avait répondu : « Tu veux rire, Artus ? » Aux suivantes, elle avait opposé un silence amusé, avant de se fâcher.

— Armelle, mon amour, dit-il tout bas.

Prononcer son prénom était encore douloureux, huit ans après sa mort. Ils auraient pu être éperdument heureux, et peut-être l'avaient-ils été malgré tout, parce qu'au moins Artus, mis au pied du mur, avait su se taire. Des années de silence à faire semblant alors que la haine était toujours là, endormie mais vivante.

Il bifurqua vers la grange, notant au passage que les lumières brillaient dans la cuisine et dans le hall. Ce soir, comme tous ceux qui avaient précédé, il allait occuper sa place de père de famille sans rien dire. Quoi qu'il arrive, jamais il ne s'abaîsserait à accuser un Le Marrec d'être un bâtard. Son aversion pour Loïc n'allait pas jusque-là, et de toute façon son orgueil ne résisterait pas à une telle confiance.

Il était presque deux heures du matin lorsque, avec d'innfinies précautions, Elias se leva. Pour ne pas réveiller la jeune femme dont il venait de quitter la chaleur à regret, il commença à se rhabiller sans allumer, indifférent à l'obscurité de la chambre, connaissant par cœur la place de chaque meuble.

Dans son sommeil, Gaëlle se retourna et marmonna une phrase incompréhensible. Elias attendit qu'elle se soit apaisée pour enfiler ses chaussures, puis il s'approcha du lit et remonta doucement la couette. Durant quelques instants, il se tint immobile, hésitant. Elle détestait qu'il parte en catimini, toutefois il répugnait à la sortir de ses rêves. À quoi bon une discussion supplémentaire ? Gaëlle était indépendante, affranchie, elle acceptait mal la clandestinité de leur liaison, mais il semblait évident que si Artus l'apprenait, le drame serait inévitable. Dès le début de leur relation, Elias s'était senti coupable de trahison, un sentiment dont il n'avait jamais pu se défaire depuis.

Il se glissa hors de la chambre, traversa la grande salle mitoyenne qui servait de pièce à vivre et sortit de la maison. Dehors, l'air était vif, un léger vent du nord faisait bruire les arbres de la cour. Elias logeait dans le corps de bâtiment voisin, plus étroit et plus bas, aménagé avec patience au fil des ans. Il rentra chez lui et ferma les rideaux avant d'allumer. Même si les fenêtres d'Artus donnaient de l'autre côté du manoir, inutile de courir le moindre risque. L'idée d'être surpris une nuit où il sortirait de chez Gaëlle le rendait malade. Pourquoi ne pouvait-il pas résister à la tentation ?

Il alla prendre une douche pour se débarrasser du parfum caractéristique de la jeune femme. Un effluve envoûtant dont il raffolait, mais que personne ne devait sentir sur lui. Il restait à peine quatre heures avant que le réveil sonne, et il n'avait pas sommeil, comme chaque fois qu'il passait un moment dans les bras de Gaëlle. Jamais il ne comprendrait pourquoi un soir elle s'était jetée à son cou, ni pourquoi leur aventure secrète se prolongeait. Il n'avait rien à lui offrir, il n'était pas beau alors qu'elle était radieuse, pas jeune puisqu'il avait cinq ans de plus qu'elle, et il se jugeait sans le moindre intérêt pour une femme comme elle. Quant à sa situation d'employé

agricole chez son père...

Elias aimait beaucoup Artus malgré son mauvais caractère, et il s'était passionnément attaché à Kerloc'h, où il se sentait chez lui. Comparé à la ferme de son enfance, sale et délabrée, le manoir était un univers quasi magique. Engagé huit ans plus tôt sur l'exploitation, il avait cru qu'il s'agissait d'un travail provisoire destiné à la fois à soulager Artus, qui était perdu depuis la mort de sa femme, et à le secourir lui-même en tant que lointain parent dans le besoin. Son statut, mal défini, était celui d'homme à tout faire aussi bien dans la maison que dans les champs, mais ces multiples tâches ne le rebutaient pas. Rien ne pourrait jamais être pire que ce qu'il avait connu gamin, entre un père alcoolique et une mère dépressive. Ses parents étaient alors la honte de la famille Le Marrec, une branche lointaine laissée pour compte, qui végétait dans la misère sans aucune volonté d'en sortir. D'ailleurs, Elias n'avait jamais franchi les grilles de Kerloc'h avant d'y être convoqué par Artus. À ce moment-là, il était aux abois, aussi avait-il sauté sur l'occasion. Très vite, il s'était rendu indispensable, gagnant l'estime d'Artus, la sympathie de Yann et de Tristan. Heureux d'être là, il trouvait normal de travailler du matin au soir et occupait ses rares loisirs à arranger la petite grange où Artus l'avait logé. Cinq ans s'étaient écoulés avant qu'il prenne conscience du regard d'abord rêveur puis très explicite que Gaëlle posait de plus en plus souvent sur lui. Il n'y avait pas cru, évidemment, jusqu'à ce qu'elle vienne frapper à sa porte. Un instant magique, inoubliable, qui s'était répété...

Assis au bord de son lit, Elias se sentit soudain profondément triste. Il avait beau lutter, se raisonner, rien n'y faisait, il était amoureux d'elle, un peu plus chaque jour. Où allait-elle le conduire, sinon à sa perte ? Rien n'était possible entre eux, hormis ces étreintes passionnées et furtives, dont il sortait tout à fait désespéré. Il l'aimait, mais ne pourrait jamais le dire ni le montrer. Il l'aimait, pourtant elle finirait par en épouser un autre, et ce jour-là sa vie deviendrait forcément un enfer. Était-ce le prix à payer pour avoir trahi la confiance d'Artus ?

D'un geste distrait, il suivit la ligne d'une cicatrice ancienne qui balafrait son genou. Souvenir d'une beuverie de son père, suivie d'une impardonnable négligence de sa mère. Mais il ne voulait pas se rappeler son enfance et couvrit la ligne blanche de sa main ouverte, pour ne plus la voir.

Plantée devant la vitrine fermée à clef, Sabine regardait les fusils et

les couteaux de chasse, attendant que le vendeur lui apporte ses trois boîtes de cartouches. Elle s'était aperçue le matin même que son stock de munitions était déjà épuisé. Avait-elle donc tellement tiré ces derniers temps ? Elle se rendait presque chaque jour au club, où elle passait une demi-heure à faire des trous dans des cibles, incapable d'y trouver le moindre plaisir. Par un effort de volonté et de concentration, elle visait juste, mais tenir une arme lui procurait toujours la même répulsion.

— Vous comptez vous mettre au ball-trap ?

Elle se retourna d'un bloc pour se retrouver nez à nez avec Loïc, qu'elle reconnut tout de suite.

— Je ne crois pas, non ! répliqua-t-elle en s'éloignant de la vitrine des fusils.

Sans se donner la peine de lui adresser un sourire de politesse, elle gagna le comptoir, où elle s'accouda. Bien qu'elle ne l'ait vu qu'une fois, elle trouvait ce type exaspérant. Machinalement, elle se mit à jouer avec un des porte-clefs en argent suspendus à un présentoir. Que faisait le vendeur ? Il les fabriquait lui-même, ces maudites cartouches ?

— Je vous l'offre, déclara Loïc en lui prenant le porte-clefs des doigts.

Furieuse, elle le toisa des pieds à la tête.

— Monsieur... Le Marrec, c'est ça ? Vous seriez gentil de me foutre la paix, d'accord ?

Elle avait utilisé un ton assez sec qui aurait découragé n'importe qui et vit Loïc reculer de deux pas, l'air surpris. Il ne devait pas avoir l'habitude de se faire remettre à sa place de cette manière.

— Excusez-moi, murmura-t-il.

— Vos cartouches, madame, annonça le vendeur.

Tandis qu'elle réglait son achat, Sabine jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Loïc avait rejoint son frère, Tristan, et ils étaient en train de discuter avec l'armurier. Pourquoi s'était-elle montrée si désagréable ? Ces deux hommes n'avaient rien d'antipathique, elle aurait pu s'en faire des amis au lieu de changer ses horaires au club, afin de ne pas les rencontrer. Vivre en recluse n'était pas le meilleur moyen de surmonter ses problèmes, elle n'avait pas progressé du tout depuis son arrivée en Bretagne. Énervée contre elle-même, elle traversa le magasin et, en passant près de Loïc, elle lui posa une seconde la main sur l'épaule.

— Désolée, chuchota-t-elle sans s'arrêter.

Elle avait déjà dit la même chose à Jérôme au téléphone, et aussi à son patron, qui l'avait appelée pour savoir quand elle comptait reprendre ses fonctions. Être en permanence « désolée » ne lui ressemblait vraiment pas. Ferait-elle mieux de rentrer à Paris et de se plonger dans le travail de gré ou de force ?

— Il faut que je voie du monde, que je bouge, que je m'amuse, articula-t-elle à voix basse, détachant les syllabes comme pour mieux se persuader.

La plupart de ses journées et de ses soirées se déroulaient de la même façon : d'abord deux heures de course à pied, ensuite une séance à se colleter avec son revolver, puis un petit tour sur le port pour acheter du poisson frais, enfin une pile de bouquins et de magazines qu'elle dévorait jusqu'au milieu de la nuit. En guise de distraction, elle avait repeint la cuisine en jaune pâle puis s'était décidée à transformer la chambre de ses grands-parents en bureau. Elle ne savait pas combien de temps elle resterait là mais c'était la première fois qu'elle y habitait, seule, aussi longtemps. Elle voulait l'arranger à son goût, certaine que jamais elle ne se résignerait à la vendre, et même si à l'avenir elle n'y passait que ses vacances, autant ne pas la laisser à l'état de musée. Avec un peu de nostalgie, elle avait donné à une association caritative certains vieux meubles bretons, et maintenant il fallait qu'elle songe à les remplacer. À Paris, l'appartement qu'elle louait était seulement fonctionnel, elle n'attachait aucune importance à ce lieu où elle ne rentrait que pour dormir, mais ici elle éprouvait le besoin de se créer un vrai cadre de vie. Était-ce bon signe ? Allait-elle vers la guérison, l'oubli ? Elle continuait pourtant à cauchemarder, se réveillant en larmes et en sueur, avec l'image de ce garçon qu'elle avait abattu comme un chien.

Alors qu'elle démarrait, soudain pressée de regagner Doëlan, elle remarqua la Porsche rouge garée un peu plus bas dans la rue. Elle avait déjà aperçu cette voiture, très reconnaissable, au club de tir. Comment un bûcheron breton pouvait-il avoir eu l'idée de s'acheter un engin pareil ? Décidément, des deux frères Le Marrec, elle préférerait Tristan.

Yann regardait alternativement sa femme et le nouveau-né, âgé de deux heures à peine, avec une émotion aiguë. Arrivée plus tôt que prévu, Elvire était néanmoins un bébé magnifique. Le choix de son prénom, qui avait occupé en partie les soirées du printemps, revenait à Marion. Elle s'était opposée à Artus, refusant toutes ses propositions à consonances trop typiquement bretonnes, mais de manière assez

diplomatique pour qu'il s'incline de bonne grâce. D'ailleurs, il appréciait beaucoup la jeune femme, et la perspective d'être grand-père le rendait plus conciliant que de coutume.

— Elle dort ? s'inquiéta Yann.

Marion lui répondit par un sourire rassurant mais il sut que, dès cette minute, il allait être inquiet pour le restant de ses jours. Le bébé lui semblait si fragile et si vulnérable qu'il n'avait pas encore osé le prendre dans ses bras, alors qu'il en mourait d'envie.

— C'est le plus beau cadeau du monde, murmura-t-il en se penchant vers sa femme.

Elle avait accouché sous péridurale, dans un moment de joie sereine auquel il avait pu assister.

— Maintenant, rentre à Kerloc'h, mon chéri. Je crois que je vais faire comme notre fille, je vais dormir un peu...

« Notre fille » était une expression nouvelle, qu'il savoura. Après avoir embrassé Marion, il déposa délicatement au pied du berceau le petit ours de velours éponge rose qu'il avait apporté.

Alors qu'il traversait le hall de la maternité, il croisa Loïc, un bouquet de lys à la main, et il l'intercepta.

— C'est très gentil à toi, vieux, seulement tu retardes, les fleurs sont désormais interdites dans les hôpitaux !

— Comment vont le bébé et la maman ?

— En pleine forme mais endormies, ce n'est pas la peine de monter.

Loïc lui mit de force le bouquet dans les mains.

— Je t'offre un verre pour arroser ta fille ?

— Oh, oui ! Je pense que je vais passer le reste de la journée à trinquer.

— Papa a mis du champagne au frais, il est fou de joie.

La réflexion ne semblait contenir ni amertume ni sous-entendu, mais Yann se souvenait très bien du peu d'empressement de leur père lors de la naissance de Pierre, seize ans plus tôt. Seule leur mère s'était précipitée à la clinique de Brest, ravie ; Artus n'avait fait aucun commentaire.

— J'ai mis un sacré temps à te rattraper, dit-il gentiment à Loïc. Quand je pense que je viens d'avoir quarante ans...

Ils prirent chacun leur voiture pour se retrouver au *Saint-Patrick*, où ils commandèrent des Guinness bien crémeuses. Le premier toast

fut naturellement porté à Elvire, puis Loïc commanda d'autorité une deuxième tournée. En levant son bock, Yann osa lui demander :

— Et ton fils ? On le verra, un de ces jours ?

— Je n'en sais rien. Nos rapports sont très tendus et je crois qu'il n'a pas envie de venir à Kerloc'h. Anne ne l'y encourage pas vraiment.

Au moins, Loïc avait répondu, alors que depuis son retour il ne se confiait qu'à Tristan. Yann n'était pas jaloux de leur entente, de l'admiration et de l'affection que Tristan avait toujours affichées pour Loïc, mais il décida que le moment était bien choisi pour tenter à son tour un rapprochement.

— Tu devrais appliquer à la lettre ton droit de visite, que ton fils soit d'accord ou pas. Il a forcément besoin de toi.

— Pour l'instant, il me déteste.

— Eh bien, ça lui passera ! Si tu ne gardes pas un contact avec lui, tu vas le perdre pour de bon et...

Sans achever sa phrase, Yann haussa les épaules. Inutile d'expliquer à Loïc ce qu'il était si bien placé pour savoir.

— Je ne veux pas avoir l'air de te donner des conseils, mon expérience de la paternité ne date que d'aujourd'hui ! Mais franchement, Loïc, ne laisse pas tomber Pierre sous prétexte de refuser l'affrontement. Une bonne engueulade, ça vaut mieux qu'un mauvais compromis, regarde où vous en êtes arrivés, papa et toi...

Loïc le considéra avec stupeur, comme s'il découvrait pour la première fois que son grand frère pouvait prendre son parti. En principe, Yann se trouvait automatiquement rangé dans le camp d'Artus, dont il était censé partager toutes les opinions. Depuis toujours, ses frères et sa sœur le voyaient ainsi parce que, en tant qu'aîné, il était celui qui mettait ses pas dans ceux de leur père, celui qui reprendrait Kerloc'h un jour.

— Je ne tiens pas à répéter le schéma, rassure-toi, soupira Loïc. Allez, si on doit continuer à boire, on ferait mieux de le faire à la maison.

Il fouilla sa poche, déposa un billet sur le comptoir. Yann remarqua que la serveuse le dévorait du regard en lui rendant sa monnaie et il faillit se mettre à rire. Un de ces jours, Loïc finirait bien par s'apercevoir qu'il plaisait beaucoup aux femmes, et il pourrait enfin refaire sa vie. Ou la faire, tout simplement. Les années passées sur les bancs de la fac puis entre les murs d'un laboratoire l'avaient trop éloigné de la réalité, Yann en était persuadé.

— Appelle Pierre pour lui annoncer qu'il a une cousine, suggéra-t-

il.

Loïc acquiesça, apparemment peu convaincu, néanmoins Yann savait qu'il le ferait, comme il ferait sans doute tout ce qui était possible pour se réconcilier avec son fils, à défaut d'être en paix avec lui-même.

Anne sortit de son entretien avec le professeur principal assez perturbée. Pierre semblait avoir deux attitudes distinctes : fils modèle à la maison et voyou au lycée. Elle n'en revenait pas de ce quelle venait d'apprendre : les insolences, les bagarres et les absences semblaient appartenir à un autre garçon que le sien. L'enseignant proposait un soutien psychologique dont elle ne voulait pas entendre parler. Si cette suggestion arrivait aux oreilles de Loïc, qu'en déduirait-il ? Qu'il manquait à son fils une autorité paternelle ? Qu'Anne ne savait pas se débrouiller avec un adolescent ? Il rejetterait la culpabilité sur elle et se sentirait soulagé, non, il n'en était pas question !

Les mois passant, la rancune d'Anne pour son ex-mari ne s'apaisait nullement. Au contraire, elle finissait par regretter cette séparation brutale, qu'elle avait pourtant imposée mais qui la privait de vengeance. Loïc s'était incliné sans discuter, comme s'il avait espéré la réaction violente de sa femme, à croire qu'il n'attendait qu'un prétexte pour partir. Elle refusait de le voir vivre avec une autre, se remarier, rebâtir de son côté, alors elle s'était débrouillée pour lui en ôter les moyens matériels. Là non plus, il n'avait pas protesté. Réfugié à Kerloc'h – pourquoi là, grands dieux, lui qui détestait son père ! –, il menait une vie absurde, à l'opposé de ses désirs.

Anne pensait bien connaître Loïc, peut-être mieux que personne, en fait, et elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Aurait-il décidé de ne pas retrouver une situation uniquement pour éviter de payer la pension alimentaire ? Ce genre de dérobade ne lui ressemblait pas. Elle ne croyait pas une seconde qu'il fût mal dans sa peau au point de remettre en question son métier, son ambition. Pourquoi avait-il démissionné, d'ailleurs ? Pour ne plus vivre à Brest et ne pas avoir à la croiser au détour d'une rue ? C'était ridicule, il ne l'avait jamais assez aimée pour ça ! Lucide, elle se souvenait parfaitement de la manière dont elle lui avait forcé la main, à vingt ans, le contraignant au mariage. Il avait suffi qu'elle fasse appel à son sens du devoir, de l'honneur, aux grands principes inculqués par Artus Le Marrec, insupportable *pater familias*. Loïc s'était révélé un bon mari, trop absorbé dans son travail mais rapidement capable de très bien gagner

sa vie. Elle gérait leur compte commun, leurs investissements, les brevets pris par Loïc dès sa sortie de fac et qu'elle avait bien négociés. Loïc rapportait des fleurs pour elle, des jouets pour Pierre, il n'exigeait rien de particulier et lui faisait très bien l'amour. Une vie agréable mais sans passion, or il était quelqu'un de passionné, elle le devinait sans jamais parvenir à déclencher en lui l'étincelle qu'elle espérait. Était-il incapable d'exprimer ses sentiments ou ne ressentait-il rien d'extraordinaire à son égard ? Elle était pourtant une très belle femme et s'était acharnée à le rester, courant les coiffeurs, les instituts de beauté, les boutiques de mode. Lui n'attachait que peu d'importance à son apparence, élégant sans effort, séduisant sans le savoir. Dans leur maison, qu'elle avait choisie elle-même, elle s'occupait de tout, y compris de sélectionner leurs amis ou relations. Concernant l'éducation de Pierre, elle avait éloigné Loïc délibérément, préférant le voir se consacrer à ses responsabilités, de plus en plus importantes, qui faisaient de lui un jeune savant très remarqué. Avait-elle commis une erreur en rendant Pierre trop dépendant d'elle ? Enfant, il adorait son père, avec qui il ne jouait pourtant que cinq minutes par jour, et encore, pas tous les jours ! Mais l'image paternelle était là, rassurante, facile à admirer. Loïc faisait ce qu'Anne attendait de lui, ni docile ni amoureux, mais assez indifférent pour se conformer à cette vie modèle qu'elle lui imposait. Aurait-elle dû se méfier lorsque, sur un coup de tête, il avait acheté sa Porsche ? Un évident besoin de fantaisie, peut-être même d'évasion, s'était emparé de lui, et la voiture n'était qu'un début, ensuite il avait pris une maîtresse.

Jamais elle ne pourrait lui pardonner l'humiliation de ce retour chez elle, à l'improviste, avec le spectacle lamentable de son mari en plein adultère. Le ciel lui était tombé sur la tête. Loïc infidèle ? Dragueur ? Paresseux et méprisant au point de ne pas trouver une chambre d'hôtel pour ses galipettes ? L'orgueil à vif, le cœur en lambeaux, elle s'était juré de lui faire payer le prix fort. Elle ne regrettait pas d'avoir engagé un avocat aux dents longues qui avait fait de leur divorce une bataille sans merci, dont Loïc était sorti perdant sur toute la ligne. Il n'avait sauvé que la Porsche, ultime dérision. Et durant toute la procédure – expulsion du domicile conjugal, comptes bancaires bloqués, mesures conservatoires –, elle avait pris Pierre à témoin. « Ton père est une ordure. » Elle n'avait pas hésité à marteler cet axiome, à répéter qu'il était menteur, lâche, sournois, tout ce que la colère lui dictait, même en sachant qu'aucun de ces qualificatifs ne pouvait réellement s'appliquer à Loïc. Ses crises de larmes avaient bouleversé Pierre, qui ne savait comment la consoler. Lui qui s'était alors montré le plus gentil garçon du monde, pourquoi s'était-il transformé en un adolescent querelleur dont les professeurs ne venaient plus à bout ?

Inquiète, elle rentra chez elle et se rendit tout droit dans la chambre de son fils. Sur le bureau, devant la fenêtre, des classeurs et des photocopiés attestaient du travail scolaire de Pierre. Les piles de CD écroulées, les disquettes en vrac près de l'ordinateur ou les vêtements abandonnés n'avaient rien d'angoissant. Pas trace d'odeur suspecte, aucun cendrier en vue, nulle brûlure significative sur la moquette bleue : apparemment, il ne fumait pas de pétards, en tout cas pas à la maison. Sur la commode, elle vit une photo d'elle. Que son fils ait pensé à la glisser dans un petit cadre la fit sourire. Avant de sortir, elle jeta un dernier regard circulaire. Intriguée par des morceaux de papier déchiré qui s'entassaient sous la lampe de chevet, elle s'en approcha. Elle reconnut tout de suite l'écriture de Loïc. Il avait envoyé deux lettres à Pierre, où il devait chercher à se disculper, mais à l'évidence ces courriers n'avaient fait que provoquer la rage de l'adolescent. Elle resta pensive quelques instants puis se détourna sans avoir touché à rien. Pierre continuait à rejeter son père, et peut-être ses problèmes scolaires venaient-ils de là ? Devait-elle le pousser à accepter les tentatives de réconciliation que multipliait Loïc ? Elle n'avait pas envie de les imaginer complices, heureux de se voir sans elle... C'était très égoïste, soit, mais elle ne supporterait pas que son fils s'éloigne d'elle maintenant. Elle se sentait encore trop fragilisée par l'absence de Loïc, démunie face à ce vide dans son lit, chaque nuit, et incapable de pardonner à un homme qu'elle haïssait tout en l'aimant encore désespérément.

Pour faire plaisir à son frère, qui le lui réclamait depuis plusieurs jours, Tristan avait accepté d'abattre un des chênes selon l'ancienne tradition, c'est-à-dire avec une simple hache. Délaissant leurs tronçonneuses, les deux hommes s'étaient d'abord attaqués ensemble à la première entaille, faite en V du côté où l'arbre devait tomber, puis ils étaient passés du côté opposé.

— Là, décréta Tristan, tu fais comme si tu traçais un trait, il faut que ton incision soit horizontale, d'accord ?

Essoufflé, Loïc hocha la tête. Pourquoi diable avait-il voulu revenir à cette vieille méthode harassante ? Juste pour le plaisir d'entendre le bruit des lames contre le bois, comme dans son enfance ? Manifestement, Tristan comptait le laisser se débrouiller, et son sourire ironique ne présageait rien de bon. Combien de temps allait-il devoir s'escrimer seul sur ce tronc ?

— Tiens, prends la mienne, lui enjoignit son frère.

La hache de Tristan était un peu moins lourde, et parfaitement

affûtée.

— À cette hauteur-là, Loïc, ajouta-t-il.

D'un coup de craie, il marqua l'emplacement exact puis attendit. Loïc sentait déjà une douleur sourde dans ses épaules, ses bras, sa nuque, néanmoins il prit position et commença à cogner. Au bout de quelques minutes, ruisselant de sueur, il trouva le bon rythme, celui qui permettait aux bûcherons chevronnés de ne pas s'interrompre avant d'en avoir fini.

— Tu y es presque ! avertit Tristan.

Hors d'haleine, Loïc porta son dernier coup avec une telle force qu'il faillit ne pas ressortir la hache.

— Pas mal pour un novice...

Son frère lui souriait et Loïc s'essuya le visage d'un revers de manche. Puis il lâcha l'outil et se plia en deux, les mains sur les cuisses, essayant de reprendre son souffle.

— La... dernière fois que j'ai fait ça... j'avais... à peine seize ans...

— Je m'en souviens encore, c'était un hêtre et tu l'avais massacré, ce pauvre *faou* ! J'aurais donné n'importe quoi pour prendre ta place, mais papa ne me laissait pas encore toucher aux haches.

Loïc tourna la tête et considéra le chêne.

— Il est prêt ?

— Il va suffire qu'on appuie dessus.

— J'adore ce bruit.

— Alors, écoute bien.

À l'instant où Tristan rejoignait Loïc, une voix de stentor s'éleva derrière eux.

— Vous n'avez vraiment rien d'autre à faire que les abattre à la main ?

Artus arrivait à grandes enjambées, se tenant du bon côté de l'arbre.

— C'est un désir d'intellectuel ? D'écologiste ?

Goguenard, il toisa Loïc des pieds à la tête avant de se tourner vers Tristan.

— On vous entend de loin. Je voulais savoir si tu avais besoin du tracteur ce matin, pour débarder. Mais, à la cadence à laquelle vous allez, ma question n'a plus de sens !

Loïc se demanda si leur père était là depuis longtemps. Avait-il

observé la manière de travailler de ses fils, ou plutôt de Loïc seul, forcément agacé par cette perte de temps ? Pour tout ce qui touchait à la terre, il était d'une rigueur absolue et ne tolérait pas qu'on s'amuse.

— Enfin, tu fais ce que tu veux, lâcha-t-il en s'adressant toujours à Tristan.

Celui-ci se contenta de hocher la tête sans répondre. Dans le silence qui suivit, des chants d'oiseaux reprirent au-dessus d'eux. Au bout d'un moment, Tristan effleura le bras de Loïc.

— On y va ?

Ils posèrent les paumes de leurs mains sur la surface rugueuse du tronc et appuyèrent ensemble. Il y eut un premier craquement, puis le bois se mit à grincer et céda enfin dans un long sifflement de branches et de feuilles. Le choc parut faire trembler la terre, déclenchant la panique parmi les oiseaux. Durant quelques instants, les trois hommes restèrent immobiles, contemplant le chêne couché.

— Bon, si vous devez continuer vos fantaisies, je vous laisse, dit Artus d'un ton brusque.

Loïc attendit qu'il se soit suffisamment éloigné pour lâcher, d'un ton exaspéré :

— Comment peux-tu le supporter à longueur d'année ?

— Il ne vient jamais regarder ce que je fais. Aujourd'hui, il était là par curiosité, à cause de toi. On fait moins de bruit avec une hache qu'avec une tronçonneuse, son prétexte ne tient pas. Quant au tracteur, il n'en a aucun besoin aujourd'hui, Elias coordonne toujours le planning des machines.

— Donc, c'est moi qu'il surveille ? Seigneur ! Il...

S'interrompant abruptement, Loïc haussa les épaules. Son père le payait au SMIC, sans lui faire de cadeau, et il n'avait pas l'impression de voler son salaire. Néanmoins, personne ne lui avait demandé de travailler ici, il s'était imposé tout seul pour des raisons personnelles qu'Artus, à l'évidence, ne pouvait ni ne souhaitait comprendre.

— J'espère que je te sers à quelque chose, dit-il entre ses dents.

— Oui, répondit posément Tristan. Nous avons fait du bon boulot depuis deux semaines, et on va continuer.

Ils avaient abattu presque tous les arbres de la coupe, les avaient ébranchés et écimés puis transportés en lisière de forêt. Tristan faisait confiance à Loïc, que ce soit pour cuber les troncs ou pour les charger, et les réflexions aigres de leur père n'y changeraient rien.

— On viendra le chercher avec le treuil demain matin, décida

Tristan.

Le jour baissait dans le sous-bois très dense, où les rayons du soleil couchant pénétraient à peine. Ils regagnèrent le 4x4, garé sur un chemin à une centaine de mètres de là, et déposèrent les haches à l'arrière, avec le reste des outils.

— Tu n'oublies pas qu'on sort, ce soir ? rappela Loïc avec un sourire ironique.

Son frère acquiesça, un peu embarrassé, et Loïc éclata de rire.

— Ah, non ! Tu ne vas pas jouer au mec timide et empoté ? Nous étions bien d'accord...

— Pas de problème, affirma Tristan en démarrant.

Sabine pesait le pour et le contre, ses clefs de voiture à la main. D'un côté, l'idée de rompre sa solitude la tentait, de l'autre, elle la rebutait. Mais qu'y avait-il à faire dans ce minuscule port de Doëlan, avec l'automne qui arrivait ? À Paris, elle aurait appelé des copains et serait allée boire un verre avec eux, ou bien elle aurait demandé à Jérôme de lui dénicher un de ces petits bistrots dont il avait le secret. Mais, à Paris, elle terminait ses journées si épuisée que, la plupart du temps, elle s'effondrait sur son lit sans avoir envie de ressortir. Ici, malgré tout l'exercice qu'elle prenait, elle n'avait jamais sommeil le soir. En fait, elle était en pleine forme, du moins physiquement, alors si elle voulait que le mental suive, elle devait fournir l'effort nécessaire. D'autant plus que, à bien y réfléchir, elle se sentait *un peu* mieux que quelques semaines plus tôt. Était-ce enfin le bout du tunnel ?

Elle éteignit les lumières de la cuisine, sortit et verrouilla la porte. L'air était vif, chargé de l'odeur de la mer grâce au vent d'ouest qui balayait le littoral. Elle constata que les hortensias commençaient à faner, ce qui ajoutait à l'impression de fin d'été. D'ailleurs, il n'y avait presque plus de touristes le matin, ni aux ventes à la criée des pêcheurs ni aux terrasses des cafés.

Afin de profiter du paysage embrasé par les dernières lueurs du jour, elle prit la route de la côte, celle qui passait par Le Fort-Bloqué, Kerham et Le Courégant. Une fois arrivée à Lorient, elle alla se garer place Jules-Ferry, où, dédaignant la *Villa Vany*, trop jeune et trop branchée, elle choisit de pousser la porte de l'*Admiral Benbow*. Elle s'installa au bar, commanda une coupe de champagne et réclama des cigarettes. En principe, elle fumait rarement, mais ce soir elle avait envie de sentir l'odeur du tabac, d'effectuer ce geste désinvolte et précis qui consistait à viser l'énorme cendrier sur le comptoir, ainsi qu'elle avait vu Jérôme le faire à longueur de soirées.

Autour d'elle, les gens parlaient, riaient, buvaient. L'ambiance était bon enfant, exactement celle qui convenait pour engager la conversation avec n'importe qui. Sabine regarda d'abord les consommateurs alignés au bar, puis elle jeta un coup d'œil vers la salle. Des groupes bruyants et quelques couples d'amoureux formaient l'essentiel de la clientèle, avec une nette majorité d'hommes. Elle salua d'un sourire deux ou trois personnes qu'elle connaissait de vue, puis remarqua une jeune femme seule, à une table du fond, qui semblait guetter quelqu'un. L'habitude d'enregistrer le moindre détail d'un lieu, ainsi que la place de chacun, faisait partie de son métier et elle nota sans y penser que la femme aurait pu être jolie si elle avait su s'arranger.

Elle vida sa coupe, en commanda une autre. Pas question de trop boire avant de reprendre le volant, néanmoins elle avait envie de se sentir gaie. Assis à sa droite, un grand brun barbu sirotait un whisky irlandais tout en la détaillant d'un air si langoureux qu'elle lui tourna le dos pour observer les allées et venues. De nouveaux consommateurs pénétraient dans le bar déjà bondé, et parmi eux elle identifia les frères Le Marrec, qui décidément étaient partout. Ils hésitèrent quelques instants, balayant la salle du regard puis, après s'être concertés, Tristan se dirigea vers la jeune femme seule à sa table tandis que Loïc gagnait le comptoir. Sabine regretta qu'ils n'aient pas fait le contraire, elle aurait volontiers bavardé cinq minutes avec Tristan.

— Bonsoir, marmonna Loïc en passant à sa hauteur.

Il eut le bon goût de ne pas s'installer sur le tabouret libre, juste à sa gauche, et s'éloigna de quelques places. Le plus discrètement possible, il risqua un coup d'œil dans la direction de Tristan, qui s'était assis face à la jeune femme, tout au bord d'une chaise, et semblait à l'agonie. Drôle de rendez-vous.

Sabine but une gorgée de son champagne, se demandant soudain ce qu'elle faisait là. Une rencontre de hasard ne la tentait plus du tout, mais les conversations et les rires, autour d'elle, avaient quelque chose d'apaisant. Le silence de sa petite maison de pêcheurs commençait à lui peser, qu'elle le veuille ou non. Et peut-être aussi le mutisme de Jérôme, qui ne s'était pas manifesté depuis qu'elle l'avait plus ou moins flanqué dehors.

Au bout du comptoir, Loïc continuait à surveiller son frère sans en avoir l'air, avec un petit sourire attendri qui le rendait plus sympathique. Lorsqu'il se tourna pour attirer l'attention du barman, son regard croisa celui de Sabine et, sur une impulsion, elle lui fit signe de venir s'asseoir près d'elle.

— Alors, monsieur Le Marrec, comment vont les affaires ? s'enquit-elle courtoisement.

— Les affaires ? Lesquelles ?

— Eh bien, les... Vous êtes forestier, non ?

— Pas du tout. Biologiste.

Elle devait avoir l'air tellement étonnée qu'il précisa aussitôt :

— C'est mon frère Tristan qui exploite la forêt, pas moi. En ce moment, je lui donne juste un coup de main.

— Biologiste ? répéta-t-elle, incrédule.

— Enfin, chercheur si vous préférez, ou...

— Savant, quoi ?

Il ne répondit rien, se bornant à désigner la coupe de Sabine.

— Une autre ?

— Non, merci. Je vais finir celle-là et ça ira. Vous n'avez pas vraiment l'allure d'un scientifique. Ni d'un bûcheron, d'ailleurs.

— Vous n'avez pas non plus l'allure d'un flic. Vous arrivez à leur faire peur ?

— À qui ?

— Aux gangsters, aux voyous...

— Le but du jeu est de les mettre hors d'état de nuire, pas spécialement de les effrayer.

Elle le vit tourner la tête une fois de plus vers le fond de la salle et suivit la direction de son regard. Tristan et la jeune femme n'avaient pas bougé, aussi raides l'un que l'autre.

— Un rendez-vous amoureux ? interrogea Sabine.

— Une première entrevue. Tristan est assez réservé, je ne suis pas sûre que ça marche pour lui.

— Cette femme pourrait être très jolie... Comment l'a-t-il connue ?

— Par Internet, sur un site de rencontres.

— Ah, je comprends mieux ! Dans ces conditions, ce doit être difficile de trouver quelque chose à se raconter.

— Pas forcément. Tenez, j'essaye ! Bonjour, je m'appelle Loïc, je suis né dans la région, je n'aime ni la danse ni la politique, j'adore la mer, je viens de divorcer et j'ai un fils de seize ans.

— Cette fiche d'identité est censée séduire ? s'esclaffa Sabine. C'est

ridicule ! Vous savez bien que ce qui vous charme chez quelqu'un, et pas forcément la première fois, c'est souvent un détail, une manière de sourire, de se passer la main dans les cheveux... C'est tout ce qu'on apprend sur l'autre sans qu'il le dise. Et puis la couleur d'un pull, une expression...

Elle s'interrompit en constatant qu'il la contemplait soudain avec un intérêt trop évident. Il avait des yeux magnifiques, mais il ne l'attirait vraiment pas. Avec un peu d'agacement, elle se mit à fouiller dans son sac pour prendre son portefeuille.

— Non, je m'en occupe, dit-il doucement. S'il vous plaît.

En se forçant à sourire, elle accepta de le laisser régler.

— On se verra peut-être un de ces jours au stand de tir ? lança-t-elle d'un ton désinvolte.

Avant de quitter l'*Admiral Benbow*, elle jeta un dernier coup d'œil vers Tristan. À la place de cette jeune femme, elle aurait su quoi faire, elle en était persuadée. Pour commencer, elle aurait essayé de rire de la situation. La timidité chez un homme n'était pas forcément un défaut.

Lorsqu'elle franchit la porte, Loïc se décida à boire une gorgée de son irish coffee, qui lui parut amer et tiède. À moins de faire comme les autruches en se mettant la tête dans le sable pour ne rien voir, il était bien obligé de se rendre à l'évidence : Sabine Coatmeur lui plaisait. Il n'avait pas souvenir qu'une femme lui ait jamais fait un effet pareil – même pas la sienne –, et surtout pas si vite. Mais, ironie du sort, elle ne le voyait tout simplement pas, Tristan semblait l'intéresser davantage. Pourquoi pas, d'ailleurs ? Son frère possédait beaucoup de charme, et comme il ne draguait pas du tout, il ne risquait pas le genre de maladresse que venait de commettre Loïc. Il savait qu'il avait probablement regardé Sabine avec la tête d'un chien devant un os. Lorsqu'elle avait parlé d'une manière de se passer la main dans les cheveux ou de la couleur d'un pull, il s'était senti fondre tout en se disant qu'il adorait son col roulé rouge, ses cheveux bruns, et qu'il mourait d'envie de les toucher. Que lui arrivait-il donc ? Qu'est-ce que ce petit bout de femme avait de si extraordinaire ? Petit bout, oui, *tamic* en breton, un surnom qui lui irait très bien.

— Je l'ai invitée à déjeuner dimanche ! lança triomphalement Tristan en lui frappant l'épaule.

— Ah... Elle est partie ?

— Oui.

— Et alors ? Elle te plaît ?

— Je ne sais pas.

Loïc dévisagea son frère avant de se mettre à rire. Leur virée à Lorient se révélait plutôt déconcertante, mais il était prêt à parier qu'ils ne la regretteraient ni l'un ni l'autre.

— Non, Loïc n'est pas là, désolé. Courtois mais distant, ainsi qu'il l'était toujours avec des étrangers, Artus proposa à son visiteur d'entrer.

— Je ne voudrais pas vous déranger...

— Je vous en prie. Si c'est important, je peux vous donner un numéro de téléphone où le joindre tard le soir ou tôt le matin. Mais il a également un mobile.

— Je sais, je lui ai laissé deux messages.

Artus, qui avait déjà saisi un bloc et un stylo sur une commode de l'entrée, suspendit son geste.

— Auxquels il n'a pas répondu ?

— Pas davantage qu'au courrier que je lui ai adressé.

L'homme jeta un regard plein de curiosité autour de lui puis reporta son attention sur Artus.

— Le docteur Le Marrec n'est pas un homme facile à joindre, soupira-t-il.

Ce mot de *docteur* associé à Loïc parut assez incongru à Artus mais, quel que soit son sentiment à ce sujet, il n'était pas disposé à laisser un parfait inconnu poursuivre un membre de sa famille.

— Je n'ai pas retenu votre nom, dit-il d'un ton froid.

— Yvon Larcher. Je suis directeur d'une société spécialisée dans les travaux sous-marins à grande profondeur.

Tout en parlant, il avait sorti une carte de la poche de son imperméable. Artus la prit sans la regarder, attendant la suite.

— C'est son ex-femme qui m'a aimablement donné votre adresse, or il se trouve que j'avais à faire à Concarneau, donc je n'étais pas très loin d'ici... et je tiens vraiment à rencontrer le docteur Le Marrec.

Indécis, Artus hésitait. Il n'avait pas l'intention d'envoyer cet homme chez Tristan, ni de le faire patienter dans son salon. Toutefois, il était probable qu'il s'agissait d'une question professionnelle, peut-être même une proposition de travail, et son désir de voir Loïc quitter

Kerloc'h devenait impérieux.

— Vous êtes son père ?

D'un simple hochement de tête, Artus acquiesça.

— C'est quelqu'un d'exceptionnel, félicitations.

Le compliment laissa Artus indifférent. Que Loïc soit une exception, il n'en doutait vraiment pas, de là à partager l'admiration de cet Yvon Larcher, il y avait un monde.

— Les travaux personnels qu'il a publiés, la manière dont il a ensuite dirigé son service à l'IFREMER, sans parler de son stupéfiant cursus universitaire... Je suis prêt à lui faire une offre très sérieuse. Je sais qu'il a démissionné, pour raisons privées m'a-t-on appris, alors s'il est fatigué du service public et de ses contraintes, ma société peut lui fournir les moyens de...

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, intervint Artus. Je ne connais pas les intentions de Loïc, je ne vous suis d'aucune utilité. Maintenant, si vous tenez à l'attendre, je pense qu'il sera ici vers vingt heures.

Comme chaque soir, il n'allait plus tarder à arriver, bras dessus, bras dessous avec Tristan, apparemment heureux d'avoir passé sa journée à traîner dans la boue de la forêt. Oui, il était grand temps qu'il fasse autre chose. Artus traversa l'entrée, ouvrit la porte du salon et alluma.

— Installez-vous là. Je vous laisse, excusez-moi.

Il abandonna le visiteur, repartit vers la cuisine, où il trouva Elias en train de s'agiter devant les fourneaux. Marion marchait de long en large, le nouveau-né contre son épaule, et elle adressa un sourire radieux à Artus.

— Elle est en train de s'endormir, je vais monter la coucher. Vous savez qu'il y a une somptueuse Mercedes garée dans la cour ? Aurions-nous des invités, ce soir ?

— Non, cette voiture appartient à un type qui veut absolument rencontrer Loïc.

Artus n'était pas encore changé et il tenait à prendre sa douche avant le dîner. Il se tourna vers Elias.

— Si Loïc arrive, dis-lui qu'un certain Yvon Larcher l'attend.

— Je lui propose quelque chose à boire ? suggéra Elias.

— Inutile. Je ne le connais pas et, apparemment, Loïc non plus.

Contrarié sans trop savoir pourquoi, Artus quitta la cuisine à

grandes enjambées.

— L'exploitation des sources d'eau douce situées sous la mer n'est pas nouvelle, rappela Yvon Larcher.

— Je sais. Les Phéniciens utilisaient déjà le système avec des tuyaux de cuir... Et je connais très bien le programme de la source de Mortola, entre Menton et Vintimille.

Assis face à son visiteur, Loïc était fatigué après toute une journée passée à charger des troncs à la grue sur un semi-remorque. Un peu perdu dans un col roulé de laine écru emprunté à Tristan, un jean déchiré et des bottes de caoutchouc, il devait avoir une dégainée déconcertante, très éloignée de l'image du scientifique qu'il était.

— Le problème de ces captages reste une éventuelle perturbation de la géologie sous-marine, enchaîna-t-il. Sans parler de l'impact sur le milieu naturel.

— Justement, c'est là que vous interviendriez. Il nous faudrait une évaluation précise de la faune et de ses modifications.

— Qui vous la réclame ? Les autorités des pays concernés ? N'importe quelle étude sérieuse demande au moins une année d'observation, voire deux. Accepteriez-vous d'attendre avant exploitation ?

Yvon Larcher fronça les sourcils puis se força à rire.

— Docteur Le Marrec, il y a de gros intérêts en jeu ! Et aussi, souvenez-vous-en, de l'eau moins chère pour les pays secs. Des sources ont été mises au jour en Namibie, en Syrie...

— Et vous avez besoin d'une caution. Pas d'un chercheur.

Même réfugié à Kerloc'h pour cause de débâcle personnelle, Loïc avait une idée exacte de sa valeur en tant que biologiste. Il n'en ressentait ni orgueil pour ce qu'il représentait, ni regrets d'avoir momentanément abandonné sa place, mais l'idée qu'on veuille se servir de lui le hérissait.

— Pour peu que mes conclusions n'aillent pas dans le sens que vous souhaitez, quel serait mon avenir au sein de votre société, monsieur Larcher ?

— Si vous désirez des garanties...

— De quoi ? D'indemnités faramineuses en cas de licenciement ? Le simple fait de m'engager pour conduire un programme de recherche chez vous donnerait un gage de sérieux à votre entreprise, vous permettant de devancer ou même de brûler certaines étapes. Vous le savez et je le sais.

Yvon Larcher dévisagea Loïc puis soupira ostensiblement.

— Vous avez trop longtemps travaillé à l'IFREMER, docteur. Vous perdez de vue tout l'attrait de la recherche privée. Une implication industrielle est la seule...

— Je crois que vous ne me convaincrez pas, et vous avez sûrement mieux à faire.

Déjà debout, Loïc eut un sourire contraint, s'efforçant de rester poli. Larcher se leva à son tour et remit son imperméable de mauvaise grâce.

— Voulez-vous que nous en reparlions un peu plus tard ? suggéra-t-il sans grande conviction.

— Non, c'est inutile. Je vous raccompagne.

Dans l'entrée, il ouvrit la porte en grand, alluma les projecteurs de la cour, mais il négligea de tendre la main à Larcher.

— Bonsoir.

Une fois seul, il attendit d'entendre la Mercedes démarrer. Pourquoi était-il si contrarié ? À cause de ce rappel inopportun de son métier ? Parce que la visite de Larcher l'obligeait à se reposer toutes les questions soigneusement occultées depuis son arrivée à Kerloc'h ?

Perturbé, plongé dans ses pensées, il faillit ne pas voir la silhouette de son père, immobile sur la dernière marche de l'escalier.

— Tu n'es pas très chaleureux, laissa tomber Artus. Il t'a proposé quelque chose ?

— Oui, mais j'ai refusé.

— Ah, bon ?

— Ce n'est pas ce genre de travail que je cherche.

— Parce que tu cherches ?

— Pas vraiment.

— Tu n'en as pas besoin, puisqu'on vient te relancer jusqu'ici !

L'intonation d'Artus n'avait rien de conciliant et Loïc, conservant un réflexe d'enfance, tenta de se justifier.

— Je ne sais pas comment ce type m'a trouvé.

— Anne lui a donné l'adresse.

— Trop aimable !

— Elle doit commencer à se demander de quelle façon tu comptes gagner ta vie. Tu as un fils à élever.

— Pas à élever, non ! explosa Loïc. Juste à entretenir, et surtout rien d'autre ! Je n'arrive pas à le voir et elle ne fait rien pour que ça s'arrange. Or je ne tiens pas à lui envoyer les gendarmes !

Il frémissait de rage, ulcéré par la mauvaise foi de son père, par cet odieux mélange de froideur et d'agressivité qui pointait dans chacune de ses réflexions.

— Ne te mets pas en colère, intima Artus à mi-voix. D'abord parce que je ne le supporterai pas, ensuite parce qu'il n'y a aucune raison que tu t'en prennes à moi. C'est ton problème, je n'en suis pas responsable.

— Un problème de taille, non ? Tu es bien placé pour savoir à quel point c'est dramatique de ne pas s'entendre avec son fils !

Artus descendit la dernière marche, sur laquelle il était resté sans bouger, et il traversa le hall en trois enjambées rapides. Loïc eut l'impression qu'ils allaient en venir aux mains et que ce serait irrémédiable, mais son père s'arrêta à un pas de lui.

— Si tu veux, je servirai d'intermédiaire. Je peux appeler Anne et lui expliquer que Pierre doit passer un week-end ici. Elle m'écouterà, j'en suis certain.

Sa proposition était tellement inattendue que Loïc ne trouva rien à lui répondre.

— Bon, allons dîner ou ce sera brûlé, bougonna Artus en se détournant.

Sur le gigantesque tableau noir accroché au mur de pierre dans la grange qui abritait les machines agricoles, Elias avait scrupuleusement noté le planning de la semaine à venir, que Tristan venait de chambouler.

— J'ai un treuil cassé, plaida-t-il, j'ai besoin d'équiper ce tracteur-là.

— Ton père ne va pas apprécier, répliqua Elias. Il a décidé de commencer à ensemercer dès ce matin, et tu le connais...

Tristan leva les yeux au ciel et prit son frère à témoin.

— Franchement, Yann, vous n'êtes pas à un jour près ? Quand c'est Gaëlle qui a besoin de quelque chose, tout le monde est d'accord !

Avec une mimique impuissante, Yann secoua la tête.

— Je ne peux pas trancher.

— Mais papa t'écoute !

— Moi ? Absolument pas. On ferait mieux de réparer ton treuil.

— J'ai commandé la pièce et je ne l'aurai qu'à la fin de la semaine.

— Si tu me l'avais dit avant, fit remarquer Elias, je m'en serais occupé. Mais chacun de vous n'en fait qu'à sa tête.

La discussion se déroulait dans le plus grand calme, habitués qu'ils étaient à travailler ensemble et à affronter ce genre de soucis à longueur d'année. Au-dehors, le jour se levait à peine, sous un ciel plombé qui annonçait la pluie.

— Alors, résumons-nous, qui se sert de quoi ? s'enquit Elias, sa craie à la main.

— Yann, insista Tristan, mon client vient demain matin avec un semi-remorque. Si tout n'est pas débardé en bord de route, il n'ira pas chercher les grumes au fond des bois !

— Très bien, prends-le, trancha Elias en voyant que Yann refusait de se prononcer. Tu te débrouilleras tout seul pour charger ?

— Loïc va m'aider.

— D'accord...

Elias rectifia le tableau tandis que Tristan tendait déjà la main vers l'une des nombreuses clefs pendues à des clous.

— Il est content de bosser avec toi, Loïc ? demanda Yann.

— Oui, je crois que ça lui convient tout à fait en ce moment. Il s'en donne à cœur joie dans la forêt, et il apprend vite !

— Qu'est-ce qu'il apprend ? lança Gaëlle, qui venait d'entrer.

Frileusement emmitouflée dans un blouson fourré dont elle avait relevé le col, elle réprima un bâillement.

— Bon sang, les garçons, ce que vous êtes matinaux... Alors, c'est vrai, ça l'amuse, Loïc ? Eh bien, tant mieux ! Parce qu'avec papa, il n'a pas souvent l'occasion de rire.

Elle retira l'un de ses gants pour prendre ses cigarettes et son briquet dans sa poche. Sa réflexion semblait avoir fait mouche, car les trois hommes restèrent silencieux. Impossible, en effet, de ne pas remarquer l'animosité qui régnait toujours entre leur père et Loïc, rendant tous les dîners explosifs.

— S'il voulait le faire déguerpir le plus vite possible, il ne s'y prendrait pas autrement, ajouta-t-elle. En ce qui me concerne, je suis ravie que Loïc soit à Kerloc'h avec nous.

— Moi aussi, affirma Tristan.

Yann approuva d'un grognement tandis qu'Elias restait silencieux.

— Heureusement que tu es là, conclut Gaëlle en s'adressant à Tristan.

— Je lui dois bien ça ! Je vous rappelle que c'est uniquement grâce à lui si j'ai obtenu mon diplôme des eaux et forêts, et je ne l'ai pas oublié. À l'époque, s'il ne m'avait pas fait travailler, en m'expliquant tout, je ne l'aurais jamais eu. Pour lui, c'était facile, il pouvait intégrer n'importe quel programme rien qu'en lisant les cours, et à vrai dire il en sait toujours très long sur la question.

Tristan l'avouait d'autant plus volontiers que jamais Loïc ne faisait référence à ce rôle de professeur qu'il avait tenu auprès de son petit frère, alors qu'il était déjà en poste à l'IFREMER, où il croulait sous les responsabilités.

— J'ai passé un certain nombre de dimanches à Brest, chez lui, à plancher comme un fou. Sans son aide, j'aurais abandonné, l'examen était très au-dessus de mes possibilités. Maman m'avait prédit que ça marcherait si Loïc me donnait un vrai coup de main, mais ni elle ni moi n'en avons parlé à papa.

Gaëlle écrasa soigneusement sa cigarette sous le talon de sa botte, s'abstenant de tout commentaire, alors que Yann, sourcils froncés, semblait tomber des nues.

— Vous m'aviez vraiment pris pour un type doué ? ricana Tristan en regardant son frère droit dans les yeux.

— Non... Pas forcément doué, mais sérieux. Tout le monde croyait que tu bossais avec tes copains, et après tout ça revient au même puisque tu bossais pour de bon. Loïc ne s'est pas présenté à ta place le jour de l'examen, que je sache ? Ne te dévalorise pas tout le temps.

Toujours muet, Elias les observait à tour de rôle sans intervenir, mais ce fut à lui que Tristan demanda :

— Pourquoi est-il aussi désagréable ?

— Artus ? Je l'ignore... Il n'a pas d'ennuis, l'exploitation tourne aussi bien que possible.

— Il a toujours été comme ça ! protesta Gaëlle. Vous avez perdu la mémoire ou quoi ? Il n'a jamais su s'adresser à Loïc qu'avec méfiance ou mépris. Et il continue aujourd'hui, rien de plus, rien de moins. Moi, je refuse de supporter sa mauvaise humeur tout l'hiver, ce sera invivable. Il devrait carrément accrocher une pancarte dans la cuisine, avec l'inscription : « Quand pars-tu ? » Tout de même, ce n'est pas si terrible d'accueillir Loïc pour quelques mois ! Bien sûr qu'il finira par

s'en aller, mais en attendant il se rend utile, alors je ne vois pas où est le problème.

— Quel problème ? interrogea Artus d'un ton tranchant.

Comme personne ne l'avait entendu arriver, il y eut d'abord un silence contraint. Puis Gaëlle, comprenant que ses frères ne diraient rien, choisit de faire front.

— La présence de Loïc.

Sa franchise parut plaire à Artus, qui esquissa un petit sourire.

— Aucun problème en ce qui me concerne. C'est pour lui que je m'inquiète parce que sa place n'est pas à Kerloc'h, et parce qu'il a des responsabilités familiales auxquelles il ne pourra pas échapper indéfiniment. Qu'il refuse les offres mirobolantes qu'on vient lui faire jusqu'ici et préfère toucher un salaire de misère en jouant au forestier avec Tristan me consterne.

— Il ne joue pas ! protesta Tristan, indigné.

— Ah, non ? Tu insinues qu'il a fait une dizaine d'années d'études supérieures pour finir par débiter des rondins sous tes ordres ?

Tristan soutint une seconde le regard de son père puis il haussa les épaules, refusant de discuter. Artus se tourna alors vers les autres, l'air ironique.

— Et maintenant, on pourrait peut-être se mettre au travail ?

Ce n'était pas une question, aucun d'entre eux ne s'y trompa.

3

En pénétrant dans le *Bistro de la Tour*, son fils derrière lui, Loïc se sentait nerveux. Pierre n'avait fait que céder, de mauvaise grâce, à l'insistance de sa mère, qui elle-même s'était inclinée devant les arguments d'Artus. Un enchaînement dans lequel Loïc n'avait aucune part et qui menaçait de rendre le week-end très laborieux.

Pour ne pas précipiter immédiatement son fils dans l'atmosphère familiale de Kerloc'h, parfois lourde à supporter, Loïc avait choisi de s'arrêter à Quimperlé afin de se ménager d'abord un déjeuner en tête-à-tête. Mais à peine la porte franchie, la première personne qu'il vit fut Sabine Coatmeur, attablée face à un homme qui la faisait rire aux éclats. Cette découverte le contraria à tel point qu'il faillit repartir sur-le-champ.

— Ouais, c'est cool ici..., marmonna Pierre dans son dos.

Comme c'était la première phrase qu'il prononçait depuis une heure, Loïc s'efforça de sourire et se laissa conduire à une table par la patronne. Le décor du restaurant, très chaleureux, évoquait plutôt une élégante brocante, et le chef avait la réputation d'être toujours inspiré derrière ses fourneaux.

— J'étais certain que ça te plairait, dit-il distraitemment. Je te laisse profiter de la vue.

Il s'installa dos à la salle, sans avoir cherché à croiser le regard de Sabine. Il l'entendit rire de nouveau et se demanda ce que cet homme pouvait lui raconter de si drôle.

— Je te préviens, je n'ai pas très faim, annonça Pierre.

— Il y a des tas de trucs légers et originaux, je suis sûr que tu vas trouver ton bonheur. Le fondant frais de langoustines est une merveille.

Son fils avait toujours adoré les crustacés et les poissons, il s'en souvenait très bien, d'ailleurs il se souvenait du moindre détail le concernant.

— Qu'est-ce qu'on va faire, une fois arrivés à Kerloc'h ? demanda Pierre.

— Ce que tu veux. Te balader si tu en as envie, ou...

— Tu as vu le temps ?

— Oui, mais ça s'arrangera. Tu peux aussi te faire une flambée et travailler devant.

— Ah, oui ! Bien sûr. Travailler...

Ignorant le ton ironique, Loïc enchaîna :

— Tout le monde sera très content de te revoir, et puis tu sais la maison est grande, je ne crois pas que tu auras le loisir de t'ennuyer. De toute façon, je veux surtout parler avec toi.

— De quoi ?

— Ta vie, la mienne. Ce que tu attends de moi.

— Rien ! Vraiment rien.

— Admettons. En ce qui me concerne, j'espère beaucoup de choses de toi.

Manifestement désespéré par cette affirmation, Pierre secoua la tête en silence. Au bout d'un moment, il murmura seulement, d'un ton pitoyable :

— Tu as tort, papa.

Loïc dut réprimer l'élan d'affection qui, soudain, lui donnait une terrible envie de prendre son fils dans ses bras pour le remercier de ce simple mot. Au lieu de quoi il se tourna vers la patronne, à qui il fit signe, ce qui lui permit de découvrir que Sabine avait remarqué sa présence. Leurs regards se croisèrent et elle lui adressa l'ébauche d'un sourire poli avant de se replonger dans sa conversation animée.

— ... et pour vous, monsieur ? s'enquit la patronne, son carnet à la main.

Il commanda la première chose qu'il lut sur la carte. Pourquoi n'était-il pas capable de se concentrer sur son fils et rien d'autre ? L'enjeu était trop important pour qu'il se laisse distraire, surtout par une femme qu'il connaissait à peine. Il releva la tête, considéra longuement le jeune homme qui lui faisait face.

— Ta mère m'a dit que tu avais quelques soucis, au lycée ?

— Non, je...

— Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que tu fasses une mauvaise année, notre divorce t'a forcément perturbé, je peux comprendre... Mais pas au point de faire de toi un voyou, je suppose ?

— C'est ce qu'elle t'a raconté ? s'indigna l'adolescent.

— J'ai reçu une note du proviseur.

— Toi ? Pourquoi ?

— Parce que ta mère et moi exerçons conjointement l'autorité parentale, rappela patiemment Loïc. Alors, j'ai demandé une copie de chaque courrier relatif à ta scolarité.

— Tu as fait ça ?

Ouvrant de grands yeux, Pierre semblait scandalisé.

— Quoi d'étonnant ? Si j'étais encore à la maison, j'en prendrais connaissance, non ?

— Mais tu n'y es plus !

— Je sais. S'il te plaît, n'envenimons pas les choses. Je ne t'ai pas fait de reproche, j'aimerais avoir ta version.

— À quel sujet ? Le proviseur est un vieux con, il ne m'aime pas, il...

— Il t'a choisi parmi deux mille élèves pour être sa tête de Turc ?

Sa plaisanterie acheva de braquer Pierre, dont le visage se ferma. Sans doute prenait-il tous les adultes pour des imbéciles. Anne essayait-elle de discuter avec lui ou avait-elle soudain choisi de laisser ce rôle à Loïc ?

— Bon, si tu me racontais pourquoi ce proviseur ne t'aime pas ?

— Je m'en fous pas mal !

Se mettre en colère ne pouvait pas arranger la situation, et Loïc préféra ignorer la réponse de son fils.

— Il y a forcément une raison, Pierre. Que tu flanques la pagaille dans son établissement en est une.

— Moi ? Mais qu'est-ce que tu imagines ? C'est le bordel intégral au lycée ! Il m'arrive de fumer un joint, d'accord, seulement nous sommes des centaines à le faire et personne ne se cache. Entre ton époque et la mienne, il y a un monde. Atterris, mon vieux !

Les derniers mots, lâchés avec un évident mépris, avaient résonné dans toute la salle. Loïc eut de nouveau conscience de la présence de Sabine, quelque part derrière lui.

— Change de ton, Pierre, dit-il seulement.

— Et voilà ! Retour à la case départ. Tu es mon père, je te dois le respect, blabla, en avant pour le sermon...

— Sermon ?

Loïc sentit qu'il perdait le contrôle de la situation, une fois de plus, et il s'obligea à baisser la voix.

— Qu'aimerais-tu que je fasse, là, tout de suite ? Que j'applaudisse des deux mains ? Que je te traite en copain ? Mais peut-être s'agit-il d'un test ? Tu veux que je te démolisse en public ? Je peux me lever et te traîner dehors, tu n'es pas encore de taille à me résister. Je peux aussi crier plus fort que toi. Tu me détesteras et puis ça te passera !

Atterré, l'adolescent resta d'abord sans réaction. Ensuite, il se mit à rugir et baissa la tête pour échapper au regard insistant de son père.

— Désolé, finit-il par marmonner.

— Moi aussi.

Loïc retint un soupir de soulagement. Il avait à peu près réussi à conserver son sang-froid tout en imposant son autorité, c'était un réel progrès dans la relation fragile qu'il essayait de rétablir avec Pierre. Il but une gorgée de vin, reposa son verre, esquissa un sourire.

— Toi qui aimes le cidre, Gaëlle en fait un vraiment formidable...

— Gaëlle, c'est celle qui s'occupe des pommes ?

La question, innocente, rappela à Loïc le peu d'intérêt de Pierre pour sa famille paternelle. Mais à qui la faute ? Anne n'aimait pas aller à Kerloc'h, et durant des années Loïc s'y était rendu tout seul pour voir sa mère. Après le décès de celle-ci, il n'y avait quasiment plus mis les pieds, et jamais Artus n'avait réclamé son petit-fils. Une remarquable indifférence pour quelqu'un aujourd'hui gâteux devant sa petite-fille. Elvire était parée de toutes les qualités, et son moindre sourire mettait Artus aux anges. De quelle manière allait-il accueillir Pierre ?

Alors qu'il ne pensait plus du tout à elle, Loïc vit Sabine passer à côté de sa table, se dirigeant vers la sortie. L'homme qui l'accompagnait, grand et mince, la tenait par la taille, d'un geste qui en disait long sur leur intimité. Ainsi, et contrairement à ce qu'il avait pu croire jusque-là, Sabine Coatmeur n'était donc pas seule dans la vie. Dommage...

— Qu'est-ce que tu regardes ? lui demanda Pierre d'une voix intriguée.

— Rien de spécial, affirma-t-il avec une parfaite mauvaise foi.

La dernière personne à qui il pouvait confier ses sentiments était son fils. Et beaucoup de temps s'écoulerait avant que Pierre accepte de voir son père amoureux d'une autre.

— Qu'est-ce que tu fabriques à Kerloc'h ? interrogea brusquement l'adolescent.

— Disons que je n'avais aucun autre endroit où aller, le temps de réfléchir.

— À quoi ?

— À la manière dont je vais gérer mon existence.

— Maman pense que tu ferais mieux de travailler.

— Ne t'inquiète pas, je ne reste pas les bras croisés, ton grand-père ne le supporterait pas. Kerloc'h est une exploitation agricole, pas une maison de vacances.

— Mais, papa, tu n'as rien d'un agriculteur, regarde-toi ! C'est dément de t'imaginer en train de...

— De quoi ?

— Balayer la cour chez Artus.

— Tu appelles ton grand-père par son prénom ?

— Et alors ? Tu préférerais que je l'appelle pépé ?

Un sentiment trop familier de colère submergea de nouveau Loïc mais il décida que, quoi qu'il arrive, il garderait son calme.

— Tu verras ça avec lui, répondit-il en souriant. Quant à moi, je suis à ma place à Kerloc'h. D'une part parce que je m'entends très bien avec ma sœur et mes frères, en particulier Tristan, qui est un type formidable, et d'autre part parce que c'est là que j'ai grandi. Je connais cet univers par cœur, rien ne m'y est étranger, j'arrive même à m'y rendre utile ! Tu sais, la famille est ce qu'on fait de mieux lorsque tout va mal.

Au lieu de lever les yeux au ciel ainsi que Loïc s'y attendait, Pierre le dévisagea avec une sorte d'inquiétude.

— Tu vas mal ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Non, plus maintenant. Mais changer de vie n'est pas facile.

Constatant l'air anxieux de son fils, Loïc reprit espoir. Pierre avait beau dresser entre eux un mur d'indifférence, voire d'hostilité, il restait malgré lui attaché à son père, donc tout n'était pas perdu.

Le déjeuner s'acheva sans incident, puis ils reprirent la route pour gagner Kerloc'h. La pluie qui s'obstinait à tomber depuis la veille

s'était enfin arrêtée, chassée par un puissant vent marin qui balayait les terres. Tout en conduisant, Loïc surveillait Pierre du coin de l'œil, sans trop savoir quoi lui dire. Il aurait aimé pouvoir renouer avec le dialogue léger et affectueux qui avait été le leur jusqu'à l'année précédente, mais c'était désormais impossible, il allait devoir réfléchir à chaque phrase qu'il prononcerait.

Devant les hautes grilles de Kerloc'h, l'adolescent parut se tasser sur son siège.

— Je m'en souvenais à peine, murmura-t-il en scrutant la façade, mais c'est terrible...

— Quoi ? La maison ?

— Tu trouves que ça ressemble à une maison ? Cette baraque est complètement glauque ! Je suppose qu'il y a des fantômes ?

— Non, aucun. Nos ancêtres sont morts en paix, ils ne reviennent pas hanter les couloirs. Tu vas prendre mon ancienne chambre, tu seras très bien.

— M'étonnerait...

De nouveau, Pierre affichait un air buté, et Loïc espéra que la confrontation avec Artus ne serait pas pire que prévu. D'autant plus que ni Gaëlle ni Tristan, occupés chacun de leur côté, ne devaient être là. Quant à Yann, inutile de compter sur lui pour faire diversion : s'il n'était pas en train de travailler quelque part dans la propriété, il se précipiterait dans la chambre du bébé et n'en sortirait qu'au moment du dîner.

Dans le vestibule, Loïc fut immédiatement fixé. Les portes du salon étaient grandes ouvertes, un feu avait été allumé, et Artus les attendait de pied ferme devant la haute cheminée. Vêtu d'un pantalon et d'un pull noirs sur une chemise blanche, affichant un air sévère, il ne pouvait qu'impressionner Pierre, qui s'approcha de lui à contrecœur.

— Bonjour...

— Eh bien, tu as changé ! Bonjour, Pierre. Je suis heureux de t'accueillir à Kerloc'h, où tu es le bienvenu. Tu aurais dû penser à nous rendre visite plus tôt.

Le ton était donné et l'adolescent préféra garder le silence. Consterné, Loïc croisa le regard de son père. Il n'y lut ni affection ni compassion, juste une hostilité glaciale. Alors pourquoi Artus avait-il arrangé lui-même ce week-end et convaincu Anne ?

— Elias t'a préparé la chambre de ton père. Fais ce que tu veux, tu es ici chez toi.

Artus prit place sur l'une des bergères de velours et fit signe à Pierre de s'asseoir, ignorant Loïc.

— Alors, raconte-moi. Que deviens-tu ?

— Rien de spécial... Je suis en seconde, et...

— Bon élève ?

— Non, ricana Pierre avec une gêne évidente. Pour l'instant, je ne suis pas vraiment les traces de mon père !

— Ce n'est pas grave. Il était tellement plongé dans ses études qu'il ne voyait pas le reste du monde. Je suppose que tu as d'autres centres d'intérêt ?

— Eh bien...

Désemparé, Pierre risqua un coup d'œil vers Loïc, comme s'il cherchait de l'aide.

— Le sport ne me passionne pas, à part la plongée sous-marine. Mais je ne me débrouille pas trop mal en informatique, c'est cool.

— Cool ? répéta Artus avec un sourire mitigé. Tant mieux.

Ne sachant comment interrompre cet interrogatoire, Loïc remit une bûche dans la cheminée puis se tourna vers Artus.

— Je vais préparer du café. Tu en prendras ?

— Non, merci. Je t'enlève Pierre une heure ou deux, je l'emmène faire le tour de la propriété.

Sans même songer à lui proposer de venir avec eux, il se leva.

— Allons-y, dit-il à l'adolescent, il y a beaucoup de choses à voir !

Docile, Pierre le suivit, mais avant de franchir la porte il se retourna vers son père, à qui il adressa une mimique effarée. Loïc lui sourit, à la fois pour l'encourager et pour lui faire comprendre qu'il compatissait. Artus avait-il décidé de prendre en main l'éducation de son petit-fils ? Si c'était le cas, il achèverait de braquer Pierre. Quant à sa manière de tenir Loïc pour quantité négligeable... Mais n'en avait-il pas toujours été ainsi ?

Il s'approcha d'une des portes-fenêtres et attendit, jusqu'à ce qu'il aperçoive le 4x4 utilitaire de la ferme s'éloigner vers la colline. Au moins, la promenade était motorisée, Pierre n'aurait pas à patauger dans la boue.

Sabine déposa un cendrier sur les draps froissés.

— Puisque tu ne peux pas t'en empêcher...

Avec un sourire d'excuse, Jérôme écrasa sa cigarette, puis il prit Sabine par les épaules, l'attira à lui.

— C'était un moment merveilleux. Tu vas beaucoup mieux, on dirait ?

Elle n'avait pas vraiment envie de se blottir sur son épaule, néanmoins elle se laissa faire, consciente qu'il espérait un peu de tendresse. Au bout d'une minute, elle se redressa, n'y tenant plus. Après l'amour, elle se sentait toujours hyperactive, et avoir partagé une étreinte agréable ne la rendait pas sentimentale pour autant. Jérôme ne lui avait jamais rien inspiré d'autre que du désir, de l'affection, il n'était pas l'homme qui pouvait occuper une vraie place dans son existence.

— Je vais aller courir un peu, annonça-t-elle, et ensuite j'irai au stand de tir.

— J'ai le droit de t'accompagner ou bien tu me mets dehors, comme la dernière fois ?

Le ton de persiflage dissimulait mal une certaine anxiété, dont elle refusa de tenir compte.

— Ni l'un ni l'autre. Tu peux rester ici à paresser, et ensuite nous préparer le dîner. Je rentrerai vers six heures.

Elle enfila un sweat-shirt, un jean en stretch, des tennis. Ses cheveux étaient encore mouillés de la douche qu'elle venait de prendre mais elle voulait sortir tout de suite, échapper au regard insistant de Jérôme et être seule.

— Il paraît qu'on te revoit bientôt à Paris ? lança-t-il alors qu'elle franchissait le seuil de la chambre.

— Les nouvelles vont vite !

Son retour, programmé par le grand patron qui ne voulait plus entendre parler de congé, avait dû alimenter les conversations dans les couloirs de la PJ.

— Les hommes sont très contents, Sabine, ajouta-t-il avec une inflexion tendre.

Lui le premier, à l'évidence. Sans comprendre que plus il se comporterait comme son « mec », plus elle chercherait à l'écarter. Devant son équipe, elle ne pouvait se permettre d'afficher une liaison, sinon, après Jérôme, ils risqueraient de tous tenter leur chance et de lui rendre la vie impossible.

— Quand je vais revenir, Jérôme, j'aimerais que tu sois très

discret.

— Sur les raisons de ta fuite ? Je ne les connais pas ! rappela-t-il.

— Non, sur toi et moi.

Elle avait posé cette condition dès le premier soir, et il s'était empressé d'accepter, mais depuis lors...

— Je parle sérieusement, ajouta-t-elle avant de sortir.

Jérôme finirait par prendre très mal sa façon désinvolte ou autoritaire de le traiter. Valait-il mieux tout arrêter maintenant ? Elle se sentait vaguement coupable d'avoir laissé s'installer une situation ambiguë où Jérôme ne pouvait pas trouver sa place, mais quoi qu'il fasse elle ne serait jamais amoureuse de lui. Espérait-il changer le cours des choses par sa seule volonté ?

Comme la nuit tombait plus vite, à présent que l'automne était bien installé, elle décida de commencer par le club de tir afin de profiter de la lumière. Un jour prochain, elle allait se retrouver au stand de la police, avec tous ses confrères, et reprendre une vie normale. L'image du gamin mort sur le toit de la rue de Lappe la hantait moins souvent, le temps viendrait où il ne serait plus qu'un souvenir désagréable, un incident de parcours semblable à ceux qui jalonnent forcément la carrière d'un officier de police. La mort se réduisait-elle donc à si peu de chose ?

Mal à l'aise, elle conduisit lentement jusqu'au club, essayant de se rassasier du paysage. La Bretagne allait lui manquer dans les mois à venir, elle en avait la certitude. L'air salé de l'océan, les mouettes au ras des flots, la criée sur le port de Doëlan, les hortensias fanés du jardin, et même cette solitude forcée qu'elle avait fini par apprivoiser.

Avec un soupir, elle empoigna sa mallette puis descendit de voiture au moment précis où une Porsche rouge venait se ranger à côté d'elle sur le parking.

— Décidément, commissaire, nous sommes destinés à nous rencontrer partout ! lui lança gaiement Loïc.

— Dans la police, on ne croit pas aux coïncidences, répliqua-t-elle en se forçant à sourire.

— Je vous offre un café ? proposa-t-il avec un geste en direction du bungalow qui abritait le club-house.

— Il est infect, mais pourquoi pas ?

Trop souvent elle s'était montrée plutôt agressive avec lui, inutile de le froisser une fois encore. Elle le suivit jusqu'au distributeur et le vit faire la grimace tandis qu'il fouillait désespérément ses poches.

— Je vais vous paraître tout à fait ridicule, seulement...

— Tenez, vous êtes mon invité ! s'esclaffa-t-elle en lui tendant des pièces de monnaie.

— Désolé...

— Ne le soyez pas, ça m'arrive souvent.

Ils ressortirent avec leurs gobelets brûlants et gagnèrent le stand des vingt-cinq mètres.

— Où avez-vous appris à tirer, commissaire ?

— Chez les flics. Avant, je n'avais jamais touché une arme de ma vie. Ni fusil ni carabine à plomb. L'idée de viser un oiseau ou un lapin m'aurait rendue malade.

— Et depuis ?

Elle était en train de déverrouiller le cadenas de son revolver, mais elle s'interrompit et resta un instant les yeux fixés sur le canon. De l'acier noir, lisse et mat. Un bon calibre, parfaitement capable de tuer pour qui savait s'en servir. Elle le savait, elle l'avait prouvé. Et sur bien autre chose qu'un petit oiseau.

Lorsqu'elle releva la tête, elle constata que Loïc l'observait avec curiosité.

— On y va ? dit-il très vite, comme s'il avait deviné la maladresse de sa question.

Ils ajustèrent leurs casques ensemble puis se désintéressèrent l'un de l'autre. Concentrée sur sa cible, Sabine vida un premier barillet sans baisser le bras. Le contact de la crosse, au creux de sa main, lui parut de nouveau odieux. Sa paume était moite, glissante. Avec un soupir résigné, elle reposa le revolver. L'insistance de Loïc avait ravivé ce malaise, qui risquait de la poursuivre longtemps encore, mais désormais elle pouvait vivre avec. Elle prit ses jumelles pour mieux voir les cibles. Un tir bien groupé au centre sur la sienne, et toujours la même erreur pour Loïc, qui visait un peu haut.

— Réglez votre arme, suggéra-t-elle.

Elle l'entendit éclater de rire.

— Commissaire ! Si on m'avait dit qu'un jour une...

— ... femme vous donnerait des conseils ?

Enlevant son casque, il la considéra d'un air amusé.

— Non. Vous avez raison.

Il prit un petit tournevis dans sa mallette et modifia la hauteur de

visée.

— J'ai sûrement des tas de défauts, mais je ne suis pas macho, précisa-t-il. Dans mon métier, il y a énormément de femmes.

— Chez les flics aussi, mais elles ne sont pas toujours très bien considérées.

— Et vous ?

— J'ai fait mes preuves. À compétences égales, j'ai dû les faire davantage qu'un homme. Dans certaines opérations d'envergure, sur le terrain, il m'est arrivé de me retrouver en face d'une compagnie de CRS dont je devais prendre le commandement et, croyez-moi, à ce moment-là les types vous regardent d'un drôle d'air. Au fond, je les comprends, ça bouleverse tout ce qu'ils ont appris... Vous savez, les idées traditionnelles comme protéger les filles, sauver les femmes et les enfants d'abord... Même les officiers qui sont directement sous mes ordres ne peuvent s'empêcher d'être parfois protecteurs avec moi, voire paternalistes !

Jérôme aurait eu horreur d'entendre ça, pourtant il ne supportait pas de la savoir en danger.

— Évidemment, persifla Loïc, dans une bagarre au corps à corps avec une grosse brute, je ne vous donnerais pas gagnante.

— C'est bien pour ça que je porte une arme. Dont j'essaie d'ailleurs de ne pas me servir... J'ai un peu pratiqué les arts martiaux mais c'est vrai que, avec mes quarante-sept kilos, je ne fais pas le poids contre un type décidé. Un petit coup de poing pourrait suffire à m'assommer, alors je ne m'approche jamais trop près d'un adversaire. Mais bientôt je n'aurai plus l'occasion d'aller sur le terrain, le travail d'un commissaire va devenir presque exclusivement administratif, et je serai en sécurité au fond d'un bureau !

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, constata qu'il était déjà cinq heures. Pourquoi lui racontait-elle tout ça ?

— Tristan ne tire pas, aujourd'hui ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Il vous manque ? ironisa Loïc.

— Pas précisément, mais vous êtes quasi... indissociables !

— Sauf ce week-end. Comme mon fils est là, pour une fois, je suis dispensé du travail en forêt.

— Alors que faites-vous ici ?

— J'attends qu'il revienne d'une expédition avec son grand-père. Le genre de balade qu'on pourrait appeler une promenade initiatique.

— Et ce n'est pas vous qui l'initiez ?

— Oh, moi..., soupira Loïc avec une grimace désabusée. Je suis le plus mal placé de la famille pour dispenser ce genre d'enseignement.

Renonçant à poursuivre la séance de tir, Sabine démontra son arme et la rangea soigneusement. Loïc avait réussi à l'intriguer, elle ne comprenait rien à sa manière de vivre et commençait à se demander qui il était vraiment. Un biologiste au chômage ? En congé sans solde ? Un de ces hommes qui, ne supportant pas le tournant de la quarantaine, remettent soudain toute leur existence en question ?

— Quel âge a votre fils ?

— Seize ans.

— C'est un adolescent difficile ?

— Avec moi seulement. Il ne me pardonne pas d'avoir... divorcé.

Elle devina qu'il avait failli dire autre chose, cependant elle s'abstint de lui poser une nouvelle question. Au cours de sa carrière, elle avait interrogé assez de gens, témoins ou suspects, pour savoir à quel moment il devenait inutile d'insister. Apparemment, Loïc avait un problème avec son fils, et il n'en parlerait pas volontiers.

— À bientôt, dit-elle en lui tendant la main.

— Oui, j'espère ! répondit-il trop vite. Vous venez tirer vers ces heures-là, le samedi ?

— Je n'ai pas d'horaires précis et, de toute façon, je ne vais pas tarder à quitter la Bretagne.

Elle faillit se mettre à rire devant son expression consternée.

— J'étais juste en congé, vous savez...

— Mais vous possédez bien une maison dans la région ?

— À Doëlan, où j'ai grandi. Mes grands-parents m'ont laissé leur petite maison de pêcheurs, avec vue sur le port. C'est un endroit que j'adore, malheureusement je dois rentrer à Paris, mes vacances ont assez duré.

— Je serai très triste de ne plus vous voir, commissaire. Vous me donnez votre numéro de portable ?

Médusée, elle le contempla quelques instants en silence. Était-il en train de la draguer ?

— Vous pouvez m'appeler Sabine et, euh... Non, navrée, je ne tiens pas à ce que vous me téléphoniez.

Elle passa devant lui d'un pas décidé, l'obligeant à s'écarter pour la

laisser ouvrir la porte du stand. Tout le temps qu'elle mit à gagner sa voiture, sur le parking, elle sentit le regard de Loïc posé dans son dos. Il devait l'observer à travers la vitre, déçu ou vexé, mais elle n'avait pas l'intention de se retourner. Quoi qu'il ait pu s'imaginer, il s'était trompé.

Gaëlle enfouit sa tête dans le creux de l'épaule d'Elias, qui se crispa aussitôt.

— S'il te plaît, chuchota-t-il, pas ici...

Elle s'accrocha à lui, refusant de le lâcher. Autour d'eux la grange était silencieuse, plongée dans la pénombre de la fin d'après-midi, et si quelqu'un arrivait ils l'entendraient forcément. Sous la joue de Gaëlle, le vieux blouson de cuir était doux et familier.

— J'ai envie de toi, murmura-t-elle, la bouche contre son cou.

Une envie joyeuse, absolue. Son père pouvait revenir d'un instant à l'autre mais elle s'en moquait, elle aurait presque souhaité que le scandale éclate pour ne plus avoir à se cacher.

— Cette nuit, dit-il d'une voix tendue.

Un lointain bruit de moteur contraignit Gaëlle à s'éloigner un peu. Elle en profita pour dévisager Elias, cherchant à lire ses sentiments sur son visage. Il ne semblait pas effrayé mais plutôt triste, presque résigné. L'espace d'un instant, elle le détesta d'accepter si facilement la situation.

— Un de ces jours, déclara-t-elle froidement, je parlerai à papa.

— Non ! Ne fais jamais ça.

Ses yeux sombres rivés sur elle, il répéta, plus bas :

— Jamais, s'il te plaît.

Elle n'avait aucun espoir de le voir fléchir, ils en avaient discuté cent fois déjà.

— Pour ton père, je suis quelque chose comme... un valet de ferme, bredouilla-t-il. Ou au mieux... un parent pauvre. Et il y a pire, je crois qu'il m'aime bien.

— Moi, je t'aime tout court !

La Porsche de Loïc était en train de franchir le seuil de la grange et Gaëlle fit l'effort de se reprendre. Tournant le dos à Elias, elle mit ses mains dans les poches de son blouson. Il la rendait folle avec ses scrupules, son obstination. Les expressions qu'il venait d'utiliser

trahissaient la piètre opinion qu'il avait de lui-même et, en conséquence, son incapacité à affronter Artus. Mais était-ce vraiment la seule raison ? Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et le vit figé, la tête basse.

— Ils ne sont pas encore rentrés ? lança Loïc en descendant de voiture.

— Non. Papa doit sortir le grand jeu, pour une fois qu'il a son petit-fils sous la main !

— Et vous deux, qu'est-ce que vous trafiquez avec ces têtes de conspirateurs ?

Gaëlle faillit éclater de rire, sur le point de tout avouer à son frère, mais lorsqu'elle regarda de nouveau dans la direction d'Elias, elle constata qu'il était livide. Avait-il peur de Loïc aussi ? De Tristan, de Yann, de son ombre !

— Je plaisantais, ma puce, murmura Loïc.

Il lui souriait, un peu embarrassé, et elle sut qu'il venait de deviner quelque chose. Tant mieux. Au moins quelqu'un à qui elle pourrait se confier, désormais.

— J'ai du travail, maugréa Elias en les plantant là.

Il s'éloigna à grandes enjambées, le dos un peu voûté, et instantanément toute la colère de Gaëlle disparut. Même si elle refusait de l'admettre, Elias se trouvait dans une situation impossible.

— Bon sang, soupira-t-elle, il y a des moments, je te jure, où j'aimerais habiter ailleurs.

— Rien ne t'en empêche.

Loïc s'approcha d'elle, passa un bras autour de ses épaules.

— Tu as des soucis ?

— Pas plus que d'habitude. Mais parfois Kerloc'h est irrespirable !

— À cause de papa ?

— Évidemment ! Tu le connais... Remarque, je ne peux pas le rendre responsable de tout, nous sommes restés avec lui de notre plein gré, par lâcheté ou par confort, et même toi tu as fini par revenir...

— Je ne suis que de passage, Gaëlle. D'ailleurs, la famille a du bon.

— Et du mauvais !

Elle se sentait égoïste, sachant que Loïc avait davantage de problèmes qu'elle. Entre son fils qui lui échappait, son divorce qui le ruinait, le dégoût de son métier et le mépris affiché de leur père, il

aurait pu se plaindre, ce qu'il ne faisait pas. Au contraire, depuis qu'il était là, il travaillait sans rechigner pour un salaire dérisoire.

— En principe, rappela-t-elle, ce soir c'est à toi de faire la cuisine. Mais si tu veux, je prends ton tour, tu profiteras de Pierre...

— Non, il va m'aider, il prétend très bien réussir la mousse au chocolat ! Je lui ai expliqué l'organisation de la maison et ça l'amuse beaucoup. Inutile de te dire qu'Anne ne lui a strictement rien appris dans ce domaine.

— Tu trouves qu'elle l'élève mal ?

— Elle le couve, elle lui épargne toutes les contraintes. Je suppose qu'elle a peur de le voir se rebiffer, peur qu'il s'éloigne d'elle. Pourtant, ça arrivera un jour ou l'autre, quoi qu'elle fasse.

Il ne parlait d'Anne qu'avec réticence, comme s'il ne s'autorisait pas à la critiquer.

— Je n'ai jamais aimé ta femme, laissa tomber Gaëlle. C'est une égoïste, et ça se voit.

D'abord étonné, il finit par ébaucher un sourire hésitant.

— Eh bien, tu es la première à le dire... D'après papa, c'est une sainte ! De m'avoir supporté tant d'années, je suppose...

Elle se dégagea de son étreinte pour lui faire face et le dévisagea quelques instants en silence. Comment pouvait-il être encore si touché par l'injustice de leur père ? Tout ce temps passé à vivre loin de Kerloc'h ne l'avait donc pas guéri ?

— Gaëlle ?

Il lui souriait carrément à présent, et il demanda, avec une tendresse inattendue :

— Il y a quelque chose entre Elias et toi ?

La question la prit tellement de court qu'elle se sentit rougir.

— Oui, admit-elle à voix basse.

Presque aussitôt, elle s'en voulut de sa lâcheté. Elle n'avait rien à craindre de Loïc, elle en était certaine.

— Quelque chose d'important pour moi, et qui dure depuis trois ans. Inutile de te préciser qu'on se cache, personne n'est au courant, ça ferait un drame.

— Oui.

— Ce qui ne me gênerait pas ! Mais Elias se rend malade à l'idée que papa...

— Il a raison, et tu le sais.

— Pourquoi ? Après tout, Elias est un Le Marrec ! Et puis je m'en fous, je l'aime, je...

Le bruit du moteur du 4x4, dans la cour, l'obligea à s'interrompre.

— Tu l'aimes ? murmura Loïc.

Il semblait stupéfait. Avait-il cru qu'elle s'offrait juste du bon temps en cachette ?

— C'est quelqu'un de bien, Loïc, vraiment bien.

— J'en suis persuadé.

À l'instant où Artus pénétrait dans la grange, ils s'écartèrent machinalement l'un de l'autre pour ne pas avoir l'air en plein conciliabule. Pierre fut le premier à descendre et Loïc remarqua que ses mocassins étaient couverts de boue. Son grand-père ne lui avait sans doute fait grâce de rien, ils avaient dû descendre dix fois de voiture, pourtant l'adolescent paraissait détendu, presque gai.

— On meurt de faim ! déclara Artus. Personne n'aurait la bonne idée de faire des crêpes ?

À voir son air réjoui, il avait dû passer une excellente après-midi. Loïc ne se rappelait pas être jamais allé se promener avec lui, lorsqu'il avait l'âge de Pierre. À l'époque, Yann et Tristan étaient toujours dans le sillage de leur père alors que Loïc se sentait déjà indésirable. Plus tard, il avait réussi à être indifférent.

Il regarda Artus, essayant de deviner quels sentiments il éprouvait pour son petit-fils. Un nouveau rejet, dissimulé au mieux, ou au contraire un moyen de se racheter ?

Gaëlle sortit la première, affirmant que Marion avait préparé de la pâte après le déjeuner et qu'une pile de crêpes dorées les attendait sûrement. Loïc en profita pour s'approcher de Pierre.

— Comment as-tu trouvé Kerloc'h ?

— Mieux que dans mon souvenir, répondit spontanément l'adolescent. Plus grand, plus... intéressant. Je comprends que tu t'y plaises.

Sa dernière phrase stupéfia Loïc. Était-il censé *se plaire* ici ? Y être en villégiature ? Il aurait dû expliquer à son fils les raisons exactes de sa présence à Kerloc'h, mais au fond il n'était pas certain de les connaître lui-même.

Dans la cuisine, Yann et Tristan étaient déjà en train de dévorer les crêpes que Marion cuisait sur une grande plaque ronde. L'odeur de beurre fondu et de sucre chaud qui flottait dans l'air aurait donné faim

à n'importe qui. Artus servit d'autorité des bolées de cidre, prenant soin de montrer l'étiquette à son petit-fils.

— C'est celui de Gaëlle, expliqua-t-il avec une évidente fierté. Et le blé qui a servi pour ces crêpes a poussé à Kerloc'h.

L'espace d'un instant, son regard quitta Pierre et se posa sur Loïc, comme s'il cherchait à lui faire comprendre quelque chose. Quoi ? Que la terre nourrissait les Le Marrec depuis bien longtemps et que la famille n'avait que faire d'un scientifique ? Artus s'était détourné mais Loïc continuait à le fixer, en proie à une brusque impression de solitude.

— Tu enterres quelqu'un ? chuchota Tristan en se penchant au-dessus de lui pour prendre une crêpe dans le plat.

Loïc fit l'effort de sourire et parvint à se détendre un peu. Il s'était juré que le week-end se déroulerait sans la moindre querelle, ni avec son père, quoi qu'il arrive, ni avec son fils, dont il voulait profiter au maximum.

— Demain matin, si ça t'amuse, on t'emmène abattre un arbre, proposa Tristan à Pierre.

— Je pourrais me servir d'une tronçonneuse ?

— Oui, ton père te montrera.

Aussi gentil qu'à son habitude, Tristan venait de régler le problème en deux phrases, empêchant Artus de continuer à monopoliser son petit-fils.

— Je libère les fourneaux, annonça Marion. Ceux qui sont de corvée n'ont plus qu'à se mettre en cuisine... Est-ce que quelqu'un a vu Elias ?

Gaëlle leva la tête mais resta silencieuse. Était-elle réellement prête à déclencher un scandale, ainsi quelle l'avait affirmé ? Si elle le faisait, que deviendrait-elle ? Certes, elle détenait des parts de la société agricole, et Artus lui avait donné plusieurs hectares en bien propre, mais d'une certaine manière elle dépendait encore de lui. Comptait-elle vendre ses terres à n'importe qui pour fuir ? Rester là malgré tout et imposer sa liaison ouvertement ? Elias ne pourrait pas croiser Artus sans mourir de honte, il possédait un caractère trop droit et trop entier pour assumer une situation pareille. Déjà, il devait se sentir horriblement mal dans sa peau, Loïc l'aurait parié.

« Pourquoi ma sœur n'est-elle pas partie d'ici depuis longtemps ? »

Il avait été le seul à se dégager de l'emprise de leur père, à peine sa majorité atteinte, le seul à choisir autre chose que la voie tracée par toutes ces générations de Le Marrec à Kerloc'h. Gaëlle aurait pu se

réaliser ailleurs, il en était persuadé. Yann ou Tristan, eux, étaient profondément attachés à la terre, à l'exploitation, et leur bonheur était-il ici, mais elle ? Qui lui avait donc mis en tête que récolter des pommes pour en faire du cidre serait un bel avenir ? Quinze ans plus tôt, lorsqu'elle s'était aménagé un corps de bâtiment à son goût, elle avait proclamé son émancipation sans s'apercevoir qu'elle jouait seulement à la dînette. Après la mort de leur mère, elle s'était sentie obligée de rester encore un peu, et puis les années avaient passé, toutes pareilles, sans qu'elle trouve le courage de rompre ce cordon ombilical qui l'enchaînait à Kerloc'h. Alors, forcément, Elias avait pris de l'importance.

Elias... Qui était-il, au juste ? Jamais un mot plus haut que l'autre, et jamais plus de dix mots à la suite. Essayer d'imaginer sa sœur dans les bras de cet homme avait quelque chose d'absurde.

— J'ai vu Sabine Coatmeur au club, tout à l'heure, dit-il brusquement à Tristan.

Son frère se tourna vers lui et le considéra avec une certaine ironie.

— Ça fait au moins dix fois que tu m'en parles, Loïc. Que tu t'arranges pour prononcer son nom...

Tristan chuchotait, mais Loïc lui fit signe de se taire.

— Tu es un homme libre, non ? rappela Tristan d'un ton de reproche.

Avec un regard significatif en direction de son fils, Loïc soupira, cependant une seconde plus tard, presque malgré lui, il se mit à sourire. Était-il amoureux de cette femme ? Il ne pouvait pas en avoir la certitude, n'ayant finalement aucun critère de comparaison, néanmoins penser à elle ou parler d'elle le mettait dans un état d'allégresse très significatif, même pour un scientifique.

À presque deux heures du matin, Sabine n'avait toujours pas réussi à s'endormir. Jérôme était parti après le dîner, attristé parce qu'elle n'insistait pas pour qu'il reste, mais réjoui à l'idée qu'elle allait rentrer à Paris, reprendre son poste, être là chaque matin.

Une fois de plus, elle se retourna, chercha une meilleure position. Chaque matin, oui... La réunion avec les hommes, les directives sur les enquêtes en cours, la répartition des tâches. Le tout assorti de rappels à l'ordre ou de compliments, histoire de maintenir son effectif sous pression. Un travail qu'elle appréciait, en dépit de toutes les lourdeurs

administratives. Même retrouver son affreux bureau dont la peinture s'écaillait, ou bien la machine à café du couloir, en panne un jour sur deux, ne l'effrayait pas. Mais une fois sur le terrain, elle serait confrontée à la réalité, et là il lui faudrait répondre à cette question qui la rongait depuis des mois : la peur allait-elle étouffer le feu sacré qui l'avait portée jusque-là ? Elle avait choisi la police avec passion, exaltation, un courage qui frisait parfois l'inconscience. En était-elle encore capable ? Se voyait-elle toujours comme une sorte de justicier ?

Le sommeil continuant à la fuir, elle repoussa les draps et se leva. Elle ne savait rien faire d'autre que son métier de flic. D'après ses supérieurs, elle était un officier de police exceptionnel, doué à la fois d'un bon flair et d'un jugement sûr. À trente-six ans, sa carrière était à son apogée avec ce titre de commissaire divisionnaire qui avait provoqué bien des jalousies, et voilà quelle était dépouillée de toutes ses certitudes. Si elle n'était plus à la hauteur de la tâche, si elle avait perdu sa vocation, elle n'aurait plus qu'à démissionner, sans savoir de quoi elle allait vivre.

Dans la cuisine, elle mit de l'eau à chauffer, ouvrit la boîte métallique où elle rangeait les sachets de thé. Distraitement, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, mais la nuit était sombre et l'unique réverbère, à cent mètres de là, ne dispensait qu'une vague lueur. Pourtant, elle remarqua quelque chose d'insolite qui lui fit froncer les sourcils. Près de sa voiture, garée dans la rue comme toujours, une silhouette se tenait rigoureusement immobile. Elle s'écarta aussitôt de la fenêtre, par réflexe, et prit le temps de verser de l'eau bouillante dans sa tasse. Puis elle quitta la cuisine, laissant la lumière allumée. À cette heure-ci et à Doëlan, un simple promeneur était une hypothèse ridicule. Et la Golf faisait partie des modèles très prisés par les voleurs de voitures !

Elle regagna sa chambre, tâtonna dans l'obscurité pour trouver un jean, un pull et des tennis, quelle enfila sans bruit. Ensuite, elle risqua un nouveau coup d'œil au-dehors, protégée par le rideau. L'intrus s'était un peu déplacé vers le mur entourant le jardinet, à présent sa silhouette se distinguait moins bien, mais Sabine estima qu'il s'agissait d'un homme, qu'il était grand et s'appliquait à ne pas être vu. Jérôme n'aurait jamais l'idée saugrenue de lui faire ce genre de mauvaise blague. Qui donc pouvait ainsi la guetter, la surveiller ? Et si ce n'était pas à sa voiture que cet homme s'intéressait, que cherchait-il ? Elle revint dans la cuisine, prenant garde à ne pas passer devant la fenêtre, brancha la radio, mit deux toasts dans le grille-pain. Autant donner l'impression qu'elle se préparait juste un petit en-cas pour vaincre une insomnie. Sa mallette était, comme d'habitude, posée sur le réfrigérateur. Elle la saisit tout en sortant ostensiblement du beurre.

En quelques gestes, elle déverrouilla le revolver, inséra cinq balles dans le barillet. Puis, sans aucun bruit, elle ouvrit la porte qui donnait sur l'office, une pièce minuscule où s'entassaient une réserve de bois pour la cheminée, des provisions d'épicerie, un aspirateur. Elle déplaça un balai afin d'accéder à une autre porte, qui ne servait jamais mais allait lui permettre de quitter la maison sans être repérée par celui qui l'espionnait.

Avec d'innombrables précautions, elle se glissa dehors. Il faisait froid, très sombre, le silence était absolu. Courbée en deux, elle traversa le jardin à pas de loup, escalada la clôture du voisin. À travers le grillage, elle avait une bonne vue sur la rue et elle contempla un long moment la silhouette immobile. Que lui voulait cet homme ? Elle le vit soudain bouger, s'approcher lentement de la fenêtre de sa cuisine, toujours éclairée. Devina-t-elle qu'elle n'était plus là ? Il changea encore de place, alla vers la porte d'entrée, devant laquelle il parut hésiter.

Se décidant à passer à l'action, elle enjamba une petite barrière de bois qui la séparait du trottoir. En se rétablissant, elle prit son arme de la main gauche. Sur ses semelles de caoutchouc elle ne faisait aucun bruit, et elle était presque arrivée à la hauteur de l'inconnu lorsqu'il dut avoir conscience d'une présence derrière lui. Il se retourna mais, plus rapide, elle lui assena un coup brutal sur la gorge, du tranchant de la main. Elle l'entendit chercher sa respiration, asphyxié, et en profita pour lui envoyer son poing fermé dans l'estomac, frappant comme on le lui avait appris, à un endroit qui coupait le souffle. Avec un haut-le-cœur, l'homme s'effondra à genoux tandis qu'elle reculait d'un pas, changeait son revolver de main.

— Ne bougez pas !

Au lieu de chercher à se relever, l'homme se pencha en avant, haletant, prêt à vomir. Elle s'écarta encore un peu, sans le quitter du regard.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Elle avait posé la question d'un ton ferme et, au creux de sa paume, l'arme lui semblait légère, bien à sa place.

— Je... Sabine, je suis... désolé, réussit-il à articuler.

Stupéfaite, elle cessa immédiatement de le viser et, d'un geste machinal, ouvrit le barillet pour faire tomber les balles dans sa paume.

— Loïc ?

Elle ne distinguait pas ses traits mais avait très bien reconnu sa voix.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle. Vous êtes cinglé ou quoi ?

De sa main libre, elle le prit par le coude pour l'aider à se remettre debout.

— Je vous ai fait mal ? Attendez-moi ici, je vais vous ouvrir.

Elle escalada son portail, toujours fermé à clef, contourna la maison et entra par la réserve. Pourquoi Loïc Le Marrec rôdait-il devant ses fenêtres en pleine nuit ? Une envie de rire la submergea lorsqu'elle le fit pénétrer dans le minuscule hall, où il fut contraint de s'appuyer contre un mur. Livide, il respirait avec précaution.

— Voulez-vous un peu d'eau ?

Il la suivit docilement jusqu'à la cuisine, où elle lui désigna une chaise de paille.

— Asseyez-vous, ça va passer. Un direct magnifique, non ? En principe, vous n'en garderez aucune trace, mais sur le moment, même les plus coriaces sont calmés.

— Et si ça ne suffit pas ?

— On termine par un coup de genou bien placé, sauf que vous avez flanché avant.

— Merci mon Dieu pour vos menues faveurs..., ironisa-t-il amèrement.

Elle lui tendit un verre d'eau, qu'il but à petites gorgées prudentes. Il devait avoir la trachée artère en feu et l'estomac révolté.

— Je suis consterné, Sabine.

— De vous être fait surprendre ?

— Oui... Et je suis tout à fait ridicule, je suppose ?

— Absolument ! Aviez-vous oublié que je suis flic ? Vous allez devoir vous justifier, je vous écoute.

— C'est de la méchanceté pure. Vous savez très bien ce qu'un homme fait lorsqu'il traîne sous les fenêtres d'une femme.

— Non. Sauf si vous aviez eu une guitare ou une flûte de Pan à la main. Là, j'en aurais déduit que vous vouliez me...

— Eh bien, c'est ça !

— Une aubade, vraiment ? *A cappella* ?

— N'en rajoutez pas, soyez charitable.

Moins pâle, il la regardait à présent d'un air de chien battu.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, je me sens très bête. Je n'avais pas agi comme ça depuis le collège... Et encore, je ne suis pas sûr d'avoir été aussi idiot, à l'époque ! Maintenant, en plus, je suis obligé

de vous avouer que vous m'empêchez de dormir et que c'est la raison de ma présence. Je voulais vous laisser un mot, ou peut-être sonner... Je n'ai pourtant rien bu !

Son explication devait être la bonne, si surprenante fût-elle. Sabine s'assit face à lui, de l'autre côté de la table, et le contempla en silence. Avec ses cheveux striés de mèches blondes, ses yeux clairs, son sourire de gamin, il était évidemment très séduisant. Trop, peut-être.

— Loïc, vous vous trompez de femme. Allez faire ce numéro de charme à d'autres, elles vont se pâmer, je vous le garantis, mais avec moi vous tombez mal.

— À cause du monsieur qui vous faisait tellement rire, hier ?

— Jérôme ? Non, même pas... À vrai dire, il n'y a personne dans ma vie, personne de sérieux en tout cas, et je ne tiens pas à ce que ça change. Ou alors, je choisirai moi-même.

Sans doute s'y attendait-il, car il acquiesça d'un signe de tête penaud.

— Je vais vous laisser, murmura-t-il.

En se levant, il faillit renverser la chaise, qu'il rattrapa de justesse par le dossier, puis, tout aussi maladroitement, il lui tendit la main.

— Vous ne m'en voulez pas, j'espère ?

Il semblait si mal à l'aise qu'elle le trouva soudain attendrissant.

— Bien sûr que non, affirma-t-elle avec un grand sourire. Et qui sait, peut-être deviendrons-nous des amis ? Si vous voulez, je vous ferai signe quand je serai là en week-end ou en vacances...

Cédant à une impulsion, elle lui désigna le bloc et le stylo qui se trouvaient près du téléphone, sur le rebord de la fenêtre. Quelques heures plus tôt, elle avait refusé de lui confier son propre numéro, mais elle pouvait accepter qu'il laisse le sien, même si elle ne s'en servirait jamais.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte et le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait en direction du port, où il avait dû garer sa voiture. Drôle de nuit, drôle de type... Il n'avait pas l'air d'un dragueur invétéré, il n'avait sûrement rien prémédité avant de venir errer devant chez elle. Quant à son adresse, il devait l'avoir dénichée sur l'annuaire, tout bêtement.

En retournant se coucher, elle se surprit à comparer Loïc Le Marrec à Jérôme. Peut-être plus fragile, évidemment plus intelligent, beaucoup moins conventionnel. Difficile à classer dans une catégorie d'hommes. En tout cas, un vrai Breton, têtu et réservé, imprévisible,

entier...

Sur le seuil de sa chambre, elle s'arrêta un instant et resta appuyée au chambranle, sourire aux lèvres. Ce n'était plus à Loïc qu'elle songeait, soudain, mais à cette sensation qu'elle avait éprouvée devant lui, sur le trottoir, alors qu'elle croyait avoir affaire à un inconnu potentiellement dangereux. Elle ne s'était posé aucune question, se bornant à gérer la situation avec sang-froid. Tenir une arme ne lui avait pas créé de problème, elle n'y avait même pas pensé.

— Eh bien, ça y est, tu peux rentrer..., dit-elle à voix haute.

L'idée aurait dû la réjouir, mais à son soulagement se mêlait une tristesse diffuse qu'elle ne s'expliquait pas.

Jusqu'à l'arrivée d'Artus, tout s'était très bien passé. Tristan et Loïc avaient d'abord montré les bois à Pierre, puis ils avaient pris le temps de choisir ensemble l'un des plus grands arbres marqués pour la coupe. Ensuite, Loïc avait mis la tronçonneuse entre les mains de son fils, le guidant pas à pas dans le processus d'abattage. Quand le chêne s'était couché, faisant trembler la terre sous leurs pieds, Pierre avait paru ébloui et avait adressé à son père un regard reconnaissant.

Au volant du 4x4, Artus les avait rejoints peu après, préoccupé par un problème de semences. Depuis toujours, il refusait les directives imposées aux fermiers par les géants de l'agro-alimentaire, aussi bien que par un ministère qu'il estimait incompétent. Pas question pour lui de répandre n'importe quoi dans ses champs, encore moins de mettre en jachère lorsqu'il ne le jugeait pas nécessaire, mais certains de ses voisins le faisaient, ce qui le plongeait dans une rage folle. De mauvaise humeur, il réclamait l'aide de Loïc, à qui il fit signe de monter avec lui.

— Pour une fois, grogna-t-il, tu vas me servir à quelque chose, je veux ton avis de scientifique là-dessus !

Le début de la phrase était assez agressif pour braquer Loïc, qui ne l'accompagna qu'avec réticence, laissant son fils et Tristan s'occuper seuls de l'ébranchage.

— Les gens acceptent n'importe quoi, continua à bougonner Artus, il suffit de leur brandir sous le nez une prime ou une subvention ! Ils reçoivent des sacs d'engrais ou de pesticides dont ils ne connaissent même pas la composition, tu te rends compte ? Il faut pourtant compter dix ans avant qu'un produit toxique s'élimine de la terre !

Comme Loïc ne lui répondait pas, il lui jeta un regard furieux.

— Bien entendu, ça ne t'intéresse pas ?

— J'aurais préféré rester avec Pierre. Je ne vois pas ce que je peux faire pour toi, papa. Je ne vais pas jouer au petit chimiste...

— Pourquoi pas ? Tu n'as qu'à prélever un échantillon et l'envoyer dans un labo que tu connais.

— Non..., soupira Loïc. Je suis biologiste, pas ingénieur agronome. Tu aurais dû t'adresser à Yann, il peut parfaitement maîtriser ce genre de problème, mais tu le traites toujours comme la dernière roue du carrosse.

— Moi ?

Ulcéré, Artus haussa les épaules avant de lâcher un ricanement amer.

— De toute façon, moins tu en fais pour Kerloc'h et mieux tu te portes !

Loïc se mordit les lèvres, décidé à ne pas répondre, pourtant au bout de quelques instants il murmura :

— C'est faux. Peut-être que ça t'arrange de le croire ou de le dire, néanmoins c'est faux.

— Parce que tu penses que ça *m'arrange* de te voir aussi peu concerné ? railla Artus d'un ton dédaigneux.

— Sûrement. Tu te donnes bonne conscience, comme ça tu peux me mépriser sans remords.

Au lieu de répliquer, Artus parut se tasser sur son siège. Il vira brutalement, quittant le sentier pour couper à travers les sous-bois. Pendant deux ou trois minutes, il garda le silence, fonçant sur le tapis de feuilles mouillées. Du coin de l'œil, Loïc remarqua qu'il se cramponnait à son volant au point d'en avoir les doigts tout blancs. Il eut envie de s'excuser mais n'en fit rien, paradoxalement soulagé d'avoir dit sa façon de penser.

Lorsqu'ils se retrouvèrent sur la départementale qui menait à Kerloc'h, Artus ralentit jusqu'à rouler au pas.

— Je ne te méprise pas, déclara-t-il enfin, sans même tourner la tête vers Loïc.

— Alors, tu me détestes, ce n'est pas plus réjouissant.

L'énoncer avait quelque chose de haïssable qui mit Loïc très mal à l'aise. Il avait beau être sans illusion depuis longtemps, il aurait souhaité entendre une quelconque protestation. Ajouté à son échec cuisant de la nuit auprès de Sabine, le mutisme hostile de son père lui parut désespérant. Le seul bon moment du week-end avait été ce

merveilleux sourire de Pierre, un peu plus tôt, mais Artus ne l'en avait même pas laissé profiter.

— Il faudra que tu te décides, un de ces jours, Loïc...

Arrêté au milieu de la cour pavée, Artus coupa le contact, descendit aussitôt du 4x4 et s'éloigna en hâte vers une grange. Ouvrant sa portière à la volée, Loïc le rejoignit en quelques enjambées.

— Me décider à quoi ?

— À choisir. Si tu dois rester ici, investis-toi davantage dans l'exploitation.

— Tu ne le permettras jamais ! Tu rêves de me voir débarrasser le plancher de *ta* maison.

— Tu serais plus utile ailleurs, c'est certain. Et puis, nous ne nous entendons pas, toi et moi, ce n'est pas nouveau.

Artus pénétra dans la grange, Loïc sur ses talons, et s'arrêta devant un grand sac de papier kraft qui ne portait aucune inscription.

— Bon, tu t'en occupes ou pas ? Je veux savoir très précisément ce qu'il y a là-dedans. Une analyse complète, détaillée, qu'au besoin tu me traduiras. Pour ma part, je ne reçois pas de ces saloperies, c'est Hamon Le Garec qui m'a confié l'un des siens.

La facilité avec laquelle son père revenait à ses propres soucis, refusant toute discussion personnelle, attisa l'exaspération de Loïc.

— Je m'en charge, d'accord, céda-t-il. Mais à une condition, tu vas me...

— Une condition ?

Artus tendit la main vers lui, le saisit par le col de son blouson.

— Tu veux rire ? articula-t-il d'une voix blanche.

La colère les avait gagnés tous les deux en même temps et Loïc se raidit, certain de l'affrontement qui allait suivre.

— Pourquoi me pousses-tu à bout ? gronda Artus. Pourquoi ne peux-tu pas simplement te taire ? Tu m'obliges à te dire des choses qu'on ferait mieux de passer sous silence. Tu m'es tout à fait étranger, Loïc, je ne me reconnais pas en toi.

— Il faut te ressembler pour t'atteindre ? explosa Loïc.

D'un geste brutal, Artus l'attira à lui dans un bruit de tissu déchiré.

— C'est la vérité que tu cherches ? Alors, écoute-moi bien. Je ne crois pas que tu sois mon fils, et ça me pourrit la vie depuis bientôt

trente-huit ans !

Loïc, qui avait amorcé un mouvement pour se dégager de l'emprise d'Artus, s'arrêta net, figé. Ils étaient trop près l'un de l'autre et Artus baissa la tête avant de desserrer lentement ses doigts pour lâcher le blouson qu'il tenait toujours.

— Pas ton fils..., répéta Loïc d'une voix rauque.

Ce qui impliquait sa mère de façon odieuse, intolérable. Du plus loin qu'il se souvienne, ses parents avaient formé un couple fusionnel, modèle d'entente et d'amour. Comment imaginer sa mère infidèle ou volage ? Elle n'avait jamais eu d'autre horizon que Kerloc'h et Artus !

— Tu es... ignoble, articula-t-il.

Il fit volte-face, traversa la grange sans se retourner. Une fois dehors, il prit une grande inspiration. La pluie s'était mise à tomber, rendant les pavés glissants sous les semelles de ses bottes en caoutchouc. Que faisait-il donc là, déguisé en fermier ?

— Loïc !

La voix impérieuse d'Artus le laissa indifférent. Il ne doutait pas d'avoir appris la vérité, d'avoir enfin obtenu l'explication qu'il avait tant désirée. Et qui justifiait tout.

Alors qu'il se dirigeait machinalement vers la maison, il s'immobilisa. Où était sa place, désormais ? Sûrement plus sous le toit familial ! Il fouilla la poche de son jean, y trouva ses clefs de voiture. Il aurait voulu rouler au hasard, mais Tristan n'allait plus tarder à ramener Pierre, il ne pouvait pas s'en aller maintenant. Avec l'impression pénible d'être pris au piège, il se retourna. De loin, Artus l'observait, sourcils froncés. Chacun à un bout de la cour, ils échangèrent un long regard malgré le rideau de pluie qui les séparait, puis Loïc fut parcouru d'un frisson, haine et dégoût mêlés.

« Je ne crois pas que tu sois mon fils et ça me pourrit la vie depuis bientôt trente-huit ans ! » La phrase résonnait encore à ses oreilles, comme une condamnation sans appel. Bâtard toléré en silence par un Artus rongé d'humiliation, Loïc portait un nom qui n'aurait pas dû être le sien. De quel amour clandestin était-il issu ? De quelle faute de sa mère ? Même s'il ne voulait pas, ne pouvait pas l'admettre, le mépris constant infligé par Artus depuis son enfance en était la preuve flagrante.

Il eut à peine conscience de la présence d'Elias à côté de lui, qui l'avait pris par l'épaule et était en train de le secouer.

— Loïc ? Qu'est-ce qui se passe ?

De l'autre côté de la cour, toujours immobile sous la pluie, Artus

baissait à présent la tête, peut-être accablé, peut-être soulagé. Après la mort de sa femme, pourquoi n'avait-il pas parlé ? Et pourquoi aujourd'hui ? À cause de Pierre, qu'il était contraint de traiter en petit-fils ? Mais c'était lui qui l'avait fait venir ! Pour mieux régler ses comptes ?

— Loïc !

Inquiet, Elias le dévisageait avec insistance.

— Ne reste pas là, tu es trempé...

L'averse redoublait d'intensité, des rigoles se formaient entre les pavés. Au-delà des hautes grilles, le tracteur conduit par Tristan apparut soudain, phares allumés. Loïc poussa alors Elias dans la direction d'Artus, qui n'avait pas bougé.

— Dis-lui de se mettre à l'abri.

Il vit Elias s'éloigner, croiser le tracteur dont les roues soulevaient des gerbes d'eau, rejoindre Artus. Que ce soit son père ou non, qu'il l'aime ou pas, cet homme l'avait élevé, il aurait toujours une dette envers lui.

Artus referma son livre de comptes, incapable de se concentrer. En principe, Yann se chargeait de la gestion, entrant tous les chiffres dans l'ordinateur réservé à l'exploitation, mais Artus ne s'était jamais résigné à abandonner les grands cahiers noirs dont il se servait depuis quarante ans. Tout ce qui concernait Kerloc'h y était soigneusement consigné, au stylo à encre et sans la moindre rature. Néanmoins, Artus avait cédé à Yann le petit bureau du rez-de-chaussée, à côté du salon, où il ne mettait plus les pieds, et il devait se contenter du secrétaire de sa chambre.

Il repoussa son fauteuil, se leva et alla se poster devant l'une des fenêtres. L'aube approchait, le ciel commençait à se teinter de traînées roses, à l'est. Une belle journée d'automne en perspective, d'après la météo qu'Artus écoutait chaque matin.

Loïc n'était pas revenu partager un seul repas à la maison, il vivait entièrement chez Tristan. Pour l'instant du moins, puisqu'il semblait décidé à partir avant la fin du mois. Tristan avait annoncé la nouvelle du bout des lèvres, avec un air réprobateur qui ne le quittait plus.

Artus laissa échapper un long soupir. Il ne se pardonnait pas d'avoir rompu le serment fait implicitement à Armelle. Pourquoi s'était-il mis dans une telle rage, et pourquoi ce jour-là ? À cause de Pierre ? Certes, le gamin lui plaisait beaucoup, c'était un adolescent intelligent, sensible, et il avait manifesté un réel intérêt pour Kerloc'h. La petite Elvire, dont Artus était fou, n'avait pas encore un an. Combien de temps lui faudrait-il avant d'accompagner son grand-père à travers champs ? À ce moment-là, Artus serait trop vieux pour jouer au professeur. Tandis que Pierre était presque un homme.

« Mais ce n'est pas un Le Marrec non plus, il en a juste le nom... »

Pas question de s'attacher à un quasi-étranger. D'ailleurs, Anne ne

serait pas d'accord. Et Dieu sait qu'il la comprenait ! Ce qu'elle avait dû éprouver en découvrant la trahison de son mari, Artus l'avait vécu minute par minute auprès d'Armelle. L'impression d'être bafoué, rejeté, la torture de la jalousie, l'envie dévorante de savoir, et ensuite de tout détruire pour punir. Mais Anne avait su se venger alors qu'Artus y avait renoncé. À l'époque, il aimait trop passionnément Armelle pour la perdre, jamais il n'aurait pu se résoudre à la mettre dehors. Vivre une seule journée sans elle était au-dessus de ses forces. Après ces vacances de sinistre mémoire, ils ne s'étaient plus jamais séparés ; il ne l'aurait pas permis et elle ne l'avait pas demandé. En revanche, elle s'était acharnée à lui faire comprendre qu'il *devait* accepter Loïc. Par amour pour elle, il y était parvenu, malgré la certitude d'élever l'enfant d'un autre.

« Mais tu n'es plus là, Armelle, tu m'as laissé tout seul... »

Cela ne constituait pas une excuse. À quoi bon se taire durant tant d'années puis craquer stupidement sur un coup de colère ?

« Pourquoi est-il resté si longtemps, aussi ? »

Leur dispute avait été inévitable, dès le premier jour. Accueillir Loïc comportait un risque qu'il n'aurait pas dû courir. Et maintenant, que pouvaient-ils faire d'autre que consommer la rupture ?

« Au moins, ça le forcera à chercher du travail, à reprendre une vie normale. »

À s'en aller, surtout. Inutile de se leurrer, Artus avait provoqué la querelle. Il n'avait nul besoin de Loïc pour faire procéder à une analyse, néanmoins il était allé le chercher, l'avait obligé à quitter Pierre ce matin-là. C'était son fils, bon sang ! Son *vrai* fils, il avait cette chance.

« Tu es jaloux de lui ? »

Une question qu'il s'était posée cent fois déjà, sachant qu'il faisait injustement peser sur Loïc une haine aveugle. Armelle était morte, avec elle Artus aurait dû enterrer cet amant sans visage dont elle avait nié l'existence jusqu'au bout.

« Tu as Yann et Tristan, tu as Gaëlle... Pourquoi ne l'as-tu pas laissé tranquille ? »

Il y serait arrivé sans cette cohabitation forcée, sans cette histoire de divorce qui le révoltait. Loïc avait trompé sa femme, exactement comme Armelle l'avait trompé, lui, en profitant des vacances, de l'absence de l'autre. Telle mère, tel fils.

« Et voilà ! Voilà pourquoi tu as craché le morceau ! »

Il s'en voulait amèrement mais ne voyait aucun moyen de rattraper

ses paroles, ni même d'en atténuer la portée. Loïc était tombé des nues. Rien ne l'avait préparé à cette tardive révélation, qui semblait l'avoir bouleversé au-delà de toute mesure. Forcément.

« C'est bien ce que tu voulais... Voir la tête qu'il ferait... Tu as vu. »

Au moment où il lui avait assené la vérité, il s'était senti submergé d'une telle rage qu'il aurait aussi bien pu l'étrangler, il en mourait d'envie.

« Tu es devenu fou parce qu'il t'a dit que tu le méprisais, le détestais. Il l'a toujours su. »

Artus s'était persuadé, dès la naissance de Loïc, que ce bébé deviendrait le préféré d'Armelle. Mais elle n'avait manifesté aucune différence d'attitude, aimant ses quatre enfants du même immense amour, alors qu'il ne pouvait s'empêcher de dédaigner Loïc. Par la suite, indifférent à ses succès scolaires, sportifs ou universitaires, indifférent aussi bien à son mariage qu'à la naissance de son enfant, Artus avait toujours conservé ses distances.

« Tu avais promis que tu veillerais sur eux *quatre*. Tu t'es parjuré. C'était un serment fait à une mourante et tu ne l'as pas tenu, tu ne respectes rien... »

Qu'allait devenir Loïc, à présent ? Kerloc'h devait lui faire horreur. Avait-il trouvé une situation, un endroit où loger ? Comment comptait-il assumer la vertigineuse pension alimentaire exigée par Anne ? Bizarrement, Artus se sentait concerné par l'avenir immédiat de Loïc, et il s'en inquiétait.

« Tu l'as mis le dos au mur pour te débarrasser de lui, au lieu de l'aider ! » Qu'avait-il raconté à ses frères, à sa sœur ? S'était-il désigné lui-même comme le bâtard de la famille ? Non, ne serait-ce que pour la mémoire de leur mère, il ne pouvait pas répéter les propos d'Artus. Mais dans ce cas, quelle raison avait-il avancée pour justifier son départ, et pourquoi Tristan boudait-il ?

« Je devrais peut-être les réunir tous les quatre et vider l'abcès une bonne fois. Maintenant que j'ai commencé... »

Pourtant il n'en ferait rien, il le savait. Ce qu'il avait dit à Loïc sous le coup de la colère était impossible à énoncer posément devant les trois autres. Artus n'avait pas l'intention de se justifier, encore moins d'accuser leur mère. Qu'ils se débrouillent avec la version que choisirait Loïc.

Le jour se levait, révélant les contours de la colline, au loin. Artus adorait cette vue sur ses champs, jusqu'à l'horizon, avec les profonds

sillons de la terre, cependant il ne regardait rien de précis, perdu dans une réflexion qui ne le menait nulle part. Il frissonna, resserra sa robe de chambre autour de lui. Depuis huit ans qu'Armelle s'en était allée, il se sentait toujours désespérément seul. Et ce matin plus que jamais. Car malgré son aversion pour Loïc, il avait mal agi, et il ne se le pardonnait pas.

Enfin calme, Gaëlle dormait pour de bon. Mais une heure plus tôt, lorsqu'Elias avait voulu se glisser hors du lit, elle s'était accrochée à lui avec fureur, puis avec désespoir. Pour la rassurer, pour l'empêcher de revenir à son obsession, il ne connaissait qu'un moyen, qu'il avait utilisé en toute connaissance de cause. Bien sûr, il avait succombé lui aussi, il ne pouvait pas la caresser sans devenir fou à son tour.

Avec une extraordinaire douceur, il promena sa main sur l'épaule ronde de la jeune femme. Son corps était tout en courbes, souple, sensuel, appétissant. Elle prétendait avoir trois kilos de trop, ce qu'il estimait absurde. Pour lui, elle était parfaite.

Après avoir remonté la couette sur elle, il se leva sans bruit. À cette heure-ci, Artus devait déjà être debout, et Yann aussi, mais il avait le temps de passer chez lui en vitesse avant de rejoindre la grange pour le briefing matinal. Il manquait de sommeil, comme souvent ces derniers temps, néanmoins il effectuerait sa journée de travail sans songer à se plaindre. Que Gaëlle le réclame de plus en plus fréquemment le rendait heureux malgré le danger de se faire prendre, la fatigue accumulée, et cette angoisse de l'avenir qui ne le lâchait plus.

Il se doucha en hâte, enfila des vêtements propres et se précipita dehors. De l'autre côté de la cour, Artus et Yann descendaient les marches du perron, accaparés par leur sempiternelle discussion au sujet des légumes. Yann souhaitait se lancer dans la production de haricots verts, d'épinards et de petits pois, une culture très répandue dans la région parce qu'elle offrait de solides débouchés avec la forte demande des conserveries. Pour fléchir son père, il était prêt à concéder une culture biologique, et il ne réclamait que trois hectares, le temps d'un essai. Naturellement, Artus ne voulait pas en entendre parler, répétant que Kerloc'h était une exploitation céréalière et le resterait.

Les deux hommes saluèrent Elias et lui emboîtèrent le pas vers la grange des tracteurs.

— Il y a déjà trop de gens qui ont choisi ce créneau, tu ne

trouverais pas ta place, affirma Artus.

— Mais il faut savoir prendre le train en marche, pas le regarder passer en campant sur ses positions ! Trois hectares de moins ne changeront rien pour toi, papa. Laisse-moi faire la tentative, ne serait-ce qu'une seule année.

— Tu n'imagines pas le temps que ça te prendra, pour un résultat bien médiocre.

— Ce serait une forme d'assolement et...

— Alors fais de la betterave ou de la pomme de terre !

Elias les écoutait distraitement, songeant toujours à Gaëlle, qui devait dormir, lovée sous la couette. Pourquoi l'aimait-elle donc ? Lorsqu'elle criait de plaisir entre ses bras, savait-elle seulement à qui elle avait affaire ? S'il lui racontait de quoi il avait été capable dans sa jeunesse, l'embrasserait-elle avec la même passion ? Jamais elle ne l'interrogeait sur son passé, comme si elle considérait qu'il ne venait de nulle part. Artus ne l'avait pas mise au courant, Elias en était certain. Sinon elle n'aurait pas pu le regarder aussi tendrement, aussi amoureusement.

— ... je trouve ça ridicule, un point c'est tout ! Après ma mort, tu feras ce que tu veux, mais pour l'instant c'est encore moi qui décide, je ne suis pas à la retraite !

Une nouvelle fois, Artus montait le ton, réduisant Yann au silence. Elias se demanda de quelle manière Artus s'était débrouillé pour léguer l'exploitation à Yann. Même si Tristan était dédommagé par les bois, et Gaëlle par les vergers, que devenait Loïc dans l'histoire ? Qu'Artus l'apprécie ou pas, il ne pouvait pas le spolier, la loi ne l'y autorisait pas. Elias possédait quelques notions de droit, acquises en prison lorsqu'il cherchait à remplir des journées atrocement longues, toutes pareilles...

— Bon, Elias, aujourd'hui on va s'occuper des parcelles du haut de la colline, la météo est optimiste, déclara Artus en tournant le dos à Yann. Allez, dépêchons-nous !

Elias hocha la tête et en profita pour croiser le regard de Yann, qui semblait tout à fait découragé. Il aurait pu protester mais il ne le faisait pas, trop habitué à subir les diktats de son père. Comment expliquait-il à sa femme, le soir, qu'il était encore un petit garçon devant Artus ? Au moins, Gaëlle et Tristan n'hésitaient pas à lui dire leur façon de penser. Quant à Loïc, il avait réussi à plonger Artus dans un complet désarroi lors de leur dernière dispute. Elias n'en connaissait pas la raison exacte, mais il devinait que la querelle s'était envenimée au point d'être désormais sans issue. Loïc allait partir,

c'était bien dommage car il avait fini par se rendre indispensable. Et même si sa place n'était pas à Kerloc'h, même s'il était beaucoup trop savant pour travailler la terre, il avait donné la preuve qu'il pouvait maîtriser les tâches d'une exploitation forestière.

Elias grimpa sur l'un des tracteurs, enclencha la marche arrière. Malgré son caractère de cochon, Artus forçait l'admiration. Pour un homme comme Elias, il représentait une sorte d'idéal, à savoir tout ce que n'avait pas été son propre père. Artus était franc, honnête, prêt à défendre ses convictions, il possédait le sens des valeurs, gérait intelligemment ses affaires, et le travail ne lui faisait pas peur. De plus, il avait adoré sa femme, enfin et surtout, il était sobre... Elias aurait donné n'importe quoi pour avoir été élevé par Artus plutôt que par Yvon Le Marrec. Un individu méprisable, haïssable, qui s'était forgé un destin de minable à force de veulerie. Pourtant, il aurait pu s'en sortir, il n'était pas né sous une mauvaise étoile. Ayant hérité de ses parents une petite ferme, modeste mais viable, Yvon avait passé sa vie à boire. Trop paresseux pour cultiver, il avait acheté un peu de bétail dont il ne s'était pas davantage occupé. Lorsqu'il s'était marié, sa femme avait bien essayé d'arranger un peu les choses, jusqu'au jour où, rendu très agressif par l'alcool, il avait commencé à la frapper. C'était vite devenu une habitude chez lui ; pour un oui ou un non il levait la main sur son épouse et n'hésitait pas à secouer le bébé qui venait de naître. Elias conservait des souvenirs de pure terreur de cet homme qui le sortait de son lit d'enfant en criant et le giflait à tour de bras sans raison. Sa mère ne disait rien, trop effrayée pour protester, et quand Elias la suppliait de partir, elle lui faisait seulement signe de se taire. Plus tard, Yvon s'était servi d'une ceinture, puis de ses poings. Combien de fois Elias, à moitié assommé et en larmes, avait-il juré de se venger ? Un jour, quand il s'était senti assez fort, il était passé à l'acte. Cette fois-là, son père avait été trop loin, le poursuivant avec le tesson d'une bouteille qu'il venait de lui fracasser sur le genou. Malgré la plaie qui pissait le sang, malgré la douleur et la peur, Elias avait trouvé le courage de se révolter. Le pugilat s'était très mal terminé. Hospitalisé avec plusieurs fractures, Yvon avait porté plainte contre son fils. De seize à dix-huit ans, Elias s'était retrouvé placé dans un établissement pour mineurs délinquants. Considéré comme dangereux, il avait été plutôt malmené par les éducateurs, mais il s'était tenu tranquille car il rêvait d'entamer une autre existence dès le premier jour de sa majorité. Sa mère n'était jamais venue le voir durant ces deux années, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'elle avait témoigné contre lui devant le juge des mineurs, affirmant qu'il avait agressé son père sans raison. Ses malheurs auraient pu s'arrêter là mais, lorsqu'il avait enfin quitté la maison de redressement, Yvon l'attendait, bien décidé à avoir sa revanche. Elias n'avait fait que se défendre,

néanmoins il s'était vu infliger un an de prison ferme pour récidive de coups et blessures. À sa sortie, il avait appris le décès de son père, dû à une cirrhose. Il n'avait pas cherché à rencontrer sa mère, résolu à tirer un trait sur le passé, et il s'était lancé tant bien que mal dans la vie, allant d'échec en échec. Personne ne voulait engager un jeune homme de vingt ans sans aucune qualification et chargé d'un casier judiciaire aussi inquiétant. Une succession de petits boulots, plus ou moins légaux, lui avait permis de subsister. Courageux, curieux de tout, il avait sillonné la France au gré des opportunités, et finalement il avait appris beaucoup de choses. Mais il restait un marginal, incapable de trouver sa place dans une société qui le rejetait. Avec Elias, les femmes avaient toujours été très tendres, comme si elles devinaient cette souffrance enfouie tout au fond de lui et qu'il dissimulait sous un sourire mélancolique. N'avoir pas été aimé, enfant, restait une plaie ouverte, impossible à cicatriser. Un peu avant trente ans, il avait failli se marier mais avait dû y renoncer devant l'hostilité de sa future belle-famille. Découragé, il avait poursuivi son errance jusqu'au jour où l'envie de rentrer en Bretagne avait été la plus forte. Il avait acquis assez de maturité pour supporter de revoir sa mère, mais la vieille ferme délabrée était fermée, mise sous scellés. Le notaire de Pontivy lui apprit que sa mère était morte quelques mois plus tôt et qu'il était le seul héritier.

Pendant trois ans, il avait essayé de rassembler les morceaux de son passé, s'acharnant à faire revivre cet endroit où il avait été si malheureux. Hélas ! la maison était trop écroulée, les terres en friche depuis trop longtemps, il n'avait fait que s'épuiser et s'endetter en vain. L'offre d'Artus était tombée juste au moment où il était prêt à tout abandonner et à se laisser couler.

— Arrête ! hurla Tristan par-dessus le bruit du moteur.

Elias stoppa net au ras du mur de la grange, qu'il avait failli percuter en reculant.

— Bon Dieu, à quoi penses-tu, ce matin ? grommela Artus.

Tristan lui adressa un clin d'œil auquel Elias répondit par une mimique désolée. Songer à Gaëlle le ramenait toujours à sa propre histoire, dont il ne pouvait se débarrasser, d'autant moins qu'il l'avait très honnêtement racontée à Artus. Il le vit regarder par-dessus l'épaule de Tristan mais, bien sûr, Loïc n'était pas là. Et sans doute ne viendrait-il plus jamais aux réunions matinales de l'exploitation. Quel gâchis !

Sabine avait retrouvé Paris sans plaisir. La pollution rendait l'atmosphère irrespirable, les trottoirs semblaient plus sales encore que quelques mois plus tôt, et les passants paraissaient plus maussades. Son appartement, désespérément froid avec ses meubles ultramodernes, sentait le renfermé. Elle passa sa première soirée à faire le ménage et à ranger ses affaires, un peu accablée à l'idée de ce qui l'attendait. Après ces longs mois de liberté et d'air marin, elle avait cru qu'elle pourrait reprendre facilement son travail, mais c'était plus pénible que prévu.

Dès le lendemain matin, à peine la porte du commissariat franchie, elle reçut un accueil enthousiaste de son équipe, qui avait organisé – probablement à l'instigation de Jérôme – un petit déjeuner de fête. Un gobelet de café amer dans une main, un croissant suintant le beurre de l'autre, elle dut prononcer le discours qu'elle avait préparé, à tout hasard, et expliquer de quelle manière elle comptait reprendre le service en main.

Son bureau avait été repeint en gris, comme tout l'étage. Pourquoi l'administration choisissait-elle toujours des couleurs aussi sinistres ? Seule touche de gaieté, un bouquet de roses rouges était posé à côté d'une impressionnante pile de dossiers, et la carte qui l'accompagnait ne portait que deux mots : « Vos hommes. » Elle éclata de rire, pour la première fois en vingt-quatre heures. Avec un peu de chance, d'ici à quelques jours elle aurait oublié l'irrésistible attrait de Doëlan, les cris des mouettes et le bruit du vent s'engouffrant dans les ruelles du port. Elle allait parcourir les rapports des enquêtes en cours jusqu'à ce que l'une d'entre elles l'intrigue ou la passionne, et alors le déclic se produirait, elle serait de nouveau capable de s'investir à cent pour cent dans son travail.

Un peu avant midi, elle reçut un appel de son supérieur, qui l'invitait à déjeuner, prétendument pour faire le point sur la situation, en réalité parce qu'il s'agissait d'un ami. Il s'était beaucoup inquiété à son sujet après l'affaire de la rue de Lappe en la voyant si mal réagir, aussi allait-elle devoir le rassurer, affirmer qu'elle était redevenue elle-même. Était-ce le cas ?

Songeuse, elle lâcha le dossier qu'elle lisait et fouilla dans son sac. Avec son agenda, elle sortit le bloc-notes rapporté de Doëlan où se trouvaient, en vrac, des listes de courses, des numéros utiles, des idées qui lui avaient traversé la tête pendant ces mois de solitude. Elle le feuilleta et s'arrêta sur l'écriture de Loïc Le Marrec. Peut-être l'appellerait-elle, un soir, juste pour échanger quelques mots avec lui, histoire de savoir s'il s'était calmé, et aussi pour recevoir un peu d'air.

— Rien que pour ça, tu es sûre ? dit-elle entre ses dents, sans

pouvoir s'empêcher de sourire.

Elle n'avait pas spécialement pensé à lui depuis cette scène mémorable nocturne sur le trottoir, pourtant une ou deux fois elle s'était surprise à évoquer son prénom, son visage.

Un coup discret frappé à la porte lui fit lever la tête. Jérôme entra, l'air tout réjoui, et vint déposer devant elle une enveloppe contenant des résultats d'analyses.

— Le labo nous a fait passer en priorité, ça concerne le cas Besson. Je ne sais pas si tu as eu le temps de prendre connaissance du dossier mais tu verras, c'est du gâteau !

Décidément, la routine reprenait, elle était à nouveau dans le bain.

— Est-ce que tu es libre ce soir ? ajouta-t-il, plus bas. On pourrait aller manger une côte de bœuf chez...

— Non, désolée, ce soir j'emporte ce tas de paperasses avec moi, j'ai du retard à rattraper. Une autre fois, Jérôme.

Elle avait répondu d'un ton un peu sec, mais elle n'avait aucune envie d'une soirée romantique. Et de toute façon, elle ne mentait pas, demain matin au plus tard elle connaîtrait l'ensemble des dossiers par cœur. Essayant d'ignorer la tête déconfitée de Jérôme, elle ajouta, plus gentiment :

— Mais pour l'instant, il faut que j'y aille, le patron m'attend...

Il ne fit pas de commentaire et sortit le premier.

Enseigner la biologie à Paris ne tentait pas beaucoup Loïc, mais le poste intéressant que lui offrait de nouveau l'IFREMER, à Nantes, l'éloignerait considérablement de Pierre. À tout prendre, mieux valait encore la capitale, où son fils serait peut-être heureux de venir le rejoindre certains week-ends.

En rédigeant son CV, il avait bien été obligé de constater que ses diplômes et son expérience professionnelle lui permettraient de retrouver une situation sans difficulté, pourtant il n'avait envoyé ses courriers qu'à contrecœur. La parenthèse de quelques mois vécue à Kerloc'h n'avait rien résolu pour lui, il se posait autant de questions qu'au premier jour. Près de Tristan, et les pieds dans la boue, il s'était senti plus à sa place qu'il ne l'avait jamais été à Brest. Mais désormais, à cause d'Artus, sa place n'existait plus nulle part, le remède s'était révélé pire que le mal.

La seule certitude de Loïc était qu'il ne devait pas abandonner la

reconquête de son fils, surtout pas maintenant. Ils avaient repris l'habitude de se téléphoner, et Pierre se montrait beaucoup moins réticent qu'au moment du divorce. Peut-être commençait-il à faire la part des choses, peut-être s'apercevait-il qu'il avait besoin de son père ? Loïc devait absolument rester disponible pour lui, or ce n'était pas en allant s'installer à des centaines de kilomètres qu'il y parviendrait.

Au milieu de ces contradictions, Loïc essayait de ne pas penser à Artus. Ni à sa mère. Jusque-là, il avait réussi à se taire, il ne s'était même pas confié à Tristan mais il savait que celui-ci attendait une explication. Comment justifier son départ alors qu'il n'avait réglé aucun de ses problèmes personnels ? Son frère était trop intelligent pour accepter un mauvais prétexte... Sauf que ce n'était pas tout à fait son frère. Une idée surréaliste, absurde.

Dans la grande salle qui occupait la moitié de la maison des bois, Tristan gardait précieusement, accrochée au mur, une photo de leur mère. Sur ce cliché, elle était assise au bord d'un champ de blé, ses yeux clairs levés vers le soleil, avec une main en visière et un sourire éblouissant. Une femme heureuse, radieuse. Une très belle femme, qui bien sûr aurait pu séduire, avoir des amants, mais c'était si peu concevable ! Tout comme il était unimaginable qu'elle ait eu une liaison, qu'Artus l'ait appris... Et avec qui ? Un voisin, un ami, un employé ? Non, aucun de ces scénarios ne tenait debout. Quant à ses voyages... Elle n'avait quitté Kerloc'h qu'une fois, pour un séjour dans le Midi avec Yann et Gaëlle. En quelle année ?

Debout devant la photo, Loïc fit un rapide calcul. Il était né au printemps 1967 ; si les vacances en question avaient eu lieu en 1966, il tenait un début d'explication. Sa mère avait-elle profité de cette unique villégiature pour commettre un adultère ? Peu probable, mais pas impossible... Il lui fallait une certitude, pourtant il ne se voyait pas aller demander des dates précises à Artus. Quant à Yann, s'il n'avait que trois ans à l'époque, il ne s'en souviendrait pas, et Gaëlle encore moins. Tristan était arrivé bien après, en 1970. Sa naissance correspondait-elle à une réconciliation entre leur mère et Artus ? En tout cas, celui-ci avait manifesté à Tristan la même affection paternelle qu'à ses deux aînés. Seul Loïc semblait lui poser un problème, et pour cause... Différent physiquement, avec ce regard d'eau claire qu'il tenait de sa mère, différent intellectuellement, avec son incroyable aptitude aux études, Loïc avait sans doute été pour Artus le rappel quotidien de ce qu'il aurait voulu oublier. De quoi lui gâcher la vie, selon son expression.

Donc, le plus urgent était de vider les lieux, de ne plus croiser son « père ». Et aussi d'abandonner l'idée d'avoir subi une injustice, alors

qu'il s'agissait d'une vengeance. Désormais, Loïc avait le choix entre regarder Artus autrement et ne plus jamais lui adresser la parole.

Au milieu du chaos, il aurait aimé pouvoir se raccrocher à quelque chose, et il avait attendu en vain un appel de Sabine. Il pensait plus souvent à elle qu'il ne le souhaitait, étonné de l'importance qu'elle avait prise dans sa tête malgré son refus sans équivoque. Parce qu'elle lui avait laissé noter un numéro de téléphone dont elle ne comptait probablement pas se servir ? Il n'avait aucun moyen de la joindre, aucune raison valable de la harceler davantage. D'ailleurs, elle était à Paris, et lui ne savait toujours pas où il allait atterrir d'ici à quelques jours. Il *devait* prendre une décision mais n'y parvenait pas. D'une certaine manière, quitter Kerloc'h le désespérait, et il ne comprenait pas pourquoi. Ni pourquoi il avait tant de mal à reconstruire son existence. Jusque-là, les engagements ne lui avaient pas fait peur, il n'avait quasiment pas connu le doute, et aujourd'hui il hésitait, irrésolu, inquiet. Avait-il désiré, même de manière inconsciente, rester là, au milieu des siens et s'intégrer à eux ? Une sorte de retour à l'enfance, qu'Artus ne lui avait pas permis. Son refuge ne se trouvait pas derrière les murs épais du manoir, pas davantage dans la maison des bois de Tristan.

Il se détourna de la photo, devant laquelle il était resté longtemps immobile. Sa mère n'avait pas jugé nécessaire de lui parler avant sa mort, pourtant il s'était souvent tenu à son chevet durant les derniers mois de sa maladie. Lorsqu'il venait la voir, Artus les laissait seuls, Loïc s'en souvenait parfaitement. À dessein ? Et aujourd'hui, l'angoisse diffuse qui l'empêchait de trouver sa voie était-elle le résultat de toutes ces années de silence, de rancœur ? Était-il possible qu'il ait perçu le malaise de ses parents et que, depuis toujours, il se soit senti à l'origine de cette faille entre eux ? Car malgré l'image du couple uni et toujours très amoureux, ils échangeaient parfois des regards aigus ou des phrases inachevées dès qu'il était question de Loïc.

Tristan ouvrit si brusquement la porte qu'une rafale de vent fit voler les rideaux.

— Quel temps affreux ! ronchonna-t-il en s'ébrouant.

Il enleva son ciré, sa casquette, ses bottes boueuses.

— Il reste du café ?

— Oui, plein...

Tristan lui adressa un sourire chaleureux et le suivit jusqu'à la cuisine.

— J'ai passé la matinée à rédiger des courriers et à téléphoner, mais je n'aurais pas dû te laisser tomber, s'excusa Loïc. Si tu as besoin

d'un coup de main cette après-midi, pas de problème.

— Non, il n'y a rien à faire sous cette pluie.

Loïc versa du café dans deux bols tandis que son frère jetait un coup d'œil à la pile d'enveloppes posée sur un coin de la table.

— Tu as trouvé un travail ?

— Plusieurs, mais je n'ai rien signé pour l'instant.

— Tu pars toujours la semaine prochaine ?

— Quoi qu'il arrive, oui.

— Eh bien, tu vas me manquer ! Je préfère ta compagnie à celle d'Elias, et tu t'es révélé plus efficace que lui.

Amusé, Loïc toisa son frère. Même s'il exagérerait, c'était un compliment appréciable, et effectivement ils s'étaient très bien entendus tous les deux.

— Tu me manqueras aussi, dit-il à mi-voix.

Tristan baissa la tête, considéra son bol vide une seconde, puis lâcha d'une traite :

— Si tu m'expliquais pourquoi tu t'en vas comme ça, je serais soulagé. Je ne sais pas par quel bout te prendre mais je te connais assez pour deviner que tu as un problème. Papa t'a flanqué dehors, c'est ça ?

— Pas tout à fait.

Loïc prit le temps de verser de nouveau du café, de pousser le sucrier vers son frère. Celui-ci avait relevé la tête et le considérait avec une expression interrogative.

— Après mon départ, il vous racontera ce qu'il veut, alors autant que je te dise la vérité. D'autant plus que je ne crois pas pouvoir jamais revenir ici...

— *Jamais* ? Pourquoi ? Tu plaisantes, j'espère ?

— Je ne suis pas son fils. Donc, pas vraiment ton frère non plus.

Formuler cette simple phrase avait demandé un réel effort à Loïc. Il se mordit les lèvres, incapable d'ajouter quoi que ce soit, et se détourna pour échapper au regard effaré de Tristan.

— Attends... Je rêve, là ? Il t'a raconté quoi ? Que tu ne serais pas son fils ? Bordel, il est bon à interner !

D'un geste furieux, Tristan repoussa son bol, qui se renversa.

— Maman avait des amants ? Elle allait se rouler dans la paille chez les voisins ? C'est dément ! Papa l'adorait, il en était dingue, qu'il

ne vienne pas prétendre le contraire aujourd'hui ! Et il aurait supporté qu'elle le trompe ? Tu l'imagines en mari cocu et content de l'être ? Loïc, tu n'as pas gobé une connerie pareille ?

Son désarroi, comme sa colère, avait quelque chose de réconfortant, cependant Loïc ne voulait ni se laisser émouvoir ni se faire consoler.

— Je n' imagine rien de précis, il ne m'a pas donné de détails. Mais crois-moi, c'était criant de vérité, il ne l'a pas inventé. Et dans ces conditions, je suis carrément indésirable depuis toujours, à la rigueur je peux le comprendre.

— Tu es bien arrangeant ! explosa Tristan. Parce que même si c'est vrai, te le balancer en pleine gueule, à trente-sept ans, je trouve ça dégueulasse !

Brillant de rage, son regard scrutait Loïc dans l'attente d'une réaction.

— Je suis le premier à qui tu en parles ? ajouta-t-il, un ton moins haut.

— Oui. Laisse Gaëlle et Yann en dehors de ça pour l'instant. Tu les mettras au courant plus tard, je voudrais avoir réglé ma situation d'abord.

— Tu vas aller vivre Dieu seul sait où et tu ne reviendras pas à Kerloc'h, c'est bien ça ? Pense à nous téléphoner de temps en temps !

— Tristan...

Son frère se leva d'un bond, hésita, puis finalement se contenta d'aller chercher une éponge. Il se mit à nettoyer la table, évitant de regarder Loïc.

— En tout cas, chez moi, tu seras toujours le bienvenu. Gaëlle va m'arracher les yeux quand elle saura. Elle et moi ne sommes pas toujours d'accord avec papa, pour des histoires de boulot, mais là c'est différent, c'est grave, je ne crois pas qu'on puisse accepter de...

— Vous ne ferez rien du tout, ni elle ni toi. À quoi bon ? Pour le plaisir de se disputer ? Vous êtes ses enfants, il vous aime et ça se voit.

Chaque phrase le mettait un peu plus à l'écart du camp de ses frères et de sa sœur. Le camp Le Marrec, celui d'Artus. Pendant deux ou trois secondes, Tristan le dévisagea avec une expression d'infinie tristesse.

— Au moins, murmura-t-il, ne pars pas sans me dire au revoir. Je veux savoir où te trouver.

Il releva sa manche pour jeter un coup d'œil sur sa montre.

— Tu as rendez-vous avec elle ? s'enquit Loïc.

À plusieurs reprises, son frère avait revu Soizic, la jeune fille rencontrée à l'*Admiral Benbow*, à Lorient. Très discret quant à ses sentiments, il avait seulement avoué qu'elle lui plaisait de plus en plus et que, au bout du compte, Internet avait du bon.

— On doit déjeuner ensemble à Plouay.

— Aux *Trois Châteaux* ? Emmène-la plutôt au gîte de Lanvaudan, ce sera plus romantique.

Tristan esquissa un sourire embarrassé qui lui donna aussitôt l'air d'un tout jeune homme.

— Nous n'en sommes pas là, mais...

Comme il n'achevait pas, Loïc se leva à son tour et lui donna une claque affectueuse sur l'épaule.

— Va te changer !

L'amour était ce qui pouvait arriver de mieux à Tristan, et Loïc éprouvait assez de tendresse à l'égard de son frère pour être capable de s'en réjouir malgré ses propres problèmes. Il le suivit des yeux tandis qu'il quittait la cuisine en hâte, puis son regard effleura la pile des lettres prêtes à être postées. L'une d'entre elles allait régler son sort, il était prêt à s'y résoudre, mais avant d'affronter un avenir immédiat qui l'angoissait, il décida de faire une ultime tentative pour donner un sens à son existence. Après tout, il n'avait plus rien à perdre.

Adossée à la petite fenêtre donnant sur le boulevard Voltaire, Sabine observait ses hommes sans indulgence.

— Vous avez pris l'habitude de vous la couler douce, on dirait !

Elle rageait de voir son équipe piétiner dans une affaire qui aurait dû être réglée depuis longtemps.

— Quand vous avez un rapport à rédiger, c'est le soir même, pas le lendemain matin. Et ceux qui veulent s'en tenir aux trente-cinq heures n'ont qu'à se montrer deux fois plus performants ! Dernier point, je refuse de patienter jusqu'à perpète pour les résultats du labo, débrouillez-vous, bousculez vos collègues s'il le faut mais accélérez les procédures.

Tout en parlant, elle remarqua que Jérôme ne l'écoutait pas, les yeux fixés sur une énorme gerbe de roses qu'un planton avait déposée sur son bureau juste avant la réunion. À côté de cette débauche de

fleurs, le bouquet offert la semaine précédente par ses hommes semblait d'autant plus dérisoire qu'il était déjà fané dans son vase. Bien entendu, elle n'avait pas pensé à changer l'eau ou à couper les tiges.

— Si ce que je raconte ne vous intéresse pas..., dit-elle en haussant le ton.

Jérôme releva la tête et soutint son regard. Il devait se demander, exactement comme elle, qui était l'expéditeur.

— Oui, c'est à vous que je parle, poursuivit-elle en s'adressant à Jérôme. C'est quoi, cet excès de vitesse sur les berges ? Vous poursuiviez quelqu'un ? Une voiture de chez nous flashée à cent trente, ça la fout mal !

Ironique, elle agita la note interne qu'elle avait reçue le matin même.

— Vous étiez au volant, Morillon ?

Elle l'appelait toujours par son nom de famille, pour ne faire aucune différence avec les autres, mais elle le vit tiquer.

— Aujourd'hui, même un ministre peut se faire verbaliser, alors tenez-vous tranquilles. La prochaine fois, Morillon, si vous vous sentez trop nerveux, laissez votre coéquipier conduire. Ce sera tout pour ce matin, merci.

Jérôme fut le premier à se détourner et à sortir. Personne n'avait la place de s'asseoir dans le trop petit bureau de Sabine, aussi ce genre de brève réunion informelle s'effectuait-elle debout. Les vraies séances de travail avaient lieu dans une pièce plus spacieuse, située de l'autre côté du couloir, où se trouvaient une table de conférence, des tableaux blancs, des plans détaillés de Paris, de l'arrondissement et du quartier.

Sabine s'approcha de la gerbe de fleurs pour y chercher une éventuelle carte de visite. Qui pouvait lui envoyer quelque chose d'aussi imposant ? Sûrement pas le préfet de police, même si elle entretenait des rapports très courtois avec lui ! D'ailleurs, elle était persuadée de n'être qu'une exception destinée à donner bonne conscience à toute la hiérarchie. En lui accordant son grade de commissaire divisionnaire, ces messieurs avaient donné la preuve de leur largesse d'esprit et ainsi démontré que les femmes pouvaient accéder aux plus hautes fonctions dans la police. Au même titre qu'il existait une – et une seule – femme pilote de chasse dans l'armée. Pour la vitrine.

Elle trouva une minuscule enveloppe blanche contenant un bristol d'Interflora, avec trois initiales : L.L.M.

— Loïc Le Marrec..., marmonna-t-elle. Quel idiot !

C'était forcément lui, elle n'avait pas besoin d'interroger le fleuriste pour en avoir confirmation. Elle écarta le papier cristal, considéra pensivement les superbes roses rouges. Très bien, elle allait donc se servir de ce fichu numéro de téléphone pour le remercier. Et lui dire de ne pas recommencer, en tout cas pas à l'adresse du commissariat ! D'ailleurs, elle allait les emporter chez elle, pas question de les laisser encombrer son bureau ni provoquer des commentaires. Elle prit son portable, bien décidée à ne pas passer par le standard pour ce genre de communication.

— Ici, docteur Le Marrec, vous seriez absolument libre de poursuivre n'importe quelle recherche fondamentale. Les crustacés nous intéressent parce qu'il s'agit d'une espèce non menacée...

Chaleureux, persuasif, le directeur du laboratoire avait laissé Loïc visiter les somptueuses installations dans leurs moindres détails.

— Comme vous le savez, et sans doute mieux que moi, le chitosan extrait de leur carapace a des propriétés antibactériennes, ce qui pourrait lui faire rejoindre un jour la grande famille des antibiotiques.

Avec un enthousiasme communicatif, il poursuivit son exposé, manifestement décidé à convaincre Loïc.

— Les molécules chimiques mises au point par les algues, les poissons ou les mollusques pour se défendre seront les médicaments de demain. Il s'agit d'un domaine d'investigations sans limite ! Nous disposons de capitaux très importants, ce qui permet à nos chercheurs de travailler dans les meilleures conditions. Vous avez eu la liste des collaborateurs de la maison, que vous devez tous connaître, au moins de nom ?

— La plupart d'entre eux, oui, admit Loïc.

En recevant le dossier, il avait été impressionné par la qualité de l'équipe en place ainsi que par l'ambition du programme de recherche. Que le laboratoire soit en partie financé par un puissant groupe industriel américain ne le gênait pas outre mesure, sachant à quel point les scientifiques étaient chouchoutés de l'autre côté de l'Atlantique. Non seulement très bien payés, mais surtout respectés pour leurs travaux. Et l'idée de ne pas avoir à remplir une demande en dix exemplaires chaque fois qu'il aurait besoin de quelque chose le séduisait. De toutes les propositions reçues, celle-ci était de loin la plus excitante.

— Je n'exige pas de réponse rapide, vous pouvez réfléchir aussi longtemps que vous le souhaitez... ou bien nous rejoindre demain matin ! De vous à moi, votre cursus a littéralement fait saliver le P.-D.G., qui espère beaucoup de notre entretien. Il n'y a qu'un détail... Est-ce que je peux me permettre de vous demander ce qui vous a poussé à quitter l'IFREMER ?

— Mon divorce.

— Je vois. Eh bien, du moment qu'il ne s'agissait pas d'un problème professionnel... Navré pour vous.

Loïc haussa les épaules, persuadé que son interlocuteur s'était largement renseigné à son sujet avant leur rendez-vous, mais sa carrière ne comportait pas le moindre faux pas, il pouvait se permettre d'être exigeant lui aussi.

— Qu'advient-il des découvertes effectuées ici ? se borna-t-il à dire.

L'autre éclata d'un rire réjouï, comme s'il avait attendu cette question avec impatience.

— Je savais que ce serait l'une de vos préoccupations majeures, docteur Le Marrec ! Rassurez-vous, vous ne vous vendrez pas à l'ennemi si vous acceptez notre offre. Les Français ont de gros intérêts chez nous, il s'agit d'un partenariat entre deux géants de l'industrie pharmacologique, du moins pour l'application commerciale. Mais vous serez tout à fait libre de travailler sur ce qui vous passionne, sans aucune restriction. Un scientifique heureux est forcément productif, même là où on ne le prévoyait pas, c'est la philosophie de la direction du groupe. Si vous voulez un trois-mâts ou un sous-marin pour aller étudier de près les crabes, personne ne vous contredira, vous aurez le bateau, l'équipage et les plongeurs dans la minute. Je parle sérieusement. Nous ne discutons jamais les idées ou les besoins de nos savants. J'ai fait refaire tout un étage du labo 2 l'année dernière pour le mettre en conformité avec le désir de nos chimistes.

Loïc le dévisagea, un peu interloqué. Jamais, nulle part, on ne lui avait tenu ce genre de discours.

— C'est plutôt alléchant, finit-il par reconnaître.

Quitte à retrouver une situation, celle-ci semblait idéale, même s'il allait devoir, à nouveau, s'enfermer entre quatre murs. Situé à quelques kilomètres de Concarneau, sur le littoral, l'ensemble des bâtiments et annexes de la société occupait plusieurs hectares. On lui proposait d'y diriger un service, d'y conduire un programme à sa guise, que pouvait-il espérer de mieux ?

— Je vous appelle avant la fin de la semaine, décida-t-il.

Le directeur eut un sourire épanoui, apparemment certain d'avoir gagné la partie ; néanmoins il parvint à conserver une certaine réserve pour conclure.

— Nous serons très heureux et très flattés si vous nous rejoignez, docteur Le Marrec.

Loïc retraversa seul le gigantesque hall d'accueil. La perspective de travailler là aurait dû le réjouir alors qu'il éprouvait juste le sentiment d'être pris au piège. Pourquoi donc ? Sur le parking, lorsqu'il remit en service son téléphone portable, il constata que quelqu'un avait cherché à le joindre. Il appuya sur la touche de rappel automatique, persuadé qu'il s'agissait d'une nouvelle offre d'emploi, et fut très surpris de reconnaître la voix de Sabine.

— Je voulais vous remercier pour les fleurs, dit-elle gaiement, même si je n'ai pas très bien compris la raison de votre geste.

— Il y a vraiment besoin d'une raison ?

— Eh bien... Après tout, non ! Quel temps avez-vous, en Bretagne ?

— Grand bleu, parce que je vous entends, mais en réalité il pleut.

— Ah... Ici aussi.

Elle se tut, peut-être déroutée par ce qu'il venait de dire, mais en tout cas pas agressive.

— Je crois que je viens de trouver un emploi, reprit-il, et j'aurais aimé fêter ça. Seriez-vous libre pour le dîner ?

— Ce soir ? Vous plaisantez, vous êtes à des centaines de kilomètres !

— Neuf heures en bas de chez vous ? J'ai juste besoin de savoir où vous habitez.

Le rire clair de Sabine le mit en joie et il mémorisa instantanément l'adresse qu'elle lui donnait.

— Soyez prudent sur la route, il y a des radars partout, ajouta-t-elle avant de couper.

Qu'elle ait accepté aussi facilement le laissait stupéfait. La dernière fois qu'il l'avait vue, à Doëlan, après sa lamentable prestation sur le trottoir, elle s'était pourtant montrée catégorique.

Tout en s'installant au volant de la Porsche, il jeta un coup d'œil à sa montre. Il n'était pas encore midi, il avait le temps de faire le tour des agences immobilières, à Concarneau, pour se donner une idée de

ce qu'il pourrait louer s'il prenait le poste. Au moment où il allait démarrer, son téléphone sonna et il vit le numéro de Kerloc'h s'afficher. Il hésita à répondre, peu désireux de parler à Artus, cependant la curiosité l'emporta.

— Loïc ? C'est Yann. Écoute, je reviens de l'hôpital, papa nous a fait une sacrée frayeur mais ne t'inquiète pas, maintenant tout va bien...

Yann s'interrompt et il y eut un court silence durant lequel Loïc ne trouva strictement rien à dire.

— Tu es toujours là ? Bon, voilà, d'après les toubibs il s'agit d'un problème de diabète, qu'ils ont pu gérer. Tu savais qu'il était diabétique, toi ?

— Non...

— Personne n'en savait rien, et à mon avis lui non plus. Quand je l'ai découvert dans sa chambre, ce matin, il semblait carrément dans le coma, j'ai eu la trouille de ma vie !

Désespéré, Loïc bredouilla quelques mots de circonstance. Il était beaucoup plus bouleversé qu'il n'aurait dû l'être. Artus, dans le coma ? Il essaya de l'imaginer malade, affaibli, et repoussa cette vision avec horreur.

— Bon, je vais y retourner pour lui apporter des affaires, je te tiendrai au courant.

— Veux-tu que je te rejoigne ? proposa spontanément Loïc.

Le mutisme éloquent de son frère le ramena à la réalité et il enchaîna :

— Je suis sans doute la dernière personne qu'il souhaite voir, mais si ça peut t'aider...

— Non, tu es gentil, Tristan est là-bas, et ensuite on se relaiera avec Gaëlle et Marion. D'ailleurs, papa n'a pas besoin qu'on lui tienne la main, il est hors de danger. Mais j'en profite pour te dire que... que quoi qu'il puisse arriver, je ne suis pas d'accord avec lui. Tristan m'a raconté votre... différend. C'est la pire absurdité que j'ai entendue de ma vie entière ! De toute façon, il n'a pas à te traiter de cette manière, malade ou pas. Que les choses soient claires, Loïc, tu es mon frère, un point, un trait, il n'y a rien à ajouter.

La sincérité de Yann acheva de décourager Loïc. Il aurait voulu pouvoir étreindre son grand frère, et aussi se précipiter au chevet de leur père, mais il était désormais, de par la volonté d'Artus, mis à l'écart de la famille.

— Je te rappellerai pour te donner des nouvelles, promet Yann.

Loïc coupa la communication, posa son portable sur le siège passager. Le moteur tournait au ralenti, avec un bruit sourd et rassurant. Sa voiture était l'endroit du monde où il se sentait le mieux, pour l'instant. À défaut d'avoir le droit d'approcher Artus, il décida qu'il téléphonerait au chef de service, à l'hôpital, afin d'obtenir des détails précis. En attendant, il était libre d'aller à Paris ce soir, libre d'oublier ses soucis. L'idée de prendre un avion à l'aéroport de Lann-Bihoué l'effleura une seconde. S'il le faisait, il serait sûrement moins fatigué, mais au cas où l'état d'Artus s'aggraverait, il voulait pouvoir revenir en pleine nuit.

Il démarra doucement, après avoir jeté un dernier coup d'œil, dans son rétroviseur, aux bâtiments du laboratoire.

Devant le refus de sa mère, qui n'envisageait pas de l'accompagner, Pierre avait pris un train. Mais l'état de santé de son grand-père n'était pas vraiment la raison de sa présence à l'hôpital de Lorient, il avait surtout fait le voyage depuis Brest pour offrir à son père une preuve d'affection.

Lors de son unique week-end à Kerloc'h, il avait réalisé un certain nombre de choses concernant les Le Marrec. Entre autres, que se retrouver au milieu d'hommes – ses oncles, son grand-père, son père ou même Elias – présentait un changement notable avec le tête-à-tête imposé par sa mère. Au bout du compte, une atmosphère familiale n'avait rien de déplaisant, au contraire. Couper des arbres en forêt non plus. Et le manoir, d'abord jugé sinistre, était en fait une très grande maison plutôt chaleureuse, rassurante et confortable. Quant aux champs à perte de vue, ils lui avaient laissé une extraordinaire impression d'espace, de sérénité et de liberté.

Dans ce contexte, son père lui était apparu différent. Bien loin du portrait que sa mère brossait de lui depuis un an. Il n'avait rien d'un irresponsable, la tête dans les étoiles, encore moins d'un coureur de femmes, menteur et lâche. Pierre l'avait seulement trouvé grave, presque sombre. Sur la route du retour, le dimanche soir, ils avaient beaucoup bavardé et, arrivés à la pointe Saint-Mathieu, ne s'étaient séparés qu'à regret. Depuis, Pierre cherchait le moyen de se rapprocher un peu de son père, peut-être même de se faire pardonner.

À l'hôpital, il ne trouva que Gaëlle, qui l'interpella depuis la cafétéria où elle était descendue fumer une cigarette.

— Tu viens voir ton grand-père ? Il sera très touché, mais pour le

moment il dort. Si tu veux boire quelque chose, c'est ma tournée...

Il alla chercher un Coca et revint s'asseoir en face d'elle.

— Papa n'est pas là ?

— Ton père ? Non. Tu ne risques pas de le rencontrer ici !

— Pourquoi ?

Ouvrant de grands yeux, il la dévisageait sans comprendre le sens de sa réflexion.

— Petit problème relationnel, marmonna-t-elle.

Elle faillit ajouter qu'il était bien placé pour savoir que tout n'était pas toujours au beau fixe entre les parents et leurs enfants, mais elle y renonça. Agresser l'adolescent alors qu'il avait pris la peine de se déplacer jusqu'à Lorient était stupide. Néanmoins, elle éprouvait le besoin de se défouler sur quelqu'un ou quelque chose, ulcérée par ce que Tristan lui avait appris. Yann lui-même, pourtant le plus modéré de la famille, semblait choqué par les propos que leur père avait tenus à Loïc. Mais il ne lui appartenait pas de mettre Pierre au courant.

— Il est peut-être réveillé, monte... Au troisième, chambre 217.

Tandis que le jeune homme s'éloignait docilement à travers le hall, elle alluma une autre cigarette. Sans le malaise qui avait conduit Artus à l'hôpital, elle aurait volontiers profité de la situation pour faire un éclat. Se débarrasser de ce qu'elle avait sur le cœur concernant l'attitude de leur père vis-à-vis de Loïc et, dans la foulée, annoncer son intention de vivre ouvertement avec Elias. Si elle attendait l'autorisation de ce dernier, elle allait continuer à mentir et à se cacher pour le restant de ses jours, or elle ne le supportait plus. Avoir choisi de rester à Kerloc'h ne faisait pas d'elle une éternelle gamine, elle vieillissait, elle voulait des enfants. Lorsqu'elle voyait Marion serrer Elvire dans ses bras, elle l'enviait presque douloureusement, avec une impression de vide impossible à combler.

— Tu devrais arrêter de fumer, soupira Tristan en s'arrêtant devant sa table. Comment va papa ?

— Bien, d'après son médecin, mais il est de très mauvaise humeur. Être cloué ici le rend fou !

— Je peux monter ?

— Il a déjà de la visite. Pierre est avec lui.

— Pierre ? On ne l'aura jamais tant vu ! C'est Anne qui l'a accompagné ?

— Non, il a pris le train.

— Je me disais, aussi...

Il se laissa tomber sur une chaise à côté de Gaëlle et commanda un café.

— Je suis crevé. Il y a un boulot dément... Je n'imaginais pas le nombre de trucs que papa peut faire dans une journée. Yann met les bouchées doubles, avec Elias, et je me retrouve tout seul. Loïc me manque... Si bizarre que ça paraisse, il abattait beaucoup de travail.

Gaëlle lui jeta un coup d'œil en coin mais s'abstint de répondre. Tristan avait adoré la présence de son frère à ses côtés, et aussi l'héberger dans sa maison des bois, le retrouver après toutes ces années d'absence.

— J'attendrai que papa soit sur pied pour avoir une discussion avec lui, ajouta Tristan, mais je ne peux pas laisser les choses en l'état. Qu'est-ce que nous sommes censés faire, une fois qu'il sera revenu à Kerloc'h ? Ne plus jamais prononcer le nom de Loïc devant lui ? Le rayer de la famille comme s'il n'existait plus ?

Toujours muette, Gaëlle esquissa un geste d'impuissance. Se taire pour Loïc, se taire pour Elias... Ou bien provoquer une querelle dont personne ne sortirait indemne ? En ce qui la concernait, était-elle prête à quitter définitivement Kerloc'h pour cause de désaccord avec leur père ? Et Tristan, jusqu'où irait-il ? Malgré son mauvais caractère, ses défauts, Artus avait bien traité trois de ses enfants, n'hésitant pas à leur faire les donations nécessaires pour les rendre propriétaires de leurs terres et financièrement indépendants : que pouvaient-ils lui reprocher ? Son autoritarisme faisait partie de sa personnalité et lui avait peut-être assuré la réussite là où d'autres auraient échoué, dans un contexte agricole souvent difficile. Chaque fois qu'il imposait à Yann sa manière de voir, la suite des événements lui donnait immanquablement raison. Il ne se trompait guère dans ses choix, ses orientations, au point que la plupart des agriculteurs de la région s'en remettaient à lui. Seule sa volonté lui avait permis de ne pas sombrer après la mort de sa femme, il avait continué à se battre et à travailler pour ses enfants, sans rien exiger d'eux. Le mode de vie qui s'était alors mis en place à Kerloc'h avait été proposé par Gaëlle elle-même, par Tristan, par Yann et Marion. Tous solidaires autour d'Artus, et à ce moment-là Loïc ne faisait déjà plus partie du paysage familial, il s'en était exclu depuis longtemps.

— Je suis d'accord avec toi, Tristan, soupira-t-elle. Seulement il va nous falloir un peu de patience avant de mettre le sujet sur le tapis. Celui-là et certains autres, d'ailleurs...

Elle coinça un billet sous le cendrier avant de se lever.

— Bon, vous êtes assez nombreux pour lui tenir compagnie, je rentre, j'ai du travail aussi.

Du travail, et surtout une impérieuse envie de serrer Elias dans ses bras. Au moins, cette nuit, il ne serait pas obligé de partir avant l'aube, ni de raser les murs.

Artus ébaucha un sourire devant la mine déconfite de Pierre.

— Je suis trop con, marmonna l'adolescent.

— Tu les mangeras.

Les yeux baissés sur la boîte de chocolats qu'il venait de tirer de son sac à dos, Pierre secoua la tête. Il devait se sentir stupide d'avoir choisi des sucreries pour un grand diabétique, mais Artus le trouvait seulement touchant.

— C'est surtout ta visite qui me fait plaisir, je n'ai pas besoin de cadeau.

La phrase n'était pas qu'une formule de politesse, Artus éprouvait une réelle satisfaction à voir le jeune homme debout au pied de son lit, avec son air à la fois embarrassé et inquiet. À défaut d'être le petit-fils d'Artus, il s'agissait tout de même de celui d'Armelle, et elle l'aurait sans doute adoré. Malgré son acné, il ressemblait beaucoup à un curieux mélange de Loïc et de Yann. Un comble !

— Ils vont te garder longtemps ?

— Je ne crois pas, non. Je vais bien.

Sauf qu'il se sentait las, somnolent, vulnérable, mais il ne l'aurait avoué pour rien au monde. Depuis qu'il était cloué dans ce lit d'hôpital, il ne faisait que dormir et méditer, accablé d'une incompréhensible fatigue.

— Les médecins sont des ânes, ajouta-t-il. Assieds-toi cinq minutes, veux-tu ?

Une chose qu'il n'avait proposée à aucun de ses enfants au cours de leurs visites, plutôt pressé de les voir quitter sa chambre. Quoi de pire que cette atmosphère d'hôpital avec ses odeurs abjectes et cette manière odieuse d'infantiliser les malades, surtout à partir d'un certain âge ?

— Je me demandais..., commença Pierre en s'installant tout au bord d'une chaise. Peut-être que je pourrais venir deux ou trois jours à Kerloc'h, pendant les vacances de la Toussaint ? Enfin, si tu es d'accord, et papa aussi...

Mal à l'aise, Artus s'agita un peu dans son lit. Loïc n'avait donc rien expliqué à ce garçon ?

— J'ai trouvé ça vraiment intéressant, la dernière fois, alors je me disais que...

— As-tu vu ton père, ces temps-ci ?

— Non, mais on se téléphone presque tous les jours. Je lui ai expliqué que... eh bien, que j'allais me renseigner à propos du lycée agricole, juste par curiosité...

Les yeux de Pierre ne lâchaient pas Artus, semblant attendre un encouragement. Cette histoire de lycée agricole était tellement stupéfiante, malvenue, absurde qu'Artus se contenta de hocher la tête sans répondre. Loïc n'avait apparemment pas jugé bon de mettre son fils au courant de son départ définitif de Kerloc'h, ni de la querelle familiale. Fermant les yeux une seconde, Artus se rappela la façon dont Loïc avait prononcé : « Tu es ignoble » avant de quitter la grange, de traverser la cour sous la pluie battante, puis de se retourner, à l'autre bout. Le regard qu'ils avaient alors échangé mettait un point final à leur histoire, à trente-huit ans d'amertume. Artus aurait dû être soulagé, or il s'était senti mal. La silhouette immobile de Loïc lui avait semblé pathétique, et l'image d'Armelle s'y était superposée comme le pire des reproches. Depuis, tout le monde se taisait, cependant Artus était persuadé que tout le monde savait. Ils en avaient forcément parlé entre eux, mais voilà, l'incident était trop grave pour être seulement mentionné devant lui, alors ils se cantonnaient dans un mutisme réprobateur dont le seul mérite était sans doute d'empêcher une querelle générale. Et à présent, Pierre espérait une réponse qu'Artus ne pouvait pas lui donner.

— Il a faim ? s'écria la voix bourrue d'une infirmière.

Artus rouvrit les yeux, toisa la femme qui, les mains sur les hanches, venait de l'interpeller. Derrière elle, il aperçut le chariot des plateaux-repas.

— Il aimerait qu'on l'appelle monsieur Le Marrec, c'est son nom, et il n'est pas gâteux ! répliqua-t-il d'un ton cinglant.

Furieux, il se redressa sur ses oreillers. Fatigué ou pas, guéri ou non, il allait rentrer chez lui dès le lendemain, il en avait par-dessus la tête d'être traité en vieillard sénile. Il se tourna vers son petit-fils pour le prendre à témoin, mais Pierre avait mis sa tête dans ses mains et piquait un fou rire en silence.

Au moment de son divorce, Loïc avait signé le protocole d'accord entre les deux parties sans le lire, trop culpabilisé pour songer à protester. Ainsi Anne avait-elle gardé la maison avec tout ce qu'elle contenait, tandis que Loïc louait un studio meublé à Brest. Il n'avait donc strictement rien à lui, même pas un lit ou une bouilloire. Quant au salaire versé par Artus durant les quelques mois où il avait travaillé à Kerloc'h, il ne couvrait pas la pension alimentaire d'Anne et de Pierre.

Muni du contrat qu'il s'était résigné à signer avec le laboratoire, Loïc alla ouvrir un compte dans une banque de Concarneau et y déposa, en guise de garantie, un chèque que Tristan avait absolument tenu à lui faire. Un prêt sans intérêts, remboursable lorsqu'il le pourrait.

Par téléphone, il avait demandé à son ex-femme un peu de patience, mais elle s'était immédiatement braquée. Elle ne comptait pas travailler, elle était restée femme au foyer trop longtemps pour se mettre en quête d'un emploi à son âge, d'ailleurs elle devait continuer à s'occuper de Pierre. Peu désireux de provoquer une nouvelle querelle, Loïc n'avait pas insisté. Heureusement pour lui, le laboratoire avait mis à sa disposition un logement de fonction situé dans un petit immeuble du boulevard Bougainville, le long du port de la Croix. De ses fenêtres, il voyait la pointe de Beg-Meil et, au large, les îles de Glénan. L'appartement était décoré de façon sobre et disposait de tout le confort possible, y compris d'une chambre d'amis qui pourrait servir à Pierre. Loïc s'estima très satisfait, à défaut d'être heureux.

Il n'avait pas revu Sabine depuis leur dîner à Paris, mais il pensait à elle vingt fois par jour sans savoir que faire. Peut-être n'avait-il accepté ce poste de chercheur que pour elle, afin de lui prouver qu'il

n'était ni oisif ni velléitaire ? Et aussi parce qu'il avait besoin d'argent s'il voulait l'inviter souvent au restaurant. Lors du premier tête-à-tête, elle s'était montrée plutôt réservée, gaie mais avare de confidences, l'observant ou l'écoutant avec une attention aiguë qui avait fini par le gêner. Il redoutait d'autant plus son jugement qu'il aurait été bien en peine d'expliquer où il en était de sa vie. La révélation d'Artus le laissait dans un état d'anxiété hébétée. S'il s'était d'abord senti en colère, dégoûté, humilié, il avait ensuite été bouleversé de savoir Artus sur un lit d'hôpital, peut-être en danger, en tout cas fragile. Et après toutes ces années d'indifférence, soldées par un violent affrontement, il constatait qu'il aimait Artus. Il aimait un homme qui prétendait ne pas être son père et qui venait de le rejeter définitivement.

À Sabine, il n'avait rien dit à ce sujet, pour ne pas noircir le tableau. Inutile qu'elle le considère comme un homme à problèmes, il offrait déjà une image assez complexe, il en avait bien conscience. Que pensait-elle de lui et comment pouvait-il lui plaire ? Elle semblait si à l'aise, si indépendante, prête à se moquer de toute tentative de séduction, or il n'avait aucune expérience en la matière. Être amoureux l'étonnait, mais c'était aussi la chose la plus merveilleuse qui lui soit arrivée depuis longtemps. En conséquence, il ne voulait rien brusquer. Au lieu de lui téléphoner chaque jour, ainsi qu'il en mourait d'envie, il se limitait à un ou deux appels par semaine, durant lesquels il s'appliquait à bavarder d'un ton léger en essayant de la faire rire. Il avait remarqué qu'il pouvait lui parler de la Bretagne sans jamais la lasser, ou de son travail de scientifique, pour lequel elle manifestait beaucoup d'intérêt ; toutefois, dès qu'il abordait des questions plus personnelles, elle se déroba. Combien de temps allait durer cette relation trop amicale ? Jusqu'où le laisserait-elle aller s'il devenait plus exigeant ? Il tentait, en vain, de se souvenir de la manière dont il s'y prenait avec les filles lorsqu'il était jeune, à croire qu'il n'y avait eu qu'Anne.

L'hiver s'annonçait très froid et les jours raccourcissaient vite. Enfermé au laboratoire du matin au soir, Loïc reprenait difficilement contact avec son métier, nostalgique dès qu'il songeait à Tristan arpentant ses forêts. L'espace lui manquait, le grand air, la liberté, tout ce qu'il avait redécouvert et savouré auprès de son frère. Artus n'avait pas réussi à le dégoûter de Kerloc'h, il regrettait les chahuts derrière les fourneaux, les feux d'enfer que Yann entretenait dans la cheminée, le sifflement du vent sous les lourdes portes sculptées. Pourquoi avait-il cru détester cet endroit ? C'était là qu'il était né, qu'il avait grandi, et il ne s'y était pas réfugié par hasard quand sa vie avait éclaté.

Ayant carte blanche pour diriger son service de recherche comme

il l'entendait, il prit d'abord le temps de faire la connaissance des gens avec qui il allait collaborer, de s'informer des programmes en cours, de découvrir le matériel de pointe mis à sa disposition, puis il élaborait le planning des mois à venir. Malgré sa bonne volonté, il n'éprouvait pourtant pas grand enthousiasme à l'idée de travailler pour un laboratoire. En quittant l'IFREMER, il avait ressenti une sorte de soulagement qui l'avait poussé à se demander s'il ne s'était pas trompé d'existence en choisissant d'être biologiste. Mais, à ce moment-là, son divorce le minait et justifiait ce genre de questions absurdes. Aujourd'hui, si elles se reposaient, il allait devoir leur trouver une réponse valable.

Certains soirs, mais jamais ensemble, Tristan, Gaëlle ou même Yann et Marion venaient dîner avec lui à Concarneau, comme s'ils refusaient l'ahurissante rupture imposée par leur père. Ils avaient pris leurs habitudes à la crêperie *Le Pennti*, dans la Ville close, où le cidre de Gaëlle figurait sur la carte. Ou bien ils allaient déguster du poisson chez *Armande*, face au port de plaisance. Par eux, Loïc savait qu'Artus était rentré à Kerloc'h et qu'il se portait à peu près bien, malgré un régime strict, sans sel ni sucre, propre à le rendre enragé.

Au début du mois de décembre, Sabine annonça qu'elle venait passer le week-end à Doëlan. Elle invita Loïc à dîner chez elle le samedi soir, précisant qu'elle serait vraiment ravie si Tristan l'accompagnait.

Artus s'arrêta, un peu essoufflé, et se retourna pour contempler le champ qu'il venait de traverser. Une belle terre, parfaitement aérée, saine, riche, qui ne tarderait plus à verdoyer sous la levée des premières pousses. Yann et Elias avaient bien travaillé, Artus pouvait être malade ou absent, Kerloc'h n'en souffrirait pas. Sans s'en apercevoir, il avait passé la main à ses enfants depuis un moment déjà.

À son retour de l'hôpital, il s'était promené un peu partout, à pied ou en 4x4, observant l'exploitation comme s'il la voyait pour la première fois. Sur les chemins forestiers, il avait remarqué le long des parcelles en régénération artificielle les jeunes plants protégés par des manchons. Tristan s'occupait de ses forêts à la perfection, il avait ça dans le sang. Plus loin, dans la futaie, Artus l'avait aperçu en train de marquer des arbres pour l'abattage. D'un petit coup de klaxon, il l'avait salué sans s'arrêter, sachant à quel point son fils détestait être dérangé quand il déterminait ses coupes. Ensuite, il était allé jusqu'aux vergers, où, là aussi, tout était en ordre. Gaëlle avait fait son labour d'automne à l'aplomb des branches et traité les troncs des

pommiers à l'huile blanche.

Du regard, il parcourut le paysage qui s'étendait devant lui : ses champs, immenses, bordés de talus qu'il n'avait jamais arasés, des haies qu'il avait refusé d'arracher parce qu'elles empêchaient le ruissellement des eaux de pluie. Presque partout ailleurs, le bocage avait été détruit pour laisser la place à une culture intensive, une pure folie dont les autres fermiers revenaient enfin, après avoir payé le prix fort.

Sur sa gauche, un peu en hauteur, il distinguait les contours de Kerloc'h. Austère mais élégant, le manoir semblait dresser sa tour carrée face au vent, comme une proue. Artus n'avait rien connu d'autre que cette bâtisse, où tous les Le Marrec étaient nés avant lui. Il en aimait le granit doré, propre au Morbihan, les ardoises bleutées des toitures, les fenêtres étroites, et jusqu'à la girouette vieille de quatre siècles encore en place sur le faîtage. Il s'était donné beaucoup de mal, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour préserver Kerloc'h. Non seulement le maintenir en bon état, mais l'améliorer. Tout comme il avait agrandi l'exploitation en passant de soixante-dix hectares à plus de cent. Et aujourd'hui, il n'avait plus besoin de tenir ce domaine à bout de bras, ses enfants avaient tout naturellement pris le relais. Une vie réussie, en somme, sauf qu'Armelle l'avait laissé seul pour finir la route.

Penser à elle le ramena aussitôt à Loïc. Lui n'était pour rien dans l'œuvre bâtie à Kerloc'h. La terre ne l'avait pas retenu, il était différent, et pour cause...

Avec un soupir exaspéré, Artus se remit en marche. Pourquoi y songeait-il aussi souvent, de manière quasi obsessionnelle ? Il n'aimait pas Loïc, son fils pour l'état civil, et la perspective qu'un jour un morceau de Kerloc'h puisse lui appartenir l'avait souvent fait grincer des dents, néanmoins il se sentait à la fois curieux et inquiet de son sort. D'après Yann, Loïc était installé à Concarneau, il travaillait dans un laboratoire pour un très bon salaire. Somme toute leur dispute avait été positive.

Positive ? Non, impossible de voir les choses sous cet angle, même en s'aveuglant. La dernière fois qu'il était allé sur la tombe d'Armelle, il ne s'était pas attardé, trop coupable pour évoquer le souvenir de sa femme. Si seulement elle avait répondu à ses questions, à l'époque, au lieu de sourire en haussant les épaules ! Croyait-elle qu'il oublierait son incartade estivale et accueillerait le bébé avec joie ? Elle s'était contentée de laisser planer le doute, prononçant juste son prénom avec une nuance de reproche. *Artus...* Comme il aurait voulu l'entendre encore ! *Ne sois pas ridicule...* L'était-il, en mari bafoué,

incapable de réagir de peur de la faire fuir ?

De nouveau essoufflé, il s'aperçut qu'il avait accéléré le pas. Après le décès de sa mère, Loïc s'était dispensé de venir à Kerloc'h, peut-être conscient d'y être indésirable. Au moins, Artus n'avait plus eu à affronter ce regard clair qui lui rappelait trop Armelle. Ah, si seulement il était resté à Brest ! Même s'il ne l'aimait pas, Artus ne souhaitait pas son malheur, jamais il n'aurait parlé sans cette maudite cohabitation forcée.

— Tant pis, à la fin... Je vais aller le voir à Konk-Kerne...

Il avait marmonné le nom breton de Concarneau, tout comme il disait Gwened pour Vannes ou Kiberen pour Quiberon. Il avait été l'un des premiers à se réjouir lorsque, vingt ans plus tôt, les Ponts et Chaussées avaient mis en place une signalisation routière bilingue, en français et en breton. Avec les agriculteurs de sa génération, il le parlait volontiers, peut-être pour le seul plaisir de s'en souvenir et d'égrener des sonorités rocailleuses, à la fois gutturales et chuintées, qui lui rappelaient son enfance. À cette époque-là, il était un petit garçon qui s'ennuyait parce que fils unique. Alors il s'était juré d'avoir une grande famille, qu'Armelle lui avait effectivement donnée. Et en guise de remerciement...

Il rebroussa chemin, contrarié par cette démarche qu'il devait pourtant entreprendre.

— Il n'est pas responsable, il n'a pas demandé à naître...

Loïc n'avait pas été un mauvais gamin, il n'était pas non plus le vilain petit canard de la fable. Et le renier à trente-sept ans était inepte. Ou alors, il devait le faire décemment, pas comme un vieux revanchard aigri.

En passant près de l'étang qui était sans doute à l'origine de ce nom de Kerloc'h, il s'arrêta encore une fois. Ici, il avait appris la pêche à ses enfants. Un peu plus tard, il les avait initiés à la chasse dans les bois. Était-ce dès cette époque que Tristan s'était pris de passion pour les arbres et les forêts ? De quelle manière Artus les avait-il influencés dans leurs choix ? Pour Loïc, il ne se souvenait de rien en particulier. Toujours le nez dans ses livres ? Non, il était plutôt bon tireur avec une carabine, et il adorait aussi la plongée sous-marine, il voulait toujours que sa mère le dépose pour la journée sur une plage, du côté de l'anse du Pouldu. Un goût du littoral qu'Artus ne partageait pas. D'ailleurs, tous ces amoureux de la mer l'agaçaient, lui qui n'appréciait que l'intérieur des terres, son Argoat, pays de bois, de landes et de cultures, avec ses chemins étroits, ses rivières encaissées, ses chapelles isolées, son mystère... Par quelle aberration la terre de Bretagne était-elle réputée ingrate ?

Il leva la tête et contempla un moment le ciel sombre. Il n'était pas en paix avec lui-même, il le savait. Ni avec lui ni avec ses enfants, ses *vrais* enfants. Comme prévu, aucun des trois n'avait osé l'aborder de front. Il surprenait parfois des regards lourds de reproche, les entendait prononcer entre eux le prénom de Loïc, mais personne ne lui avait demandé d'explication. De toute façon, il n'aurait pas été en mesure de leur en donner. Cette histoire l'épuisait, il ne se sentait nullement soulagé d'avoir rompu le silence, et de temps à autre quelque chose qui ressemblait à une crise de conscience l'empêchait de trouver le sommeil.

Sabine sortit du four les galettes de rougets au romarin, tandis que Tristan débouchait la bouteille de muscadet.

— Asseyez-vous vite ! dit-elle en posant le plat sur la table.

Elle avait dressé le couvert dans la cuisine, où ils étaient un peu à l'étroit mais qui était devenue sa pièce favorite. Repeinte en jaune pâle, avec une table ronde en châtaignier foncé au brou de noix et une cuisinière en fonte à l'ancienne, il y régnait une atmosphère très chaleureuse. Les portes coulissantes d'un lit clos, dénichées chez un brocanteur de Bannalec, lui avaient permis de changer la façade des placards, et quelques belles faïences de Quimper ornaient les murs. Elle adorait se tenir là, surtout en hiver, occupée à essayer de nouvelles recettes de poisson ou seulement accoudée devant la fenêtre, perdue dans la contemplation du port.

Tristan prit place à sa droite et Loïc à sa gauche. Jusque-là, ce dernier avait gardé le silence, laissant parler son frère, qui était pourtant le plus timide des deux.

— C'est un peu cavalier de vous recevoir dans la cuisine, mais le reste de la maison est plus ou moins en travaux.

Décidée à tout refaire, petit à petit, elle avait déjà bien travaillé durant ses longues semaines de congé forcé. Avant de repartir pour Paris, elle s'était mise d'accord avec un peintre qui venait dans la semaine, et elle espérait que tout serait achevé avant l'été. Déjà, la maison était plus gaie, plus claire que du temps de ses grands-parents, mais sans avoir rien perdu de son attrait.

— À Kerloc'h, c'est la même chose, on finit par vivre uniquement dans la cuisine et c'est très bien comme ça, affirma Tristan.

— Une cuisine de manoir, j'imagine que ça fait une sacrée différence, ironisa Sabine. D'après Loïc, vous êtes tous de fins

cuisiniers ?

— Absolument incapables de mitonner quelque chose d'aussi succulent que vos rougets...

Elle sourit et se tourna vers Loïc, qui demeurait muet. Il semblait grave, presque intimidé d'être là. Parce qu'elle avait invité Tristan ou parce qu'il songeait à cette nuit où il s'était ridiculisé en venant l'espionner ? Depuis, ils avaient dîné ensemble deux fois à Paris, sans qu'elle l'invite à monter chez elle et sans qu'il le demande.

— Vous êtes préoccupé par votre nouveau poste ? s'enquit-elle gentiment.

— Non, pas du tout, ça se passe très bien... J'ai juste un peu de mal à me remettre dans le bain, à trouver mes marques. C'est un laboratoire de pointe, théoriquement les chercheurs y sont heureux.

— Mais pas vous ?

— Je ne suis pas ravi de rester enfermé. J'avais oublié.

Tristan observait son frère d'un air compatissant et elle eut envie de rire. Même s'il était discret sur ses titres universitaires, elle savait Loïc bardé de diplômes. Regrettait-il vraiment d'être redevenu un scientifique en exercice plutôt qu'un apprenti bûcheron ? Il parlait avec nostalgie de ces quelques mois passés en forêt mais n'expliquait pas pourquoi il y avait mis un terme. Sous son apparence d'homme calme, sûr de lui, elle devinait ses doutes, peut-être même une faille assez profonde pour être volontairement dissimulée. Et à présent qu'elle voyait les deux frères ensemble, elle commençait à comprendre ce qui l'attirait malgré elle chez Loïc. Si Tristan possédait un charme fou, il était néanmoins tout d'une pièce, franc, sans ombre, juste un peu empêtré dans sa timidité. Loïc semblait plutôt un mélange de force et de fragilité, prêt à se remettre en question ou à changer de vie s'il le fallait. Exactement comme elle.

Elle le laissa débarrasser les assiettes et les poser dans l'évier. Il évitait de l'observer, ne cherchait pas à faire valoir une pseudo-complicité sous prétexte qu'ils avaient dîné deux fois en tête-à-tête. Mais quand il se retourna, leurs regards se croisèrent et elle eut la brusque certitude qu'il était authentiquement amoureux d'elle. Cette constatation lui procura une bouffée de joie tout à fait inattendue. Le genre de sensation jamais éprouvée avec Jérôme ou un autre, en tout cas elle n'en avait pas souvenir. Troublée, elle s'affaira à servir sa frigousse de Rennes, un pot-au-feu à base d'artichauts dont elle était généralement très fière.

— Vous savez faire ça aussi ? s'étonna Tristan. Vous êtes vraiment bonne à marier !

— Et votre amie d'Internet ? répondit-elle du tac au tac.

— Soizic ? Personne ne prépare les coquilles Saint-Jacques ou les homards comme elle. D'ailleurs, j'espère bien l'épouser. Pas pour sa cuisine, c'est juste un bonus, mais parce qu'elle est formidable.

Il était si sérieux en disant ces mots que Sabine éclata de rire.

— Quelle merveille ! Félicitations...

— Tristan ? Tu vas le faire ? J'aurais aimé être le premier au courant...

Apparemment, Loïc tombait des nues, contemplant son frère avec stupeur.

— Tu l'es, affirma Tristan. Je viens de me décider à la seconde.

— Mais tu la connais à peine !

— Et alors ? Tu sais, ses parents sont de Judicarre, à un jet de pierre de Kerloc'h, on aurait pu se rencontrer beaucoup plus tôt.

Sabine suivait leur échange avec intérêt, amusée de les sentir si proches, si concernés l'un par l'autre.

— Tu seras mon témoin, vieux, c'est toi qui m'as poussé.

Elle revit l'air emprunté de Tristan, assis à une table de l'*Admiral Benbow*, face à une fille assez insignifiante. L'amour l'avait-il transformée, rendue jolie ? Elle s'étonna de penser des choses pareilles, elle qui était si peu sentimentale. Les deux frères continuaient de s'apostropher en plaisantant et elle en profita pour goûter sa frigousse. Tout à l'heure, lorsqu'ils seraient bien rassasiés tous les trois, elle servirait des fromages purement bretons, du saint-paulin et du crémet nantais. Elle avait envie que la soirée se prolonge, envie de les entendre parler d'eux et de les voir dévorer. Dehors, la pluie battait les fenêtres au rythme des bourrasques, comme si une tempête était en train de se lever. Les bateaux devaient s'agiter dans le port et les pêcheurs ne partiraient sans doute pas demain matin.

Alors qu'il tendait le bras pour prendre un morceau de pain, Loïc frôla sa main. Sa présence, juste à côté d'elle, lui parut soudain une chose importante, réjouissante, excitante.

Ils s'étaient donné rendez-vous devant le musée de la Pêche, dans la Ville close. Au téléphone, Artus avait été peu loquace, ne prenant même pas la peine de préciser la raison de leur rencontre.

Loïc arriva avec quelques minutes de retard, retenu plus longtemps

que prévu par une réunion des chefs de service, au laboratoire. Comme il n'avait pas eu le temps de se changer, il portait toujours son costume et sa cravate sous son manteau bleu marine, se sentant vaguement déguisé. De loin, il aperçut Artus qui faisait les cent pas, vêtu d'une parka et d'un pantalon noirs. Il n'avait pas l'allure d'un fermier, ni celle d'un citadin, il possédait une aisance naturelle, accentuée par ses cheveux blancs et son teint mat d'homme vivant au grand air. Loïc estima qu'il avait un peu maigri, néanmoins il semblait en forme.

— J'espère que je ne t'ai pas fait trop attendre, j'avais beaucoup de travail aujourd'hui...

Artus commença par le regarder droit dans les yeux puis, d'un geste lent, délibéré, il lui tendit la main.

— Bonsoir, Loïc.

La gêne entre eux, inévitable, les rendait aussi nerveux l'un que l'autre.

— On marche un peu ? proposa Artus.

Ils se mirent en route côte à côte, remontant la rue Vauban face au vent glacé. À cette saison et à cette heure, les promeneurs se faisaient rares, alors qu'en été la Ville close était prise d'assaut.

— Tu es content de ton travail ?

La question était de pure forme et Loïc l'éluda, pressé de découvrir la raison qui avait poussé Artus à se déplacer jusqu'à Concarneau pour le voir.

— Bon, je suppose que je te dois quelques explications, je suis venu te les donner.

Loïc s'arrêta net. Pris de court, il enfouit d'abord ses mains dans les poches de son manteau, leva les yeux vers les remparts, puis secoua la tête.

— Tu n'es pas obligé, on peut en rester là.

Il imaginait très bien ce que cette démarche coûtait à Artus, et il l'en dispensait d'autant plus volontiers qu'il n'était pas certain de vouloir en apprendre davantage.

— Non, répliqua Artus d'un ton tranchant, c'est trop important pour toi, tu as le droit de savoir. Mais, en réalité, il n'y a pas grand-chose... Ta mère ne m'a jamais... jamais rien dit, en fait. Elle était en vacances dans le Midi.

Comme si cette précision suffisait, Artus s'interrompit. Durant quelques instants, il n'y eut que le sifflement du vent s'engouffrant

dans les ruelles autour d'eux. Peu après, un commerçant baissa bruyamment son rideau de fer.

— Et ensuite ? murmura Loïc.

— À son retour, elle était différente, alors j'ai compris ce qui était arrivé. Voilà. Nous aurions pu nous séparer ou... Je ne l'ai pas voulu, je l'aimais. Ma rancune, c'est sur toi que je l'ai reportée, il me fallait un bouc émissaire. Honnêtement, j'ai essayé de ne pas le montrer, mais je ne pense pas y être arrivé, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

La spontanéité de sa réponse fit pâlir Artus.

— C'était difficile, se défendit-il.

— Quoi ? Marcher sur ton orgueil ? Pardonner ?

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'être trahi ! explosa Artus. Personne ne te l'a jamais fait, c'est toi qui l'as fait à ta femme, ne parle pas de ce que tu ne connais pas !

Soudain, ils se dévisageaient en ennemis, au bord d'une nouvelle colère qui allait forcément les déchirer. Loïc fut le premier à se reprendre, à baisser le ton.

— Qu'est-ce qu'elle t'a avoué exactement ?

— Rien du tout.

— Rien ?

— Pas un mot, non.

Désarmé, Loïc ne comprenait pas. Il se racla la gorge, prit une profonde inspiration.

— Donc, tu n'es pas certain de...

— Si, je le suis !

— Comment ?

— Je n'ai qu'à te regarder.

— Mais ce n'est pas suffisant, ce n'est pas une preuve, papa !

Le dernier mot lui avait échappé, il n'aurait pas dû le prononcer, il se l'était promis en venant.

— Je n'ai pas besoin de preuve, articula Artus avec effort.

— Moi, oui ! Tu veux toujours mon avis de scientifique, eh bien je te le donne : va au bout de ta conviction, faisons une recherche ADN, et ensuite tu pourras me traiter en paria sans regret !

De l'autre côté de la rue, un homme qui se hâtait leur jeta un coup

d'œil intrigué en passant.

— Il n'en est pas question, lâcha Artus entre ses dents.

Un long silence les sépara, puis Loïc fit demi-tour et repartit vers les ponts pour sortir de la Ville close.

— Ne fuis pas toujours ! Il y a autre chose...

Artus le rattrapa, le prit par le bras.

— Ton fils est un gentil garçon. Lui, je l'aime bien.

Éberlué, Loïc mit quelques instants à réaliser ce que signifiait cette phrase, sibylline et pourtant cruelle.

— Oh, mais je ne t'empêche pas de le voir, après tout, tu es son grand-père, même si ce n'est que pour l'état civil !

Cette fois, il s'éloigna à grandes enjambées, sans se retourner, espérant que c'était juste le vent glacé qui lui faisait monter les larmes aux yeux.

Elias donna un violent coup de pied dans une motte de terre avant de poursuivre rageusement son chemin. Gaëlle était folle de croire qu'il allait céder au chantage ! Même en mettant les choses au mieux, Artus le jetterait dehors, surtout en ce moment où il n'était pas à prendre avec des pincettes. Entre le régime strict infligé par Marion – qui suivait à la lettre les ordres des médecins – et son conflit avec Loïc, il donnait l'impression d'être toujours sur le point d'exploser. Alors, si sa fille venait lui expliquer qu'elle était amoureuse d'Elias...

Le pire serait l'instant des révélations, qui ne se feraient pas en douceur. Comment Gaëlle réagirait-elle en apprenant qu'Elias avait été en prison ? Condamné pour avoir tabassé son propre père, c'était tout simplement impensable chez les Le Marrec. Enfin, ceux de Kerloc'h... Difficile d'imaginer Loïc ou Tristan frappant Artus ! Et si, malgré tout, elle parvenait à l'absoudre, jamais elle ne lui pardonnerait son silence. Pourquoi ne lui avait-il rien raconté ? Par peur de la perdre, évidemment... À présent, il était coincé, pris à la gorge. « Tu parles ou je te quitte. Tu as peur de lui ? Je peux y aller seule ! » Pour la énième fois, il avait essayé de la raisonner mais elle ne voulait plus rien entendre. Était-ce sa manière à elle de se venger d'Artus ? Elle ne se remettait pas du départ de Loïc, de la manière dont il avait été rejeté, pourtant c'était bien ce qui allait arriver à Elias, Artus n'en était pas à une colère près.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. S'il devait partir,

Kerloc'h lui manquerait beaucoup, mais comment ferait-il pour vivre sans Gaëlle ? Sans la douceur de sa peau, sans son souffle léger contre lui quand elle dormait, sans ses rires de gamine, sans la voir penchée au-dessus du pressoir ? « J'ai le droit de t'aimer ! » Non, il ne le pensait pas ; ce droit, Artus ne le leur accorderait jamais, qu'on ait changé de millénaire ne ferait aucune différence, leur histoire aurait pu arriver un siècle plus tôt, le résultat aurait été le même. Ailleurs, probablement les mentalités avaient-elles changé, les mœurs évolué, mais pas dans l'Argoat, ce pays de l'intérieur replié sur lui-même, qui respirait au rythme de la terre.

Elias avait été heureux ici. Vraiment heureux, y compris avant que Gaëlle pose les yeux sur lui. Artus lui avait donné un toit, un emploi, une famille presque, et pour le remercier il couchait avec sa fille en cachette ! Alors, bien sûr, ils pouvaient partir ensemble, fuir Kerloc'h et Artus, sauf que Gaëlle ne s'habituerait pas à vivre ailleurs, ni à être loin des siens. La fâcher avec son père, la priver de ses vergers, de son métier, de son moyen d'existence ? Et puis, quoi ? L'épouser, ainsi qu'elle l'exigeait à présent, lui faire des enfants ? Oh, Seigneur Dieu, ce serait pire que pour Loïc, Artus les traiterait tous en renégats, les maudirait pour l'éternité ! Un gendre repris de justice, qu'il avait recueilli quasiment va-nu-pieds ? Inimaginable !

Un terrible besoin de parler étouffait Elias, mais à qui se confier ? Yann, pris entre le marteau et l'enclume, ne se risquerait même pas à un commentaire, quant à Tristan, plus indépendant, il proposerait peut-être de servir de médiateur, ce qui ne les mènerait nulle part. Aller trouver Loïc à Concarneau ? Certes, il ne pourrait strictement rien faire – lui moins que tout autre –, mais au moins il l'écouterait. Et peut-être parviendrait-il à convaincre Gaëlle de rester tranquille. Bon, mais ensuite ? Poursuivre la ronde des demi-nuits volées, des étreintes furtives ? Elle en avait assez, elle n'accepterait plus.

À moins qu'il ne disparaisse, seul, sans laisser la moindre trace derrière lui. Il possédait un peu d'argent, il n'avait jamais dépensé la totalité de son salaire depuis huit ans qu'il était employé à Kerloc'h. Employé... Pour eux tous, il avait lavé, repassé, nettoyé, rangé. Fait la cuisine et repeint les volets, débouché les baignoires et révisé les tracteurs, graissé les outils et tondu la pelouse. Il les connaissait par cœur, un par un ou ensemble, il était des leurs sans être comme eux.

— Gaëlle, Gaëlle..., murmura-t-il à plusieurs reprises.

La quitter serait une torture de chaque seconde, il allait faire de sa vie un enfer. Mais c'était moins grave que la détruire, elle, ou que se dresser devant le seul homme qui lui ait jamais tendu la main.

En quittant le restaurant *La Petite Cour*, où ils s'étaient attardés très longtemps après le café, Loïc prit Sabine par le bras tandis qu'ils remontaient la rue Mabillon. Il n'avait pas prémédité son geste et fut presque étonné qu'elle ne le repousse pas.

— J'ai laissé ma voiture au parking de Saint-Sulpice, murmura-t-il, je vais vous raccompagner.

— Et ensuite, vous comptez rentrer directement à Concarneau ?

— Oui...

— Non, c'est hors de question, Loïc. Vous avez trop mangé et trop bu pour faire six cents kilomètres maintenant. En plus, vous êtes fatigué, ça se voit.

Il ne répondit pas, sachant qu'elle avait raison, mais l'idée de prendre une chambre d'hôtel et de passer la nuit à Paris ne lui disait rien.

— Je vous offre un dernier verre, proposa-t-elle, à condition que vous dormiez chez moi. Il y a une petite chambre d'amis dont j'ai fait mon bureau, mais j'y ai aussi mis un lit, alors si vous n'êtes pas trop exigeant...

— Bien sûr que non !

S'était-elle imaginé qu'il refuserait ? Il n'avait aucune envie de la quitter, pourtant il ne lui aurait jamais demandé lui-même ce dernier verre, encore moins de l'héberger.

— Je vous préviens, reprit-elle d'un ton enjoué, c'est sans ambiguïté, je ne...

— J'avais compris. Simple solidarité entre Bretons, c'est ça ?

Elle éclata de rire mais dégagea son bras. Ils récupérèrent la Porsche au troisième sous-sol du parking et gagnèrent le quartier du Châtelet, où ils eurent un mal fou à se garer. Sabine habitait un immeuble vétuste de la rue des Lombards, au dernier étage, et semblait ne pas s'être intéressée à la décoration de son appartement. Loïc fut frappé par le contraste entre la petite maison de pêcheurs de Doëlan, si chaleureuse, et la froideur de ces trois pièces aux meubles ultramodernes.

— Je ne suis presque jamais chez moi, crut-elle bon d'expliquer, et puis on déménage souvent, dans la police. Ces trucs sont fonctionnels et se démontent facilement.

Elle lui fit signe de s'installer sur le canapé de cuir noir avant de

disparaître en direction de la cuisine. Elle en revint une minute plus tard avec une bouteille de champagne, qu'elle lui tendit.

— Je vous laisse faire ? Je n'ai pas de whisky ni de digestif.

— Ce sera parfait, j'adore le champagne.

À défaut d'être accueillant, le salon était impeccablement rangé. Il n'y avait pas trace de poussière sur le plateau de verre de la table basse, ni sur les étagères noires, chargées de livres.

— Si Doëlan n'était pas si loin, j'y foncerais tous les week-ends, soupira-t-elle en s'asseyant sur la moquette crème. Je n'ai aimé Paris que les premiers mois, où je passais mes jours de congé à tout visiter, à marcher du matin au soir, à lécher n'importe quelle vitrine. Mais chaque fois que je prenais une place pour un spectacle, au dernier moment je ne pouvais pas y aller, il y avait toujours un truc urgent à terminer, et plus je prenais du galon, pire c'était. Ce boulot est dément, les horaires n'existent pas.

— Pourquoi ne demandez-vous pas une mutation ?

— Je finirai par le faire. Je me verrais bien à Rennes ou à Brest, même s'il ne s'agit pas vraiment d'une promotion.

— Ah... Dans la police aussi, en dehors de Paris, pas de salut, pas de carrière ?

— À peu près, oui. Mais ça m'est égal ! Et vous ? Scientifique de province, ça ne vous gêne pas ?

— La biologie marine peut difficilement s'exercer en bord de Seine, et de toute façon je ne quitterais la Bretagne pour rien au monde. Mon fils est là-bas, mes frères, ma sœur...

Il s'arrêta juste avant d'ajouter « mon père », un mot qu'il ne voulait plus prononcer. La tête levée vers lui, Sabine l'observait attentivement et il eut l'impression qu'elle devinait tout ce qu'il taisait. Elle avait un regard sombre, perçant, qui devait vite mettre mal à l'aise ses interlocuteurs, mais pour l'instant elle le considérait avec une évidente gentillesse. Se savait-elle jolie ? Elle n'en jouait pas, s'étant à peine maquillée, comme à son habitude, néanmoins elle était ravissante. Petite, menue, bien faite, avec de beaux cheveux bruns qui encadraient un visage aux traits fins, elle était exactement le contraire d'Anne – grande blonde à l'allure de walkyrie –, et l'attrait qu'elle exerçait sur Loïc augmentait à chaque rencontre.

— *Tamic* est un surnom qui vous irait très bien, dit-il doucement.

— Petit bout ?

— Vous parlez breton ?

— Quelques mots seulement mais je connais celui-là. Mon grand-père me disait ça... Tamic... J'aurais voulu être grande et j'étais presque toujours la plus petite de ma classe. Pour entrer dans la police, j'ai même dû tricher un peu !

Il se pencha, remplit de nouveau leurs verres, puis se laissa glisser par terre afin d'être à sa hauteur.

— Racontez-moi.

— Quoi ?

— Votre enfance, vos études, vos débuts de flic, et surtout comment l'idée vous est venue.

— J'étais une fille unique. Ou plutôt une petite-fille unique. Alors, je jouais toute seule, et j'étais toujours un gendarme qui poursuivait des voleurs, ou un shérif après des bandits.

— Redresseur de torts ?

— Disons... justicier. Un truc qui me plaisait bien. Mes grands-parents n'avaient pas la télé, je crois qu'ils étaient les derniers à la refuser, mais ça ne me gênait pas. J'ai beaucoup lu, j'adorais les histoires policières, la suite est venue naturellement. Vous voyez, c'est simple.

— Vraiment ? Qu'est-il arrivé à vos parents ?

Apparemment contrariée, elle le regarda d'abord sans répondre puis finit par lâcher, d'une traite :

— Ils sont morts dans un accident de voiture. Tués par un chauffard ivre. J'avais cinq ans et ma grand-mère s'est battue comme une tigresse pour que je ne sois pas confiée à la DDASS. Je sais que vous faites le rapprochement mais, en ce qui me concerne, je n'y pense pas.

Pourtant, son air triste et buté indiquait tout le contraire. Consciemment ou pas, elle avait dû ressentir la disparition de ses parents comme la pire des injustices. Une irrésistible envie de la prendre dans ses bras submergea Loïc, qui se contraignit à ne pas bouger. Elle ne souhaitait sûrement pas sa compassion, et de toute façon il s'était promis de ne pas la toucher. « Allez faire ce numéro de charme à d'autres. Avec moi, vous tombez mal. » Elle le lui avait dit textuellement le soir où il s'était ridiculisé devant chez elle, à Doëlan. S'il espérait conserver la moindre chance de la conquérir, il ne devait pas la brusquer, ni même faire le premier pas puisqu'elle savait à quoi s'en tenir.

— À votre tour de passer aux aveux, déclara-t-elle en redevenant gaie. Pourquoi une telle brassée de diplômes ? Vous n'arriviez pas à

vous arracher des universités ou vous aviez quelque chose à prouver à quelqu'un ?

— Plutôt ça, oui. Je n'étais pas précisément le préféré chez les Le Marrec, alors, quitte à être marginal, j'ai cultivé la différence jusqu'au bout.

— Vous parlez de votre père ?

— Oui, sauf que...

Il s'interrompt, baisse la tête pour échapper à son regard inquisiteur. Comment présenter les choses de manière simple, détachée ? Il ne voulait pas se plaindre et redoutait de ne pas se faire comprendre.

— Loïc ? C'est quoi, votre problème ?

Elle le percerait à jour si elle le décidait, mieux valait se plier de bonne grâce au jeu des questions. En quelques phrases volontairement neutres, il lui résuma la querelle qui l'opposait à Artus, évitant de s'appesantir sur l'amertume qu'il éprouvait.

— Eh bien, vous accumulez les soucis ! apprécia-t-elle. Votre père aurait dû accepter de faire cette recherche ADN, vous auriez su à quoi vous en tenir tous les deux, c'était la solution.

— J'aurais préféré, mais je peux vivre avec ce doute. Qu'il soit mon père ou non n'a finalement pas grande importance à mes yeux. Il m'a élevé, il a payé mes études, il s'est forcé à faire à peu près bonne figure pendant tout ce temps...

— Mais vous lui en voulez quand même.

— Oui, parce qu'il n'a aucune certitude. Et s'il avait tort ?

D'après ce qu'il avait pu déduire des propos d'Artus, cette possibilité existait. Auquel cas il se serait gâché la vie pour rien, aurait détruit ses rapports avec son fils sans raison. Un désastre encore pire que celui qu'ils étaient en train de vivre.

— Son attitude m'interdit de franchir le seuil de Kerloc'h, poursuivit-il. Pourtant, là-bas, il n'est pas seul en cause, il y a mes frères, ma sœur, ma nièce, même s'ils ne le sont qu'à demi ! Sans compter mon fils, qui comme par hasard a choisi ce moment pour découvrir le charme de la maison familiale, l'attrait de la terre, le bonheur d'avoir un grand-père et des oncles...

— Vous lui avez dit la vérité, à votre fils ?

— Quelle vérité ? Apparemment, personne ne la connaît, et Pierre a été assez perturbé par mon divorce pour que je ne le fasse pas douter de toute la famille ! D'ailleurs, si je n'avais pas divorcé, je ne

serais pas retourné à Kerloc'h, et je n'aurais jamais rien su...

Comme elle le regardait toujours avec insistance, il vida son verre pour se donner une contenance.

— Vous aimiez votre femme ? demanda-t-elle doucement.

— Quand je l'ai épousée, oui, je suppose.

— Pourquoi vous êtes-vous séparés ?

— Parce que je l'ai trompée, répondit-il sans hésiter. Une seule fois, mais décisive.

— Oh, vous êtes ce genre d'homme...

Avec une moue déçue, elle le toisait à présent, et il faillit regretter sa franchise.

— Non, se défendit-il, ni menteur ni déloyal. Je ne vous ennuierais pas avec les détails de l'histoire, je voudrais seulement que vous ne me preniez pas pour... Vraiment, je ne suis pas un coureur de femmes, j'ai payé très cher cette infidélité unique.

— Un moment d'égarement ? ironisa-t-elle.

— Plutôt une bouffée d'oxygène.

— Cynique, en plus...

— Sabine !

Oubliant ses bonnes résolutions, il tendit la main vers elle, la prit par l'épaule et l'attira à lui.

— Je vous jure que non.

Il n'espérait pas la convaincre, il était même persuadé qu'elle allait se lever et lui demander de partir, pourtant elle se laissa aller contre lui.

— Peut-être pas, après tout, murmura-t-elle.

Le soulagement qu'il ressentit lui donna le courage de refermer son bras autour d'elle. Dans le silence qui suivit, la sonnerie du portable de Loïc les fit sursauter tous les deux.

— J'aurais dû le couper, bredouilla-t-il en fouillant la poche de sa veste.

Mais c'était le numéro de Gaëlle qui s'affichait et il prit la communication. La voix de sa sœur, au bord de l'hystérie, l'affola instantanément.

— Elias est parti sans laisser d'adresse, ses placards sont vides, il s'est volatilisé ! Oh, Loïc, il ne m'a rien dit, je n'ai rien deviné ! Et tout ça à cause de papa, mais je te jure que cette fois je ne me laisserai pas

faire, je n'en peux plus... Elias ne voulait pas que je lui parle parce qu'il est comme n'importe qui, ici, il en a la trouille ! Moi, je n'ai pas peur, je vais mettre les points sur les i et advienne que pourra.

— Calme-toi, Gaëlle, et surtout ne fais rien maintenant. Attends de savoir. Elias va sûrement t'appeler, tu...

— M'appeler ? Tu rêves ? Il s'est tiré et il m'a plantée là, je ne le reverrai jamais !

— Tu n'en sais rien. Laisse-lui une chance de s'expliquer. Elias est un type bien, ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre !

Sabine s'était reculée et se contentait de l'observer, intriguée. Il lui adressa un signe d'impuissance, qu'elle accepta d'un hochement de tête avant de se lever. Gaëlle venait de rompre le charme d'un instant qui risquait de ne plus se représenter de sitôt, mais elle semblait si désespérée qu'il ne pouvait pas lui en vouloir.

— Loïc, je ne supporte plus Kerloc'h, papa rend l'atmosphère irrespirable ! Déjà, ce qu'il t'a fait... Il brise, il tranche, pourquoi ne voudrait-il pas d'Elias ? C'est un Le Marrec, non ? Si je l'avais épousé, je n'aurais même pas changé de nom !

Elle se remit à pleurer, sa colère diluée par le chagrin.

— Tu l'aimes à ce point-là, Gaëlle ?

— Je l'aime, c'est tout ! Où a-t-il pu aller ? Tu m'aideras à le retrouver ?

— Oui, ma puce, oui... En attendant, ne provoque pas un scandale inutile, promets-le-moi, il y a eu assez d'histoires comme ça.

— Tu ne vas pas prendre la défense de papa ! Je rêve !

— Je ne le défends pas, mais malgré tout il faut le ménager. J'appellerai Tristan demain matin et je verrai avec lui, il doit bien y avoir un moyen...

Il l'entendit renifler, soupirer, puis elle le remercia d'un ton sinistre et raccrocha. Avait-elle espéré qu'il lui donnerait sa bénédiction pour une nouvelle querelle familiale ? Elle devait mourir d'envie d'aller jeter à la tête d'Artus ses quatre vérités, mais à quoi bon ?

— Excusez-moi, dit-il à Sabine. Un problème familial... un de plus ! Le petit copain de ma sœur vient de disparaître sans laisser d'adresse. Et comme il s'agit d'un homme qui était employé chez nous, ça va provoquer un drame.

Elle le contempla quelques instants avant de hocher la tête.

— C'est curieux, constata-t-elle, vous donnez l'impression de vouloir protéger votre père malgré tout.

— Il est malade, il arrive à un âge difficile, et il est seul.

— Seul ? Je croyais que...

— Je veux dire seul sans sa femme. Ma mère était sa raison de vivre.

En l'énonçant, il comprit soudain pourquoi il ne parvenait pas à se détacher d'Artus. Un homme capable d'aimer avec autant de force et de constance méritait un certain respect.

— À part elle, tout ce qui lui importe aujourd'hui est de tenir son rôle de chef de famille. En se débarrassant de moi, il n'a fait qu'écarter un élément étranger, mais concernant Gaëlle il voudra la préserver malgré elle et on ne pourra pas lui faire entendre raison. Pourquoi devrait-il finir fâché avec tous les siens ?

— Parce que c'est là que mène l'intransigeance, répliqua Sabine.

Elle vida le fond de la bouteille de champagne dans leurs verres et ils trinquèrent debout, face à face.

— Désolé pour cette conversation trop sérieuse, s'excusa-t-il. J'adore ma sœur mais... Mais bien sûr ce n'est pas d'elle que j'aurais voulu parler avec vous ce soir.

— Je sais.

Le sourire de Sabine, un peu énigmatique, n'était pas précisément un encouragement, il ne fit pas l'erreur de s'y tromper et attendit la suite.

— Il est tard, enchaîna-t-elle, je vais vous donner des draps et une couverture.

Soudain intimidé, il acquiesça en silence. Sans l'appel de Gaëlle, la soirée se serait-elle terminée autrement ? Sabine aurait-elle eu envie d'aller plus loin ?

— Je serai à Doëlan en fin de semaine prochaine, j'ai trois jours de congé, ajouta-t-elle.

Il ne s'agissait ni d'une promesse ni d'une invitation, pourtant il comprit très bien ce qu'elle voulait dire.

— Parti où ? répéta Artus.

Marion leva les yeux au ciel tout en continuant à marcher de long en large, sa fille calée contre l'épaule.

— Si je le savais, je vous l'aurais dit.

— Mais c'est idiot, il n'a nulle part où aller ! Et vous prétendez qu'il a emporté toutes ses affaires ?

— Yann a vérifié, il n'y a plus aucun vêtement dans ses placards. Sinon, il a laissé en place les meubles, la vaisselle...

Exaspéré, Artus frappa du plat de la main sur la table.

— Est-ce qu'on me cache quelque chose ? Elias s'est-il disputé avec l'un d'entre vous ?

— Absolument pas. D'ailleurs, pour se disputer avec lui, il faudrait y mettre de la bonne volonté.

Artus considéra sa belle-fille avec fureur. Il existait forcément une raison valable au départ d'Elias, qui était un garçon sérieux, sur qui on pouvait compter, et un incident avait dû se produire. Mais quoi ? Rien ne pouvait justifier une disparition aussi soudaine ! Depuis huit ans, Artus avait eu le loisir de jauger Elias. Contrairement à ce que son passé aurait pu faire croire, il n'avait rien d'une tête brûlée. Il se plaisait à Kerloc'h, en avait fait son foyer, s'y était rendu indispensable. Il y vivait davantage comme un membre de la famille que comme un employé et avait occupé presque tous ses loisirs à arranger la grange allouée par Artus jusqu'à une complète restauration. Isolation du toit, des murs, pose d'une cheminée, de sanitaires ; au bout du compte, il s'était arrangé un endroit très agréable où il faisait ce qu'il voulait. Pour lui garantir l'indépendance dont tout homme a besoin, Artus n'y mettait jamais les pieds, il s'était contenté de lui suggérer de fouiller dans le grenier du manoir et d'y prendre ce qui lui plairait comme meubles ou objets. Armelle avait relégué là-haut bon nombre de choses qui auraient fait le bonheur de plusieurs familles, aussi Elias s'était-il servi. Apparemment, il avait tout laissé derrière lui, se comportant de manière honnête. Mais bien sûr qu'il l'était ! Honnête, travailleur, facile à vivre... Et il connaissait parfaitement la terre, il la « sentait » comme un vrai paysan. Que lui était-il donc arrivé ? Même en admettant qu'il ait rencontré une femme, pourquoi n'en aurait-il pas parlé ? Artus ne lui avait jamais interdit de se marier, prêt à engager l'épouse s'il le fallait !

— Il a bien dû l'annoncer à quelqu'un... Tristan ne sait rien ?

— Non. Yann et Loïc non plus.

Artus eut l'impression très nette que Marion venait de prononcer le prénom de Loïc délibérément, mais il refusa de céder à la provocation. Loïc n'était plus là, Elias ne risquait pas de s'être confié à lui.

— Et Gaëlle ?

Marion cessa d'arpenter la cuisine et se tourna vers lui pour le

regarder bien en face. Il ne voyait plus que le dos du bébé endormi sur l'épaule de sa mère, avec des boucles blondes au-dessus de la grenouillère rose. Son adorable petite-fille...

— Je peux la prendre ? demanda-t-il en tendant les bras.

Marion lui passa le bébé sans cesser de le fixer et il crut qu'elle allait dire quelque chose, toutefois elle se tut. Il en avait l'habitude, personne n'osait jamais lui parler, ils s'y reprenaient tous à trois fois pour lui poser la moindre question. Était-il si tyrannique, si redoutable ? Il n'avait pas souvent levé la main sur ses fils et pas une seule fois sur sa fille. Alors que ce pauvre Elias avait été tabassé par son abruti de père jusqu'à ce qu'il se révolte. Sans l'approuver, Artus comprenait les raisons qui avaient poussé Elias à se défendre, à rendre coup pour coup. Sa peine de prison n'était pas méritée, avec une nature moins droite que la sienne il aurait pu mal tourner, devenir délinquant, mais au contraire il s'en était sorti en s'accrochant à tous les bouts possibles avant de se fixer chez Artus.

— Je veux savoir pourquoi il a quitté Kerloc'h, martela-t-il à voix basse, pour ne pas réveiller le bébé.

Lèvres pincées, Marion hocha la tête et se détourna. À l'évidence, elle n'ajouterait rien. Déjà, que ce soit elle qui ait annoncé la nouvelle était assez révélateur. Ses enfants avaient forcément une idée sur la question et Artus décida qu'il obtiendrait la vérité de gré ou de force. D'ici à la fin de la semaine, le vide laissé par Elias allait se faire cruellement sentir, le retard s'accumuler, les corvées se multiplier. Par chance, c'était la période la plus calme de l'année pour les cultures, néanmoins il y avait toujours des tas de choses à faire et Elias travaillait pour deux, aussi bien à l'extérieur que dans la maison. Qui allait le remplacer ? Pas question d'engager quelqu'un avant de connaître le fin mot de l'histoire.

Toujours très contrarié, Artus baissa les yeux sur le bébé. Un adorable bout de chou, presque aussi mignonne que l'avait été Gaëlle au même âge. À l'époque, Armelle la transportait partout avec elle, appuyée sur son épaule, calée sur sa hanche... Artus était en extase devant elles deux. Armelle souriait, affirmait qu'une fille apporterait un peu de douceur dans la maison... Ce simple souvenir lui procura une telle sensation de tristesse qu'il se leva, rendit Elvire à Marion et quitta la cuisine.

— Très jolie vue, mais je mourrais si je devais vivre ici, conclut Tristan en refermant la baie vitrée qui donnait sur le balcon.

— Tu es vraiment un homme des bois ! rétorqua Loïc. Moi, j'aime la mer, et de toute façon je ne suis là que pour dormir.

Cette constatation lui rappela celle de Sabine, qui elle aussi ne faisait que passer chez elle sans s'intéresser au décor. La similitude entre leurs deux appartements était d'ailleurs flagrante : même mobilier moderne, même absence d'objets intimes ou de désordre.

— Tu pourras supporter Gaëlle pendant trois jours ? s'enquit Tristan avec un sourire moqueur.

— Davantage si elle le souhaite. Elle fera exactement ce qu'elle veut dans la journée et je la sortirai le soir.

— Eh bien, c'est parfait, mieux vaut la tenir éloignée de papa le plus longtemps possible ! Il est dans une rage folle à cause du départ d'Elias, alors quand il saura pourquoi...

Ils échangèrent un coup d'œil perplexe, songeant tous les deux à leur sœur. Elle aurait pu tomber amoureuse de n'importe qui d'autre, Artus aurait sauté de joie à l'idée de la marier enfin. Mais là, la situation était inextricable.

— Elle tient toujours à le lui apprendre ? s'enquit Tristan. Après tout, si Elias ne revient jamais, on pourrait s'épargner le scandale...

— Oh, que non ! À mon avis, c'est la dernière fois de sa vie qu'elle se tait. Si elle avait imposé sa volonté plus tôt, elle n'en serait pas là.

— Ils auraient dû partir ensemble.

— Elias ne voulait sûrement pas l'obliger à fuir, à se déraciner, à se fâcher avec son père. J'ai de l'estime pour lui, et aussi de l'affection.

Loïc était sincère, cependant il avait fallu que Gaëlle lui apprenne sa liaison pour qu'il se mette à regarder Elias autrement. Artus serait-il capable d'en faire autant, de reconsidérer son jugement sur celui qu'il tenait pour un employé et rien de plus ?

— À ton avis, Tristan, où est-il allé ?

— N'importe où. Peut-être le plus loin possible. S'il n'a pas envie qu'on le trouve, on ne le trouvera pas. Je crois qu'avant de venir chez nous il avait beaucoup roulé sa bosse, il a pu décider de reprendre la route.

— Non, je n'y crois pas. Il était vraiment devenu sédentaire à Kerloc'h. La dernière fois qu'il m'a invité à boire un café dans sa cuisine, j'ai eu l'impression qu'il était installé là pour l'éternité.

— Oui, mais il y a Gaëlle. Et papa. Qu'est-ce que tu aurais fait, à sa place ?

— Je me serais tiré, admit Loïc, mais j'aurais mis le marché entre

les mains de Gaëlle d'abord.

— Tu sais comment ça s'appelle ? Du chantage...

Découragé, Loïc considéra son frère sans lui révéler le fond de sa pensée. Il ne voulait pas dire de mal d'Artus, et pas davantage que Tristan puisse s'imaginer qu'à travers Gaëlle il allait saisir l'occasion de régler ses propres comptes, néanmoins le fond du problème était là, dans l'intransigeance absolue de leur père qui les conduisait de drame en drame.

— Ton nouveau travail te rend heureux ? demanda soudain Tristan.

Sa question, trop directe, mit Loïc sur la défensive. Comment expliquer qu'une situation parfaitement dans ses cordes, et aussi bien rémunérée, ne soit pas idéale à ses yeux ?

— Les gens qui m'emploient me laissent diriger mon programme à ma guise, se borna-t-il à répondre. Je n'ai pas beaucoup de contraintes, même pas d'obligation de résultat, mais enfin, c'est sous-entendu.

Tristan devait s'attendre à autre chose. Il observa Loïc quelques instants avant de lâcher :

— Drôle de réponse... Tu préférerais la forêt ?

— Peut-être, oui.

— Et alors ?

— Alors ? Rien. Je ne peux pas changer d'existence à mon âge, et la biologie m'intéresse toujours, je ne vais pas laisser tomber. Sans compter Pierre, dont je dois assurer l'avenir. Avoir un père au chômage n'était pas la meilleure image à lui donner, non ? Il est venu jeter un coup d'œil ici et n'a pas fait de commentaire en ce qui concerne l'appartement, mais il semblait content qu'il y ait une chambre pour lui. Il m'a posé des tas de questions sur le labo, sur mon salaire... Peut-être qu'il trouve les choses plus normales comme ça.

Il parvint à sourire à son frère, puis désigna le décor froid de l'appartement.

— Ta maison des bois m'a fait rêver mais c'est ta vie, Tristan, pas la mienne.

Du plus loin qu'il se souvienne, il avait eu la conviction qu'il lui faudrait quitter Kerloc'h très tôt. S'y était-il, inconsciemment, senti indésirable ? Son avenir était ailleurs, il s'en était persuadé dès l'enfance et avait renoncé à s'investir dans la propriété familiale. Un choix finalement judicieux puisque, de toute façon, Artus l'aurait

rejeté un jour ou l'autre.

Tristan continuait à le regarder d'un air triste et inquiet. Ils étaient assez proches l'un de l'autre pour ne pas se mentir, ils parvenaient même, la plupart du temps, à se comprendre sans se parler.

— Tu es sûr que tout va bien, Loïc ?

— Pas vraiment, toutefois je te rappelle que l'ordre du jour, c'est Elias et Gaëlle. Pas moi.

D'un signe de tête, Tristan acquiesça, mais sur ce sujet ils n'avaient pas la moindre idée de la manière dont ils allaient s'y prendre.

Très soulagée, Sabine avait laissé partir ses hommes. Certains retournaient au commissariat pour s'occuper du prévenu et taper les rapports, d'autres allaient rentrer chez eux directement. L'arrestation, délicate, s'était passée en douceur, personne n'avait eu besoin de dégainer, les badauds ne s'en étaient pas mêlés. Rien de pire qu'une action de ce genre sur la voie publique, pourtant Sabine en avait pris le risque après l'avoir longuement calculé.

— Je t'emmène boire un verre, déclara Jérôme, on l'a bien mérité !

Comme toujours, il était resté le dernier sur les lieux, d'ailleurs il l'avait suivie pas à pas toute la soirée, cramponné à son rôle d'ange gardien malgré les consignes.

— Si tu veux...

La nuit était froide, humide, les trottoirs luisaient sous l'éclairage chiche des réverbères, mais les lumières d'un bar étaient encore allumées, cent mètres plus loin. Dans son blouson en jean, Sabine frissonna. Pour des interventions comme celle-ci, sur le terrain, elle préférait porter des vêtements amples et légers, faits pour dissimuler son arme de service tout en la laissant libre de ses mouvements. À aucun moment elle n'avait ressenti d'appréhension, jamais la situation ne lui avait échappé, elle se sentait presque réconciliée avec son métier.

Lorsqu'ils entrèrent dans le bistrot, quelques consommateurs s'attardaient encore au comptoir, dans des relents de bière et de croque-monsieur réchauffé, tandis que la salle était presque déserte. Sabine entraîna Jérôme vers une table isolée, où ils s'installèrent face à face.

— Pas très romantique, ce cadre, commenta-t-il avec une grimace. Tu ne préfères pas qu'on change de quartier ?

— Non, non, ça ira.

Au serveur, qui arrivait en traînant les pieds, elle demanda un petit ballon de muscadet. Le moment n'était peut-être pas idéal pour avoir une conversation sérieuse, mais elle savait d'avance que Jérôme allait la provoquer. Ils n'avaient pas eu l'occasion d'être seuls depuis plusieurs jours, trop accaparés par leur travail, et chaque fois qu'il l'avait invitée à dîner, elle s'était dérobée.

— Maintenant que cette enquête est bouclée, dit-il en allumant nerveusement une cigarette, tu n'auras plus aucun prétexte pour me refuser une soirée en tête-à-tête...

Son sourire contraint était assez pathétique pour mettre aussitôt Sabine mal à l'aise.

— Écoute, Jérôme, il est très tard, nous sommes crevés, et tu risques de ne pas aimer ce que je vais te répondre si tu m'interroges.

— Ah... Je vois.

Le serveur vint déposer les muscadets et Jérôme vida le sien d'un trait.

— Tu ne souhaites plus qu'on sorte ensemble, c'est ça ?

— Oui, soupira-t-elle, c'est ça.

— Pourquoi ?

— Parce que... Parce que je n'en ai pas envie, voilà. Je suis désolée.

Elle l'était pour de bon mais il haussa les épaules, apparemment peu décidé à la croire.

— Je crois surtout que tu t'en fous, grommela-t-il entre ses dents.

Au lieu d'envenimer les choses, Sabine préféra se taire jusqu'à ce qu'il reprenne la parole.

— Tu n'as jamais été très... démonstrative. Ni tendre ni fleur bleue, plutôt bardée de défenses ! Je m'en suis contenté en espérant que ça évoluerait, que tu finirais par te laisser aller un peu. Rien qu'un peu... Je sais bien que ce n'est pas facile pour toi non plus, tu es mon supérieur, je t'appelle « chef » au boulot, ça ne nous simplifie pas la vie.

Il ne se décidait pas à se fâcher, il voulait absolument sauver quelque chose de leur histoire, qui n'était pourtant pas une histoire d'amour. Pourquoi s'accrochait-il en sachant la partie perdue ?

— C'est à cause du type des roses, non ?

Se sentant rougir, elle balaya la question d'un geste impatient. La

dernière personne à qui elle souhaitait parler de Loïc était forcément Jérôme.

— Qui est-ce, Sabine ?

Il l'avait demandé à voix basse, presque avec douleur, et elle détourna les yeux. Oui, Loïc était devenu quelqu'un d'important pour elle, fallait-il que ce soit grâce à Jérôme qu'elle en prenne conscience ?

— Un Breton.

Le regard désespéré de Jérôme la clouait à sa chaise, l'empêchait de réfléchir. Elle ne voulait pas le faire souffrir, et pas davantage subir une scène de jalousie.

— Tu as couché avec lui ?

— Non, mais peu importe... Je crois qu'on devrait en rester là, Jérôme.

— Ah, oui ? Tu vas me dire : « Rentrez chez vous et dormez un peu, Morillon, on a du travail demain matin » ? Oui chef, bien chef ! Pas besoin d'escorte pour regagner votre domicile, chef ? Pas besoin d'un petit câlin pour vous détendre ?

— Arrête ça tout de suite avant de déraper.

— Tu vas me coller un avertissement ? Un...

— Assez !

Elle reposa si brusquement son verre que les derniers consommateurs du comptoir leur jetèrent un coup d'œil amusé.

— Je ne t'ai pas menti, je ne t'ai rien promis. Nous étions d'accord.

— D'accord ? Nous n'en avons jamais parlé ! Tu me siffles et j'accours, tu prends ton pied et puis tu me jettes, tu crois vraiment que j'étais d'accord pour être traité comme un pantin ?

— C'est faux ! Tu te poses en victime pour me culpabiliser, mais ça ne marche pas. Pas à moi, Jérôme... Tu n'étais pas si moralisateur avec tes précédentes petites copines parce que c'est toi qui sifflais.

L'argument le rendit muet. Au bout de quelques instants, Sabine esquissa un sourire puis posa sa main sur celle de Jérôme.

— Pourquoi se disputer ?

Il la dévisagea d'un air hésitant avant de lui rendre son sourire.

— Je ne pensais pas te faire changer d'avis, de toute façon, soupira-t-il. Mais ne me demande pas de rester ton ami, de...

— Si, bien sûr que si.

Elle fouilla la poche de son blouson, en sortit un billet froissé.

— Je t'invite, ce sera ton tour la prochaine fois.

Le serveur s'approcha de leur table en bâillant et en regardant ostensiblement sa montre. Sans doute désirait-il fermer, il était très tard.

— Je te dépose ? proposa Jérôme.

Il leur restait une voiture de service, garée à l'autre bout de la rue, que Jérôme allait devoir ramener au commissariat. Mais Sabine avait envie de marcher, malgré le froid, et elle secoua la tête.

— Je vais rentrer à pied, ça m'aidera à dormir.

Jérôme lui jeta un regard aigu puis marmonna :

— Quand on est amoureux, on fait n'importe quoi ! Au moins, sois prudente...

Le conseil lui arracha un nouveau sourire car elle n'avait pas peur de l'obscurité des rues, et le poids de son arme, sous son blouson, suffisait à la rassurer. Une arme qu'elle avait haïe, quelques mois plus tôt, quand son seul contact lui donnait envie de vomir.

Sur le trottoir, elle se mit sur la pointe des pieds pour embrasser Jérôme dans le cou.

— Ne m'en veux pas, chuchota-t-elle, je n'y peux rien.

Elle éprouvait encore de la tendresse pour lui mais, incontestablement, il avait raison, elle était amoureuse d'un autre.

Artus repoussa le courrier avec un soupir. Pourquoi avait-il passé une petite annonce alors qu'il ne souhaitait pas réellement engager quelqu'un à demeure ? Jusque-là, il s'était contenté de contrats avec des journaliers, pour un coup de main ponctuel, incapable de se résoudre à remplacer Elias.

Il restait une enveloppe fermée, qu'il décacheta d'un geste las. Au premier coup d'œil, l'écriture mal assurée et les ratures lui déplurent. Il faillit ne pas lire la lettre mais l'en-tête retint soudain son attention. « *Mon cher Artus.* » Qui pouvait donc l'appeler ainsi ? Sourcils froncés, il parcourut la suite en hâte. « *Vous avez pu croire que je suis un ingrat, ce qui n'est pas vrai. J'ai été très heureux chez vous et, si je l'avais pu, j'y serais resté jusqu'à la fin de mes jours. Vous m'avez traité comme l'un des vôtres, ce que je n'oublierai jamais. Aucun endroit du monde ne pourra remplacer Kerloc'h pour moi, vous possédez le paradis sur terre. Je vous demande de me pardonner mon départ et de ne pas trop mal me juger. Je n'ai rien fait contre vous, au contraire je sais bien ce qui n'est pas possible et je vous comprends. J'espère que vous accepterez mes remerciements comme mes regrets, du fond du cœur. Elias Le Marrec.* »

— Mais bon sang, qu'est-ce qu'il veut dire ?

Artus reprit l'enveloppe, la retourna, l'examina. Le cachet émanait de la poste de Pleyber-Christ, un village du côté de Morlaix, au nord de la Bretagne. Il n'y avait aucun autre indice, aucune adresse.

— Mon cher Artus..., relut-il à voix haute.

Une formule conventionnelle, sans rapport avec la réalité. Elias avait quitté l'école très tôt, la rédaction de cette lettre avait dû lui demander des efforts. Bien des années auparavant, lorsque par hasard Artus entendait parler de ses lointains cousins, il lui arrivait de plaindre ce gamin malmené par un alcoolique, mais il n'était pas en

son pouvoir d'intervenir. Au moment de la condamnation d'Elias, il s'était senti vaguement coupable de n'avoir rien tenté, et par la suite il avait su se rattraper. Que devait-il faire aujourd'hui ?

Avec un long soupir, il rangea la lettre dans l'enveloppe. Bon, Elias ne demandait rien, ne criait pas au secours, ne se donnait même pas la peine d'expliquer sa fuite, par conséquent il désirait qu'on le laisse tranquille.

— Dont acte, maugréa Artus en ouvrant un tiroir.

Il y jeta l'enveloppe puis, après un instant de réflexion, se ravisa et la glissa dans la poche de sa veste. L'idée de ne plus jamais avoir de nouvelles d'Elias le rendait finalement plus triste que furieux. Devait-il lire cette lettre à ses enfants ? Sans doute pas, puisqu'elle n'était adressée qu'à lui seul, mais c'était à toute la famille qu'Elias allait manquer.

Loïc prit pied sur le quai, un peu déçu d'être si tôt de retour à terre. Il cala son sac sur l'épaule avant d'agiter la main en direction du capitaine, qui l'observait depuis le pont du bateau. En deux jours, ils avaient eu le temps de sympathiser, et Loïc se promit de faire appel au même équipage la prochaine fois qu'il aurait besoin de procéder à des prélèvements en haute mer.

Comme l'après-midi était déjà bien avancée, il décida de rentrer directement chez lui. Les gars du labo qui l'avaient accompagné se chargeraient de rapporter tous les échantillons, sa présence n'était plus nécessaire. Il se sentait à l'aise en pull marin, jean et tennis, loin de l'image du docteur Le Marrec, éminent biologiste qui ne pouvait décemment pas aller travailler sans cravate.

En arrivant au pied de son immeuble, il se demanda de quelle manière Gaëlle avait occupé ces dernières quarante-huit heures, seule dans l'appartement. Pour l'instant, elle refusait de regagner Kerloc'h, n'avait toujours pas donné d'explication à Artus, et son séjour à Concarneau s'éternisait. Chaque matin, elle se rendait de l'autre côté de la ville, au bout de l'arrière-port, pour la criée aux poissons, puis elle musardait dans les rues du centre ou faisait un tour de la Ville close. À l'heure du déjeuner, elle allait souvent grignoter un sandwich sur la plage des Sables-Blancs, où elle restait longtemps assise face au vent, perdue dans la contemplation de la mer. En fin de journée, avant le retour de Loïc, elle passait par la corniche et poussait jusqu'au port de plaisance, où elle s'offrait parfois un verre.

— Tu as l'air d'un vrai marin ! s'écria-t-elle en lui ouvrant la porte.

Elle semblait un peu moins abattue, toutefois ses yeux gonflés prouvaient qu'elle avait encore pleuré.

— Je vais prendre une bonne douche, et ensuite je t'emmène dîner où tu veux.

— Au *Buccin*, alors, j'ai envie d'un bar grillé.

— Marché conclu, ma belle !

Il s'abstint de lui demander si elle avait eu des nouvelles d'Elias, car il devenait de plus en plus évident qu'elle n'en aurait jamais.

— Tristan m'a appelée, annonça-t-elle pourtant, d'un ton mesuré. Tu sais qu'il surveille le courrier, au cas où je recevrais une lettre d'Elias, et il jure avoir reconnu son écriture sur une enveloppe adressée à papa...

À mi-chemin de la salle de bains, Loïc s'arrêta net.

— Postée de quelle région ?

— Un bled du côté de Morlaix. Il a noté le nom.

La voix de sa sœur s'était mise à trembler et Loïc revint sur ses pas, la prit dans ses bras.

— Tristan en est certain ?

— Oui...

— Et tu voudrais que j'aille faire un tour là-bas ?

— Oui.

Elle comptait sur lui pour retrouver Elias, pour le convaincre de revenir ou au moins de s'expliquer. Était-ce souhaitable ? En admettant que Loïc parvienne à le rencontrer, Elias pouvait très bien se justifier en arguant qu'il n'était pas amoureux de Gaëlle. Si c'était la raison de sa fuite, personne ne le ferait changer d'avis, et le poursuivre ne servait à rien.

— Tu es en train de penser à des choses désagréables, murmura Gaëlle.

Gêné qu'elle ait pu deviner ses réserves, Loïc la serra davantage.

— De toute façon, ajouta-t-elle encore plus bas, j'ai le droit de savoir... Mais je suis sûre qu'il m'aime, je ne peux pas m'être trompée à ce point-là !

— D'accord, j'irai samedi.

Il le promettait d'autant plus facilement que Sabine ne serait pas à Doëlan durant le week-end. Elle lui avait annoncé qu'elle devait faire un saut à Nîmes, pour une enquête compliquée, et qu'elle s'y

attarderait sans doute car elle avait des amis là-bas. Il en avait éprouvé un petit pincement de jalousie, tout en se gardant bien d'émettre le moindre commentaire. Même s'ils se téléphonaient une ou deux fois par semaine, même s'ils se voyaient régulièrement, à Paris ou à Doëlan, ils n'étaient pas amants. Sabine agissait avec lui comme si elle voulait attendre de mieux le connaître, ou peut-être seulement le mettre à l'épreuve, aussi ne manifestait-il pas son impatience. Tout, absolument tout valait mieux pour lui que la perdre. Et, vu sous cet angle, l'amour avait pris une telle importance dans sa vie qu'il comprenait sa sœur sans mal.

— Réserve une table, je vais me laver, dit-il en s'éloignant.

Il prit une longue douche, d'abord brûlante puis tiède. Ces deux journées en mer lui avaient procuré un immense plaisir, avec une sensation de liberté retrouvée. Vivre enfermé dans un laboratoire ne lui convenait décidément plus. Parviendrait-il jamais à concilier son métier et son besoin d'espace ? À Brest, jusqu'à l'année précédente, il n'avait pourtant pas eu l'impression d'étouffer. Sa vie était alors bien réglée, il ne se posait pas de questions en conduisant son programme de recherche, et il restait confiné dans les locaux de l'IFREMER en envoyant ses collaborateurs sur le terrain. Aujourd'hui, il voulait y aller lui-même. Pourrait-il obtenir de ses nouveaux employeurs une modification de son statut ? Apparemment, ceux qui l'avaient engagé étaient prêts à tout pour le garder, d'ailleurs la moindre de ses demandes était acceptée sur-le-champ.

Après avoir enfilé un jean, un col roulé et des mocassins, il gagna le séjour, où il eut la surprise de découvrir Pierre qui sirotait un verre de cidre avec Gaëlle. L'adolescent se leva aussitôt, l'air embarrassé, et débâta en hâte :

— J'ai renoncé à aller skier avec maman, comme c'était prévu, parce que je préfère passer mes vacances ici et à Kerloc'h, enfin, si tu veux bien...

Loïc adressa un sourire rassurant à son fils, tout en se demandant ce qui justifiait réellement sa présence.

— Je suis ravi que tu sois venu, affirma-t-il avec enthousiasme. Bien entendu, ta mère est au courant ?

— Oh, oui !

Le ton hargneux était très éloquent, quelque chose avait dû arriver.

— Maman a rencontré un type que je ne supporte pas, précisa Pierre avec une grimace dégoûtée. Antipathique, content de lui, donneur de leçons... Il a prévu de nous accompagner à Val-d'Isère, très peu pour moi ! Alors, si je ne suis pas de trop, je reste trois jours

et ensuite j'irai à Kerloc'h, grand-père est d'accord.

— Parfait, murmura Loïc.

Ce retournement de situation le dépassait totalement. Après s'être pris pour le chevalier servant de sa mère, Pierre vivait mal la présence d'un intrus, c'était logique. Pourtant, cette nouvelle donnée le ramenait à la réalité, à son statut de fils, et rompait le huis clos malsain imposé par Anne jusque-là. Qu'elle soit enfin amoureuse d'un autre homme était vraiment ce qui pouvait arriver de mieux, pour elle, pour Pierre, et par conséquent pour Loïc.

— Il y a des tas de trucs à voir à Concarneau. Le musée de la Pêche, le Marinarium... et aussi des balades formidables vers Pont-Aven. Vous pouvez même louer une vedette pour faire un tour en mer et visiter les îles de Glénan. Gaëlle te servira de guide pendant que je travaille, mais on fera la fête le soir, promis.

Le visage de Pierre s'était illuminé, il regardait son père avec une évidente reconnaissance. Avait-il craint un refus ? Loïc s'approcha de lui et ébouriffa ses cheveux d'un geste affectueux.

— Tu es le bienvenu ! Quand as-tu prévu d'aller à Kerloc'h ?

— Samedi.

— D'accord, je te déposerai.

Il ne précisa pas que ce serait sans doute au bout de l'allée qui menait au manoir, dont il ne voulait pas s'approcher. Mais Kerloc'h était sur son chemin pour gagner la région de Morlaix, et il en profiterait pour prendre Tristan au passage. Quant à retrouver Elias, il n'y croyait pas vraiment, mais au moins ils auraient essayé.

— Le nombre des exploitations bio a pourtant doublé en moins de dix ans !

Péremptoire, Artus n'avait même pas besoin de jeter un coup d'œil à ses notes, il connaissait les chiffres par cœur. L'agriculture biologique en Bretagne restait son cheval de bataille, il n'en démordrait pas jusqu'à son dernier souffle. Guettant la question suivante, il promena son regard sur l'assistance. À chaque réunion, il parvenait à convaincre les sceptiques et à rassurer les inquiets.

— Trente-cinq mille hectares en tout pour la bio, reprit-il, ce n'est pas négligeable mais on pourrait faire mieux, ça représente à peine deux pour cent de la surface agricole utile de la région...

— Ce qui arrête les fermiers, rappela l'un des participants, ce sont

les obligations d'assolement.

— Tout dépend de la taille de l'exploitation, répliqua Artus. À partir de cinquante hectares, les rotations nécessaires se font sans problème.

Yann, qui l'avait accompagné et se tenait assis au premier rang, eut un large sourire ironique qu'Artus ignora.

— Mais la lutte contre les parasites ? interrogea quelqu'un dans le fond de la salle. Sans le secours des pesticides, la catastrophe est garantie !

— Non, pas du tout. Venez voir mon blé et vous comprendrez. J'utilise des prédateurs naturels, ou bien des préparations à base de plantes et de minéraux, ce n'est pas plus compliqué que ça.

En réalité, les choses étaient moins simples que ne le prétendait Artus. Lui-même, au début, avait éprouvé des difficultés à suivre le mode de production réglementé au niveau européen. La lutte contre les mauvaises herbes, la fumure organique, le travail du sol qu'il fallait ameublir sans le retourner : les contraintes étaient multiples.

— Tu dis ça parce que tu as un fils biologiste qui t'explique tout ! plaisanta un agriculteur.

Artus haussa les épaules sans répondre. Effectivement, il aurait pu interroger Loïc sur toutes ces histoires de particules, de texture et de structure, qui le dépassaient un peu. Mais bien sûr, il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas profité de sa présence à Kerloc'h pour le questionner parce qu'il ne voulait rien lui demander ni rien lui devoir. Une attitude navrante, il le savait bien, propre à le priver d'une connaissance approfondie de son sujet.

La réunion s'acheva quelques minutes plus tard, dans le joyeux brouhaha coutumier. Artus quitta la salle des fêtes en compagnie de Yann, mais ils n'étaient pas venus ensemble et chacun avait sa voiture.

— Je ne rentre pas directement, j'ai à faire, déclara Artus de façon laconique.

Il s'installa au volant, claqua la portière. Certaines corvées étaient si pénibles qu'il valait mieux s'en débarrasser sans attendre, un principe qu'il appliquait depuis toujours. Les problèmes liés à l'exploitation étaient une chose, les soucis familiaux une autre, bien distincte. Et s'il gérait aisément les premiers, il se sentait démuni devant les seconds. La fuite inexplicable d'Elias, l'absence de Gaëlle, réfugiée chez Loïc, Tristan muré dans un silence de plus en plus hostile... Il n'avait pas l'intention de se voiler la face, il fallait qu'il comprenne ce qui était en train d'arriver.

Raccompagné jusqu'à la porte de son bureau par le directeur général, Loïc n'en revenait pas d'avoir obtenu gain de cause sur toute la ligne. S'il voulait partir en mer pour travailler *in situ*, personne n'y voyait aucun inconvénient, et peu importait la durée des missions. Il aurait, comme promis, le personnel et le matériel nécessaires à ses expériences.

— Je ne tiens pas à vous enfermer dans ce laboratoire, docteur Le Marrec ! Ce sont vos recherches, votre programme, et vous êtes seul juge des moyens à employer.

Une carte blanche à laquelle Loïc ne s'attendait pas vraiment, et qui lui ouvrait de formidables perspectives.

— Je viens de décrocher un passeport pour le grand large ! annonça-t-il en riant à sa secrétaire. La direction est très, très arrangeante avec moi...

— Qu'est-ce qui vous étonne ? répliqua-t-elle. Vous êtes bardé de titres, vous êtes jeune et en plus vous êtes breton, je crois que vous incarnez une de leurs meilleures cautions !

Maryse travaillait là depuis une dizaine d'années, aussi discrète qu'efficace, et dès l'arrivée de Loïc elle s'était ingéniée à lui faciliter les choses.

— Ils vous voulaient, vous et personne d'autre, à la tête de ce département, ajouta-t-elle. « Brillantissime », avait affirmé le type de l'IFREMER qu'ils ont cuisiné à votre sujet. Alors, tout juste s'ils n'ont pas sablé le champagne quand vous avez signé le contrat !

Il se remit à rire, persuadé qu'elle exagérait. Même en étant conscient de sa valeur, il ne se voyait pas du tout comme quelqu'un d'irremplaçable.

— Vous êtes trop modeste ou trop naïf, soupira-t-elle. Vous vous en rendrez compte un jour, j'espère pour vous que ce ne sera pas trop tard ! Bon, en attendant, si vous manquez d'occupations cette après-midi, j'ai posé des résultats sur votre bureau, mais d'abord il y a un monsieur qui vous réclame en bas, à l'accueil. Votre père, je crois.

Stupéfait, Loïc la dévisagea pour s'assurer qu'elle ne plaisantait pas. Artus, ici ? Pourquoi ? Faisant volte-face, il repartit vers les ascenseurs. Une autre catastrophe se serait-elle abattue sur la famille ?

Devant les portes métalliques, il n'eut pas la patience d'attendre et préféra dévaler l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. À peine eut-il débouché dans l'immense hall vitré que l'hôtesse de l'accueil lui

désigna son père d'un discret signe de tête. Assis très droit au bord de l'un des canapés de cuir blanc destinés aux visiteurs, Artus feuilletait distraitemment un magazine scientifique. Il semblait mal à l'aise, agacé d'attendre ou peut-être décontenancé par le cadre luxueux des locaux.

— Tu voulais me voir ? s'enquit Loïc d'un ton volontairement neutre.

Artus leva la tête vers lui, le détailla avec une sorte de curiosité puis referma le magazine.

— Oui. Bonjour, d'abord.

En général, c'était plutôt lui qui se dispensait des formules de politesse avec Loïc.

— Excuse-moi. Bonjour... Que puis-je faire pour toi ?

— Répondre à deux ou trois questions que je n'avais pas envie de te poser par téléphone.

Quittant le canapé, il récupéra son caban, qu'il plia sous son bras comme s'il avait besoin de se donner une contenance.

— Avant tout, peux-tu m'expliquer ce que ta sœur fait chez toi ? Je n'ai déjà pas assez de personnel pour gérer les cultures, or elle a abandonné ses vergers sans se soucier de rien, ça ne lui ressemble pas.

— Elle avait besoin de se changer les idées.

— Vraiment ? Et pour quelle raison ?

— Un chagrin d'amour.

— Un quoi ?

Interloqué, Artus jeta un coup d'œil autour de lui et parut hésiter.

— Il n'y aurait pas un endroit plus...

— Allons dans mon bureau, proposa Loïc.

Il précéda son père jusqu'aux ascenseurs, inquiet à l'idée d'en avoir trop dit. Mais ne valait-il pas mieux que la vérité vienne de lui ? Artus avait d'autres motifs de rancune à son égard, un de plus ou de moins n'y changerait rien.

En les voyant passer, sa secrétaire se précipita pour leur ouvrir la porte du bureau.

— Désirez-vous du café, du thé ? proposa-t-elle avec un sourire affable.

Artus refusa d'un geste, occupé à détailler la pièce. Moquette épaisse, boiseries de chêne, larges baies vitrées donnant sur les jardins du laboratoire, matériel informatique ultramoderne : tout indiquait la

puissance financière du groupe industriel qui employait Loïc.

— Tu travailles ici ? s'étonna-t-il.

— Pas souvent. Plutôt dans les salles de biologie, ou carrément en mer.

— Les sédiments marins, ça te dit forcément quelque chose ?

La question dérouta Loïc une seconde, puis il fit le rapprochement.

— Pour la fertilisation des sols, je suppose ? Je peux te rédiger un topo, si tu veux.

— À l'occasion, envoie-moi quelque chose là-dessus, accepta Artus avec réticence. Mais je ne suis pas venu pour ça.

Maryse s'éclipsa discrètement, refermant la porte en douceur.

— Explique-moi cette histoire de chagrin d'amour de ta sœur, je ne suis pas au courant.

— Gaëlle t'en parlera elle-même si elle le souhaite. La seule chose que je peux te dire est qu'elle est malheureuse.

— Malheureuse ? répéta lentement Artus. À cause de qui ?

Sa stupeur prouvait qu'il ne se doutait absolument pas des sentiments de sa fille pour Elias. L'idée n'avait même pas dû l'effleurer.

— Je n'ai jamais rien compris à la vie privée de ta sœur. Votre mère prétendait que je devais la laisser tranquille, ne pas lui poser de questions, Gaëlle a donc vécu comme elle l'entendait, je ne m'en suis pas mêlé... et elle ne m'a présenté personne. J'imagine qu'elle a mené ses histoires d'amour en dehors de Kerloc'h, pour ne pas me choquer ? Autres temps, autres mœurs, je m'en serais arrangé... Seulement aujourd'hui, elle arrive à la quarantaine. Tu te rends compte ? Et moi, depuis un moment, je la plaignais, je la croyais seule... Quel est le bon sang de taré qui ne veut pas d'elle ?

Loïc hésita. Connaissant sa sœur, il savait que le scandale allait éclater à la minute où elle rentrerait à la maison. Il avait envie de la protéger malgré elle, d'essuyer la première vague de colère d'Artus, cependant il ne se sentait pas le droit de parler à sa place. Effectivement, elle aurait bientôt quarante ans et était de taille à régler ses affaires elle-même. Sa seule demande était qu'on lui retrouve Elias, pas qu'on se substitue à elle.

— Désolé, murmura-t-il.

— Ah, bien sûr ! s'écria rageusement Artus. Le silence, les cachotteries ! Je vous fais peur ou quoi ?

— Pas à moi.

En l'affirmant, Loïc s'aperçut que c'était faux. Artus l'impressionnait encore, et peut-être davantage depuis qu'ils s'étaient dressés l'un contre l'autre. Il se souvenait trop bien de la douleur infligée par certains mots, il ne voulait pas la subir une deuxième fois.

— Peux-tu au moins me dire à quel moment elle envisage de reprendre ses affaires en main ? Commercialiser du cidre, ce n'est pas s'occuper uniquement de la cueillette des pommes !

— Je sais.

— Non, tu ne sais rien du tout ! Tu nous prends juste pour des paysans et tu te crois très au-dessus de ça !

— S'il te plaît..., murmura Loïc, consterné.

Au prix d'un effort visible, Artus se maîtrisa.

— Oui, excuse-moi. Tu es sur ton lieu de travail. En ce qui me concerne, je respecte le travail des autres, alors je vais te laisser. Je n'aurais pas dû crier. Ni venir, d'ailleurs !

Néanmoins, il l'avait fait, malgré toute sa mauvaise humeur et sa mauvaise foi. Il eut une ébauche de sourire, qui se voulait conciliant et qui toucha Loïc.

— Attends... Puisque tu es venu jusqu'ici, il y a quelque chose que je veux te demander. Te redemander.

Ce n'était sans doute pas le moment, mais y en aurait-il jamais un autre ? Loïc prit une profonde inspiration avant de pouvoir achever :

— Laisse-moi faire cette recherche ADN. Tu n'as rien à perdre et moi non plus.

Le sourire d'Artus s'effaça tandis que son visage reprenait une expression hostile.

— Il n'en est pas question, je ne me prêterai pas à cette mascarade ! Je n'ai pas besoin de tes foutues expériences de laboratoire pour...

— Mais moi, oui ! Je veux une certitude, je veux savoir comment t'appeler quand je suis en face de toi !

— Rassure-toi, ça n'arrivera plus, répliqua Artus, pâle de colère. Toutefois, si l'occasion se présente, j'ai un prénom, tu peux t'en servir. Je ne pensais pas que tu ne supportais plus de dire « papa », mais tu as raison, comme toujours, et c'est bien normal puisque tu es le plus intelligent d'entre nous !

Son cynisme fut insupportable à Loïc, qui se détourna sans

répondre. La réconciliation était impossible, ils n'étaient même plus en mesure de se parler calmement, chaque rencontre dégénérait. Artus passa à côté de lui et se dirigea vers la porte.

— Il y a juste un détail que j'aimerais te rappeler, à tout hasard... Je t'ai élevé, Loïc.

— Élevé à l'écart, non ?

La main sur la poignée, Artus resta immobile quelques instants, puis il hocha la tête et sortit.

— Si je m'en souviens aussi bien, déclara la vieille dame, c'est parce que cette année-là j'attendais mon premier enfant. Ma fille. J'étais en fin de grossesse et il faisait chaud. L'été 66, oui...

Avec précaution, elle souleva sa tasse, but une gorgée de thé puis sourit à Sabine, qui l'écoutait attentivement. Entre elles deux, posé sur la table, le dictaphone de Sabine enregistrait leur conversation.

— Je n'ai pas été mère très tôt, mais quand on tient un hôtel il y a toujours tellement de travail ! D'ailleurs nous nous étions endettés, mon mari et moi, il fallait penser à rembourser, on se disait qu'on avait bien le temps de fonder une famille. Moralité, j'avais déjà trente-cinq ans quand ma fille est enfin née. Après, nous avons eu un garçon... Mais ce n'est pas ce qui vous intéresse, pas vrai ?

— Tout m'intéresse dans vos souvenirs de cet été-là, affirma Sabine.

— Cette Bretonne, avec ses deux gamins adorables, je l'ai tout de suite prise en sympathie. Elle s'émerveillait de tout, la mer trop bleue, les champs de lavande, la cuisine à l'ail, le bruit des cigales... Elle avait des yeux magnifiques, très clairs, presque transparents. Une très belle jeune femme, vraiment. À se demander pourquoi elle était seule avec ses marmots, et j'ai fini par lui poser la question. Son mari était agriculteur, je crois bien. Une histoire de moisson ou je ne sais plus quoi parce que, ici, le blé, on ne connaît pas... Bref, on a pris l'habitude de bavarder, le soir, quand ses petits dormaient là-haut dans la chambre. Elle descendait boire une infusion avec moi et je lui demandais des conseils pour mon bébé qui allait naître, des trucs de mère puisqu'elle en avait déjà eu deux. On en a passé des heures et des heures sur cette terrasse où nous sommes, à jacasser comme des pies !

La terrasse en question était faite de grandes dalles blanches irrégulières et protégée par un auvent couvert de canisses. Partout,

dans des bacs en pierre, une profusion de fleurs printanières s'épanouissaient déjà. La vieille dame suivit la direction du regard de Sabine et se mit à sourire.

— La nature est précoce, chez nous. L'hiver a été si doux... Je ne sais pas à quoi ressemble la Bretagne, je n'ai jamais eu envie de bouger d'ici.

— Je vous comprends, madame Calés.

Au loin, la mer semblait bleu marine sous un soleil aveuglant. Difficile de croire que le mois de mars n'était qu'à peine commencé.

— Savez-vous ce que signifie « Grau », commissaire ?

— Non. Mais appelez-moi Sabine, je préfère.

— Moi, c'est Élise. Tout le monde dit seulement Lise. Où en étais-je ? Ah, oui, Le Grau-du-Roi ! Un grau est une brèche dans le littoral. La ville a été construite de part et d'autre de cette brèche, voilà. Quant au roi, les avis diffèrent...

— Port-Camargue existait déjà, en 1966 ? demanda Sabine, qui voulait ramener la conversation à cet été-là.

— Non, il a été créé un peu après, vers 1969, il me semble. C'est complètement artificiel. À l'époque, les gens passaient leurs vacances en famille au Grau-du-Roi, ils venaient pour se baigner, parce qu'il y a des kilomètres de plage, et personne n'avait de bateau, à part les pêcheurs ! Mon auberge faisait pension, on avait des clients fidèles qui revenaient d'une année sur l'autre.

Le dictaphone s'arrêta dans un claquement sec et Sabine, avec un sourire d'excuse, retourna la microcassette. Elle remit l'appareil en marche puis enchaîna :

— Et cette Bretonne, Armelle, vous l'avez revue ?

— Jamais. Au début, elle m'a écrit comme elle l'avait promis. Des cartes postales de sa région, des nouvelles de ses petits... Je lui ai même envoyé une photo de ma fille quand elle est née. Après, nous avons encore échangé des vœux à Noël, et puis plus rien, c'est normal.

Sabine écoutait toujours, le menton dans les mains, attentive aux intonations de la vieille dame. Celle-ci était parfaitement lucide et sa mémoire était excellente, elle aurait fait un témoin fiable.

— Madame Calés... Pardon, Lise. Je vous l'ai dit, l'enquête à laquelle je me livre n'a rien d'officiel, je la fais à titre personnel et vous n'êtes pas obligée de me répondre, mais j'aimerais savoir si, à votre avis, Armelle a pu avoir une aventure pendant cet été-là ?

Le rire d'Élise Calés était spontané, communicatif, et la question

parut beaucoup l'amuser.

— Non, bien sûr que non ! Comment voulez-vous ? Elle s'occupait tout le temps de ses enfants. Et pas seulement à la plage, mais ici aussi à leur faire faire des coloriages, à leur lire des histoires... Après nos bavardages nocturnes, lorsqu'elle montait se coucher, il était souvent très tard... D'ailleurs, ce n'était pas une femme à ça. Pas du tout son genre. Celles-là, je les ai toujours repérées à cent mètres ! Non, vraiment non, j'en mettrais ma main au feu. Évidemment, je n'étais pas son ange gardien, avec tout le travail de la pleine saison j'étais très occupée, pourtant je m'en serais aperçue parce que nous étions quasiment devenues des amies... En remerciement de ses conseils pour mon bébé à venir, je lui donnais des trucs de femme ; moi, j'avais beaucoup vécu avant mon mariage, et elle me semblait un peu naïve ! En quelque sorte, nous échangeions des recettes.

Elle s'interrompit, resservit du thé.

— Maintenant, à moi de vous poser une question, reprit-elle en regardant Sabine. C'était il y a... trente-huit ans, et vous m'avez dit qu'Armelle était décédée depuis huit ans. Que cherchez-vous, au juste ?

Sabine avait envie de lui manifester sa reconnaissance, aussi n'hésita-t-elle pas à répondre franchement.

— Armelle Le Marrec a eu un troisième enfant au printemps suivant. Son mari a pensé que...

— Quel idiot ! Ah, les hommes ! Et alors ?

— Alors, rien. Ils en ont eu un quatrième par la suite, mais le doute est resté, et l'histoire vient de revenir sur le tapis.

— Sauf quelle n'est plus là pour se défendre, la pauvre ! Non, décidément, je suis catégorique, ce n'est pas chez moi quelle aurait trouvé, ni cherché, un amant de vacances.

Une serveuse fit son apparition sur la terrasse, adressa un petit signe de tête à sa patronne et commença à disposer des nappes.

— J'ai soixante-quatorze ans, dit Élise Calés. Je suis officiellement à la retraite, en principe c'est ma bru qui gère l'hôtel, mais je continue à m'occuper du restaurant. L'habitude...

À regret, Sabine se leva.

— J'ai passé un moment formidable avec vous, Élise. Je ne sais pas comment vous remercier de votre gentillesse, de votre mémoire sans faille, du service que vous me rendez...

— Il y a des gens qui vous marquent, d'autres pas, c'est tout !

Allez, je vous raccompagne.

Très alerte pour son âge, elle précéda Sabine jusqu'aux marches de pierre qui descendaient vers le parking. Là, elle s'arrêta et lui posa la main sur le bras.

— Encore une petite curiosité de vieille dame, jolie commissaire... Dites-moi à quoi ressemble celui qu'on prend pour un bâtard.

Amusée, attendrie, Sabine réfléchit une ou deux secondes avant de murmurer :

— Il a les yeux de sa mère, c'est un très bel homme.

Elles échangèrent un dernier sourire complice, puis Sabine rejoignit sa voiture de location. En passant devant l'auberge, elle vit Élise Calés qui agitait la main et elle baissa sa vitre pour lui rendre son salut. Jamais elle n'aurait pu imaginer avoir autant de chance. Retrouver l'hôtel à la même place était déjà inespéré, mais les mêmes propriétaires, tout à fait improbable ! Sur la photo que lui avait montrée Loïc, Armelle Le Marrec posait de manière conventionnelle avec ses deux enfants. Une banale photo de vacances, peut-être prise par Élise ou bien par un client de l'hôtel, et miraculeusement conservée par Gaëlle. Armelle était belle, bronzée, souriante, Yann et Gaëlle adorables. Comme Loïc aimait cette photo, il l'avait fait refaire et la traînait dans son portefeuille depuis longtemps. Le soir où il s'était laissé aller à évoquer ses problèmes concernant son père, il l'avait sortie avec une évidente fierté. Sabine, habituée à observer le moindre détail sur n'importe quel cliché, avait machinalement remarqué le panneau, à peine lisible derrière Armelle : *L'Aigrette du Grau*. Une allitération un peu insolite pour une pension de famille de l'époque, mais à présent quelle connaissait Élise Calés, Sabine ne s'en étonnait plus. L'aigrette n'était jamais qu'un héron, présent partout dans la région.

Bien entendu, il n'y avait plus aucune *Aigrette du Grau* dans la liste des établissements répertoriés à l'office du tourisme, mais le nom était resté dans les mémoires et Sabine apprit sans mal que la pension de famille avait été rebaptisée *L'Auberge des Gabians*. À savoir, le nom local du goéland. La chance avait continué à lui sourire avec Élise, toujours présente dans son hôtel malgré le temps écoulé, et dont les souvenirs conservaient cette précision inouïe.

— On a rarement un bol pareil dans une enquête...

Elle s'était attendue à tout, y compris à être mal reçue, mais pas à ce qu'elle venait d'entendre.

— Son père, quel abruti...

Arrivée au bout de la jetée, elle s'arrêta et descendit de voiture. Il faisait vraiment trop beau pour ne pas s'offrir une promenade sur le bord de mer. Même si, pour elle, la Méditerranée ne pouvait en aucun cas avoir l'attrait de l'Atlantique, elle resta un moment en admiration devant le paysage du golfe d'Aigues-Mortes.

Ainsi, Armelle avait sans doute été fidèle à son mari, dont Loïc devait être le fils. Artus Le Marrec accepterait-il d'y croire ? Que représenterait à ses yeux le témoignage d'une hôtelière, si longtemps après ? S'il s'obstinait – en Breton têtu –, il invoquerait peut-être une solidarité de femmes, une mémoire sélective, n'importe quoi qui l'arrange et lui permette de garder sa conviction, car la mettre en doute ferait de lui un coupable. Comment reconnaître et absoudre près de quarante années d'erreur ?

Une main en visière, Sabine observait les bateaux qui rentraient au port, escortés d'une nuée de goélands. Elle décida d'attendre un peu avant de parler à Loïc. Il la croyait en week-end chez des amis et ne se doutait de rien. Apprécierait-il qu'elle ait fouillé dans le passé de sa famille sans même le consulter ? Pour elle, rien de plus facile que remonter une piste, poser les bonnes questions et obtenir des confidences, il s'agissait d'un aspect de son métier qu'elle maîtrisait parfaitement. La recherche qu'elle venait d'effectuer, si facile, pourquoi Loïc ne l'avait-il pas entreprise ? Par crainte d'affronter la vérité ? Et que préférerait-il : être le vrai fils d'un homme qui ne l'aimait pas ou celui d'un parfait inconnu ? S'était-il imaginé un autre père depuis que le sien l'avait rejeté ? Trop réservé pour s'étendre sur le sujet, il n'avait presque rien livré de ses sentiments, mais elle avait deviné l'importance qu'il attachait à cette histoire.

Loïc... Jamais, de sa vie entière, elle n'avait pensé à un homme dix fois par jour, or celui-ci n'était même pas son amant. Pourquoi occupait-il une telle place ? Sans s'en apercevoir, elle s'était mise à attendre ses appels, à provoquer les occasions de rencontre. Presque chaque semaine, elle revenait à Doëlan, et elle se surprenait parfois à acheter des vêtements ou du parfum uniquement pour lui plaire. Ce comportement de femme amoureuse était si insolite, si nouveau, qu'elle en éprouvait parfois une sorte d'angoisse. Loïc serait-il celui qui allait tout changer ?

Le soleil avait presque rejoint la ligne d'horizon et ne tarderait plus à disparaître. Lorsqu'elle était enfant, son grand-père lui parlait du fameux *rayon vert*, celui qu'on peut apercevoir un instant au ras des flots quand le soleil s'abîme dans l'océan. Sans doute une légende de marin-pêcheur, mais à l'époque elle y croyait, comme à tout ce qu'il lui disait. « Toi, mon tamic, tu épouseras un Breton, tu ne pourras pas faire autrement ! »

— On verra bien, grand-père, on verra bien...

Éblouie, elle ferma les yeux une seconde, espérant qu'il aurait raison.

Tristan s'était casé à l'arrière de la Porsche car Yann avait tenu à les accompagner. Si, à eux trois, ils ne parvenaient pas à convaincre Elias, au moins auraient-ils tout tenté.

— Toi qui as une copine commissaire, ronchonna Yann, tu connais peut-être le moyen de trouver une aiguille dans une meule de foin ? Parce que c'est ce qui nous attend, je vous préviens...

Loïc haussa les épaules, occupé à négocier un virage sur la route étroite. Depuis Le Faouët, ils étaient remontés vers le nord de la Bretagne par les départementales, traversant le parc naturel d'Armorique en direction de Morlaix.

— Pleyber-Christ n'est plus qu'à huit kilomètres, annonça Loïc. Et comme il ne s'agit pas vraiment d'une métropole, Elias devrait être facile à localiser.

— S'il est encore là, soupira Tristan.

Il essaya en vain de changer de position, coincé contre le dossier du siège conducteur. Dans son rétroviseur, Loïc lui adressa un clin d'œil compatissant.

— Il y a plus confortable, je sais, mais écoute le bruit du moteur...

— Je ne fais que ça, je suis assis dessus !

Yann éclata de rire, apparemment réjoui par la compagnie de ses frères. Loin d'Artus et du travail de l'exploitation, il devait avoir l'impression de prendre enfin une journée de vacances.

— Arrivés à Pleyber, demanda-t-il, où commence-t-on à chercher ?

— Au bistrot, répondit Loïc. Même si Elias n'est pas un pilier de comptoir, des gens l'ont forcément vu, ont bavardé avec lui...

— Et si jamais on met la main sur lui, lequel d'entre nous prendra la parole ? s'enquit Tristan.

Loïc jeta un coup d'œil à Yann, qui se défendit aussitôt.

— Ah, non ! Moi, je suis là uniquement pour faire bonne mesure, rien d'autre ; c'est toi que Gaëlle a pris pour confident, pas moi.

— D'accord, ça ne me gêne pas, mais alors ne vous en mêlez pas, ne commencez pas à lui faire la morale.

— Promis ! dirent-ils ensemble.

Loïc gara la voiture à proximité d'une très belle église gothique, puis il entraîna ses frères vers un café-tabac qu'il avait repéré. À l'intérieur, dans une atmosphère sombre et enfumée, trois hommes se tenaient devant le comptoir et se retournèrent en même temps pour examiner les nouveaux arrivants. L'un d'entre eux était Elias. Amaigri, l'air farouche, il se figea.

— Salut, toi ! lança Loïc sans se démonter. Eh bien, ça fait plaisir de te revoir...

Elias les regarda l'un après l'autre avant de fixer son attention sur Loïc.

— Salut...

Il y eut quelques instants de silence, durant lesquels personne ne bougea, puis le patron du bar passa un coup de torchon sur son zinc en marmonnant :

— Pour ces messieurs, ce sera ?

— Trois cafés, répondit Loïc. Tu en prends un autre avec nous, Elias ? Alors, quatre. On s'assied ?

Il désignait les tables installées au fond de la petite salle, et Elias le précéda d'un pas décidé.

— Je te préviens, Loïc, si vous êtes venus pour...

— Pour Gaëlle, c'est tout.

Ils prirent place tous les quatre, Yann et Tristan gardant résolument la tête baissée.

— Elle est désespérée par ton silence, enchaîna Loïc. Elle ne comprend pas et elle pleure.

— Elle pleure ? répéta Elias d'une voix étranglée.

— Tu m'as très bien entendu.

Elias soutint un moment le regard de Loïc tandis que son visage semblait se creuser.

— Tu avais le droit de t'en aller mais pas sans explication. Si tu ne l'aimes plus, tu me le dis et ça suffira.

— Plus l'aimer ? Comment veux-tu !

Furieux, Elias venait de cracher sa phrase avec une telle violence que Loïc sursauta. Il devina le mouvement qu'esquissait Yann pour se lever et lui adressa un geste d'apaisement.

— C'est à cause de ma lettre à Artus que vous êtes là ? J'y ai pensé

trop tard, après avoir jeté l'enveloppe dans la boîte...

— J'ai vu le cachet de la poste, déclara Tristan d'une voix calme. Papa ne nous en a pas parlé.

— J'imagine, oui... Pas lui !

Le patron s'approcha, les tasses sur un plateau, et ils attendirent qu'il reprenne sa place derrière le comptoir. La manière dont Elias avait prononcé : « Pas lui ! », s'agissant d'Artus, évoquait davantage de l'admiration que du ressentiment.

— Je ne voulais pas que votre père me prenne pour le dernier des ingrats parce que ce n'est pas vrai.

— Si je comprends bien, insista Loïc, son avis compte plus pour toi que celui de Gaëlle ?

— Tu ne comprends rien du tout, murmura Elias.

— Eh bien, je suis là pour ça, je t'écoute.

Yann et Tristan, les yeux rivés sur leurs tasses, se gardaient d'intervenir et laissaient leur frère se débrouiller seul face à un Elias de plus en plus buté. Après un long silence, Loïc reprit :

— Gaëlle ne sait pas que nous sommes ici. Nous n'étions pas sûrs de te trouver, et de toute façon, si tu l'as quittée, c'est que tu ne veux plus la voir. Elle n'avait rien à y gagner qu'une déception supplémentaire. Je me trompe ?

Elias scruta Loïc durant deux ou trois secondes, comme s'il pesait le pour et le contre, puis il lâcha, très bas :

— Non, tu ne te trompes pas. Et je vais te donner exactement ce que tu attends, une bonne raison pour partir d'ici en courant, avec tes frères, et ne plus jamais me poursuivre...

Il tourna la tête vers Yann, ensuite vers Tristan, esquissa une grimace d'impuissance puis revint à Loïc, qui semblait être le seul à qui il voulait bien s'adresser.

— J'aime Gaëlle à en crever, mais ça ne fait pas de moi un abruti. Si j'avais demandé sa main à Artus, il m'aurait flanqué hors de Kerloc'h à coups de fusil.

— Les temps ont changé, Elias, vous pouviez vous passer de son consentement et...

— Ne m'interromps pas, bon Dieu, c'est déjà assez difficile ! Il y a des choses que tu ne sais pas, Gaëlle non plus, mais que je n'ai pas cachées à Artus... J'ai fait de la prison, quand j'étais jeune.

Un nouveau silence s'abattit sur eux, jusqu'à ce que Loïc se décide

à réagir.

— Pour quel motif ?

— J'avais tabassé mon père, et pas à moitié.

— Toi ?

Trop surpris pour protester, Loïc se pencha vers Elias.

— Tu l'inventes ou c'est vrai ?

— À ton avis ?

— D'accord... Raconte.

— C'était un poivrot, une brute, tu n'as pas idée... Il pourrissait la vie de ma mère, la mienne, il ne respectait rien. On crevait de faim, la maison s'écroulait chaque année un peu plus, moi j'allais à l'école avec les yeux au beurre noir, et parfois je dormais dehors. Ce serait à refaire, sincèrement, je taperais plus fort. D'autant plus que, même sans casier judiciaire, Artus ne m'aurait pas laissé toucher à ta sœur, ça ne change rien.

Impossible de le contredire, Artus serait devenu fou s'il avait su ce qui se passait chez Gaëlle chaque nuit. Le passé d'Elias ne faisait qu'aggraver une situation déjà inextricable.

— Avouer cette vieille histoire à Gaëlle, je m'y serais résigné parce qu'elle m'aurait compris et pardonné, j'en suis sûr, mais après ?

Il haussa les épaules avec lassitude et répéta :

— Après, Loïc ?

— Au pire, elle serait partie avec toi.

— C'est ce que je ne veux pas ! cria-t-il en tapant du poing sur la table.

Loïc rattrapa sa tasse de justesse et la reposa doucement sur la soucoupe. Du bout du doigt, il essuya une trace de café.

— Elle a le droit d'être heureuse, bredouilla Elias, d'avoir un mari dont elle puisse être fière, de...

— Elle ne sera pas heureuse sans toi.

Cette fois, Elias parut se tasser sur sa chaise, les épaules voûtées et la tête basse.

— Je suis quoi, Loïc ? Un ouvrier agricole qui a fait de la taule dans sa jeunesse... Et ensuite, des tas de petits boulots plus ou moins avouables, avant de tomber sur Artus Le Marrec, un type bien qui m'a aidé. Aujourd'hui, tu voudrais qu'à cause de moi Gaëlle parte de Kerloc'hen claquant la porte ? Tu crois vraiment qu'on dormirait

tranquilles, elle et moi ? On vivrait comment ? Si je lui faisais vendre ses terres, j'aurais l'impression de la mutiler... et de poignarder Artus. Tu vois, je n'ai pas le choix. Qu'elle me prenne pour un salaud lui permettra de m'oublier plus vite, c'est bien le seul cadeau que je puisse lui offrir. Ne lui dis pas que tu m'as trouvé, ou raconte-lui que je suis un pauvre mec sans foi ni loi qui ne valait pas le coup.

Il se leva brusquement, puis se tourna enfin vers Yann et Tristan.

— Au moins, j'aurai eu l'occasion de vous dire au revoir.

Plutôt que leur tendre la main, il se contenta d'une ombre de sourire avant de s'éloigner. Les trois frères le regardèrent sortir en silence, sans bouger de leurs chaises. Au bout d'un moment, Tristan fouilla la poche de son jean et en sortit une poignée de monnaie.

— Formidable..., lâcha-t-il d'un ton sinistre. On ne peut pas dire qu'on se soit donné du mal pour le trouver, mais je ne vois pas à quoi ça nous a servi. Et maintenant, on fait quoi ?

— On parle à papa ! décida Yann.

Une proposition plutôt surprenante, venant de lui. En principe, il évitait de contrarier Artus ou de provoquer un affrontement dont il sortait presque toujours perdant. Loïc le contempla un moment, perplexe.

— De toute façon, poursuivit Yann, Gaëlle va cracher le morceau, je la connais. Marion m'a fait tout un discours là-dessus, elles sont solidaires, et elles n'ont pas tort quand elles disent que la dictature de papa, ça suffit. Loïc interdit de séjour, Gaëlle malheureuse comme une pierre, Elias en cavale...

— En somme, tu préfères arrêter le massacre avant que ça tombe sur toi ? ironisa Tristan.

Ignorant la réflexion, Yann se leva.

— On rentre ?

Loïc n'était pas assez naïf pour ne pas comprendre ce que ses frères attendaient de lui, aussi le proposa-t-il spontanément.

— Si vous préférez que ce soit moi qui lui parle, pas de problème. Je suis son bouc émissaire favori, il se défoulera mieux avec moi et je n'ai plus rien à perdre.

— Ni toi tout seul, ni Tristan, ni moi, trancha Yann. On y va tous les trois ensemble et on verra.

Tristan toisa son frère aîné puis adressa un clin d'œil à Loïc.

— Il a mangé du lion, on dirait ! Mais son idée me plaît, je vote pour.

Ils quittèrent le café-tabac sous le regard intrigué du patron et rejoignirent la Porsche. Le retour s'effectua quasiment en silence, chacun plongé dans ses pensées. Pour Loïc, le plus préoccupant était de décider ce qu'il allait raconter à Gaëlle. Depuis qu'elle habitait chez lui, il l'avait beaucoup écoutée, la découvrant comme une femme plus volontaire qu'il ne l'aurait cru, passionnée par l'exploitation de ses vergers et la qualité de son cidre, énergique, capable d'humour, mais paradoxalement très fragile. L'amour, qu'elle avait attendu longtemps, était désormais pour elle une priorité absolue. Elias ne lui avait pas seulement appris le bonheur du plaisir physique, il avait comblé toutes ses carences affectives. Seule dans un monde d'hommes depuis la mort de leur mère, Gaëlle n'avait eu d'autre horizon que ses frères, son père, les ouvriers agricoles qui se succédaient à Kerloc'h. Elle partageait leur goût pour la terre, se donnait autant de mal que n'importe lequel d'entre eux, travaillait en jean et en bottes de caoutchouc d'un bout de l'année à l'autre, ne s'accordait que de brèves aventures sans suite. Or Elias avait fait d'elle une femme. Il ne se contentait pas de l'aimer, il la vénérât. Avec lui, elle s'était mise à changer, à se dissocier enfin du reste de la famille, à vivre pour elle-même. Tout cela, elle l'avait expliqué à Loïc à coups de confidences pudiques ou d'éclats de rire nerveux destinés à cacher son émotion. Comment lui faire admettre, à présent, que ses rêves étaient en miettes ? Que son père s'y opposait stupidement, que ses frères n'avaient rien pu faire ? À quelle extrémité, de désespoir ou de renoncement, la disparition d'Elias la pousserait-elle ?

Arrivé à l'entrée de l'allée menant à Kerloc'h, Loïc ne savait toujours pas quelle conduite adopter. Et pour compliquer encore la discussion familiale qui allait avoir lieu, Pierre serait dans les parages puisque Loïc l'avait déposé là le matin même.

Plutôt que de se garer dans l'une des granges, il choisit de laisser la Porsche sur les pavés de la cour, indiquant ainsi qu'il ne comptait pas s'attarder plus que le strict nécessaire.

— À cette heure-ci, papa doit être dans sa chambre, marmonna Yann.

Son enthousiasme semblait s'être éteint à la vue du manoir, il n'avait plus l'air combatif du tout.

— Raté, chuchota Tristan en donnant un coup de coude à Loïc.

Debout en haut des marches du perron, les mains dans les poches et les sourcils froncés, Artus les regardait approcher. Sans doute se demandait-il pourquoi Loïc jugeait bon de raccompagner ses frères jusqu'à la porte alors qu'il avait laissé son fils au bout du chemin.

— Vous étiez partis en promenade ? leur lança-t-il d'un ton froid.

Ignorant ce que Marion avait raconté pour justifier son absence, Yann ne répondit rien tandis que Tristan levait les yeux au ciel.

— Nous sommes allés à la recherche d'Elias, déclara posément Loïc. Il faut qu'on te parle.

— Quel honneur ! Pour une fois, vous voulez me parler ? Et tous les trois ensemble ? Parfait, je vous écoute.

— Pas ici, protesta Tristan.

— Pourquoi ? Il fait beau, non ?

L'agressivité de son père braqua immédiatement Tristan, qui répliqua :

— C'est à cause de Loïc ? Tu ne veux pas qu'il franchisse le seuil de la maison ? Crois-moi, tu préféreras qu'on soit tranquilles pour le genre de conversation qu'on va avoir !

— Ah, bon ?

Artus les scruta l'un après l'autre puis fit volte-face et ouvrit la porte. Il gagna le salon sans se retourner, marchant droit à la cheminée, devant laquelle il s'arrêta. Un grand feu était allumé, probablement par Pierre, qui n'y résistait jamais lorsqu'il était à Kerloc'h.

— Alors allez-y, les garçons, dites ce que vous avez sur le cœur et qu'on en finisse, laissa tomber Artus.

Tristan avança d'un pas pour se mettre à côté de Loïc, comme s'il désirait, cette fois, ne pas le laisser se débrouiller seul.

— Nous avons trouvé Elias à Pleyber-Christ, commença Loïc. Pas loin de Morlaix.

— Je sais où c'est, merci. Et puis ? Il n'a pas voulu revenir ?

— Non. Il ne peut pas.

— Bien sûr. Encore un qui n'a pas de tripes !

Artus posa ses mains sur le manteau de la cheminée, se pencha vers les flammes et parut s'absorber dans leur contemplation.

— Gaëlle l'aime, lâcha Loïc à mi-voix.

Le pire étant dit, il laissa passer quelques instants avant d'enchaîner :

— En fait, ils s'aiment tous les deux, et il ne s'agit pas d'une passade. Seulement, vis-à-vis de toi...

— Qui se soucie de moi ? s'écria Artus.

Abandonnant sa position, il alla s'asseoir, croisa les jambes.

— Qu'à vos âges vous en soyez toujours à faire des cachotteries de gamins me consterne. Naturellement, je me suis posé la question sur ces départs inexplicables. Elias dans la nature, Gaëlle chez Loïc... Il ne fallait pas être grand clerc pour établir le rapprochement et j'ai fini par le faire. J'espérais mieux de ma fille, c'est évident ; quant à être trahi par Elias, je ne m'y attendais pas du tout. Mais puisqu'il a choisi de partir, bon vent !

— Papa, plaïda Tristan, tu as été amoureux de maman, tu...

— Oh, oui, parle-moi de ta mère ! Et essaye donc d'imaginer comme elle aurait été heureuse de voir sa fille dans les bras d'Elias ! Elias ! Qui est-ce ? À mon époque, l'emploi d'Elias, ça s'appelait valet de ferme.

— Il est de la famille, rappela Loïc.

— Un peu moins que toi, c'est tout dire !

Loïc laissa passer l'injure sans la relever, mais Tristan explosa.

— Fous-lui la paix avec ça !

Médusé, Artus le dévisagea.

— Ne le prends pas sur ce ton ou sors d'ici. Loïc n'a pas besoin que tu le défendes, et pour l'instant c'est de Gaëlle qu'il est question.

Des bûches s'effondrèrent dans une gerbe d'étincelles et Artus se leva pour aller remettre le feu en ordre. Lorsqu'il se retourna, les pincettes à la main, son expression s'était durcie.

— Vous vouliez me parler, mais vous ne dites pas grand-chose... Plaider la cause d'Elias ne servira à rien, de toute façon.

— Parce qu'il a un casier judiciaire ? demanda Loïc.

— Il vous a mis au courant ? Bien !

Quelle que puisse être la fureur d'Artus, Loïc s'était promis d'aller jusqu'au bout de la discussion et il insista.

— D'après ce qu'on a compris, il...

— Ce n'est qu'une faute de jeunesse, trancha Artus de manière inattendue. Et ça ne m'a pas gêné quand je l'ai engagé, engagé pour travailler, je vous le rappelle, pas pour coucher avec ma fille !

— Il n'a pas cherché à séduire Gaëlle, c'est elle qui l'a voulu, elle te l'expliquera. Comme elle n'a plus quinze ans, elle savait ce qu'elle faisait. Elle a le droit d'avoir des désirs, de choisir.

— Tu me prends pour un vieillard sénile ou quoi ? Elle a tous les droits, évidemment, mais elle n'aura pas ma bénédiction en sus ! La perspective d'avoir Elias pour gendre devrait me faire sourire ?

J'appartiens à un autre temps, où on respectait les gens, les règles, où on ne mélangeait pas les torchons et les serviettes... Elias, je lui ai donné un travail, un toit, ma confiance, et sa manière de me remercier est indigne.

— Tu crois qu'il en veut à l'argent de Gaëlle, c'est ça ?

— Non. Elle a tout ce qu'il faut pour plaire à un homme. Et je pense qu'Elias n'avait pas d'idée derrière la tête car il savait forcément qu'il me trouverait en travers de sa route ! Ce n'est pas Kerloc'h qu'il visait, j'en suis persuadé, mais qu'est-ce que ça change ?

Au moins, Artus conservait sa lucidité, la colère ne le rendait pas partial, et peut-être subsistait-il un espoir de le convaincre, que Loïc saisis au vol.

— Alors, si Elias n'est pas malhonnête, et si son passé ne te dérange pas, où est le problème ?

Artus resta d'abord silencieux, se contentant de toiser Loïc avec dédain.

— Mes « problèmes » ne te concernent pas, dit-il enfin. En te parlant, je m'adresse à un mur. Tu n'as jamais voulu comprendre, tu ne commenceras pas aujourd'hui. Et si, au lieu de se réfugier chez toi, ma fille était venue directement discuter avec moi, les choses auraient été plus simples ! À présent, écoute-moi bien, Loïc... Je ne veux pas que tu te mêles de ça, ni d'autre chose, d'ailleurs. Je ne veux pas que tu viennes ici m'administrer une leçon de tolérance. Je ne veux pas que tu pérores au milieu de mon salon pendant que mes fils se taisent en regardant leurs pieds. Je ne veux pas qu'on me dicte ma conduite, et tu es le dernier à pouvoir le faire !

Cette fois, il laissait libre cours à sa rage, oubliant Elias et Gaëlle pour s'en prendre à Loïc.

— Tu te donnes le beau rôle, comme toujours, mais au fond tu t'en fous pas mal. Tu nous as ignorés pendant des années, continue donc !

Du coin de l'œil, Loïc vit Pierre qui venait de s'immobiliser sur le seuil du salon, hésitant à entrer. Personne n'avait songé à fermer la porte et la voix furieuse d'Artus devait s'entendre à travers toute la maison. Pour éviter de mêler son fils à un esclandre, Loïc murmura :

— Arrête, s'il te plaît...

— Oh, non, ce serait trop facile ! Je croyais avoir été clair avec toi, je n'ai aucune envie de te voir, je ne sais pas ce que tu fais chez moi. Débarrasse le plancher une fois pour toutes !

— Grand-père ?

Interloqué, Artus tourna la tête et découvrit son petit-fils.

— Excuse-moi de te déranger, bredouilla l'adolescent d'une voix étranglée, mais le tracteur a calé et je n'arrive pas à le faire redémarrer...

Avec un certain courage, il s'avança dans la pièce, son regard inquiet allant de l'un à l'autre. À l'évidence, il avait saisi la fin de la discussion.

— Je vais venir, grommela sourdement Artus.

L'arrivée de l'adolescent semblait le mettre très mal à l'aise. Il fit mine d'arranger une bûche, prit le temps de raccrocher les pincettes. Loïc en profita pour chercher le regard de son fils, à qui il sourit.

— Tu me raccompagnes à ma voiture ?

Posant une main ferme sur l'épaule de Pierre, il l'entraîna hors du salon. Une petite pluie fine tombait sur la cour et le jour avait baissé.

— Vous vous disputiez ? chuchota Pierre.

— Un peu...

Loïc ne s'était pas résolu à expliquer la situation à son fils. Il avait seulement évoqué une brouille passagère entre Artus et lui, sans en préciser la raison exacte.

— Pourquoi te parlait-il comme ça ? insista Pierre. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

L'affection de l'adolescent pour son grand-père et pour Kerloc'h avait beau être récente, elle était sincère. Loïc décida qu'il valait mieux ne pas prendre le risque de la détruire.

— Je n'ai rien fait mais nous ne sommes pas d'accord, lui et moi. Je te raconterai tout ça un jour, je te le promets.

— Je ne suis plus un gamin, papa ! protesta Pierre.

— La question n'est pas là. C'est une histoire très personnelle, qui remonte à ta grand-mère... Et je ne te conseille pas de l'interroger à ce sujet si tu ne veux pas l'entendre hurler !

Il essayait de plaisanter, afin de dédramatiser l'incident, cependant Pierre conservait son air angoissé.

— Je peux t'embrasser ou tu n'es plus assez gamin pour ça ?

Prenant son fils dans ses bras, il le serra un instant contre lui.

— De quel tracteur s'agit-il ?

— Le bleu.

— Sa jauge ne fonctionne pas, tu devrais prendre un bidon de

gasoil. Je reviendrai te chercher demain après-midi, tu n'auras qu'à m'attendre au bout du chemin vers cinq heures.

— Vous en êtes vraiment là ? Grand-père ne veut plus te voir du tout ?

La pluie commençait à coller les cheveux de Pierre sur son front, à plaquer sa chemise sur ses épaules. Il s'étouffait, il était en train de se transformer, bientôt il se débarrasserait des dernières traces de l'enfance.

— Souviens-toi, mon grand, il n'y a pas si longtemps tu ne voulais plus me voir, et puis tu as changé d'avis. En famille, tout peut arriver, on se fâche, on se réconcilie... Allez, va vite mettre un blouson !

Il ouvrit la portière de sa voiture tandis que Pierre repartait en courant vers la maison. Il le suivit des yeux jusqu'à le voir disparaître à l'intérieur du manoir puis, d'un geste las, attacha sa ceinture de sécurité, lança le moteur. Lorsqu'il fit demi-tour, ses phares balayèrent la façade et le perron. À cette heure entre chien et loup, Kerloc'h était impressionnant avec ses toitures pointues et sa tour carrée se découpant sur le ciel sombre. Loïc s'aperçut que, contrairement à ce qu'il croyait, il aimait cet endroit. Et même Artus, si étrange que ce soit, il ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Leurs incessantes disputes ne parvenaient pas à le détacher de cet homme qui – ainsi qu'il le rappelait lui-même avec aigreur – l'avait élevé.

Au bout de l'allée, avant d'emprunter la départementale 49 qui le ramènerait sur la route de Quimperlé, il vérifia la messagerie de son portable. Gaëlle voulait savoir à quelle heure il comptait rentrer, Anne s'inquiétait de ne pas avoir de nouvelles de Pierre, et Sabine, d'une voix rieuse, lui faisait savoir qu'il régnait un temps de rêve sur la Méditerranée. Une irrésistible envie d'être près d'elle submergea Loïc. Il essaya d'imaginer la jeune femme sur une terrasse, au soleil, en compagnie de ses amis inconnus. Quand regagnerait-elle Paris ? Viendrait-elle à Doëlan le week-end prochain ? Et sinon, accepterait-elle de dîner avec lui dans la semaine ? Il avait déjà fait plusieurs fois le voyage, juste pour le plaisir d'une soirée, soit en roulant à tombeau ouvert, soit en prenant un avion à l'aéroport de Lann-Bihoué. Combien de temps pouvait durer une relation de cette sorte, trop épisodique pour s'épanouir ? Il devait trouver le courage de lui dire qu'il était décidément fou d'elle, au risque de s'entendre conseiller, pour la seconde fois, d'aller faire son numéro de charme à d'autres. Quelles autres ? Il avait été si peu amoureux jusque-là ! Mais cette fois, il l'était pour de bon, amoureux et maladroit, amoureux et paralysé. Amoureux transi, en somme, exactement ce qu'il avait reproché à Tristan, or celui-ci semblait avoir surmonté tous les obstacles, y

compris sa terrible timidité. Loïc n'avait qu'à en faire autant.

Avec détermination, il composa le numéro de Sabine mais n'eut droit qu'au répondeur. Très déçu, il raccrocha sans laisser de message.

— Et ton père est d'accord ? fulmina Anne. On rêve ! Faire de son fils un fermier, c'est tout ce qu'il a trouvé pour me gâcher la vie ?

— Maman, s'insurgea Pierre, j'ai décidé seul, papa n'y est pour rien. Il ne s'oppose pas à mon inscription dans un lycée agricole, c'est tout.

— Dément... Venant de sa part, je ne comprends pas. Loïc a fait des études vraiment brillantes, époustouflantes même, on ne peut pas lui enlever ça, donc il devrait te pousser au lieu de te laisser choisir une voie de garage !

Elle marchait nerveusement de long en large, élégante dans un tailleur bleu acier qui mettait en valeur sa silhouette et sa blondeur. Longtemps, Pierre avait été très fier de sa mère, que tous ses copains regardaient avec envie. Lorsqu'il s'était retrouvé seul avec elle, il l'avait consolée, défendue, protégée, se l'était en quelque sorte appropriée, rejetant son père sans se poser de questions. Mais au bout de quelques mois, asphyxié par un amour maternel trop exclusif, il avait pris ses distances et s'était mis à réfléchir. Comme pour le punir de son désintérêt, sa mère s'était alors entichée de ce pharmacien rencontré chez des amis. Elle prétendait ne pas vouloir l'imposer à Pierre et, sous ce prétexte, sortait souvent.

— Chaque fois que tu rentres de Kerloc'h, tu as la tête farcie d'idées ridicules. C'est ton grand-père ?

— Il est génial, affirma Pierre avec enthousiasme. Pas commode, mais vraiment génial...

— Artus ? Je ne le supporte pas ! Arrogant, grincheux, tyrannique, il avait réussi à me faire prendre en horreur les repas de famille. Heureusement, ton père ne s'entendait pas avec lui, nous ne mettions

presque jamais les pieds dans ce sinistre manoir... Comment peux-tu t'y plaire ?

Pierre jugea inutile de répondre, certain de ne pas être compris. Sa mère aimait la ville, les boutiques, les restaurants, son club de fitness, et elle détestait la campagne. Pierre, lui, en avait découvert tardivement l'attrait, mais chaque séjour à Kerloc'h augmentait son plaisir et son envie d'apprendre. Artus était passionnant, Tristan aussi, et même Gaëlle ou Yann savaient parler des richesses de la terre avec des mots fascinants. Les suivre en les regardant travailler avait déclenché chez Pierre un sentiment qui ressemblait fort à une vocation.

— Je m'y plais beaucoup, se contenta-t-il d'affirmer. Et tu sais bien que, pour les études, je ne suis pas doué.

— Pas doué ou très paresseux ? J'en ai discuté avec Jean qui...

— Je me fous de son opinion !

Sa réflexion était partie trop vite, il se mordit les lèvres. Mais qu'avait-il à faire des jugements de l'amant de sa mère ?

— Décidément, fit remarquer Anne d'un air pincé, la fréquentation du monde rural ne te réussit pas...

Il regrettait de l'avoir vexée, pourtant il ne voulait pas qu'elle s'y trompe, jamais il ne supporterait son pharmacien de gaieté de cœur. Si un jour elle désirait se remarier avec ce type snob et futile, il exigerait d'être pensionnaire ou irait s'installer chez son père. Mieux encore, peut-être demanderait-il l'hospitalité à son grand-père et à ses oncles.

— Maman, dit-il doucement, tu vas être en retard.

Habillée comme elle l'était, elle devait avoir rendez-vous dans l'un des meilleurs restaurants de Brest. Se sentant coupable de la manipuler, il ajouta, dans un élan de sincérité :

— Tu es superbe...

Elle lui adressa un sourire hésitant, sans doute pas tout à fait dupe mais néanmoins ravie du compliment.

— Il y a des pizzas et des frites dans le congélateur, déclara-t-elle en saisissant son sac.

Il l'accompagna jusqu'à la porte de la maison, devant laquelle le pharmacien patientait au volant de son coupé 607 rutilant. Pierre évita de regarder dans sa direction pour ne pas avoir à aller lui dire bonjour.

— Bonne soirée, mon chéri, soupira Anne, et ne te couche pas trop tard !

Elle l'embrassa en vitesse, dans une bouffée de parfum, et s'élança dehors. Resté seul, Pierre se dirigea vers la cuisine en se demandant ce qu'il allait manger. Au contraire de ce que supposait sa mère, qui se voulait jeune d'esprit, il n'appréciait plus vraiment ce genre de nourriture. À Kerloc'h, Marion préparait des plats merveilleux, et tous les autres, chacun à son tour, inventaient des recettes extravagantes. Pierre s'y était essayé timidement, amusé de tenir les fourneaux pour une famille entière.

Il dénicha des filets de cabillaud surgelés, coincés derrière des boîtes de hamburgers, et il décida de les mettre au four avec un peu d'huile d'olive, un trait de citron et deux feuilles de laurier, comme il l'avait vu faire par Tristan. Dire qu'il se plaisait à Kerloc'h était un euphémisme, en réalité il avait carrément envie d'y vivre et en était le premier surpris. Les grandes tablées, les discussions animées, les monstrueuses machines agricoles à l'ombre des granges, les murs épais du manoir et ses innombrables recoins : tout le séduisait. Jusqu'à l'autorité brutale mais rassurante de son grand-père, qu'il n'aurait jamais eu l'idée de contester.

— Vivement les moissons, chantonna-t-il en débouchant une bouteille de pouilly.

Son père lui avait appris à apprécier le bon vin lors de tous ces repas au restaurant qui avaient constitué l'essentiel de leur relation depuis le divorce. Il inspira au-dessus du verre, goûta une gorgée, qu'il savoura. Quel pouvait bien être le motif de cette mystérieuse querelle qui opposait son père et son grand-père ? « Ton père ne s'entendait pas avec lui », venait de révéler sa mère, donc l'histoire était déjà ancienne. Et grave, à en croire les mines consternées de Yann et de Tristan, le samedi précédent, dans le salon de Kerloc'h. La manière dont Artus avait parlé à Loïc, ce jour-là, était proche de la haine. Pierre se souvenait d'avoir été pétrifié, sur le seuil de la pièce, puis de s'être avancé sans réfléchir, mû par le besoin de voler au secours de son père.

Il sortit le plat du four et s'installa à table. Son père... En quelques mois, ses sentiments pour lui avaient radicalement changé. Après l'avoir estimé coupable, voire méprisable, il s'était aperçu qu'il l'adorait malgré tout, qu'il l'admirait, qu'il ne supportait pas de le savoir malheureux. Il avait besoin de lui, besoin de retrouver l'affection et la complicité partagées dans son enfance. En fait, son père était redevenu pour lui un père modèle, qui n'avait jamais accompli qu'un seul faux pas, et encore ; maintenant que Pierre commençait à s'intéresser de près aux filles, il découvrait la force de la tentation. Son père était un homme très séduisant, autour de qui nombre de femmes devaient tourner, et qu'il ait cédé à l'une d'elles ne

faisait pas de lui un monstre. Par la suite, il avait assumé les conséquences de son adultère sans broncher, l'avocat de sa mère ayant lui-même constaté : « Le docteur Le Marrec a été d'une parfaite courtoisie. » Parfaite, sans aucun doute, puisqu'il avait laissé la maison et consenti une pension alimentaire astronomique à son ex-femme et à son fils. Il n'en avait pas profité pour refaire sa vie, il était allé couper du bois à Kerloc'h avec Tristan. Le divorce l'avait secoué, et l'attitude hostile de Pierre l'avait forcément peiné. Aujourd'hui, l'adolescent regrettait son intransigeance. Lorsqu'il voyait sa mère minauder devant l'insupportable Jean, il se trouvait ridicule de l'avoir imaginée inconsolable. Et lorsqu'elle dépensait sans compter pour s'habiller, pour s'amuser, ou traînait au lit jusqu'à midi parce qu'elle s'était couchée tard, il commençait à estimer que son père n'avait pas à régler la facture.

Il se leva pour aller chercher la documentation et les formulaires d'inscription du lycée agricole de Brest, que sa mère avait jetés sur la table basse du salon d'un geste agacé. Qu'elle soit d'accord ou pas, il allait remplir tous ces papiers puis les expédier.

Elias avait travaillé quelques jours dans une ferme, mais il ne s'attarda pas à Pleyber-Christ après la visite des trois frères Le Marrec. Les avoir vus le rendait triste, presque moins déterminé, aussi lui fallut-il beaucoup de courage pour quitter la Bretagne. Longeant la mer, il remonta vers le Cotentin, jusqu'à Cherbourg. Gagner les îles Anglo-Normandes le tentait, toutefois il n'était pas certain de pouvoir y trouver du travail, ne parlant pas un mot d'anglais.

Contrairement à ce qu'il avait cru en fuyant Kerloc'h, il ne possédait plus la mentalité d'un nomade, il était devenu sédentaire sans s'en apercevoir. Gaëlle lui manquait de manière aiguë, déchirante, et même lorsqu'il parvenait à ne pas penser à elle, il songeait alors à Artus, aux réunions du matin dans la grange, aux premiers sourires de la petite Elvire... L'envie de faire demi-tour le tenaillait au moins autant que celle de s'arrêter dans une cabine téléphonique. Il rêvait d'entendre la voix de Gaëlle, ne fût-ce qu'une seconde, mais il tenait bon.

Depuis la première nuit passée avec elle, il savait qu'il s'était enchaîné pour toujours. Dans sa jeunesse errante, lorsqu'il avait failli se marier, il avait cru avoir trouvé l'amour, mais il ne s'agissait que d'un besoin de tendresse, de consolation, rien de comparable à ce qu'il éprouvait pour Gaëlle. À l'époque, les parents de la jeune fille l'avaient repoussé avec horreur, aujourd'hui c'était lui qui s'effaçait

par respect pour Gaëlle. Il l'aimait avec ferveur, passion et désespoir. Aucune femme, jamais, ne pourrait lui donner ce qu'elle lui avait offert, qui ressemblait tellement au bonheur, pourtant il avait toujours eu conscience que ce serait un bonheur éphémère et qu'il lui faudrait le payer au prix fort. En parlant d'avenir, elle l'avait mis à la torture, et plus elle en parlait, plus il comprenait que son temps était compté. À présent, il errait sans but, essayant seulement d'augmenter la distance qui le séparait d'elle.

Sur le port de Cherbourg, il trouva à s'embaucher comme docker. Là ou ailleurs, tout ce qu'il désirait était s'abrutir de travail pour s'endormir le soir et arriver ainsi au jour suivant.

Loïc avait écouté Sabine en silence, d'abord stupéfait, ensuite ému, puis quasi euphorique.

— Et cette brave femme serait toute disposée à recommencer son récit pour ton père s'il le souhaite, conclut-elle avec un sourire réjoui.

Plus ébranlé qu'il ne l'aurait voulu, Loïc dut se racler la gorge avant de pouvoir parler.

— Il n'acceptera jamais.

— Non ? Eh bien, tu arriveras peut-être à lui faire écouter cette cassette !

Elle sortit un dictaphone de son sac et le déposa devant lui.

— La plupart du temps, je préfère enregistrer les dépositions... Élise Calés s'est montrée très compréhensive. Elle garde un excellent souvenir de ta mère.

Regardant fixement le minuscule magnétophone, Loïc resta silencieux. Pourquoi n'y avait-il pas pensé lui-même ? L'enquête menée par Sabine aurait pu l'être par n'importe qui d'un peu décidé. Avait-il donc eu tellement peur d'apprendre la vérité ? S'il était prêt à se lancer dans une recherche ADN, rageant qu'Artus la refuse, il n'avait eu en revanche aucune envie de fouiller le passé de sa mère. Il était persuadé, au fond de lui-même, d'être le fils d'Artus, et il en voulait la preuve scientifique, rien d'autre.

— Comment vais-je lui annoncer ça ?

— À ton père ? Vas-y en douceur, parce que tu risques de le culpabiliser pour le restant de ses jours !

— Il n'y croira pas, même si cette femme est sincère.

— Elle l'est. Et très convaincante, aussi.

— Il niera l'évidence, il en est capable.

— Ou bien il foncera dans le premier labo pour se donner raison.

Sabine continuait à sourire, apparemment heureuse d'avoir résolu le problème.

— Tu viens de me faire un drôle de cadeau, murmura-t-il en posant sa main sur la sienne.

Ainsi, elle avait passé son week-end à enquêter pour lui, pas à rire avec ses mystérieux amis, et il se sentit stupide.

— Tu m'as offert un bon dîner en remerciement, ironisa-t-elle.

Il l'avait emmenée à *La Méditerranée*, place de l'Odéon, trouvant que le nom constituait un clin d'œil entre eux, mais c'était avant de savoir à quoi elle s'était occupée dans le Midi.

— Sabine, tu es... très belle, d'abord, et aussi très gentille.

— Gentille ? Quelle horreur ! Tu dis ça comme tu dirais « Brave petite ! ».

— Non, pas du tout. Je crois que tu es beaucoup plus tendre que tu en as l'air, ce qui est à mes yeux une qualité. Mais tu en as plein d'autres !

— Ne m'idéalise pas trop.

— Je ne peux pas faire autrement, je suis beaucoup trop amoureux de toi pour être impartial.

Voilà, enfin c'était dit, ou plutôt redit, et il fut aussi soulagé de l'avoir fait qu'anxieux de ce qu'elle allait répondre.

— Toi aussi, tu as pris de l'importance, ces derniers temps, avoua-t-elle d'une voix qui manquait d'assurance.

Il retint son souffle tout en resserrant ses doigts sur ceux de la jeune femme. C'était le moment ou jamais, l'instant qu'il attendait depuis des semaines.

— Tu en as eu pour moi dès le premier jour, au stand de tir. Tu étais si mignonne, avec ton gros calibre à la main... Si insolite et pourtant si habile...

— Loïc, attends.

D'un geste ferme, elle dégagea sa main puis croisa les bras.

— J'ai tué quelqu'un. Un gamin.

L'espace de deux ou trois secondes, il resta interdit.

— Tué ? répéta-t-il enfin.

— D'une balle en plein cœur, lors d'une arrestation.

Cette confiance devait lui être affreusement pénible car il vit qu'elle était soudain au bord des larmes.

— J'imagine que tu ne pouvais pas faire autrement ?

— Je ne sais pas... L'un de mes hommes était dans sa ligne de mire, en équilibre au bord d'un toit, complètement à découvert. Le gamin l'avait touché une première fois et s'apprêtait à l'achever. Je n'ai pas réfléchi.

— Tu as eu raison !

— Non. Je pouvais viser autre chose que son thorax, un peu à gauche, à la bonne hauteur... Je voulais sa peau, alors qu'il me suffisait de tirer dans un genou ou une épaule.

— Il aurait eu le temps de riposter avant de s'effondrer. Tu aurais risqué ta vie et celle de ton flic, à quoi bon ? J'ignore ce qu'on vous apprend, dans la police, mais je suis sûr que tu as fait le bon choix.

— Je me le suis demandé pendant des dizaines de nuits blanches. Ce garçon avait l'air d'un adolescent, et quand je l'ai vu mort, dans une mare de sang, j'ai failli vomir tellement j'avais honte de moi.

— Pourquoi, Sabine ? Tu es une femme intelligente, tu connaissais sûrement tous les dangers du métier quand tu es entrée dans la police, et tu savais bien qu'un jour ou l'autre tu serais confrontée à des situations d'urgence. Si tu avais laissé mourir un de tes hommes pour épargner un voyou, je ne pense pas que tu aurais mieux dormi.

— Peut-être pas, admit-elle avec un semblant de sourire.

Il espéra avoir trouvé les bons mots, mais apparemment cette histoire la perturbait toujours.

— Je ne veux pas y penser ce soir, ajouta-t-elle, pourtant j'avais besoin de te le dire.

— Tu t'imaginais que ça changerait quelque chose pour moi ? Ce que j'ai envie de faire, là, tout de suite, c'est te serrer dans mes bras. Tu es une femme extraordinaire, tu me subjugues, tu m'intimides, tu me plais au point de m'obséder. Et comme je ne suis pas un coureur de jupons chevronné, j'ai dû me montrer assez maladroit jusqu'ici...

— Non... Au contraire, tu as été patient.

— Je peux l'être davantage si tu préfères attendre encore...

Il eut le plaisir de la voir enfin rire de bon cœur tandis qu'elle se penchait un peu au-dessus de la table pour reprendre sa main, qu'elle serra doucement.

— Ne te pose pas tant de questions. Tu viens boire un café chez moi ?

La proposition était tellement directe qu'il faillit perdre contenance.

— Avec joie, murmura-t-il en faisant signe à un serveur.

Dehors, ils eurent la chance de tomber sur un taxi libre presque tout de suite, et dix minutes plus tard ils se retrouvèrent dans l'appartement de Sabine. Alors qu'elle allait se diriger vers la cuisine, il l'arrêta, l'attira à lui. C'était la première fois qu'il pouvait la toucher, la respirer, l'embrasser, et il fut surpris de la sentir si mince entre ses bras. Un tout petit bout de femme, qu'il souleva sans le moindre effort pour la porter jusqu'à sa chambre. Il la déposa délicatement sur son lit et s'assit à côté d'elle.

— Je peux allumer ? chuchota-t-il. Je veux te regarder...

À la lumière de la lampe de chevet, les cheveux bruns de Sabine se mirent à briller. Du bout des doigts, il écarta la frange, caressa ses tempes, ses pommettes, glissa vers ses épaules et se mit à défaire un à un les boutons de son chemisier. Quand il écarta le tissu, elle frissonna. Il n'avait pas une très grande expérience des femmes, en dehors d'Anne, mais il ne se souvenait pas avoir jamais éprouvé un tel désir.

Artus avait pris Gaëlle par la taille, un geste tout à fait inhabituel pour lui. Côte à côte, ils arpentaient le verger en s'arrêtant parfois devant l'un des pommiers, qu'elle examinait d'un œil critique.

— On s'en est bien occupé en ton absence, répéta-t-il en souriant. J'ai trouvé un employé sérieux, que je fais travailler à mi-temps et qui s'y connaît en fruitiers.

Voyant quelle fronçait les sourcils, il ajouta, d'un ton conciliant :

— Il ne vaut peut-être pas Elias pour tailler les arbres, mais là, je n'y peux rien.

Heureux d'en avoir parlé le premier, il s'arrêta et lâcha sa fille pour lui faire face.

— Toi et moi, nous n'allons pas nous disputer à propos d'Elias. Je regrette que tu ne sois pas venue me trouver.

— Qu'est-ce que ça aurait changé, papa ?

— Rien, c'est vrai. Juste une question de confiance. J'en ai assez d'avoir l'impression de terroriser tout le monde et je croyais que toi,

au moins...

— Moi, oui. Mais lui, il mourait de peur à l'idée de ta réaction.

— Ah, forcément, je ne l'aurais pas félicité ! Je suis d'un autre temps, Gaëlle, je l'ai expliqué à tes frères. Que tu veuilles consacrer ta vie à un homme comme Elias, non seulement ça me dépasse, mais en plus ça me rend triste.

— Pourquoi ? s'écria-t-elle, sourcils froncés, déjà butée.

Il s'était promis de rester serein quoi qu'elle pût dire, aussi s'efforça-t-il de lui sourire gentiment.

— Parce que tu es ma fille. Vois-tu, Elias est courageux et il n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie. Je peux même te concéder qu'il n'est pas bête, que c'est un Breton de pure souche et qu'il est sans doute honnête. Seulement, tout ça n'en fait pas le gendre idéal ! Moi, je voudrais pour toi quelqu'un de cultivé, de bien élevé, avec qui tu pourrais partager autre chose que des parties de...

— Jambes en l'air ? acheva-t-elle à sa place.

Cette fois, il l'avait mise en colère et il leva aussitôt les mains en signe de paix.

— Non, pardon. Mais essaie de me comprendre. Ma seule référence, c'est ta mère. Et crois-moi, nous avons beaucoup en commun. Même milieu, même éducation, même valeurs. Nous parlions de tout, nous avons des projets qui nous tenaient à cœur. Que ce soit pour vous, les enfants, ou pour Kerloc'h, nous étions toujours d'accord. Avec Elias, tu verras que les sujets de conversation seront vite limités.

— Si tu savais à quel point tu te trompes ! affirma-t-elle avec véhémence. Elias aime la musique celte, il lit beaucoup, il s'intéresse à des tas de choses.

Éberlué, Artus la contempla un moment en silence.

— Ah, bon ? marmonna-t-il.

Jamais il n'avait vu Elias tenir un livre, mais après tout pourquoi pas ? Seul chez lui, le soir, il faisait ce qu'il voulait, et en y réfléchissant Artus se souvint avoir aperçu une petite bibliothèque dans la salle de séjour de l'ancienne grange. Elle contenait un certain nombre de volumes ainsi qu'une chaîne stéréo. En partant, Elias avait tout laissé derrière lui hormis ses vêtements, comme s'il s'était décidé à la hâte, fuyant sans se retourner.

— Je ne peux pas faire ton bonheur malgré toi, reprit-il posément. Je peux tout au plus te mettre en garde.

— Contre quoi ? Je connais Elias depuis huit ans, papa ! J'ai eu tout loisir de l'observer avant d'être amoureuse de lui.

Qu'elle puisse l'avouer avec un tel aplomb le fit frémir. Amoureuse ! Connaissait-elle seulement le passé d'Elias ? Savait-elle qu'il avait été en prison ? Sans doute pas, sinon elle en aurait parlé la première. Artus hésita mais choisit de se taire. Ce n'était pas à lui de divulguer ce secret, il en laissait le soin à Elias et préférait ne pas lui faciliter la tâche. De toute façon, sa fille ne s'arrêterait pas à une histoire de casier judiciaire, il en était certain.

— Gaëlle, je vais faire de mon mieux pour accepter la situation, mais ce ne sera pas de gaieté de cœur.

Cette phrase, préparée soigneusement, il s'était juré de la dire et fut content d'y être arrivé. C'était déjà une énorme concession pour lui, presque un sacrifice qu'il consentait à sa seule fille.

— Accepter ? répéta-t-elle d'une voix incrédule. Toi ?

La plupart du temps, elle ne ressemblait guère à Armelle, pourtant elle eut soudain une expression de joie qui évoquait irrésistiblement sa mère.

— Tu peux le ramener ici et nous parlerons, lui et moi, conclut-il dans un souffle.

Il se sentait très las, tout d'un coup. Vieux, dépassé par une époque dans laquelle il ne reconnaissait plus rien. Fatigué d'être seul et de se battre contre la terre. Incapable de comprendre ses propres enfants, et effrayé à l'idée de tous les efforts qu'il lui faudrait encore accomplir pour maintenir la cohésion de sa famille.

— Papa ? Tu veux t'asseoir ?

Gaëlle le scrutait d'un air inquiet mais il secoua la tête.

— Non, non... D'ailleurs, où ?

Ils étaient au milieu du verger, impeccablement planté, et Artus n'imaginait pas se laisser tomber au pied d'un pommier.

— Elias a installé une grande pierre plate, là-bas, qui fait comme un banc. Viens.

D'autorité, elle lui prit le bras, l'entraînant malgré lui.

— Tu suis bien ton traitement, papa ? Tu n'oublies pas tes médicaments ?

Ce fichu diabète l'épuisait à certains moments, néanmoins il n'était pas malade, il l'avait décidé une fois pour toutes. De loin, il vit la dalle de granit installée comme un dolmen et eut, à sa grande surprise, une pensée reconnaissante pour Elias.

— Brest ou Rennes, confirma Sabine avec un petit hochement de tête volontaire.

Face à elle, le directeur de la Police nationale la dévisageait, l'air consterné.

— Vous êtes commissaire divisionnaire à Paris et vous voulez... Brest ?

— L'air du large, dit-elle en souriant. Je suis bretonne, j'ai mes attaches là-bas.

— Des chaînes, oui !

— Oui, si vous voulez.

Il n'avait pas tort, et à toutes celles qui amarraient déjà Sabine s'ajoutait désormais un nouveau lien. Elle cessa de sourire, réalisant qu'elle devait avoir l'air stupidement béate, mais elle se sentait sur un petit nuage dont elle n'avait aucune envie de descendre.

Tapotant de l'index sur le dossier, le haut fonctionnaire leva les yeux au ciel.

— Vos états de service sont impeccables.

— Il y a eu cet incident, rue de Lappe, rappela-t-elle courageusement.

— Incident ? Vous avez été félicitée pour ça, non ? Sans vos excellents réflexes, l'inspecteur Rodriguez y passait, c'est la conclusion de l'enquête interne, que je sache. Non, il n'y a pas un seul faux pas dans votre carrière depuis que vous êtes sortie de l'école de police, major de votre promotion. Vous pourriez briguer un poste plus... Enfin, si vous aimez la pluie, ce sera Brest !

Soulagée, elle lui adressa un regard reconnaissant.

— Il y a là-bas une lumière incomparable et beaucoup moins de pluie que vous ne l'imaginez.

— Et aussi une sinistre architecture d'après-guerre ! En fait, pour vouloir aller à Brest, il faut que vous soyez amoureuse d'un marin ou d'un océanographe...

Il prêchait le faux pour savoir le vrai mais il avait misé juste. Elle s'efforça de rester impassible tandis qu'il se mettait à rire.

— J'ai réussi à vous faire rougir, quel exploit ! Bon, j'ai compris, je ne chercherai plus à vous garder ici. Quant à nos effectifs brestois, ils n'ont qu'à bien se tenir, ils ne savent pas encore ce qui les attend avec

vous ! Les femmes officiers supérieurs sont les pires, c'est connu.

— Pourquoi dites-vous ça ? C'est du sexisme.

— Pas du tout. Au contraire, j'ai souvent constaté que les femmes se croient obligées d'être meilleures.

— Ou au moins de faire leurs preuves puisque tout le monde les guette au tournant. Mais en ce qui me concerne, mes hommes ne...

— Ils vous adorent et ils vous craignent, je sais. J'espère seulement que vous y arriverez aussi facilement avec les Bretons, qui ont la réputation d'avoir la tête dure !

— Je suis des leurs.

Une lueur amusée au fond des yeux, le directeur la jaugea encore quelques instants puis se leva.

— Votre nomination interviendra dans les semaines à venir. Deux mois au plus. Je vous souhaite bonne chance, commissaire Coatmeur.

Ils se serrèrent la main chaleureusement, assez contents l'un de l'autre, puis Sabine quitta les locaux en se retenant de siffloter. Jamais elle n'aurait cru que ce serait si simple, ni qu'elle en éprouverait une telle joie. Retour au pays ! Avec chaque week-end à Doëlan, dans sa maison. Elle avait été bien inspirée de l'aménager peu à peu, elle allait pouvoir accélérer ses transformations dès qu'elle serait soulagée de son loyer parisien. De Brest à Doëlan, il y avait environ cent trente kilomètres, dont une centaine de voie rapide, elle pourrait même rentrer certains soirs de semaine et se contenter d'un pied-à-terre à Brest. Plus intéressant encore, Concarneau serait sur son chemin...

Renonçant à prendre le métro, car elle n'avait aucune envie de s'enfermer, elle décida de regagner son appartement en autobus. Paris ne lui manquerait pas, elle en était certaine. Pressée de dénoncer son bail et d'organiser son déménagement, elle espéra que sa mutation interviendrait avant l'été.

Tout en regardant défiler le paysage de la capitale à travers la vitre sale du bus, elle se mit à jouer avec son portable. Annoncer la nouvelle à Loïc était la première chose à faire, mais elle attendrait d'être chez elle pour pouvoir lui parler tranquillement. Depuis qu'ils avaient passé la nuit ensemble, ils s'appelaient au moins deux fois par jour, désespérés d'être aussi loin l'un de l'autre. À écouter Loïc, il aurait volontiers pris l'avion tous les soirs et tous les matins, ou même roulé des nuits entières à tombeau ouvert pour la rejoindre l'espace d'une heure. Il se révélait plus romantique qu'un adolescent, prêt à n'importe quelle folie, merveilleusement amoureux. Et elle l'était aussi, ce qui la stupéfiait. Rien de comparable avec les sentiments

qu'elle avait pu éprouver jusque-là lors de quelques aventures où elle ne s'était jamais vraiment investie. Trop accaparée par son travail, trop indépendante, ou peut-être trop exigeante, elle n'avait pas vraiment aimé, en tout cas pas avec cette force, ce ravissement, cette exaltation.

Deux arrêts avant Châtelet, elle descendit afin de s'offrir une marche jusqu'à la rue des Lombards. Bien sûr, elle ne connaissait pas Loïc depuis très longtemps, bien sûr, tout était nouveau entre eux, cependant elle se sentait assez en confiance pour envisager l'avenir avec lui, si irrationnel que ce soit. Son changement d'affectation, auquel elle songeait depuis quelque temps déjà sans arriver à en faire la demande effective, tombait à point nommé, comme un signe du destin. Elle s'était décidée dès le lendemain de la nuit passée dans les bras de Loïc. Préférant avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints, elle avait négligé la direction départementale pour s'adresser directement au directeur de la Police nationale, qu'elle connaissait de longue date. Le résultat était à la hauteur de ses espérances, ce rendez-vous venait de chambouler toute son existence.

Parvenue au pied de son immeuble, elle leva la tête pour contempler les fenêtres du dernier étage. Dans peu de temps, elle serait loin. Elle n'avait pas été malheureuse à Paris, avait même connu de bons moments, mais rien d'aussi excitant que ce qu'elle éprouvait maintenant. Elle poussa la porte cochère, pénétra dans le hall sombre et, tout en montant les premières marches, commença à composer le numéro de Loïc.

Une goutte s'écrasa sur le sous-main de cuir. Incrédule, Artus la regarda fixement avant de prendre un mouchoir dans sa poche et de s'essuyer les yeux. Ensuite, il s'empara du minuscule magnétophone, qu'il retourna dans tous les sens. Rien de bien compliqué, juste quatre touches : avant, arrière, marche, pause. Il rembobina la cassette, toutefois il ne tenait pas à l'entendre une seconde fois. La voix de cette femme, qui l'avait d'abord agacé, venait de le bouleverser profondément. L'évocation d'Armelle avait quelque chose de terrible à supporter, par tous les souvenirs qu'elle ranimait soudain, mais bien pire était ce doute brutal, inouï, cette remise en cause de toute l'histoire d'une vie.

Artus se tassa davantage dans son fauteuil, sans lâcher le magnétophone. Était-ce possible ? Ou seulement concevable ? Y avait-il lieu de croire à la mémoire de cette dame, vu son âge ? L'été 1966 était si loin ! Évidemment, ce qu'elle disait à propos d'Armelle était

d'une telle précision qu'Artus en avait eu les larmes aux yeux, néanmoins elle pouvait avoir occulté une partie de ses souvenirs pour ne garder que l'image d'une jolie mère de famille... Jolie et bavarde, donc, avec toutes ces soirées passées à parler, et puis... de quoi était-il question à propos du *genre* d'Armelle ? « Ce n'était pas une femme à ça. Pas du tout son genre. Celles-là, je les ai toujours repérées à cent mètres. » Vraiment ?

Mais oui, c'était l'évidence même. Armelle avait été une épouse honnête, droite, par quelle aberration s'était-il persuadé du contraire ? Persuadé au point de se torturer de questions, ressassant ses doutes comme un malade... La jalousie rendait-elle donc aveugle ?

Pourtant, elle était revenue très différente, ça, il ne l'avait pas inventé. « En remerciement de ses conseils pour mon bébé à venir, je lui donnais des trucs de femme... Nous échangeions des recettes. »

Et voilà. Rien d'autre que des petits secrets typiquement féminins, des confidences partagées à demi-mot et à voix basse, sans doute avec des rires étouffés. Rentrant chez elle, Armelle avait voulu mettre les leçons en pratique, loin d'imaginer qu'Artus la prendrait pour une épouse infidèle. Mais pourquoi ne s'était-elle pas mieux défendue ? Parce que l'accusation était absurde ? Répétitive et inepte, sûrement très lassante. Dans ces conditions, annoncer qu'elle attendait un enfant...

Artus laissa tomber le dictaphone. Si Loïc était son fils, alors lui-même méritait la damnation éternelle. Très croyant, comme tous ses ancêtres et bon nombre de Bretons de sa génération, il ne pourrait jamais être absous de ce qu'il avait fait. Rejeter son propre enfant était encore plus grave que soupçonner sa femme à tort. Et l'erreur perdurait depuis près de quarante ans ! Quarante années de mépris et de haine, sans rime ni raison.

Comment avait-il pu se fourvoyer à ce point, lui qui se croyait la tête sur les épaules et le jugement sûr ? Si Loïc était de lui, quelque chose aurait dû l'avertir, or rien ne s'était produit. Chaque fois qu'il avait regardé le bébé, l'enfant puis l'adolescent, et enfin l'homme, il n'avait constaté que des différences. Loïc qui ne ressemblait pas à ses frères, Loïc trop doué pour les études et que la terre laissait indifférent... Indifférent ? À en croire Tristan, Loïc aurait fait un excellent forestier. Ou n'importe quoi d'autre, d'ailleurs, avec sa façon d'être *excellent* partout, tout le temps ! Or cette capacité exaspérait Artus parce qu'il l'avait toujours attribuée à un autre que lui, à un géniteur inconnu, forgé de toutes pièces par son imagination de mari jaloux.

Dorénavant, de quelle manière allait-il – *devait-il* – considérer

Loïc ? Comme les trois autres ? Tout à fait impossible... Comme un homme envers qui il avait contracté une dette ineffaçable ? Et si, malgré toute sa bonne foi, l'ancienne patronne se trompait ?

Artus se leva et marcha pesamment jusqu'à l'une des fenêtres. Il n'y avait qu'un seul moyen d'obtenir une certitude, il le savait très bien. Certes, il avait dit qu'il ne s'y résoudrait jamais, mais l'heure n'était plus au refus, sa conscience ne le laisserait pas en paix tant qu'il ne se serait pas exécuté. Depuis quelque temps, il faisait régulièrement des analyses pour son diabète, et il connaissait par cœur le numéro du laboratoire. Le vin était tiré, il n'avait plus qu'à le boire.

— Le gouvernement s'est complètement désengagé de la recherche publique et compte sur les quelque trois cents millions d'euros de dons des particuliers, c'est scandaleux !

Loïc s'interrompit une seconde pour surveiller les allées et venues des hommes d'équipage, qui chargeaient les caisses de matériel à bord du bâtiment affrété par le laboratoire.

— Alors, tu as fait le bon choix en entrant dans une boîte privée ? demanda Tristan.

— Pour l'instant, je n'ai qu'à m'en féliciter, mais il ne faut pas rêver, les entreprises privées exigent une rentabilité rapide. Or la recherche n'a pas seulement besoin d'indépendance, il lui faut aussi de la continuité. Les gens pour qui je travaille sont patients et très ouverts, mais à un moment ou à un autre, je déchanterai, c'est obligé...

— Pourquoi ?

— Parce que les investisseurs ne sont pas désintéressés. Bien entendu, si ce que je trouve peut avoir une application commerciale à court ou même à moyen terme, tout le monde sera content ! En attendant, tu as vu ce bateau ? Je pars faire des prélèvements en haute mer et, pour être honnête, j'y resterai aussi longtemps que je veux, c'est déjà beau.

Les deux frères firent quelques pas sur le quai et rejoignirent Soizic, qui s'était tenue à l'écart jusque-là.

— Je vous emmène déjeuner au *Buccin*, proposa Loïc, c'est juste à côté de la maison du port de plaisance.

D'un geste amical, il prit le bras de la jeune femme. Elle semblait un peu intimidée, mal à l'aise dans sa robe légère, et elle jeta un regard de détresse à Tristan. Loïc en déduisit qu'elle avait dû recevoir

un accueil plutôt froid à Kerloc'h, où, la veille, elle avait dîné pour la première fois.

— Vous allez devenir ma belle-sœur, dit-il d'un ton enjoué, nous devrions nous tutoyer ! Je racontais à Tristan tous les malheurs des chercheurs.

— Ah...

— Je ne parle pas pour moi, qui suis un privilégié, mais pour ceux qui réclament un statut décent et de vrais budgets.

— Et vous... tu leur donnes raison ?

— De se révolter, de se mettre en grève ? Absolument. Le CNRS est un vieux mammoth à bout de souffle où les scientifiques sont traités en parents pauvres, or la recherche est l'avenir économique d'un pays, pas une quête de savants fous !

Elle ébaucha un sourire amusé et Loïc en profita pour ajouter :

— Tu verras, Soizic, je ne suis pas le pire des Le Marrec, loin de là, bien que je sois interdit de séjour à la maison !

Comme il n'avait eu aucune nouvelle d'Artus depuis l'envoi de la cassette, il finissait par se demander si son père s'était donné la peine de l'écouter ou bien s'il l'avait jetée dans la première corbeille venue en haussant les épaules.

— Papa est d'une humeur de chien enragé, confirma Tristan. Depuis qu'il a cédé, pour Gaëlle, je crois qu'il n'en dort plus.

— Et elle ?

— Tu la connais aussi bien que moi, elle est partie ce matin droit vers Pleyber-Christ ! J'espère qu'Elias est encore là-bas et qu'elle saura le convaincre, sinon l'ambiance deviendra carrément irrespirable...

Jamais Loïc n'aurait pu supposer qu'Artus s'inclinerait devant le choix de Gaëlle. Qu'elle ait obtenu gain de cause était très surprenant, mais peut-être Artus ne voulait-il pas se fâcher avec tous ses enfants à la fois ? Du fond de son intransigeance, il devait souvent se sentir très seul.

— Elle le ramènera, affirma Tristan, je pense qu'elle est encore plus têtue que lui. Que nous tous réunis, en fait !

Imaginer sa sœur épousant un jour Elias était une idée difficile à concevoir, néanmoins Loïc s'en réjouissait. Ce serait décidément l'année de tous les changements, entre la décision de Pierre d'intégrer un lycée agricole, Elias se retrouvant en position de gendre, et avant tout le mariage de Tristan, fixé à la fin du mois de juin. Même s'il était exclu de tout ce qui allait arriver à Kerloc'h, Loïc se sentait toujours

très concerné par sa famille.

Une fois attablés au *Buccin*, ils commandèrent des filets de bar aux senteurs d'algues et tomates confites, accompagnés d'un gros-plant bien frais. Du coin de l'œil, Loïc en profita pour observer Soizic, la jugeant plus jolie que dans son souvenir. Parce qu'elle était amoureuse ? Elle ne quittait pratiquement pas Tristan des yeux, attentive à tout ce qu'il disait, et lorsqu'il lui souriait, elle s'illuminait.

— Pour les festivités, déclara Tristan, j'ai prévenu papa que tu serais mon témoin. S'il ne veut pas de toi à Kerloc'h, je suis prêt à louer une salle de restaurant ailleurs.

— Mais non, tout s'arrangera d'ici là..., marmonna Loïc.

En réalité, c'était peu probable. Le silence d'Artus semblait indiquer qu'il n'avait pas l'intention de changer d'avis quant à la présence de Loïc chez lui. Et si toute sa famille le mettait au pied du mur, il était capable de ne pas assister au mariage.

— C'est important pour Tristan que vous soyez là, dit soudain Soizic en se tournant vers Loïc.

Elle avait parlé d'une voix nette, avec une fermeté inattendue. Apparemment, tout ce qui touchait Tristan lui tenait à cœur, elle semblait prête à le défendre bec et ongles.

— J'y serai, affirma-t-il.

Cependant il n'avait pas envie de défier Artus, ni de provoquer une nouvelle querelle, et à moins d'un miracle il allait avoir du mal à tenir parole.

— Combien de temps pars-tu sur ce bateau ? s'enquit Tristan.

— Quatre ou cinq jours. Le temps de récolter une quantité suffisante d'échantillons et de faire quelques observations sur place.

— Tu as de la chance, la météo est bonne.

En principe, Loïc adorait ces escapades, non seulement pour le plaisir d'être en mer mais surtout parce qu'il pouvait mener ses expérimentations à sa guise. Son programme avançait vite, il avait retrouvé le goût du travail et l'envie de la découverte, il bénéficiait d'une totale confiance de la part de ses employeurs, mais il n'avait plus aucune envie d'embarquer. Paris était déjà beaucoup trop loin, si en plus il y ajoutait un morceau d'océan... À la minute où Sabine lui avait annoncé sa probable mutation à Brest, il était devenu impatient. Et entendre Tristan évoquer son prochain mariage le rendait presque nerveux. Une fois de retour dans la région, Sabine le laisserait-elle faire des projets d'avenir ? Quand la distance entre eux ne serait plus un problème, accepterait-elle d'envisager autre chose qu'une simple

aventure ? Il avait l'absolue certitude qu'elle était la femme de sa vie, mais comment le lui avouer sans l'effrayer, alors qu'ils n'avaient passé qu'une seule nuit ensemble ? Une nuit entièrement blanche pour lui, qui s'était surpris à la regarder dormir, ébloui d'être à côté d'elle et déjà triste parce que le jour se levait.

— Où es-tu parti ? demanda Tristan d'un ton moqueur. Près de ta jolie commissaire ?

— Si seulement...

Songeur, il contempla son frère cadet. Ils s'étaient mutuellement porté bonheur depuis qu'ils avaient cohabité dans la maison des bois. La soirée à l'*Admiral Benbow* semblait avoir scellé leur destin à tous deux. Qui aurait pu le prédire à ce moment-là ? Plus étrange encore, s'il n'était pas revenu à Kerloc'h après son divorce, si Tristan ne l'avait pas traîné jusqu'à son club de tir, jamais il n'aurait rencontré Sabine.

Son téléphone portable, posé près de son assiette, se mit soudain à vibrer comme un gros insecte tandis qu'un numéro inconnu s'affichait sur l'écran. Déçu qu'il ne s'agisse pas de celui de Sabine, Loïc murmura un mot d'excuse à l'adresse de Soizic et prit la communication.

— Docteur Le Marrec ? Je suis le docteur Bonvoisin, responsable d'un laboratoire d'analyses médicales à Lorient. Je vous appelle au sujet de votre père...

— Un instant, je vous prie.

Brusquement très inquiet, Loïc quitta la table et sortit de la salle du restaurant. Il ne connaissait pas le docteur Bonvoisin, mais ce genre d'entrée en matière signifiait à coup sûr une mauvaise nouvelle.

— Je vous écoute, dit-il d'une voix étranglée.

— M. Artus Le Marrec est venu effectuer chez nous un prélèvement de salive pour établir son ADN en vue d'une recherche de paternité... Il m'a donné votre numéro et m'a demandé de vous joindre.

Figé devant la porte du restaurant, Loïc fut d'abord incapable de répondre.

— Si vous avez la possibilité de passer, reprit son interlocuteur, nous pourrions en discuter, et éventuellement procéder à...

— Quelle est votre adresse ?

Trop bouleversé pour réfléchir, Loïc répéta deux fois le nom de la rue, puis débita une vague formule de politesse. Les doigts serrés sur son téléphone, il resta encore quelques secondes immobile, face au soleil. Tristan avait raison, on annonçait du beau temps pour toute la

semaine.

— Il l'a fait..., articula-t-il.

Qu'est-ce qui avait bien pu convaincre Artus ? Seulement le récit de cette femme du Midi ? Là où le désespoir de Loïc n'avait servi à rien, l'initiative de Sabine avait donc tout résolu d'un coup ?

— Une mauvaise nouvelle ? demanda Tristan en le rejoignant.

Son frère le connaissait trop bien pour ne pas avoir remarqué son angoisse lorsqu'il s'était levé de table.

— Pas du tout. Enfin, probablement pas...

— Tu parais secoué.

— Plutôt, oui. C'est... c'est quelque chose que je te dirai un peu plus tard.

Il ignorait le délai nécessaire pour obtenir les résultats, mais ce serait long car le laboratoire de Lorient ne devait pas être équipé pour ce genre de recherche et enverrait sans doute les prélèvements à Paris.

— Je ne peux pas t'aider, tu en es sûr ?

— Certain.

Tristan continuait de le regarder avec une telle curiosité que Loïc se força à sourire.

— J'ai un truc urgent à faire, dit-il simplement.

— Pas de problème, vas-y, je m'occupe de l'addition.

— Mais c'est moi qui vous invite !

— La prochaine fois. Sauve-toi.

Loïc n'essaya même pas de discuter, trop pressé de filer à Lorient pour rencontrer ce docteur Bonvoisin. Tristan aurait pu le comprendre à demi-mot, il en avait la certitude, mais le moment n'était pas venu.

Complètement découragée, Gaëlle avait fini par prendre une chambre d'hôtel à Morlaix. La piste d'Elias s'arrêtait chez le fermier qui l'avait employé quelques jours. De là, il semblait s'être volatilisé.

Le lendemain matin, après avoir hésité entre rentrer à Kerloc'h et poursuivre, elle décida quelle n'abandonnerait pas. Elias n'était sûrement pas parti à pied, en conséquence il avait dû se procurer une voiture, ou même un vélo. De Pleyber-Christ, le car n'allait qu'à Morlaix, elle était donc au bon endroit pour mener son enquête.

Toute la journée, elle fit le tour des garages et des marchands de cycles. Une quête ingrate, épuisante, qui ne lui apprit rien mais lui valut un certain nombre de regards méfiants ou au contraire goguenards. Obstinée, elle se rendit à la gare en fin d'après-midi et se planta devant le tableau des trains au départ. Elias aimait la mer, il pouvait avoir choisi Perros-Guirec, Paimpol ou Saint-Brieuc. N'importe quoi, en fait, et le chercher de cette manière revenait à vouloir trouver un grain de sable sur une plage. Elias n'avait pas de famille et pas d'attaches en dehors des Le Marrec, il ne possédait pas de téléphone portable, et à moins d'aller questionner la banque où il possédait un compte, jamais Gaëlle ne saurait où il s'était rendu.

L'idée fit son chemin. Peut-être se heurterait-elle de nouveau à un mur, mais elle était assez têtue pour tenter sa chance. Après une seconde nuit à l'hôtel, elle reprit sa voiture et redescendit vers le sud. Elle traversa encore une fois toute la Bretagne, coupant vers Châteauneuf-du-Faou puis passant entre la Cornouaille et le pays de Lorient pour ne s'arrêter qu'à Quimperlé. C'était sur son conseil qu'Elias avait choisi sa banque, une petite agence où les employés connaissaient la plupart des clients, ce qui n'excluait pas pour autant l'obligation de confidentialité. Par bonheur, l'une des amies de Gaëlle travaillait là. Après une longue discussion et quelques investigations sur l'écran de l'ordinateur, Gaëlle apprit enfin qu'Elias avait émis plusieurs chèques de Cherbourg, dont deux à l'ordre d'un établissement hôtelier. Cette fois, la recherche fut simple grâce à un guide acheté dans une librairie voisine de la banque : l'hôtel en question, très modeste, était situé à la périphérie de la ville.

Gaëlle avait le choix, elle pouvait téléphoner là-bas ou bien y aller en personne. Sans hésiter, elle se remit en route.

Sabine était en train de remplir les inévitables dossiers administratifs qui ne tarderaient plus à devenir l'essentiel du travail des commissaires. Pour elle qui aimait être au cœur de l'action, sur le terrain, l'avenir s'annonçait morose. Aurait-elle, à Brest, la possibilité de faire autre chose que diriger son commissariat comme une boutiquière ? Les ministres passaient, les réformes avec eux, et il devenait désormais indispensable de fondre la police avec la gendarmerie pour répondre aux exigences de l'Europe.

Lâchant un soupir agacé, elle reposa son stylo. Elle aimait son métier par-dessus tout, sauf que maintenant elle était amoureuse, et ce sentiment dominait tous les autres. Un jour plus très lointain, peut-être allait-elle éprouver l'envie d'avoir des enfants ? À ce moment-là, qui sait si elle n'apprécierait pas d'être à l'abri de son bureau plutôt qu'en danger dans la rue ?

Pouvait-on changer à ce point uniquement pour un homme ? Mais pas n'importe lequel, Loïc était si différent de ceux qu'elle avait connus jusque-là, si...

Le bruit de la détonation la cloua sur sa chaise. Une fraction de seconde plus tard, elle bondit vers la porte, qu'elle ouvrit à la volée. Sans avoir eu conscience de dégainer, elle tenait déjà son revolver à la main. Dans le couloir, deux gardiens de la paix s'étaient plaqués contre le mur et, juste avant la deuxième détonation, ils lui crièrent de se coucher. Des éclats de voix leur parvenaient confusément en provenance de la salle d'interrogatoire, devant laquelle s'entassait maintenant du verre brisé.

D'un regard, Sabine estima la situation. Dans cette salle, Jérôme était en train de cuisiner un suspect impliqué dans une vilaine affaire de viol, et en principe il y avait un brigadier adjoint avec lui. L'un des deux avait dû se faire désarmer par surprise.

— C'est Morillon qui est là-dedans ? chuchota-t-elle.

— Avec Legendre, répondit l'un des deux gardiens sur le même ton.

Pliée en deux, elle avança prudemment de quelques pas. À l'autre bout du couloir, elle vit s'encadrer lentement la silhouette d'un de ses hommes.

— Abritez-vous ! articula-t-elle à voix basse.

Elle n'était plus qu'à deux mètres de la salle d'interrogatoire mais ne savait toujours pas ce qu'elle devait faire. Si le suspect avait pris Jérôme ou Legendre en otage, elle ne pouvait rien tenter pour l'instant. Elle prêta l'oreille et perçut des bruits sourds, comme si on déplaçait des meubles, or il n'y avait rien dans cette pièce, hormis une table et quatre chaises. La fenêtre, grillagée, interdisait la seule issue, donc le forcené devrait emprunter le couloir et serait ainsi contraint à l'affrontement.

— On va sortir !

C'était la voix de Legendre, Sabine l'avait parfaitement reconnue. Elle comprit ce qui allait se produire et se redressa, baissant son arme qu'elle laissa pendre le long de sa jambe pour la dissimuler. De sa main libre, elle fit signe aux gardiens de reculer.

— Allez-y, on vous laisse passer ! cria-t-elle distinctement.

La porte s'ouvrit très lentement et Sabine vit d'abord le visage hagard de Legendre, un revolver sous le menton et un bras dans le dos. Collé derrière lui, un homme de taille moyenne le poussait en avant d'un air affolé, les yeux exorbités. En apercevant Sabine, il eut

une sorte de rictus méprisant, apparemment persuadé que personne n'oserait s'en prendre à lui, surtout pas une femme.

— Dégage de là, gronda-t-il.

Docile, Sabine fit mine de s'éloigner. Lorsqu'elle passa devant la salle ouverte, elle aperçut Jérôme étendu au sol, le tee-shirt plein de sang, un poignet menotté à l'un des pieds de la table. Elle réussit à ne pas bouger, malgré son angoisse, le cœur battant la chamade.

— Vous aussi, barrez-vous ! hurla l'homme.

L'un des deux agents eut la présence d'esprit de regarder Sabine, qui lui adressa un imperceptible signe de refus.

— Lâchez cette arme, dit l'agent d'un ton ferme, vous aggravez votre cas. Allez, laissez-la tomber au sol...

Comme prévu, le type se mit à paniquer et à crier des ordres. Il enfonçait le canon de son revolver dans la gorge de Legendre, qui devait suffoquer, oubliant Sabine pour se concentrer sur les deux flics qui lui barraient la route. Dans son dos, Sabine leva lentement le bras. Elle ne voulait prendre aucun risque, à bout portant, et Legendre était trop étroitement enlacé par son agresseur pour qu'elle puisse tirer. D'un geste sûr, elle fit tourner l'arme autour de son index par le pontet, la saisit par le canon et abattit la crosse sur la nuque de l'homme, juste derrière l'oreille. Il s'écroula d'un bloc, faisant trébucher Legendre qui tomba sur un genou, à bout de souffle.

Les deux gardiens se précipitèrent aussitôt sur l'homme, qui ne bougeait plus. Ils le mirent brutalement à plat ventre et lui passèrent les menottes.

— Appelez vite deux ambulances ! ordonna Sabine, qui s'était agenouillée près de Legendre. Tu n'as rien ?

— Non..., répondit-il d'une voix éraillée. Morillon ?

— On s'en occupe.

Elle se releva et fonça dans la salle d'interrogatoire, où trois de ses hommes s'affairaient déjà autour du blessé. Elle en écarta un sans ménagement pour se pencher sur Jérôme.

— Tu m'entends ? Les secours arrivent, tiens bon, mon vieux...

Il était inconscient et son visage avait une couleur de cire. Les larmes aux yeux, Sabine posa la main sur ses cheveux. Elle ne voulait pas craquer devant les autres mais n'arrivait pas à surmonter son émotion. Un long gémissement, en provenance du couloir, la fit se redresser.

— Ne faites pas les cons !

Quelles que soient son angoisse et sa colère, elle ne devait pas laisser maltraiter l'homme qu'elle avait assommé. Elle regagna le couloir et s'arrêta, les mains sur les hanches.

— Personne n'y touche, il est sous ma responsabilité, dit-elle fermement.

Empêcher les hommes de venger leur collègue ne serait pas facile et elle fit appel à leur bon sens.

— Vous l'avez tous appris par cœur dans le code de déontologie, non ? Allez, je ne veux pas de ça, poussez-vous de là, je ne vous couvrirai pas s'il lui arrive quoi que ce soit.

Tirer sur un flic était impardonnable pour ces hommes, et ils regardèrent Sabine sans comprendre.

— Je ne plaisante pas ! ajouta-t-elle d'une voix tranchante.

À regret, ils s'écartèrent du blessé, qui continuait à geindre.

L'aspect de l'hôtel, planté au milieu d'une zone industrielle, n'était vraiment pas engageant. Sur le parking, quelques voitures hors d'âge voisinaient avec une camionnette cabossée. Gaëlle attendait là depuis plus d'une heure et, pour la dixième fois au moins, elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, qu'elle avait tourné vers elle. Mal coiffée pour avoir roulé vitres baissées, pas maquillée, elle avait la mine de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis plusieurs jours. Rien de séduisant, mais peu important, Elias la prendrait telle qu'elle était ou bien dirait pourquoi il l'avait quittée.

À quelle heure revenait-il de son travail ? D'ailleurs, travaillait-il ? En tout cas, il habitait l'hôtel et y prenait tous ses repas du soir, un réceptionniste peu aimable le lui avait affirmé.

Sinistre, cet endroit était absolument sinistre... Pourquoi Elias avait-il choisi de vivre ici ? Pour se punir ? Parce qu'il ne savait pas où aller ?

Elle entendit le scooter avant de le voir et sut que c'était lui. Comme elle avait garé sa voiture de manière à ne pas être remarquée tout de suite, elle eut le loisir de l'observer tandis qu'il mettait la béquille, accrochait l'antivol à un réverbère. Amaigri, il flottait dans ses vêtements, mais il était bien rasé et toujours hâlé par le grand air. Il prit le temps d'allumer une cigarette, abritant la flamme de son briquet de sa main ouverte. Ce geste simple, qu'elle lui avait vu faire cent fois, la bouleversa. Elle ouvrit la portière, descendit de voiture et resta debout à côté, immobile, attendant qu'il la découvre enfin.

Durant deux ou trois secondes, il ne se passa rien. Rien du tout. Elias fumait, la tête levée vers le ciel. Puis son attention fut attirée par cette silhouette de femme et il regarda enfin dans sa direction. Le mégot tomba, heurtant le bitume dans une gerbe d'étincelles. Elias ouvrit la bouche, la referma, secoua la tête.

Gaëlle manqua de patience et le rejoignit à grandes enjambées. Plantée devant lui, elle le dévisagea avec angoisse jusqu'à ce qu'il lui ouvre les bras. En s'abattant contre lui, elle le sentit chanceler.

— Gaëlle..., dit-il dans un souffle.

Trois fois de suite, il répéta son prénom à voix basse. Il la serrait si fort qu'elle eut l'impression d'étouffer.

— Pourquoi es-tu là ? Qui t'a avertie ?

— Personne. J'ai bien failli ne pas te trouver.

Elle essaya de s'écarter pour le regarder de nouveau, mais il l'en empêcha, refusant de la lâcher. Il tremblait légèrement, le souffle court.

— C'est cruel, articula-t-il si bas qu'elle l'entendit à peine.

— Cruel ? Toi, tu n'avais pas le droit de partir sans un mot, tu m'as rendue folle ! Un jour sans toi ne m'intéresse pas. Tu m'entends ? Je ne sais pas ce que tu fais, ce que tu cherches, mais je ne veux pas que tu me quittes, je ne peux pas le supporter ! Tu aurais dû m'emmener avec toi, Elias...

— Non !

— ... ou rester à Kerloc'h, papa est au courant, il est d'accord.

Elle aurait voulu le lui annoncer autrement. Tout le long de la route elle avait préparé de belles phrases, mais elle ne s'en souvenait plus.

— Artus ? D'accord pour quoi ?

Il l'avait éloignée de lui d'un geste brusque, la tenant par les épaules. Son visage ravagé exprimait une souffrance incompréhensible pour elle.

— Il va donner sa fille à un repris de justice, vraiment ? Un ouvrier agricole qu'il a tiré du caniveau ?

Elle n'entendit d'abord que le premier mot et se rebella aussitôt.

— Donner sa fille ! Je rêve ! Tu crois que je suis à vendre ou à donner ? Et puis tu n'es pas...

Subitement freinée dans son élan, elle plongea son regard dans celui d'Elias.

— Repris de justice ? Ce qui signifie ?

— Ils ne t'ont rien dit ? Ni ton père ni tes frères ?

Cette fois, Elias parut tout à fait perdu. Durant un long moment, il continua de la scruter, l'air désespéré.

— J'ai des choses à t'expliquer, soupira-t-il enfin, d'un ton contraint. Je vais t'emmener dîner.

Aller en tête-à-tête au restaurant faisait partie des plaisirs qu'ils n'avaient pas pu s'offrir jusque-là, non par faute d'argent mais parce que personne n'aurait admis, à Kerloc'h, qu'ils sortent ensemble.

— Oh, oui, tu vas me payer un vrai gueuleton, même si toutes tes économies y passent ! s'écria-t-elle rageusement. Tu me dois bien ça, non ? Mais pas question de bouger d'ici avant que je sache. Explique-toi maintenant.

Les doigts d'Elias broyaient toujours ses épaules, pourtant elle n'avait aucune envie qu'il la lâche.

— J'ai fait de la prison quand j'étais jeune, articula-t-il d'une voix sans timbre.

— Et puis ? Tu t'es évadé ?

— Non ! Gaëlle...

— Combien de temps de prison ?

— Quelques mois.

— Condamné à tort ?

— À raison.

— Papa le savait, les frangins aussi, en somme il n'y a que moi, pauvre idiot, que tu n'as pas mise dans la confidence ?

— J'avais trop peur, avoua-t-il en baissant la tête.

— Regarde-moi, Elias ! Peur de moi ?

L'idée était ridicule, elle l'aimait comme une folle, que pouvait-il craindre ?

— Tu vas me raconter ça en prenant ton temps, décida-t-elle. Dans mon guide, il y a une brasserie qui s'appelle le *Café de Paris*, face au port. Viens...

Elle voulut faire un pas en direction de sa voiture mais il l'arrêta brutalement, l'attira à lui.

— Gaëlle...

Il ne semblait pas pouvoir dire autre chose que son prénom et elle

se blottit contre lui, juste avant d'éclater en sanglots.

Jérôme était resté trois jours en réanimation, puis les médecins l'avaient déclaré hors de danger. Transféré dans le service de pneumologie, il eut droit à une chambre particulière et put enfin recevoir des visites. L'une des premières fut celle de Sabine, qui arriva chargée d'un énorme ours en peluche.

— Les fleurs sont interdites et tu n'aimes pas les chocolats, déclara-t-elle en installant l'ours sur l'appui de la fenêtre.

Elle s'approcha du lit, hésita un peu et finalement prit la main de Jérôme dans la sienne.

— Tu ne souffres pas trop ?

— Je dispose d'une pompe à morphine, avoua-t-il avec une grimace.

Il avait mauvaise mine mais, à l'évidence, il refusait de se plaindre. La première balle reçue, lorsqu'il s'était fait désarmer, avait fracassé une côte avant de se loger dans un poumon. La seconde, censée l'achever, n'avait fait que l'effleurer car il s'était écroulé au même instant, ce qui lui avait sauvé la vie.

— Je n'ai rien vu venir, soupira-t-il. Le mec était calme en apparence, et puis d'un coup il a sauté au-dessus du bureau et s'est jeté sur moi... Je suis vraiment nul !

— Ce serait arrivé à n'importe qui, tu le sais très bien, ne commence pas à te poser des questions idiotes.

— Je n'aurais pas dû lui enlever ses menottes, mais on nous rabâche tellement de respecter les individus, de ne pas les humilier pour rien...

— Arrête, Jérôme. Tu t'en es sorti, Legendre aussi, le reste on s'en fout. Ce type paiera sa tentative d'homicide volontaire en supplément de l'addition salée qui l'attendait déjà. Maintenant, tu devrais penser à autre chose. Ta convalescence, par exemple.

Il posa sur elle un regard fatigué, désabusé.

— Je m'en moque, je n'avais pas envie de vacances forcées. J'aurais bien profité de toi pendant tes dernières semaines à Paris...

Sa respiration devenant sifflante, il s'interrompit. Sabine tenait toujours sa main mais il la lui retira doucement et la laissa tomber sur le drap.

— Il paraît que tu as été formidable ? Legendre est passé, tout à l'heure, il dit que tu as bluffé les gars qui étaient là et qui ne savaient pas quoi faire. Ils ont d'abord cru que tu allais tirer, ça leur a flanqué une peur bleue.

— Je ne pouvais pas, Jérôme. Legendre était trop près, et les deux agents dans ma ligne de tir. De là à laisser filer ce branque... Eh bien, je ne pouvais pas non plus ! Et dans ce genre de situation, plus tu attends, moins tu as de chance que ça tourne en ta faveur. Heureusement, j'étais placée au bon endroit, il m'avait prise pour quantité négligeable, tu penses, une nana !

L'expression arracha un sourire à Jérôme.

— Alors, finalement, tu n'as plus peur ? Les flingues sont redevenus tes copains ?

Médusée, elle le dévisagea.

— Tu savais ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Oui. Après l'histoire de la rue de Lappe, j'ai mis un moment à comprendre pourquoi tu étais si mal dans ta peau, mais au fond ça tombait sous le sens, tu ne t'en remettais pas d'avoir tué et tu avais la trouille de toucher une arme. Ton acharnement dans ce club de tir, en Bretagne, c'était révélateur...

De nouveau essoufflé, il s'arrêta. Au bout d'un moment, ce fut lui qui reprit la main de Sabine.

— J'ai du mal à guérir. De toi, je veux dire...

Il l'avouait sans honte, d'une façon si touchante qu'il en était pathétique. Elle se pencha et l'embrassa légèrement au coin des lèvres.

— Guéris-toi de tout, Jérôme. Le plus vite possible. Je reviendrai te voir demain. Tu as besoin de quelque chose ?

Sa désinvolture, très artificielle, ne faisait que masquer son émotion, ils le savaient l'un comme l'autre. Il secoua la tête, ébaucha un sourire en désignant l'ours puis ferma les yeux.

Après avoir refermé la porte de la chambre, Sabine poussa un long soupir. Même si elle n'avait pas aimé Jérôme d'amour, elle éprouvait pour lui une véritable tendresse. Peut-être aurait-elle dû ne pas laisser durer leur liaison, ou même ne pas la commencer ? Néanmoins, elle ne lui avait jamais menti et n'avait aucune raison de se culpabiliser. Elle gagna les ascenseurs, descendit au rez-de-chaussée de l'hôpital puis traversa le hall sans parvenir à se débarrasser d'une pénible impression de tristesse.

— Sabine ?

S'arrêtant net, elle jeta un coup d'œil circulaire et découvrit avec stupeur Loïc, debout devant la cafétéria. Il tenait un gobelet, qu'il jeta nerveusement dans une poubelle avant de s'approcher d'elle.

— Je suis passé à ton commissariat et on m'a dit que tu étais là.

Embarrassé, il avait l'air de s'excuser.

— Tu ne devrais pas être en mer ? réussit-elle à lui demander.

— Si. Mais tu semblais tellement bouleversée, au téléphone, tellement... Alors, j'ai pensé que...

Elle lui avait tout raconté, y compris son angoisse au sujet de Jérôme entre la vie et la mort. Apparemment, il en avait tiré des déductions assez inquiétantes pour lui faire quitter son bateau.

— Est-ce qu'il va bien ?

— À peu près.

— Tant mieux.

Sa voix manquait de chaleur, elle comprit qu'il était jaloux et faillit se mettre à rire.

— Je prendrais volontiers un café, dit-elle seulement.

Au club-house du stand de tir, quelques mois plus tôt, il avait voulu lui offrir un café alors qu'il n'avait pas de monnaie sur lui. À ce moment-là, elle le jugeait antipathique et avait refusé tout net de lui donner son numéro de portable. Sans doute était-elle aveugle, à l'époque, car aujourd'hui elle le trouvait absolument irrésistible. Ses mèches cendrées décolorées par le soleil et l'air marin, des rides autour de ses yeux trop clairs, son expression grave et résolue : elle aimait absolument tout de lui. Et en particulier qu'il soit venu jusque-là.

— Est-ce que Jérôme compte encore beaucoup pour toi ? demanda-t-il sans la regarder.

— Bien sûr que oui. Comme tous ceux qui travaillent avec moi et dont je suis responsable, mais lui davantage parce qu'il a été dans ma vie. Je n'aurais pas supporté qu'il se fasse tuer dans la pièce à côté, tu comprends ? Et puis je suis triste pour lui maintenant qu'il a un morceau de poumon en moins. Personne ne sait s'il sera apte à reprendre son boulot un jour...

L'énoncer à haute voix fit resurgir toute son émotion. Jérôme pouvait rester partiellement handicapé par des problèmes de souffle, il pouvait aussi connaître ce qu'elle avait vécu elle-même, cette peur paralysante, si difficile à surmonter. Dans quel état sortirait-il de cet hôpital, d'ici à quelques semaines ?

— Mais, enchaîna-t-elle, pour répondre à la question que tu ne me poses pas, c'est toi que j'aime, Loïc.

Il était en train de payer les cafés à la serveuse et se retourna si vite qu'il renversa l'un des gobelets sur le comptoir.

— Sabine...

La manière dont il venait de prononcer son prénom la fit fondre. Et le geste qu'il eut pour la prendre par le cou recelait une telle tendresse qu'elle se laissa aller contre lui en fermant les yeux.

Artus traversa la cour à grandes enjambées, les mains en porte-voix.

— Yann ! Yann !

Il passa sans s'arrêter devant la maison de Gaëlle et l'ancienne grange transformée par Elias. Ce que ces deux-là pouvaient bien faire lui était absolument égal pour l'instant.

— Yann !

Au détour du dernier bâtiment, il tomba enfin sur son fils aîné, qu'il faillit percuter dans son agitation.

— Ah, tout de même ! Il faut que je te parle, viens avec moi.

Yann n'était pas son préféré, mais au moins il se reconnaissait en lui. De plus, ils avaient l'habitude d'être ensemble du matin au soir, préoccupés par les mêmes tâches et bavardant parfois à bâtons rompus ; enfin Yann était un garçon solide, peu sujet aux états d'âme.

— Suis-moi ! ajouta-t-il d'un ton impérieux.

Son idée fixe était de s'éloigner de la cour, de la maison, de toute personne susceptible de surprendre ce qu'il avait à dire.

— Où ça ? voulut savoir Yann.

Il tenait une bêche à la main, et il prit le temps de l'appuyer contre un arbre avant d'emboîter le pas à son père.

— Dans un endroit tranquille ! précisa Artus.

Au-delà des granges, les champs de Kerloc'h s'étendaient à perte de vue. Artus s'engagea dans le chemin qui grimpait en pente douce à flanc de colline. Ils parcoururent environ deux cents mètres en silence, puis Artus s'arrêta. Devant eux, le blé en herbe frissonnait sous le

vent, prenant des reflets argentés. Cette vision aurait pu être apaisante, mais Artus était trop bouleversé pour s'en apercevoir.

— Il m'arrive quelque chose d'effrayant, lâcha-t-il à contrecœur.

— Effrayant ? répéta Yann.

Le mot devait lui sembler totalement incongru dans la bouche de son père. Il fronça les sourcils, dans l'expectative.

— Je vais t'expliquer ça...

Mais par où commencer ? Le besoin de se confier était si aigu qu'Artus oublia son orgueil meurtri et s'exprima de la manière la plus directe.

— J'ai commis une grave erreur, que je ne crois pas pouvoir réparer. Loïc est mon fils, c'est prouvé là...

Il sortit une enveloppe de la poche de sa veste, la considéra avec dégoût puis la mit de force dans la main de Yann.

— De nos jours, reprit-il plus lentement, on arrive à tout savoir. C'est l'acide je ne sais plus quoi... enfin, l'ADN. Tu vois ce que je veux dire ? Je suppose qu'il n'y a aucun doute possible et que tout est dit. Ton... frère, tenait à... cette recherche de paternité.

— Vous auriez pu en faire l'économie, c'était une évidence pour tout le monde, sauf pour toi.

Interloqué, Artus considéra Yann comme s'il ne le connaissait pas.

— Une évidence, vraiment ? Tu trouves qu'il me ressemble ? Ou qu'il te ressemble, à toi ? Non, Loïc a toujours été un oiseau rare !

— Tu l'avais décidé avant qu'il naisse.

C'était si juste qu'Artus ne trouva rien à répondre. Cette vérité s'ajoutait impitoyablement aux autres, à celles qu'il découvrait une à une depuis qu'il avait entendu la voix de cette femme du Midi, sur la bande envoyée par Loïc.

— Yann, je ne sais pas quoi faire, avoua-t-il.

S'il avait choisi son fils aîné pour se confier, au lieu de Tristan ou de Gaëlle, c'est parce qu'il en espérait vaguement de l'aide. Mais l'air buté de Yann était révélateur, il avait choisi le camp de Loïc, même s'il s'était montré moins virulent que les autres jusque-là.

— Écoute, papa, c'est entre lui et toi.

— Mais tu te rends compte ? explosa Artus. Comment veux-tu que j'efface l'ardoise ?

Encore une réalité asphyxiante : le contentieux était impossible à

liquider. Trop long, trop enraciné, trop envenimé.

— Au moins, parle-lui, il n'attend que ça, ajouta Yann d'une voix sourde.

— Les mots ne suffiront pas. Les excuses non plus.

Dans n'importe quelle famille, Loïc aurait sans doute été le chouchou. Le surdoué, celui dont on est fier et dont on demande l'avis, à la fois scientifique et sportif, indépendant et responsable, bref, le fils idéal. Et chez les Le Marrec, à Kerloc'h, c'est-à-dire *chez lui*, Loïc avait été traité en paria, comme s'il était le pire et non pas le meilleur. D'ailleurs, son don pour les études n'était-il peut-être, en réalité, qu'un acharnement à obtenir un peu d'attention ou d'affection de la part de son père ? Si c'était le cas, Artus n'aurait pas assez de sa vieillesse pour expier.

— Je n'arrive même pas à lui téléphoner, avoua-t-il. J'ai commencé à composer son numéro dix fois depuis que le facteur est passé, et puis...

— Il va pourtant bien falloir ! Il a dû recevoir les résultats, lui aussi, et je suppose qu'il attend ton appel.

— Je ne peux pas.

Inutile de préparer un discours qui lui resterait fatalement dans la gorge, il se sentait physiquement incapable d'affronter, ne serait-ce qu'un instant, le regard de Loïc. Il releva la tête, vit que Yann le considérait d'un drôle d'air, et il éprouva aussitôt le besoin de se justifier.

— C'est plus compliqué que tu ne l'imagines, bredouilla-t-il. Je ne suis pas seulement coupable vis-à-vis de ton frère, j'ai aussi très mal jugé ta mère. Il y a quelques jours encore, j'aurais pu jurer avoir toujours bien agi, en mon âme et conscience, mais voilà c'est faux, archifaux !

— Tu as le temps de te racheter.

— Racheter quoi, Yann ? Les années perdues ?

Il résista à la tentation de s'apitoyer davantage sur lui-même et se redressa. Les yeux errant sur le paysage, il détailla ses champs impeccables. Malgré toute une vie de travail acharné, aucun de ces épis de blé ne valait ce qu'il avait irrémédiablement gâché.

— Papa, je ne sais pas ce que tu attends de moi. Si tu veux, je fais venir Loïc ici, et vous vous parlerez...

Quoi qu'il arrive désormais, il ne pourrait pas y échapper, rien au monde ne le dispenserait de ce face-à-face.

— Oui, très bien, fais-le, dit-il d'une voix redevenue ferme.

Fixant un point à l'horizon, il ne bougea pas quand Yann fit demi-tour et repartit vers la maison.

Loïc repoussa le plan vers Sabine avec un sourire un peu crispé.

— C'est très bien conçu, admit-il.

Elle envisageait de casser le mur entre la salle de séjour et la pièce qui avait été la chambre de ses grands-parents, dont elle avait fait provisoirement son bureau.

— La maison est petite, il faut augmenter l'espace, l'impression de volume. L'architecte a dit que ce serait très clair, très gai.

— Sûrement.

— De toute façon, je ne la vendrai jamais, autant que je l'arrange vraiment à mon goût maintenant que je vais pouvoir en profiter pleinement. Jusqu'ici, je faisais les travaux petit à petit, maintenant j'ai décidé de tout finir d'un coup !

Plus elle parlait de ses projets, moins il avait l'impression qu'elle l'incluait dans son avenir.

— Tu vas louer un studio à Brest ? interrogea-t-il d'une voix tendue.

— Ils me fournissent un logement de fonction, un deux-pièces dans le centre. J'y dormirai certains soirs, et...

— Et moi, dans ton programme ?

Il regretta d'avoir posé la question de manière aussi abrupte, mais il la vit sourire.

— Toi ? Il y a tout de même de la place pour deux, ici ! Tu prétends ne pas aimer ton appartement de Concarneau, alors si le port de Doëlan t'inspire davantage, tu seras le bienvenu, je pensais que tu le savais.

Le soulagement qu'il éprouva fut à la fois intense et bref. La maison de pêcheurs des grands-parents de Sabine pouvait effectivement être un véritable nid où vivre une grande passion à deux, mais ensuite ? Qu'aurait-il à lui offrir ? La pension alimentaire qu'il versait à Anne et Pierre l'empêcherait pendant des années encore de se permettre un quelconque investissement. Or il désirait par-dessus tout épouser Sabine et fonder une nouvelle famille avec elle.

— Tu te poses trop de questions, Loïc, dit-elle en se levant.

Elle fit le tour de la table et vint se plaquer derrière lui, les bras autour de ses épaules, la tête dans son cou.

— Tu aimes ton travail et tu gagnes bien ta vie, chuchota-t-elle. Moi aussi. Où est le problème ?

— Pour l'instant, il ne...

— Profitons de *chaque* instant !

Sans doute avait-elle raison, même s'il souhaitait des certitudes, des projets, un engagement pour lequel il se savait prêt. Avec Anne, il avait accepté sans discuter un mariage qu'il ne désirait pas vraiment, passant ainsi à côté de beaucoup de choses essentielles, il ne commettrait pas cette erreur avec Sabine.

— Ce sera comme tu veux, souffla-t-il d'une voix douce.

Il serait volontiers resté assis là toute la journée, pour le seul plaisir de la sentir contre lui, mais il avait rendez-vous avec son fils et était déjà en retard. À regret, il se retourna, prit Sabine par la taille.

— Tu es vraiment un tout petit bout de femme, mon amour...

— *Tamic*, je sais !

Elle semblait fragile entre ses mains, cependant il se souvenait très bien de la manière dont elle l'avait mis à genoux, quelques mois plus tôt, devant chez elle.

— Pierre va m'attendre, soupira-t-il. Tu ne veux vraiment pas déjeuner avec nous ?

— Non, c'est prématuré. Vous avez besoin de vous retrouver en tête-à-tête, tous les deux. Attends un peu.

Attendre était précisément ce qui le rebutait, toutefois il se garda bien de le faire remarquer. Sabine n'était pas responsable de tout ce temps qu'il avait perdu durant des années, trop accaparé par son travail pour regarder grandir son fils, ou même pour réaliser que sa vie sentimentale avait sombré dans l'indifférence.

Il quitta Doëlan pour foncer à Lorient, où le train de Pierre n'allait plus tarder à arriver. Sa vieille Porsche rouge commençait à donner des signes de fatigue et il se rappela qu'il devait absolument la faire réviser. Tout comme il devait s'astreindre à rouler moins vite s'il voulait conserver son permis. Sabine ne supportait pas les excès de vitesse, le menaçant des pires représailles dès qu'elle montait avec lui. De plus, il donnait un très mauvais exemple à Pierre, qui allait commencer la conduite accompagnée.

Plein de bonnes résolutions, il ne répondit pas à son portable lorsque celui-ci se mit à sonner, puisqu'il était interdit de téléphoner

au volant.

Nerveux, Elias mettait le couvert en silence. Avoir retrouvé sa place à Kerloc'h lui paraissait insensé, mais Gaëlle ne lui avait pas laissé le choix. Après avoir passé la soirée et la nuit dans un hôtel décent de Cherbourg, elle lui avait accordé une seule journée pour démissionner de son harassant travail dans les docks, vendre son scooter et rassembler ses affaires.

Rien au monde n'aurait pu l'empêcher de la suivre. En la tenant dans ses bras, cette nuit-là, il s'était rendu compte que, sans elle, il aurait fini par mourir de chagrin. Elle l'avait retrouvé, il ne pouvait plus lutter contre elle ni contre lui-même.

Mais à Kerloc'h, l'accueil d'Artus avait été mitigé. Pas d'effusions hypocrites, pas d'engueulade non plus, rien qu'une poignée de main un peu distante, accompagnée d'un regard froid. Comment allaient-ils pouvoir cohabiter désormais ? Impitoyable, Gaëlle avait emmené Elias chez elle et, dès le lendemain matin, avait mis les choses au point lorsqu'il s'était levé. « Dans ta maison ou dans la mienne, à partir de maintenant, nous vivons ensemble et tu cesses de raser les murs ! » Elle n'attendrait pas d'être passée devant le maire pour imposer sa volonté à son père, c'était compréhensible avec son caractère entier, cependant Elias ne se voyait pas croisant Artus sur le pas de la porte de Gaëlle. Pas plus qu'il ne s'imaginait comme son gendre, et pourtant il allait le devenir.

Honnête, Elias aurait souhaité s'expliquer. Dire qu'il ne voulait rien, qu'il était prêt à se tuer à la tâche et tout à fait d'accord pour signer le contrat de mariage le plus draconien. L'argent ne l'intéressait pas et, même s'il aimait profondément Kerloc'h, il ne projetait pas de se l'approprier !

Malheureusement, Artus paraissait peu disposé à écouter Elias, ou même à lui parler. Il donnait l'impression de ne le tolérer qu'à contrecœur, cédant à sa fille plutôt qu'à la colère noire qu'il devait éprouver.

Alors qu'il disposait les serviettes sur les assiettes, Marion entra dans la cuisine, Artus sur ses talons.

— Je ne suis pas en avance, s'excusa la jeune femme, mais Elvire a de la fièvre et...

— Beaucoup ? s'inquiéta Artus.

— Non, pas trop, ce sont ses dents qui percent.

Marion ouvrit le réfrigérateur et en sortit un grand faitout rempli de poulet à l'estragon, une de ses recettes favorites, qu'elle avait préparée la veille.

— Restez donc avec la petite, suggéra Artus. Elias a tellement de tours de retard qu'il peut s'activer derrière les fourneaux jusqu'aux moissons !

Saisi, Elias se retourna vers Artus, qui le considérait avec un sourire ironique.

— Je m'en occupe, dit-il à Marion en lui prenant le faitout des mains.

Préparer les repas ne l'avait jamais ennuyé, au contraire il se montrait plutôt inventif pour les menus. Il alluma le gaz, réduisit la flamme et mit le poulet à réchauffer.

— Je boirais bien quelque chose, déclara Artus derrière lui. Pas toi ?

Ne sachant pas à qui la question s'adressait, Elias jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Artus avait servi deux verres de muscadet et vint lui en tendre un.

— Ne fais pas cette tête-là, je ne vais pas te bouffer. De toute façon, il vaut mieux qu'on s'habitue à la situation, toi et moi. Inutile de te préciser que ça ne me rend pas franchement heureux, mais j'ai d'autres soucis et je m'accommoderai de celui-là ! On trinque ?

Artus leva son verre et le vida d'un trait, laissant Elias stupéfait. Sans conviction, il but une gorgée alors que Tristan et Yann arrivaient à leur tour. L'attitude d'Artus avait quelque chose d'étrange, de décalé.

— Si tu fais une salade, lança Tristan, mets des échalotes dedans !

Yann prit son père à part et lui glissa quelques mots à l'oreille. Elias vit Artus se crispier, l'air contrarié, puis secouer la tête avec exaspération. Il se resservit du muscadet et alla se poster devant l'une des fenêtres, tournant le dos à tout le monde. Comme il ne buvait jamais d'alcool au déjeuner, Elias en déduisit qu'il avait besoin de se calmer, mais pourquoi ? Quels étaient ses « autres soucis » ?

— Je meurs de faim, qu'est-ce qu'on mange ? s'écria Gaëlle en entrant.

Sa présence apaisa instantanément Elias, qui se contenta de lui sourire alors qu'il mourait d'envie d'aller l'embrasser.

— Les poulets de Marion, répondit Tristan, mais ce soir c'est moi qui régale, j'ai déniché une recette de bar à l'ancienne qui devrait vous époustoufler ! Et comme Soizic vient dîner...

— Pierre sera là aussi, précisa Artus sans bouger d'où il était.

Gaëlle s'approcha d'Elias et regarda par-dessus son épaule tandis qu'il préparait la vinaigrette.

— Il va y avoir de l'orage, ajouta Artus.

Abandonnant sa contemplation, il se retourna enfin et considéra sa famille d'un œil absent. Le ciel plombé ne l'inquiétait pas, le blé étant encore trop jeune pour souffrir des averses. Et, devant lui, Gaëlle appuyée de tout son poids sur Elias ne le choquait pas. Non, ce qui l'angoissait profondément était cette confrontation différée avec Loïc, que Yann n'avait pas réussi à joindre. Selon toute probabilité, ce serait tout de même lui qui conduirait Pierre à Kerloc'h dans l'après-midi, mais, à moins d'aller le guetter au bout du chemin, Loïc était capable de repartir sans s'être approché de la maison.

Une odeur d'estragon envahissait petit à petit la cuisine, cependant Artus n'avait pas faim. Tant qu'il ne serait pas débarrassé du poids qui pesait sur sa conscience, il serait hors d'état de s'intéresser à la nourriture. D'ailleurs, Marion réussissait moins bien le poulet à l'estragon qu'Armelle en son temps.

Artus se raidit, refusant de penser à sa femme. S'il y songeait maintenant, il allait se rendre malade.

— À table ! lança Gaëlle d'une voix joyeuse.

— Commencez sans moi, marmonna Artus.

Décidément, il ne pouvait pas s'asseoir là comme si de rien n'était, il avait besoin d'air, tant pis pour l'orage.

Loïc reposa sa tasse et sourit à son fils, qui restait le nez collé à la vitre. Au-dehors, des bourrasques faisaient tanguer les voiliers au mouillage dans le port de plaisance. Installés au premier étage du *Café Leffe*, où ils étaient comme dans un poste de vigie, ils avaient savouré un plateau de fruits de mer tout en regardant les nuages s'amonceler au-dessus des bateaux. La pluie tombait dru à présent, portée par un fort vent d'ouest.

— Non, reprit Pierre, la mer ne me fascine pas, alors que je me sens très attiré par la terre. Ce n'est pas un caprice, tu sais, cette formation agricole est quelque chose d'important pour moi...

Attendri, Loïc comprit ce que son fils essayait de lui dire. Pour la première fois de sa vie, l'adolescent avait fait un choix personnel, qu'il était parvenu à imposer à son entourage. Anne le désapprouvait, et

Loïc aurait pu en prendre ombrage vu ses rapports difficiles avec Artus et sa situation d'indésirable à Kerloc'h, mais Pierre s'était obstiné.

— Veux-tu un autre café ? proposa Loïc en faisant signe à un serveur.

Pierre refusa, sans doute pressé de rejoindre son grand-père. Qu'il ait pu aussi radicalement changer d'attitude en quelques mois était somme toute rassurant, cela signifiait qu'il avait enfin trouvé sa voie.

— Avec ta mère, ça va ?

— Elle est de plus en plus souvent avec son pharmacien...

A priori, Pierre rejetait cet homme, et peut-être en ferait-il autant pour Sabine le jour où il la rencontrerait.

— C'est bien qu'elle refasse sa vie, dit Loïc d'un ton neutre.

— D'accord, mais pas avec n'importe qui ! Je ne suis pas jaloux de ce type, papa, je le trouve con, c'est tout.

Sans relever l'expression, Loïc régla l'addition et se leva. Il avait envie de passer à Concarneau pour prendre son courrier, mais il devinait l'impatience de Pierre. Autant le déposer d'abord à Kerloc'h et rentrer chez lui après. De toute façon, il était encore un peu tôt pour recevoir les résultats du test, et Loïc préférait être seul au moment où il ouvrirait l'enveloppe.

Dès qu'ils quittèrent le restaurant, la pluie les trempa. L'orage tournait à la tempête dans un roulement de tonnerre presque continu. En courant têtes baissées, ils rejoignirent la Porsche et s'y engouffrèrent.

— Quel temps... Je ne sais pas si tu pourras te balader dans les champs cette après-midi !

— Peu importe, je parlerai avec grand-père, j'ai un million de questions à lui poser.

Comme Tristan, Pierre adorait faire de grandes flambées dans la cheminée du salon ou de la cuisine, tout en bavardant avec Artus. Leur entente, qui avait surpris tout le monde au début, semblait désormais épanouie dans un mélange de complicité et de tendresse qui n'appartenait qu'à eux. En vieillissant, Artus découvrait peut-être le plaisir de transmettre un savoir plutôt que de l'imposer ? Loïc estima que s'il avait bénéficié de cette indulgence affectueuse, sa propre jeunesse aurait été très différente et, en conséquence, sa vie par la suite. Néanmoins, il n'éprouvait ni amertume ni regrets. Qu'Artus se soit trouvé sur le tard un don pédagogique et une âme de grand-père représentait une vraie chance pour Pierre, et c'était très bien ainsi.

La route entre Lorient et Quimperlé était une voie rapide qu'ils parcoururent sans encombre, mais ensuite, pour remonter vers la Roche du Diable en direction du Faouët, la chaussée inondée obligea Loïc à rouler au pas.

— Tu me déposes à la porte, exigea Pierre, je ne fais pas le chemin à pied là-dessous !

Ils arrivèrent au manoir. Kerloc'h semblait être le centre exact de l'orage, noyé sous des trombes d'eau, ses arbres violemment secoués par des rafales, et couvert d'un ciel si sombre qu'on aurait pu croire la nuit venue. Pleins phares, Loïc s'engagea lentement dans l'allée. La silhouette massive de la bâtisse apparut, déformée par l'eau ruisselant sur le pare-brise. La cuisine était allumée, le hall d'entrée aussi, mais l'électricité donnait des signes de faiblesse.

— Attends deux minutes que ça se calme, suggéra Loïc en s'arrêtant devant le perron.

Il vit les lumières vaciller, s'éteindre, puis se rallumer. Dans la maison, le vent devait s'insinuer en sifflant sous toutes les portes et dans les conduits de cheminée.

— Tu sais, fit-il d'une voix songeuse, quand j'étais gamin, j'adorais les tempêtes. Ici, on croirait toujours la colère des dieux...

Pierre lui lança un coup d'œil amusé, essayant sans doute de l'imaginer enfant. Avec Yann et Tristan, ils ne rataient jamais l'occasion de sortir pour voir les éléments se déchaîner au-dessus des collines, et une fois où Gaëlle les avait rejoints, excédée d'être traitée en petite fille, leur mère s'était mise dans une colère épouvantable. Artus disait : « Ils ne vont pas fondre, ils ne sont pas en sucre ! » Mais elle avait peur de la foudre, ou seulement peur de les voir s'enrhumer...

Loïc sursauta quand Yann frappa brutalement à la vitre de la portière. Tête nue, son frère portait un ciré noir, des bottes de caoutchouc, et il avait l'air affolé.

— Papa est dehors, mais on ne sait pas où ! cria-t-il.

Loïc attrapa son imperméable, descendit de voiture et eut l'impression de recevoir un seau d'eau.

— Comment ça, dehors ?

— Il n'a pas déjeuné avec nous, et Tristan l'a vu partir il y a plus de deux heures vers les bois.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien ! Il voulait absolument te parler, il est

complètement tourneboulé...

Yann s'interrompt, comme s'il refusait d'en dire davantage.

— Tu aurais dû m'appeler, protesta Loïc.

— J'ai essayé ! Je t'ai laissé deux messages.

Pierre remonta la fermeture Éclair de son blouson, serra le cordon de sa capuche et s'interposa entre eux.

— Allons le chercher ! lança-t-il d'une voix impatiente.

— Je t'emmène avec moi, lui répondit Yann. On va prendre le 4x4 et longer les champs. Tristan est en train d'inspecter la forêt avec Elias, et Gaëlle est allée du côté des vergers.

— Je vais la rejoindre, décida Loïc.

Il ne croyait pas Artus capable de rester sous cette pluie torrentielle sans s'abriter, mais il existait de nombreux endroits où il avait pu se réfugier. Supposant que ses frères avaient déjà fait le tour des granges, il s'éloigna en traversant la cour. Pourquoi son père voulait-il absolument lui parler ? Avait-il reçu les résultats du labo ? À cette idée, Loïc sentit son estomac se révolter. Même s'il essayait de se persuader du contraire, la perspective d'apprendre enfin la vérité l'angoissait. Malgré Sabine, malgré Pierre, malgré son travail, il s'était surpris à y penser cent fois par jour depuis qu'il avait fait le prélèvement.

Il regretta de ne pas avoir pris la torche qui se trouvait dans la boîte à gants de sa voiture car le jour baissait encore. À travers le rideau de pluie, il distingua les premiers pommiers et s'arrêta. Jamais son père n'aurait eu l'idée absurde de se mettre sous un arbre, ce n'était sûrement pas là qu'il fallait le chercher. Il rebroussa chemin en essayant de réfléchir. Son imperméable, plus élégant qu'efficace, pesait lourd sur ses épaules, et ses chaussettes étaient trempées dans ses mocassins. Dans quelle tenue son père était-il parti ? Et s'il avait eu un malaise lié à son diabète ?

Loïc gagna l'arrière des granges, d'où il y avait une vue plongeante sur la vallée, mais tout le paysage était brouillé par le torrent de pluie. Au moins, le tonnerre faiblissait et les éclairs se faisaient plus rares : l'orage était en train de s'éloigner. Prudemment, Loïc s'engagea sur le sentier, transformé en bournier, qui descendait jusqu'à la route. S'il existait bien un endroit où son père se rendait régulièrement, et toujours seul, c'était le petit cimetière de campagne dans lequel Armelle reposait depuis huit ans. Même s'il était peu probable qu'il ait choisi un temps pareil pour ce genre de visite, ça valait le coup d'aller voir.

En prenant pied sur l'asphalte, Loïc constata que la pluie tombait moins fort. Parcouru d'un frisson, il accéléra l'allure. Le détour par le cimetière lui prendrait dix minutes, après il remonterait à flanc de colline et il aviserait. De toute façon, tant qu'Artus serait perdu dans la nature, tout le monde continuerait à le chercher.

Lorsqu'il arriva devant le haut mur qui entourait le cimetière, l'averse s'arrêta enfin. La tête levée, il examina le ciel, qui paraissait moins sombre à présent mais toujours plombé. Il se dirigea vers l'entrée, protégée par une grille que nul ne songeait jamais à fermer. Devant lui, les allées bordées de pierres tombales semblaient désertes mais il avança vers le fond de l'enceinte, là où se dressaient une dizaine de monuments funéraires faits de granit et appartenant tous à de très vieilles familles. L'imposant mausolée des Le Marrec, constitué d'une chapelle et d'une crypte, était le premier de la rangée. Loïc vit la porte ouverte et eut immédiatement la certitude que son père se trouvait là. Prenant une profonde inspiration, il s'approcha et s'immobilisa sur le seuil. Dans la pénombre, il distingua la silhouette d'Artus, assis sur l'un des deux bancs de pierre qui se faisaient face. Il patienta encore quelques instants puis entra.

— Toute la famille est sur les dents, dit-il à mi-voix.

Comme il n'obtenait aucune réponse, il jeta un coup d'œil au petit autel qu'éclairait un vitrail très ancien. Dans les deux vases qui entouraient le crucifix, des fleurs avaient fané. De nouveau, Loïc regarda son père, qui gardait la tête basse et ne semblait pas décidé à bouger.

— Être lâche ne sert à rien..., murmura Artus. Tu as remarqué ? C'est fou qu'on ne puisse pas s'en empêcher !

Désemparé, Loïc hésita avant d'aller s'asseoir sur l'autre banc. Il retira son imperméable trempé et attendit.

— Moi, reprit son père au bout d'un moment, je me croyais courageux. Et sans reproche. Pourtant, tu devrais m'en accabler.

Il parut se tasser encore plus sur lui-même, obligeant Loïc à détourner les yeux.

— Dieu peut me damner, je n'ai rien à t'offrir en échange de ce que je t'ai volé.

Parler devait beaucoup lui coûter, sa voix était rauque de l'effort qu'il accomplissait.

— Depuis ta naissance, tu es pire qu'une épine dans mon pied. Pour rien, puisque j'ai tout imaginé.

Loïc releva la tête et chercha le regard de son père, mais celui-ci

fixait l'autel. Tout au bord, sur la nappe de dentelle, une photo d'Armelle avait jauni dans son cadre doré.

— Je suis venu demander pardon à ta mère...

Il s'étrangla sur le dernier mot et reprit bruyamment sa respiration.

— À toi aussi, puisque tu es là.

— Non, réussit à dire Loïc. Ne fais pas ça.

— Quoi, alors ? On va se tomber dans les bras, toi et moi ?

Soudain agité, Artus se redressa et ses yeux vinrent se river à ceux de Loïc.

— Je t'ai renié, méprisé, haï. Tu le sais forcément. Maintenant, j'aurai toujours honte devant toi, ce sera difficile à vivre.

— Papa...

— Tu peux prononcer ce mot ? Tu n'y arrivais plus, ces temps-ci, et je me disais que tu avais enfin compris, que tu allais me foutre la paix... Seigneur ! J'ai honte... Je les ai tous aidés, sauf toi, tous aimés, sauf toi. Tu n'en valais pas la peine car tu ne venais pas de moi. En traînant les pieds, j'ai fait mon devoir parce que tu portais mon nom, et surtout parce que je n'aurais pas supporté que ta mère s'en aille. Rien d'autre.

Quelque chose changea dans la lumière de la chapelle, un rayon de soleil éclairant brusquement le vitrail. Il y avait des graviers sur les premières marches de l'escalier conduisant à la crypte, preuve qu'Artus y descendait souvent.

— Je ne t'en veux pas, souffla Loïc.

C'était vrai, mais il n'avait aucun moyen d'en persuader son père. Il désirait faire un geste, au moins franchir ce mètre qui les séparait, hélas les gestes étaient bannis entre eux depuis toujours et il resta pétrifié sur son banc.

— Ton fils, Pierre, je l'aime pour de bon, seulement je me suis mis en tête d'en faire un vrai Le Marrec. Contre toi. Afin qu'il ne soit pas comme toi, que tu ne le reconnaises pas. Pourtant, il aurait dû m'ouvrir les yeux, parce qu'il ressemble à Yann...

À Artus lui-même, voilà à qui Pierre ressemblait le plus, malheureusement personne ne s'en était avisé jusque-là.

— Quel égoïsme, quelle médiocrité ! cracha son père d'un ton plein de dégoût.

Il ne s'en prenait qu'à lui, il n'y avait pas d'autre responsable à cet immense gâchis. Loïc parvint à se lever. Il était si bouleversé qu'il fit

un pas vers l'autel, s'arrêta, s'appuya d'une main sur la nappe, le temps de se reprendre. Les autres devaient continuer à chercher, de plus en plus inquiets, pourtant il se sentait incapable de sortir son téléphone de sa poche pour les prévenir.

— Dis quelque chose, bon sang ! Libère-toi, fais-moi payer, tu peux y aller, tu as du crédit !

Le défi était si amer que Loïc trouva enfin le courage de s'approcher d'Artus.

— Je ne t'en veux pas, répéta-t-il. On devrait rentrer...

Tout ce qu'il éprouvait, à cet instant, était une infinie compassion dont il ne comprenait pas l'origine. Il refusait de voir son père dans cette attitude de vaincu, prêt à s'humilier et à déposer les armes, mais toujours hostile au fond de lui-même. S'il ne tentait rien, là, tout de suite, ils ne se réconcilieraient qu'en apparence et demeureraient des ennemis.

— Regarde-moi comme ton fils, demanda-t-il. Donne-moi ça une seule fois et nous serons quittes, je te le jure.

En restant debout, il obligeait Artus à lever la tête, alors il se baissa, posa un genou sur le ciment.

— Juste une fois.

Son père le considéra d'abord avec une sorte d'hébétude, puis ses yeux s'adoucirent d'un coup, l'espace d'une seconde, avant de se détourner.

— Loïc..., articula-t-il en séparant les deux syllabes.

D'un geste maladroit, il lui mit les mains sur les épaules.

— Ton pull est mouillé, voulut-il ajouter, mais sa voix était presque inaudible.

Après un long moment, son regard vint de nouveau chercher celui de Loïc.

— Comment fais-tu pour pardonner ?

La question méritait une réponse authentique, pas une simple formule destinée à rassurer.

— Je suis amoureux, lâcha Loïc.

Artus devait si peu s'y attendre qu'il parut d'abord ne pas comprendre, puis il eut un hoquet qui évoquait un début de rire.

— Rentrons, décida-t-il en essayant de se lever.

Loïc dut l'aider car il y avait des heures qu'il était assis là, sans

doute transis par l'humidité.

— Tu veux que j'aille chercher ma voiture ?

Sur le seuil de la chapelle, Artus jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction du cadre où figurait Armelle. Puis il marmonna :

— Non merci, je ne suis pas gâteux. Con et méchant, mais pas encore impotent.

Néanmoins, une fois dans l'allée du cimetière, il prit le bras de Loïc, peut-être parce qu'il était fatigué, peut-être en signe d'affection.

Sabine fit un tour complet sur elle-même, détaillant chaque bâtiment l'un après l'autre.

— Magnifique... C'est vraiment un endroit... Waouh !

Kerloc'h l'enthousiasmait pour de bon, elle ne l'avait pas du tout imaginé tel qu'il était.

— Tu racontes très mal, dit-elle à Loïc. Je voyais ça moins imposant, moins envoûtant, moins... ordonné.

— Mon père ne plaisante pas avec l'ordre, affirma-t-il en riant.

Il utilisait l'expression « mon père » à tout bout de champ ces temps-ci, d'un ton presque gourmand.

— Et tu grandissais là comme un prince pendant que moi, dans ma petite bicoque de pêcheurs, je...

— Tu portais des chaussettes ? Des nattes avec des rubans ? Ah, je t'aurais adorée, j'en suis sûr !

La nervosité qu'il manifestait depuis le matin à l'idée de la conduire à Kerloc'h semblait soudain remplacée par une gaieté de gamin.

— Bon, on va aller affronter les lions, déclara-t-il. Je ne t'ai pas prise en traître, nous sommes nombreux dans ma famille.

— S'ils sont tous comme Tristan, ça ira.

Elle savait l'importance qu'il attachait à cette rencontre et elle était dévorée de curiosité. Une fois encore, elle observa la façade du manoir, les toits d'ardoises bleutées, la girouette, la tour carrée. Derrière ces murs, Loïc n'avait pas toujours été heureux, cependant il y était terriblement attaché. Elle cessa de s'intéresser à l'architecture du lieu pour reporter son attention sur lui. Bronzé par quelques jours en mer – il avait enfin rejoint son bateau pour terminer ses

expérimentations –, souriant, détendu, il ne ressemblait ni à un très sérieux scientifique, ni à un père de famille. Pourtant, l'adolescent qui venait d'apparaître en haut du perron devait être son fils. Derrière lui, un homme d'un certain âge, plutôt élégant dans un pantalon noir et une veste de velours beige, leur adressa un sourire de bienvenue. Il descendit les marches et vint vers elle, la main tendue.

— Je suis le père de Loïc, enchanté de faire votre connaissance...

Il la dévisageait avec curiosité, sans doute étonné qu'une femme d'apparence si fragile soit commissaire de police. Plus timide, l'adolescent attendit pour s'approcher que son grand-père s'écarte.

— Bonjour Pierre, dit-elle en l'embrassant.

Du coin de l'œil, elle vit qu'Artus Le Marrec prenait Loïc par l'épaule, avec une tendresse pudique et maladroite assez émouvante. Ensemble, ils se dirigèrent vers la maison où, dès le hall d'entrée, Tristan les attendait pour les escorter jusqu'à la cuisine.

— Nous vous recevons sans façon, précisa Artus. Nous vivons comme des ours et cette pièce est notre quartier général.

Le couvert était mis sur la longue table en bois d'épave, avec des sets brodés à la main, des verres tulipes en cristal et une vaisselle blanche à liseré or. Dans la cheminée, malgré le temps ensoleillé, un grand feu ronflait, se reflétant sur les dalles de schiste noir du sol.

— Je vous ai fait mon bar farci d'huîtres tièdes ! annonça Tristan en poussant Sabine vers l'un des bancs.

Elle fut présentée successivement à Gaëlle, Soizic, Marion, Yann et Elias, au milieu d'un joyeux brouhaha. Derrière elle, Loïc restait debout, comme s'il redoutait de la laisser affronter seule sa tribu.

— Va t'asseoir ailleurs, lui intima Artus.

D'autorité, il s'installa à côté de Sabine.

— Muscadet ou cidre ? C'est celui de ma fille, il est élevé à Kerloc'h.

Elle accepta le cidre, qu'il lui servit généreusement.

— Coatmeur, reprit-il, c'est joli, ça signifie « grands bois », mais je suppose que vous le savez ?

— Mes grands-parents parlaient breton entre eux, je le comprends toujours.

Un détail qu'Artus parut apprécier à sa juste valeur. Tournée vers lui, elle l'observa tandis qu'il buvait une gorgée de cidre et, instantanément, elle comprit pourquoi Loïc n'avait jamais cessé de l'aimer envers et contre tout.

— Comment dois-je vous appeler, madame le commissaire ?

— Par mon prénom, j'en serais ravie.

Tristan déposa un plat sur la table, et Elias un autre. Face à elle, Loïc la considérait d'un air inquiet qui la fit sourire. Elle se sentait tout à fait d'accord pour s'intégrer à cette grande famille s'il le désirait. Des hommes comme Artus ne couraient pas les rues, il faisait un patriarche vraiment remarquable.

— Kerloc'h m'éblouit, déclara-t-elle dans un élan de sincérité. C'est une propriété superbe, rare...

— Vous y êtes chez vous, répondit Artus avec beaucoup de sérieux.

Puis il lui posa la main sur le bras, se pencha vers elle et s'arrangea pour n'être entendu que d'elle.

— Rendez-le heureux, il le mérite.

Il n'ajouta rien d'autre, mais la manière presque douloureuse dont il l'avait dit ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Pour ne pas l'embarrasser, elle acquiesça en silence avant de lever les yeux vers Loïc. Penché en arrière, il parlait à Tristan, qu'il félicitait à propos du bar. Huit mois plus tôt, la complicité des deux frères l'avait déjà frappée, et elle se souvint qu'elle avait pris Loïc pour un forestier. « Vous avez tiré un peu haut », lui avait-elle fait remarquer, alors qu'elle-même se débattait avec son revolver. Il était arrivé tant de choses dans sa vie depuis ce matin-là ! Et si ça continuait comme ça, un jour prochain elle ferait elle-même partie du clan des Le Marrec de Kerloc'h.

Autour de la table, la conversation roulait à présent sur l'état du blé, la moisson qui approchait. À dix, ils faisaient beaucoup de bruit dans cette immense cuisine. Élevant la voix, Artus posa une question à Loïc au sujet des plantes transgéniques, et Sabine sourit, égayée à l'idée de ce que seraient tous les dimanches à venir.

— Et ton père est d'accord ? fulmina Anne. On rêve ! Faire de son fils un fermier, c'est tout ce qu'il a trouvé pour me gâcher la vie ?

— Maman, s'insurgea Pierre, j'ai décidé seul, papa n'y est pour rien. Il ne s'oppose pas à mon inscription dans un lycée agricole, c'est tout.

— Dément... Venant de sa part, je ne comprends pas. Loïc a fait des études vraiment brillantes, époustouflantes même, on ne peut pas lui enlever ça, donc il devrait te pousser au lieu de te laisser choisir une voie de garage !

Elle marchait nerveusement de long en large, élégante dans un tailleur bleu acier qui mettait en valeur sa silhouette et sa blondeur. Longtemps, Pierre avait été très fier de sa mère, que tous ses copains regardaient avec envie. Lorsqu'il s'était retrouvé seul avec elle, il l'avait consolée, défendue, protégée, se l'était en quelque sorte appropriée, rejetant son père sans se poser de questions. Mais au bout de quelques mois, asphyxié par un amour maternel trop exclusif, il avait pris ses distances et s'était mis à réfléchir. Comme pour le punir de son désintérêt, sa mère s'était alors entichée de ce pharmacien rencontré chez des amis. Elle prétendait ne pas vouloir l'imposer à Pierre et, sous ce prétexte, sortait souvent.

— Chaque fois que tu rentres de Kerloc'h, tu as la tête farcie d'idées ridicules. C'est ton grand-père ?

— Il est génial, affirma Pierre avec enthousiasme. Pas commode, mais vraiment génial...

— Artus ? Je ne le supporte pas ! Arrogant, grincheux, tyrannique, il avait réussi à me faire prendre en horreur les repas de famille. Heureusement, ton père ne s'entendait pas avec lui, nous ne mettions

presque jamais les pieds dans ce sinistre manoir... Comment peux-tu t'y plaire ?

Pierre jugea inutile de répondre, certain de ne pas être compris. Sa mère aimait la ville, les boutiques, les restaurants, son club de fitness, et elle détestait la campagne. Pierre, lui, en avait découvert tardivement l'attrait, mais chaque séjour à Kerloc'h augmentait son plaisir et son envie d'apprendre. Artus était passionnant, Tristan aussi, et même Gaëlle ou Yann savaient parler des richesses de la terre avec des mots fascinants. Les suivre en les regardant travailler avait déclenché chez Pierre un sentiment qui ressemblait fort à une vocation.

— Je m'y plais beaucoup, se contenta-t-il d'affirmer. Et tu sais bien que, pour les études, je ne suis pas doué.

— Pas doué ou très paresseux ? J'en ai discuté avec Jean qui...

— Je me fous de son opinion !

Sa réflexion était partie trop vite, il se mordit les lèvres. Mais qu'avait-il à faire des jugements de l'amant de sa mère ?

— Décidément, fit remarquer Anne d'un air pincé, la fréquentation du monde rural ne te réussit pas...

Il regrettait de l'avoir vexée, pourtant il ne voulait pas qu'elle s'y trompe, jamais il ne supporterait son pharmacien de gaieté de cœur. Si un jour elle désirait se remarier avec ce type snob et futile, il exigerait d'être pensionnaire ou irait s'installer chez son père. Mieux encore, peut-être demanderait-il l'hospitalité à son grand-père et à ses oncles.

— Maman, dit-il doucement, tu vas être en retard.

Habillée comme elle l'était, elle devait avoir rendez-vous dans l'un des meilleurs restaurants de Brest. Se sentant coupable de la manipuler, il ajouta, dans un élan de sincérité :

— Tu es superbe...

Elle lui adressa un sourire hésitant, sans doute pas tout à fait dupe mais néanmoins ravie du compliment.

— Il y a des pizzas et des frites dans le congélateur, déclara-t-elle en saisissant son sac.

Il l'accompagna jusqu'à la porte de la maison, devant laquelle le pharmacien patientait au volant de son coupé 607 rutilant. Pierre évita de regarder dans sa direction pour ne pas avoir à aller lui dire bonjour.

— Bonne soirée, mon chéri, soupira Anne, et ne te couche pas trop tard !

Elle l'embrassa en vitesse, dans une bouffée de parfum, et s'élança dehors. Resté seul, Pierre se dirigea vers la cuisine en se demandant ce qu'il allait manger. Au contraire de ce que supposait sa mère, qui se voulait jeune d'esprit, il n'appréciait plus vraiment ce genre de nourriture. À Kerloc'h, Marion préparait des plats merveilleux, et tous les autres, chacun à son tour, inventaient des recettes extravagantes. Pierre s'y était essayé timidement, amusé de tenir les fourneaux pour une famille entière.

Il dénicha des filets de cabillaud surgelés, coincés derrière des boîtes de hamburgers, et il décida de les mettre au four avec un peu d'huile d'olive, un trait de citron et deux feuilles de laurier, comme il l'avait vu faire par Tristan. Dire qu'il se plaisait à Kerloc'h était un euphémisme, en réalité il avait carrément envie d'y vivre et en était le premier surpris. Les grandes tablées, les discussions animées, les monstrueuses machines agricoles à l'ombre des granges, les murs épais du manoir et ses innombrables recoins : tout le séduisait. Jusqu'à l'autorité brutale mais rassurante de son grand-père, qu'il n'aurait jamais eu l'idée de contester.

— Vivement les moissons, chantonna-t-il en débouchant une bouteille de pouilly.

Son père lui avait appris à apprécier le bon vin lors de tous ces repas au restaurant qui avaient constitué l'essentiel de leur relation depuis le divorce. Il inspira au-dessus du verre, goûta une gorgée, qu'il savoura. Quel pouvait bien être le motif de cette mystérieuse querelle qui opposait son père et son grand-père ? « Ton père ne s'entendait pas avec lui », venait de révéler sa mère, donc l'histoire était déjà ancienne. Et grave, à en croire les mines consternées de Yann et de Tristan, le samedi précédent, dans le salon de Kerloc'h. La manière dont Artus avait parlé à Loïc, ce jour-là, était proche de la haine. Pierre se souvenait d'avoir été pétrifié, sur le seuil de la pièce, puis de s'être avancé sans réfléchir, mû par le besoin de voler au secours de son père.

Il sortit le plat du four et s'installa à table. Son père... En quelques mois, ses sentiments pour lui avaient radicalement changé. Après l'avoir estimé coupable, voire méprisable, il s'était aperçu qu'il l'adorait malgré tout, qu'il l'admirait, qu'il ne supportait pas de le savoir malheureux. Il avait besoin de lui, besoin de retrouver l'affection et la complicité partagées dans son enfance. En fait, son père était redevenu pour lui un père modèle, qui n'avait jamais accompli qu'un seul faux pas, et encore ; maintenant que Pierre commençait à s'intéresser de près aux filles, il découvrait la force de la tentation. Son père était un homme très séduisant, autour de qui nombre de femmes devaient tourner, et qu'il ait cédé à l'une d'elles ne

faisait pas de lui un monstre. Par la suite, il avait assumé les conséquences de son adultère sans broncher, l'avocat de sa mère ayant lui-même constaté : « Le docteur Le Marrec a été d'une parfaite courtoisie. » Parfaite, sans aucun doute, puisqu'il avait laissé la maison et consenti une pension alimentaire astronomique à son ex-femme et à son fils. Il n'en avait pas profité pour refaire sa vie, il était allé couper du bois à Kerloc'h avec Tristan. Le divorce l'avait secoué, et l'attitude hostile de Pierre l'avait forcément peiné. Aujourd'hui, l'adolescent regrettait son intransigeance. Lorsqu'il voyait sa mère minauder devant l'insupportable Jean, il se trouvait ridicule de l'avoir imaginée inconsolable. Et lorsqu'elle dépensait sans compter pour s'habiller, pour s'amuser, ou traînait au lit jusqu'à midi parce qu'elle s'était couchée tard, il commençait à estimer que son père n'avait pas à régler la facture.

Il se leva pour aller chercher la documentation et les formulaires d'inscription du lycée agricole de Brest, que sa mère avait jetés sur la table basse du salon d'un geste agacé. Qu'elle soit d'accord ou pas, il allait remplir tous ces papiers puis les expédier.

Elias avait travaillé quelques jours dans une ferme, mais il ne s'attarda pas à Pleyber-Christ après la visite des trois frères Le Marrec. Les avoir vus le rendait triste, presque moins déterminé, aussi lui fallut-il beaucoup de courage pour quitter la Bretagne. Longeant la mer, il remonta vers le Cotentin, jusqu'à Cherbourg. Gagner les îles Anglo-Normandes le tentait, toutefois il n'était pas certain de pouvoir y trouver du travail, ne parlant pas un mot d'anglais.

Contrairement à ce qu'il avait cru en fuyant Kerloc'h, il ne possédait plus la mentalité d'un nomade, il était devenu sédentaire sans s'en apercevoir. Gaëlle lui manquait de manière aiguë, déchirante, et même lorsqu'il parvenait à ne pas penser à elle, il songeait alors à Artus, aux réunions du matin dans la grange, aux premiers sourires de la petite Elvire... L'envie de faire demi-tour le tenaillait au moins autant que celle de s'arrêter dans une cabine téléphonique. Il rêvait d'entendre la voix de Gaëlle, ne fût-ce qu'une seconde, mais il tenait bon.

Depuis la première nuit passée avec elle, il savait qu'il s'était enchaîné pour toujours. Dans sa jeunesse errante, lorsqu'il avait failli se marier, il avait cru avoir trouvé l'amour, mais il ne s'agissait que d'un besoin de tendresse, de consolation, rien de comparable à ce qu'il éprouvait pour Gaëlle. À l'époque, les parents de la jeune fille l'avaient repoussé avec horreur, aujourd'hui c'était lui qui s'effaçait

par respect pour Gaëlle. Il l'aimait avec ferveur, passion et désespoir. Aucune femme, jamais, ne pourrait lui donner ce qu'elle lui avait offert, qui ressemblait tellement au bonheur, pourtant il avait toujours eu conscience que ce serait un bonheur éphémère et qu'il lui faudrait le payer au prix fort. En parlant d'avenir, elle l'avait mis à la torture, et plus elle en parlait, plus il comprenait que son temps était compté. À présent, il errait sans but, essayant seulement d'augmenter la distance qui le séparait d'elle.

Sur le port de Cherbourg, il trouva à s'embaucher comme docker. Là ou ailleurs, tout ce qu'il désirait était s'abrutir de travail pour s'endormir le soir et arriver ainsi au jour suivant.

Loïc avait écouté Sabine en silence, d'abord stupéfait, ensuite ému, puis quasi euphorique.

— Et cette brave femme serait toute disposée à recommencer son récit pour ton père s'il le souhaite, conclut-elle avec un sourire réjoui.

Plus ébranlé qu'il ne l'aurait voulu, Loïc dut se racler la gorge avant de pouvoir parler.

— Il n'acceptera jamais.

— Non ? Eh bien, tu arriveras peut-être à lui faire écouter cette cassette !

Elle sortit un dictaphone de son sac et le déposa devant lui.

— La plupart du temps, je préfère enregistrer les dépositions... Élise Calés s'est montrée très compréhensive. Elle garde un excellent souvenir de ta mère.

Regardant fixement le minuscule magnétophone, Loïc resta silencieux. Pourquoi n'y avait-il pas pensé lui-même ? L'enquête menée par Sabine aurait pu l'être par n'importe qui d'un peu décidé. Avait-il donc eu tellement peur d'apprendre la vérité ? S'il était prêt à se lancer dans une recherche ADN, rageant qu'Artus la refuse, il n'avait eu en revanche aucune envie de fouiller le passé de sa mère. Il était persuadé, au fond de lui-même, d'être le fils d'Artus, et il en voulait la preuve scientifique, rien d'autre.

— Comment vais-je lui annoncer ça ?

— À ton père ? Vas-y en douceur, parce que tu risques de le culpabiliser pour le restant de ses jours !

— Il n'y croira pas, même si cette femme est sincère.

— Elle l'est. Et très convaincante, aussi.

— Il niera l'évidence, il en est capable.

— Ou bien il foncera dans le premier labo pour se donner raison.

Sabine continuait à sourire, apparemment heureuse d'avoir résolu le problème.

— Tu viens de me faire un drôle de cadeau, murmura-t-il en posant sa main sur la sienne.

Ainsi, elle avait passé son week-end à enquêter pour lui, pas à rire avec ses mystérieux amis, et il se sentit stupide.

— Tu m'as offert un bon dîner en remerciement, ironisa-t-elle.

Il l'avait emmenée à *La Méditerranée*, place de l'Odéon, trouvant que le nom constituait un clin d'œil entre eux, mais c'était avant de savoir à quoi elle s'était occupée dans le Midi.

— Sabine, tu es... très belle, d'abord, et aussi très gentille.

— Gentille ? Quelle horreur ! Tu dis ça comme tu dirais « Brave petite ! ».

— Non, pas du tout. Je crois que tu es beaucoup plus tendre que tu en as l'air, ce qui est à mes yeux une qualité. Mais tu en as plein d'autres !

— Ne m'idéalise pas trop.

— Je ne peux pas faire autrement, je suis beaucoup trop amoureux de toi pour être impartial.

Voilà, enfin c'était dit, ou plutôt redit, et il fut aussi soulagé de l'avoir fait qu'anxieux de ce qu'elle allait répondre.

— Toi aussi, tu as pris de l'importance, ces derniers temps, avoua-t-elle d'une voix qui manquait d'assurance.

Il retint son souffle tout en resserrant ses doigts sur ceux de la jeune femme. C'était le moment ou jamais, l'instant qu'il attendait depuis des semaines.

— Tu en as eu pour moi dès le premier jour, au stand de tir. Tu étais si mignonne, avec ton gros calibre à la main... Si insolite et pourtant si habile...

— Loïc, attends.

D'un geste ferme, elle dégagea sa main puis croisa les bras.

— J'ai tué quelqu'un. Un gamin.

L'espace de deux ou trois secondes, il resta interdit.

— Tué ? répéta-t-il enfin.

— D'une balle en plein cœur, lors d'une arrestation.

Cette confiance devait lui être affreusement pénible car il vit qu'elle était soudain au bord des larmes.

— J'imagine que tu ne pouvais pas faire autrement ?

— Je ne sais pas... L'un de mes hommes était dans sa ligne de mire, en équilibre au bord d'un toit, complètement à découvert. Le gamin l'avait touché une première fois et s'apprêtait à l'achever. Je n'ai pas réfléchi.

— Tu as eu raison !

— Non. Je pouvais viser autre chose que son thorax, un peu à gauche, à la bonne hauteur... Je voulais sa peau, alors qu'il me suffisait de tirer dans un genou ou une épaule.

— Il aurait eu le temps de riposter avant de s'effondrer. Tu aurais risqué ta vie et celle de ton flic, à quoi bon ? J'ignore ce qu'on vous apprend, dans la police, mais je suis sûr que tu as fait le bon choix.

— Je me le suis demandé pendant des dizaines de nuits blanches. Ce garçon avait l'air d'un adolescent, et quand je l'ai vu mort, dans une mare de sang, j'ai failli vomir tellement j'avais honte de moi.

— Pourquoi, Sabine ? Tu es une femme intelligente, tu connaissais sûrement tous les dangers du métier quand tu es entrée dans la police, et tu savais bien qu'un jour ou l'autre tu serais confrontée à des situations d'urgence. Si tu avais laissé mourir un de tes hommes pour épargner un voyou, je ne pense pas que tu aurais mieux dormi.

— Peut-être pas, admit-elle avec un semblant de sourire.

Il espéra avoir trouvé les bons mots, mais apparemment cette histoire la perturbait toujours.

— Je ne veux pas y penser ce soir, ajouta-t-elle, pourtant j'avais besoin de te le dire.

— Tu t'imaginais que ça changerait quelque chose pour moi ? Ce que j'ai envie de faire, là, tout de suite, c'est te serrer dans mes bras. Tu es une femme extraordinaire, tu me subjugues, tu m'intimides, tu me plais au point de m'obséder. Et comme je ne suis pas un coureur de jupons chevronné, j'ai dû me montrer assez maladroit jusqu'ici...

— Non... Au contraire, tu as été patient.

— Je peux l'être davantage si tu préfères attendre encore...

Il eut le plaisir de la voir enfin rire de bon cœur tandis qu'elle se penchait un peu au-dessus de la table pour reprendre sa main, qu'elle serra doucement.

— Ne te pose pas tant de questions. Tu viens boire un café chez moi ?

La proposition était tellement directe qu'il faillit perdre contenance.

— Avec joie, murmura-t-il en faisant signe à un serveur.

Dehors, ils eurent la chance de tomber sur un taxi libre presque tout de suite, et dix minutes plus tard ils se retrouvèrent dans l'appartement de Sabine. Alors qu'elle allait se diriger vers la cuisine, il l'arrêta, l'attira à lui. C'était la première fois qu'il pouvait la toucher, la respirer, l'embrasser, et il fut surpris de la sentir si mince entre ses bras. Un tout petit bout de femme, qu'il souleva sans le moindre effort pour la porter jusqu'à sa chambre. Il la déposa délicatement sur son lit et s'assit à côté d'elle.

— Je peux allumer ? chuchota-t-il. Je veux te regarder...

À la lumière de la lampe de chevet, les cheveux bruns de Sabine se mirent à briller. Du bout des doigts, il écarta la frange, caressa ses tempes, ses pommettes, glissa vers ses épaules et se mit à défaire un à un les boutons de son chemisier. Quand il écarta le tissu, elle frissonna. Il n'avait pas une très grande expérience des femmes, en dehors d'Anne, mais il ne se souvenait pas avoir jamais éprouvé un tel désir.

Artus avait pris Gaëlle par la taille, un geste tout à fait inhabituel pour lui. Côte à côte, ils arpentaient le verger en s'arrêtant parfois devant l'un des pommiers, qu'elle examinait d'un œil critique.

— On s'en est bien occupé en ton absence, répéta-t-il en souriant. J'ai trouvé un employé sérieux, que je fais travailler à mi-temps et qui s'y connaît en fruitiers.

Voyant quelle fronçait les sourcils, il ajouta, d'un ton conciliant :

— Il ne vaut peut-être pas Elias pour tailler les arbres, mais là, je n'y peux rien.

Heureux d'en avoir parlé le premier, il s'arrêta et lâcha sa fille pour lui faire face.

— Toi et moi, nous n'allons pas nous disputer à propos d'Elias. Je regrette que tu ne sois pas venue me trouver.

— Qu'est-ce que ça aurait changé, papa ?

— Rien, c'est vrai. Juste une question de confiance. J'en ai assez d'avoir l'impression de terroriser tout le monde et je croyais que toi,

au moins...

— Moi, oui. Mais lui, il mourait de peur à l'idée de ta réaction.

— Ah, forcément, je ne l'aurais pas félicité ! Je suis d'un autre temps, Gaëlle, je l'ai expliqué à tes frères. Que tu veuilles consacrer ta vie à un homme comme Elias, non seulement ça me dépasse, mais en plus ça me rend triste.

— Pourquoi ? s'écria-t-elle, sourcils froncés, déjà butée.

Il s'était promis de rester serein quoi qu'elle pût dire, aussi s'efforça-t-il de lui sourire gentiment.

— Parce que tu es ma fille. Vois-tu, Elias est courageux et il n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie. Je peux même te concéder qu'il n'est pas bête, que c'est un Breton de pure souche et qu'il est sans doute honnête. Seulement, tout ça n'en fait pas le gendre idéal ! Moi, je voudrais pour toi quelqu'un de cultivé, de bien élevé, avec qui tu pourrais partager autre chose que des parties de...

— Jambes en l'air ? acheva-t-elle à sa place.

Cette fois, il l'avait mise en colère et il leva aussitôt les mains en signe de paix.

— Non, pardon. Mais essaie de me comprendre. Ma seule référence, c'est ta mère. Et crois-moi, nous avons beaucoup en commun. Même milieu, même éducation, même valeurs. Nous parlions de tout, nous avons des projets qui nous tenaient à cœur. Que ce soit pour vous, les enfants, ou pour Kerloc'h, nous étions toujours d'accord. Avec Elias, tu verras que les sujets de conversation seront vite limités.

— Si tu savais à quel point tu te trompes ! affirma-t-elle avec véhémence. Elias aime la musique celte, il lit beaucoup, il s'intéresse à des tas de choses.

Éberlué, Artus la contempla un moment en silence.

— Ah, bon ? marmonna-t-il.

Jamais il n'avait vu Elias tenir un livre, mais après tout pourquoi pas ? Seul chez lui, le soir, il faisait ce qu'il voulait, et en y réfléchissant Artus se souvint avoir aperçu une petite bibliothèque dans la salle de séjour de l'ancienne grange. Elle contenait un certain nombre de volumes ainsi qu'une chaîne stéréo. En partant, Elias avait tout laissé derrière lui hormis ses vêtements, comme s'il s'était décidé à la hâte, fuyant sans se retourner.

— Je ne peux pas faire ton bonheur malgré toi, reprit-il posément. Je peux tout au plus te mettre en garde.

— Contre quoi ? Je connais Elias depuis huit ans, papa ! J'ai eu tout loisir de l'observer avant d'être amoureuse de lui.

Qu'elle puisse l'avouer avec un tel aplomb le fit frémir. Amoureuse ! Connaissait-elle seulement le passé d'Elias ? Savait-elle qu'il avait été en prison ? Sans doute pas, sinon elle en aurait parlé la première. Artus hésita mais choisit de se taire. Ce n'était pas à lui de divulguer ce secret, il en laissait le soin à Elias et préférait ne pas lui faciliter la tâche. De toute façon, sa fille ne s'arrêterait pas à une histoire de casier judiciaire, il en était certain.

— Gaëlle, je vais faire de mon mieux pour accepter la situation, mais ce ne sera pas de gaieté de cœur.

Cette phrase, préparée soigneusement, il s'était juré de la dire et fut content d'y être arrivé. C'était déjà une énorme concession pour lui, presque un sacrifice qu'il consentait à sa seule fille.

— Accepter ? répéta-t-elle d'une voix incrédule. Toi ?

La plupart du temps, elle ne ressemblait guère à Armelle, pourtant elle eut soudain une expression de joie qui évoquait irrésistiblement sa mère.

— Tu peux le ramener ici et nous parlerons, lui et moi, conclut-il dans un souffle.

Il se sentait très las, tout d'un coup. Vieux, dépassé par une époque dans laquelle il ne reconnaissait plus rien. Fatigué d'être seul et de se battre contre la terre. Incapable de comprendre ses propres enfants, et effrayé à l'idée de tous les efforts qu'il lui faudrait encore accomplir pour maintenir la cohésion de sa famille.

— Papa ? Tu veux t'asseoir ?

Gaëlle le scrutait d'un air inquiet mais il secoua la tête.

— Non, non... D'ailleurs, où ?

Ils étaient au milieu du verger, impeccablement planté, et Artus n'imaginait pas se laisser tomber au pied d'un pommier.

— Elias a installé une grande pierre plate, là-bas, qui fait comme un banc. Viens.

D'autorité, elle lui prit le bras, l'entraînant malgré lui.

— Tu suis bien ton traitement, papa ? Tu n'oublies pas tes médicaments ?

Ce fichu diabète l'épuisait à certains moments, néanmoins il n'était pas malade, il l'avait décidé une fois pour toutes. De loin, il vit la dalle de granit installée comme un dolmen et eut, à sa grande surprise, une pensée reconnaissante pour Elias.

— Brest ou Rennes, confirma Sabine avec un petit hochement de tête volontaire.

Face à elle, le directeur de la Police nationale la dévisageait, l'air consterné.

— Vous êtes commissaire divisionnaire à Paris et vous voulez... Brest ?

— L'air du large, dit-elle en souriant. Je suis bretonne, j'ai mes attaches là-bas.

— Des chaînes, oui !

— Oui, si vous voulez.

Il n'avait pas tort, et à toutes celles qui amarraient déjà Sabine s'ajoutait désormais un nouveau lien. Elle cessa de sourire, réalisant qu'elle devait avoir l'air stupidement béate, mais elle se sentait sur un petit nuage dont elle n'avait aucune envie de descendre.

Tapotant de l'index sur le dossier, le haut fonctionnaire leva les yeux au ciel.

— Vos états de service sont impeccables.

— Il y a eu cet incident, rue de Lappe, rappela-t-elle courageusement.

— Incident ? Vous avez été félicitée pour ça, non ? Sans vos excellents réflexes, l'inspecteur Rodriguez y passait, c'est la conclusion de l'enquête interne, que je sache. Non, il n'y a pas un seul faux pas dans votre carrière depuis que vous êtes sortie de l'école de police, major de votre promotion. Vous pourriez briguer un poste plus... Enfin, si vous aimez la pluie, ce sera Brest !

Soulagée, elle lui adressa un regard reconnaissant.

— Il y a là-bas une lumière incomparable et beaucoup moins de pluie que vous ne l'imaginez.

— Et aussi une sinistre architecture d'après-guerre ! En fait, pour vouloir aller à Brest, il faut que vous soyez amoureuse d'un marin ou d'un océanographe...

Il prêchait le faux pour savoir le vrai mais il avait misé juste. Elle s'efforça de rester impassible tandis qu'il se mettait à rire.

— J'ai réussi à vous faire rougir, quel exploit ! Bon, j'ai compris, je ne chercherai plus à vous garder ici. Quant à nos effectifs brestois, ils n'ont qu'à bien se tenir, ils ne savent pas encore ce qui les attend avec

vous ! Les femmes officiers supérieurs sont les pires, c'est connu.

— Pourquoi dites-vous ça ? C'est du sexisme.

— Pas du tout. Au contraire, j'ai souvent constaté que les femmes se croient obligées d'être meilleures.

— Ou au moins de faire leurs preuves puisque tout le monde les guette au tournant. Mais en ce qui me concerne, mes hommes ne...

— Ils vous adorent et ils vous craignent, je sais. J'espère seulement que vous y arriverez aussi facilement avec les Bretons, qui ont la réputation d'avoir la tête dure !

— Je suis des leurs.

Une lueur amusée au fond des yeux, le directeur la jaugea encore quelques instants puis se leva.

— Votre nomination interviendra dans les semaines à venir. Deux mois au plus. Je vous souhaite bonne chance, commissaire Coatmeur.

Ils se serrèrent la main chaleureusement, assez contents l'un de l'autre, puis Sabine quitta les locaux en se retenant de siffloter. Jamais elle n'aurait cru que ce serait si simple, ni qu'elle en éprouverait une telle joie. Retour au pays ! Avec chaque week-end à Doëlan, dans sa maison. Elle avait été bien inspirée de l'aménager peu à peu, elle allait pouvoir accélérer ses transformations dès qu'elle serait soulagée de son loyer parisien. De Brest à Doëlan, il y avait environ cent trente kilomètres, dont une centaine de voie rapide, elle pourrait même rentrer certains soirs de semaine et se contenter d'un pied-à-terre à Brest. Plus intéressant encore, Concarneau serait sur son chemin...

Renonçant à prendre le métro, car elle n'avait aucune envie de s'enfermer, elle décida de regagner son appartement en autobus. Paris ne lui manquerait pas, elle en était certaine. Pressée de dénoncer son bail et d'organiser son déménagement, elle espéra que sa mutation interviendrait avant l'été.

Tout en regardant défiler le paysage de la capitale à travers la vitre sale du bus, elle se mit à jouer avec son portable. Annoncer la nouvelle à Loïc était la première chose à faire, mais elle attendrait d'être chez elle pour pouvoir lui parler tranquillement. Depuis qu'ils avaient passé la nuit ensemble, ils s'appelaient au moins deux fois par jour, désespérés d'être aussi loin l'un de l'autre. À écouter Loïc, il aurait volontiers pris l'avion tous les soirs et tous les matins, ou même roulé des nuits entières à tombeau ouvert pour la rejoindre l'espace d'une heure. Il se révélait plus romantique qu'un adolescent, prêt à n'importe quelle folie, merveilleusement amoureux. Et elle l'était aussi, ce qui la stupéfiait. Rien de comparable avec les sentiments

qu'elle avait pu éprouver jusque-là lors de quelques aventures où elle ne s'était jamais vraiment investie. Trop accaparée par son travail, trop indépendante, ou peut-être trop exigeante, elle n'avait pas vraiment aimé, en tout cas pas avec cette force, ce ravissement, cette exaltation.

Deux arrêts avant Châtelet, elle descendit afin de s'offrir une marche jusqu'à la rue des Lombards. Bien sûr, elle ne connaissait pas Loïc depuis très longtemps, bien sûr, tout était nouveau entre eux, cependant elle se sentait assez en confiance pour envisager l'avenir avec lui, si irrationnel que ce soit. Son changement d'affectation, auquel elle songeait depuis quelque temps déjà sans arriver à en faire la demande effective, tombait à point nommé, comme un signe du destin. Elle s'était décidée dès le lendemain de la nuit passée dans les bras de Loïc. Préférant avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints, elle avait négligé la direction départementale pour s'adresser directement au directeur de la Police nationale, qu'elle connaissait de longue date. Le résultat était à la hauteur de ses espérances, ce rendez-vous venait de chambouler toute son existence.

Parvenue au pied de son immeuble, elle leva la tête pour contempler les fenêtres du dernier étage. Dans peu de temps, elle serait loin. Elle n'avait pas été malheureuse à Paris, avait même connu de bons moments, mais rien d'aussi excitant que ce qu'elle éprouvait maintenant. Elle poussa la porte cochère, pénétra dans le hall sombre et, tout en montant les premières marches, commença à composer le numéro de Loïc.

Une goutte s'écrasa sur le sous-main de cuir. Incrédule, Artus la regarda fixement avant de prendre un mouchoir dans sa poche et de s'essuyer les yeux. Ensuite, il s'empara du minuscule magnétophone, qu'il retourna dans tous les sens. Rien de bien compliqué, juste quatre touches : avant, arrière, marche, pause. Il rembobina la cassette, toutefois il ne tenait pas à l'entendre une seconde fois. La voix de cette femme, qui l'avait d'abord agacé, venait de le bouleverser profondément. L'évocation d'Armelle avait quelque chose de terrible à supporter, par tous les souvenirs qu'elle ranimait soudain, mais bien pire était ce doute brutal, inouï, cette remise en cause de toute l'histoire d'une vie.

Artus se tassa davantage dans son fauteuil, sans lâcher le magnétophone. Était-ce possible ? Ou seulement concevable ? Y avait-il lieu de croire à la mémoire de cette dame, vu son âge ? L'été 1966 était si loin ! Évidemment, ce qu'elle disait à propos d'Armelle était

d'une telle précision qu'Artus en avait eu les larmes aux yeux, néanmoins elle pouvait avoir occulté une partie de ses souvenirs pour ne garder que l'image d'une jolie mère de famille... Jolie et bavarde, donc, avec toutes ces soirées passées à parler, et puis... de quoi était-il question à propos du *genre* d'Armelle ? « Ce n'était pas une femme à ça. Pas du tout son genre. Celles-là, je les ai toujours repérées à cent mètres. » Vraiment ?

Mais oui, c'était l'évidence même. Armelle avait été une épouse honnête, droite, par quelle aberration s'était-il persuadé du contraire ? Persuadé au point de se torturer de questions, ressassant ses doutes comme un malade... La jalousie rendait-elle donc aveugle ?

Pourtant, elle était revenue très différente, ça, il ne l'avait pas inventé. « En remerciement de ses conseils pour mon bébé à venir, je lui donnais des trucs de femme... Nous échangeions des recettes. »

Et voilà. Rien d'autre que des petits secrets typiquement féminins, des confidences partagées à demi-mot et à voix basse, sans doute avec des rires étouffés. Rentrant chez elle, Armelle avait voulu mettre les leçons en pratique, loin d'imaginer qu'Artus la prendrait pour une épouse infidèle. Mais pourquoi ne s'était-elle pas mieux défendue ? Parce que l'accusation était absurde ? Répétitive et inepte, sûrement très lassante. Dans ces conditions, annoncer qu'elle attendait un enfant...

Artus laissa tomber le dictaphone. Si Loïc était son fils, alors lui-même méritait la damnation éternelle. Très croyant, comme tous ses ancêtres et bon nombre de Bretons de sa génération, il ne pourrait jamais être absous de ce qu'il avait fait. Rejeter son propre enfant était encore plus grave que soupçonner sa femme à tort. Et l'erreur perdurait depuis près de quarante ans ! Quarante années de mépris et de haine, sans rime ni raison.

Comment avait-il pu se fourvoyer à ce point, lui qui se croyait la tête sur les épaules et le jugement sûr ? Si Loïc était de lui, quelque chose aurait dû l'avertir, or rien ne s'était produit. Chaque fois qu'il avait regardé le bébé, l'enfant puis l'adolescent, et enfin l'homme, il n'avait constaté que des différences. Loïc qui ne ressemblait pas à ses frères, Loïc trop doué pour les études et que la terre laissait indifférent... Indifférent ? À en croire Tristan, Loïc aurait fait un excellent forestier. Ou n'importe quoi d'autre, d'ailleurs, avec sa façon d'être *excellent* partout, tout le temps ! Or cette capacité exaspérait Artus parce qu'il l'avait toujours attribuée à un autre que lui, à un géniteur inconnu, forgé de toutes pièces par son imagination de mari jaloux.

Dorénavant, de quelle manière allait-il – *devait-il* – considérer

Loïc ? Comme les trois autres ? Tout à fait impossible... Comme un homme envers qui il avait contracté une dette ineffaçable ? Et si, malgré toute sa bonne foi, l'ancienne patronne se trompait ?

Artus se leva et marcha pesamment jusqu'à l'une des fenêtres. Il n'y avait qu'un seul moyen d'obtenir une certitude, il le savait très bien. Certes, il avait dit qu'il ne s'y résoudrait jamais, mais l'heure n'était plus au refus, sa conscience ne le laisserait pas en paix tant qu'il ne se serait pas exécuté. Depuis quelque temps, il faisait régulièrement des analyses pour son diabète, et il connaissait par cœur le numéro du laboratoire. Le vin était tiré, il n'avait plus qu'à le boire.

— Le gouvernement s'est complètement désengagé de la recherche publique et compte sur les quelque trois cents millions d'euros de dons des particuliers, c'est scandaleux !

Loïc s'interrompit une seconde pour surveiller les allées et venues des hommes d'équipage, qui chargeaient les caisses de matériel à bord du bâtiment affrété par le laboratoire.

— Alors, tu as fait le bon choix en entrant dans une boîte privée ? demanda Tristan.

— Pour l'instant, je n'ai qu'à m'en féliciter, mais il ne faut pas rêver, les entreprises privées exigent une rentabilité rapide. Or la recherche n'a pas seulement besoin d'indépendance, il lui faut aussi de la continuité. Les gens pour qui je travaille sont patients et très ouverts, mais à un moment ou à un autre, je déchanterai, c'est obligé...

— Pourquoi ?

— Parce que les investisseurs ne sont pas désintéressés. Bien entendu, si ce que je trouve peut avoir une application commerciale à court ou même à moyen terme, tout le monde sera content ! En attendant, tu as vu ce bateau ? Je pars faire des prélèvements en haute mer et, pour être honnête, j'y resterai aussi longtemps que je veux, c'est déjà beau.

Les deux frères firent quelques pas sur le quai et rejoignirent Soizic, qui s'était tenue à l'écart jusque-là.

— Je vous emmène déjeuner au *Buccin*, proposa Loïc, c'est juste à côté de la maison du port de plaisance.

D'un geste amical, il prit le bras de la jeune femme. Elle semblait un peu intimidée, mal à l'aise dans sa robe légère, et elle jeta un regard de détresse à Tristan. Loïc en déduisit qu'elle avait dû recevoir

un accueil plutôt froid à Kerloc'h, où, la veille, elle avait dîné pour la première fois.

— Vous allez devenir ma belle-sœur, dit-il d'un ton enjoué, nous devrions nous tutoyer ! Je racontais à Tristan tous les malheurs des chercheurs.

— Ah...

— Je ne parle pas pour moi, qui suis un privilégié, mais pour ceux qui réclament un statut décent et de vrais budgets.

— Et vous... tu leur donnes raison ?

— De se révolter, de se mettre en grève ? Absolument. Le CNRS est un vieux mammoth à bout de souffle où les scientifiques sont traités en parents pauvres, or la recherche est l'avenir économique d'un pays, pas une quête de savants fous !

Elle ébaucha un sourire amusé et Loïc en profita pour ajouter :

— Tu verras, Soizic, je ne suis pas le pire des Le Marrec, loin de là, bien que je sois interdit de séjour à la maison !

Comme il n'avait eu aucune nouvelle d'Artus depuis l'envoi de la cassette, il finissait par se demander si son père s'était donné la peine de l'écouter ou bien s'il l'avait jetée dans la première corbeille venue en haussant les épaules.

— Papa est d'une humeur de chien enragé, confirma Tristan. Depuis qu'il a cédé, pour Gaëlle, je crois qu'il n'en dort plus.

— Et elle ?

— Tu la connais aussi bien que moi, elle est partie ce matin droit vers Pleyber-Christ ! J'espère qu'Elias est encore là-bas et qu'elle saura le convaincre, sinon l'ambiance deviendra carrément irrespirable...

Jamais Loïc n'aurait pu supposer qu'Artus s'inclinerait devant le choix de Gaëlle. Qu'elle ait obtenu gain de cause était très surprenant, mais peut-être Artus ne voulait-il pas se fâcher avec tous ses enfants à la fois ? Du fond de son intransigeance, il devait souvent se sentir très seul.

— Elle le ramènera, affirma Tristan, je pense qu'elle est encore plus têtue que lui. Que nous tous réunis, en fait !

Imaginer sa sœur épousant un jour Elias était une idée difficile à concevoir, néanmoins Loïc s'en réjouissait. Ce serait décidément l'année de tous les changements, entre la décision de Pierre d'intégrer un lycée agricole, Elias se retrouvant en position de gendre, et avant tout le mariage de Tristan, fixé à la fin du mois de juin. Même s'il était exclu de tout ce qui allait arriver à Kerloc'h, Loïc se sentait toujours

très concerné par sa famille.

Une fois attablés au *Buccin*, ils commandèrent des filets de bar aux senteurs d'algues et tomates confites, accompagnés d'un gros-plant bien frais. Du coin de l'œil, Loïc en profita pour observer Soizic, la jugeant plus jolie que dans son souvenir. Parce qu'elle était amoureuse ? Elle ne quittait pratiquement pas Tristan des yeux, attentive à tout ce qu'il disait, et lorsqu'il lui souriait, elle s'illuminait.

— Pour les festivités, déclara Tristan, j'ai prévenu papa que tu serais mon témoin. S'il ne veut pas de toi à Kerloc'h, je suis prêt à louer une salle de restaurant ailleurs.

— Mais non, tout s'arrangera d'ici là..., marmonna Loïc.

En réalité, c'était peu probable. Le silence d'Artus semblait indiquer qu'il n'avait pas l'intention de changer d'avis quant à la présence de Loïc chez lui. Et si toute sa famille le mettait au pied du mur, il était capable de ne pas assister au mariage.

— C'est important pour Tristan que vous soyez là, dit soudain Soizic en se tournant vers Loïc.

Elle avait parlé d'une voix nette, avec une fermeté inattendue. Apparemment, tout ce qui touchait Tristan lui tenait à cœur, elle semblait prête à le défendre bec et ongles.

— J'y serai, affirma-t-il.

Cependant il n'avait pas envie de défier Artus, ni de provoquer une nouvelle querelle, et à moins d'un miracle il allait avoir du mal à tenir parole.

— Combien de temps pars-tu sur ce bateau ? s'enquit Tristan.

— Quatre ou cinq jours. Le temps de récolter une quantité suffisante d'échantillons et de faire quelques observations sur place.

— Tu as de la chance, la météo est bonne.

En principe, Loïc adorait ces escapades, non seulement pour le plaisir d'être en mer mais surtout parce qu'il pouvait mener ses expérimentations à sa guise. Son programme avançait vite, il avait retrouvé le goût du travail et l'envie de la découverte, il bénéficiait d'une totale confiance de la part de ses employeurs, mais il n'avait plus aucune envie d'embarquer. Paris était déjà beaucoup trop loin, si en plus il y ajoutait un morceau d'océan... À la minute où Sabine lui avait annoncé sa probable mutation à Brest, il était devenu impatient. Et entendre Tristan évoquer son prochain mariage le rendait presque nerveux. Une fois de retour dans la région, Sabine le laisserait-elle faire des projets d'avenir ? Quand la distance entre eux ne serait plus un problème, accepterait-elle d'envisager autre chose qu'une simple

aventure ? Il avait l'absolue certitude qu'elle était la femme de sa vie, mais comment le lui avouer sans l'effrayer, alors qu'ils n'avaient passé qu'une seule nuit ensemble ? Une nuit entièrement blanche pour lui, qui s'était surpris à la regarder dormir, ébloui d'être à côté d'elle et déjà triste parce que le jour se levait.

— Où es-tu parti ? demanda Tristan d'un ton moqueur. Près de ta jolie commissaire ?

— Si seulement...

Songeur, il contempla son frère cadet. Ils s'étaient mutuellement porté bonheur depuis qu'ils avaient cohabité dans la maison des bois. La soirée à l'*Admiral Benbow* semblait avoir scellé leur destin à tous deux. Qui aurait pu le prédire à ce moment-là ? Plus étrange encore, s'il n'était pas revenu à Kerloc'h après son divorce, si Tristan ne l'avait pas traîné jusqu'à son club de tir, jamais il n'aurait rencontré Sabine.

Son téléphone portable, posé près de son assiette, se mit soudain à vibrer comme un gros insecte tandis qu'un numéro inconnu s'affichait sur l'écran. Déçu qu'il ne s'agisse pas de celui de Sabine, Loïc murmura un mot d'excuse à l'adresse de Soizic et prit la communication.

— Docteur Le Marrec ? Je suis le docteur Bonvoisin, responsable d'un laboratoire d'analyses médicales à Lorient. Je vous appelle au sujet de votre père...

— Un instant, je vous prie.

Brusquement très inquiet, Loïc quitta la table et sortit de la salle du restaurant. Il ne connaissait pas le docteur Bonvoisin, mais ce genre d'entrée en matière signifiait à coup sûr une mauvaise nouvelle.

— Je vous écoute, dit-il d'une voix étranglée.

— M. Artus Le Marrec est venu effectuer chez nous un prélèvement de salive pour établir son ADN en vue d'une recherche de paternité... Il m'a donné votre numéro et m'a demandé de vous joindre.

Figé devant la porte du restaurant, Loïc fut d'abord incapable de répondre.

— Si vous avez la possibilité de passer, reprit son interlocuteur, nous pourrions en discuter, et éventuellement procéder à...

— Quelle est votre adresse ?

Trop bouleversé pour réfléchir, Loïc répéta deux fois le nom de la rue, puis débita une vague formule de politesse. Les doigts serrés sur son téléphone, il resta encore quelques secondes immobile, face au soleil. Tristan avait raison, on annonçait du beau temps pour toute la

semaine.

— Il l'a fait..., articula-t-il.

Qu'est-ce qui avait bien pu convaincre Artus ? Seulement le récit de cette femme du Midi ? Là où le désespoir de Loïc n'avait servi à rien, l'initiative de Sabine avait donc tout résolu d'un coup ?

— Une mauvaise nouvelle ? demanda Tristan en le rejoignant.

Son frère le connaissait trop bien pour ne pas avoir remarqué son angoisse lorsqu'il s'était levé de table.

— Pas du tout. Enfin, probablement pas...

— Tu parais secoué.

— Plutôt, oui. C'est... c'est quelque chose que je te dirai un peu plus tard.

Il ignorait le délai nécessaire pour obtenir les résultats, mais ce serait long car le laboratoire de Lorient ne devait pas être équipé pour ce genre de recherche et enverrait sans doute les prélèvements à Paris.

— Je ne peux pas t'aider, tu en es sûr ?

— Certain.

Tristan continuait de le regarder avec une telle curiosité que Loïc se força à sourire.

— J'ai un truc urgent à faire, dit-il simplement.

— Pas de problème, vas-y, je m'occupe de l'addition.

— Mais c'est moi qui vous invite !

— La prochaine fois. Sauve-toi.

Loïc n'essaya même pas de discuter, trop pressé de filer à Lorient pour rencontrer ce docteur Bonvoisin. Tristan aurait pu le comprendre à demi-mot, il en avait la certitude, mais le moment n'était pas venu.

Complètement découragée, Gaëlle avait fini par prendre une chambre d'hôtel à Morlaix. La piste d'Elias s'arrêtait chez le fermier qui l'avait employé quelques jours. De là, il semblait s'être volatilisé.

Le lendemain matin, après avoir hésité entre rentrer à Kerloc'h et poursuivre, elle décida quelle n'abandonnerait pas. Elias n'était sûrement pas parti à pied, en conséquence il avait dû se procurer une voiture, ou même un vélo. De Pleyber-Christ, le car n'allait qu'à Morlaix, elle était donc au bon endroit pour mener son enquête.

Toute la journée, elle fit le tour des garages et des marchands de cycles. Une quête ingrate, épuisante, qui ne lui apprit rien mais lui valut un certain nombre de regards méfiants ou au contraire goguenards. Obstinée, elle se rendit à la gare en fin d'après-midi et se planta devant le tableau des trains au départ. Elias aimait la mer, il pouvait avoir choisi Perros-Guirec, Paimpol ou Saint-Brieuc. N'importe quoi, en fait, et le chercher de cette manière revenait à vouloir trouver un grain de sable sur une plage. Elias n'avait pas de famille et pas d'attaches en dehors des Le Marrec, il ne possédait pas de téléphone portable, et à moins d'aller questionner la banque où il possédait un compte, jamais Gaëlle ne saurait où il s'était rendu.

L'idée fit son chemin. Peut-être se heurterait-elle de nouveau à un mur, mais elle était assez têtue pour tenter sa chance. Après une seconde nuit à l'hôtel, elle reprit sa voiture et redescendit vers le sud. Elle traversa encore une fois toute la Bretagne, coupant vers Châteauneuf-du-Faou puis passant entre la Cornouaille et le pays de Lorient pour ne s'arrêter qu'à Quimperlé. C'était sur son conseil qu'Elias avait choisi sa banque, une petite agence où les employés connaissaient la plupart des clients, ce qui n'excluait pas pour autant l'obligation de confidentialité. Par bonheur, l'une des amies de Gaëlle travaillait là. Après une longue discussion et quelques investigations sur l'écran de l'ordinateur, Gaëlle apprit enfin qu'Elias avait émis plusieurs chèques de Cherbourg, dont deux à l'ordre d'un établissement hôtelier. Cette fois, la recherche fut simple grâce à un guide acheté dans une librairie voisine de la banque : l'hôtel en question, très modeste, était situé à la périphérie de la ville.

Gaëlle avait le choix, elle pouvait téléphoner là-bas ou bien y aller en personne. Sans hésiter, elle se remit en route.

Sabine était en train de remplir les inévitables dossiers administratifs qui ne tarderaient plus à devenir l'essentiel du travail des commissaires. Pour elle qui aimait être au cœur de l'action, sur le terrain, l'avenir s'annonçait morose. Aurait-elle, à Brest, la possibilité de faire autre chose que diriger son commissariat comme une boutiquière ? Les ministres passaient, les réformes avec eux, et il devenait désormais indispensable de fondre la police avec la gendarmerie pour répondre aux exigences de l'Europe.

Lâchant un soupir agacé, elle reposa son stylo. Elle aimait son métier par-dessus tout, sauf que maintenant elle était amoureuse, et ce sentiment dominait tous les autres. Un jour plus très lointain, peut-être allait-elle éprouver l'envie d'avoir des enfants ? À ce moment-là, qui sait si elle n'apprécierait pas d'être à l'abri de son bureau plutôt qu'en danger dans la rue ?

Pouvait-on changer à ce point uniquement pour un homme ? Mais pas n'importe lequel, Loïc était si différent de ceux qu'elle avait connus jusque-là, si...

Le bruit de la détonation la cloua sur sa chaise. Une fraction de seconde plus tard, elle bondit vers la porte, qu'elle ouvrit à la volée. Sans avoir eu conscience de dégainer, elle tenait déjà son revolver à la main. Dans le couloir, deux gardiens de la paix s'étaient plaqués contre le mur et, juste avant la deuxième détonation, ils lui crièrent de se coucher. Des éclats de voix leur parvenaient confusément en provenance de la salle d'interrogatoire, devant laquelle s'entassait maintenant du verre brisé.

D'un regard, Sabine estima la situation. Dans cette salle, Jérôme était en train de cuisiner un suspect impliqué dans une vilaine affaire de viol, et en principe il y avait un brigadier adjoint avec lui. L'un des deux avait dû se faire désarmer par surprise.

— C'est Morillon qui est là-dedans ? chuchota-t-elle.

— Avec Legendre, répondit l'un des deux gardiens sur le même ton.

Pliée en deux, elle avança prudemment de quelques pas. À l'autre bout du couloir, elle vit s'encadrer lentement la silhouette d'un de ses hommes.

— Abritez-vous ! articula-t-elle à voix basse.

Elle n'était plus qu'à deux mètres de la salle d'interrogatoire mais ne savait toujours pas ce qu'elle devait faire. Si le suspect avait pris Jérôme ou Legendre en otage, elle ne pouvait rien tenter pour l'instant. Elle prêta l'oreille et perçut des bruits sourds, comme si on déplaçait des meubles, or il n'y avait rien dans cette pièce, hormis une table et quatre chaises. La fenêtre, grillagée, interdisait la seule issue, donc le forcené devrait emprunter le couloir et serait ainsi contraint à l'affrontement.

— On va sortir !

C'était la voix de Legendre, Sabine l'avait parfaitement reconnue. Elle comprit ce qui allait se produire et se redressa, baissant son arme qu'elle laissa pendre le long de sa jambe pour la dissimuler. De sa main libre, elle fit signe aux gardiens de reculer.

— Allez-y, on vous laisse passer ! cria-t-elle distinctement.

La porte s'ouvrit très lentement et Sabine vit d'abord le visage hagard de Legendre, un revolver sous le menton et un bras dans le dos. Collé derrière lui, un homme de taille moyenne le poussait en avant d'un air affolé, les yeux exorbités. En apercevant Sabine, il eut

une sorte de rictus méprisant, apparemment persuadé que personne n'oserait s'en prendre à lui, surtout pas une femme.

— Dégage de là, gronda-t-il.

Docile, Sabine fit mine de s'éloigner. Lorsqu'elle passa devant la salle ouverte, elle aperçut Jérôme étendu au sol, le tee-shirt plein de sang, un poignet menotté à l'un des pieds de la table. Elle réussit à ne pas bouger, malgré son angoisse, le cœur battant la chamade.

— Vous aussi, barrez-vous ! hurla l'homme.

L'un des deux agents eut la présence d'esprit de regarder Sabine, qui lui adressa un imperceptible signe de refus.

— Lâchez cette arme, dit l'agent d'un ton ferme, vous aggravez votre cas. Allez, laissez-la tomber au sol...

Comme prévu, le type se mit à paniquer et à crier des ordres. Il enfonçait le canon de son revolver dans la gorge de Legendre, qui devait suffoquer, oubliant Sabine pour se concentrer sur les deux flics qui lui barraient la route. Dans son dos, Sabine leva lentement le bras. Elle ne voulait prendre aucun risque, à bout portant, et Legendre était trop étroitement enlacé par son agresseur pour qu'elle puisse tirer. D'un geste sûr, elle fit tourner l'arme autour de son index par le pontet, la saisit par le canon et abattit la crosse sur la nuque de l'homme, juste derrière l'oreille. Il s'écroula d'un bloc, faisant trébucher Legendre qui tomba sur un genou, à bout de souffle.

Les deux gardiens se précipitèrent aussitôt sur l'homme, qui ne bougeait plus. Ils le mirent brutalement à plat ventre et lui passèrent les menottes.

— Appelez vite deux ambulances ! ordonna Sabine, qui s'était agenouillée près de Legendre. Tu n'as rien ?

— Non..., répondit-il d'une voix éraillée. Morillon ?

— On s'en occupe.

Elle se releva et fonça dans la salle d'interrogatoire, où trois de ses hommes s'affairaient déjà autour du blessé. Elle en écarta un sans ménagement pour se pencher sur Jérôme.

— Tu m'entends ? Les secours arrivent, tiens bon, mon vieux...

Il était inconscient et son visage avait une couleur de cire. Les larmes aux yeux, Sabine posa la main sur ses cheveux. Elle ne voulait pas craquer devant les autres mais n'arrivait pas à surmonter son émotion. Un long gémissement, en provenance du couloir, la fit se redresser.

— Ne faites pas les cons !

Quelles que soient son angoisse et sa colère, elle ne devait pas laisser maltraiter l'homme qu'elle avait assommé. Elle regagna le couloir et s'arrêta, les mains sur les hanches.

— Personne n'y touche, il est sous ma responsabilité, dit-elle fermement.

Empêcher les hommes de venger leur collègue ne serait pas facile et elle fit appel à leur bon sens.

— Vous l'avez tous appris par cœur dans le code de déontologie, non ? Allez, je ne veux pas de ça, poussez-vous de là, je ne vous couvrirai pas s'il lui arrive quoi que ce soit.

Tirer sur un flic était impardonnable pour ces hommes, et ils regardèrent Sabine sans comprendre.

— Je ne plaisante pas ! ajouta-t-elle d'une voix tranchante.

À regret, ils s'écartèrent du blessé, qui continuait à geindre.

L'aspect de l'hôtel, planté au milieu d'une zone industrielle, n'était vraiment pas engageant. Sur le parking, quelques voitures hors d'âge voisinaient avec une camionnette cabossée. Gaëlle attendait là depuis plus d'une heure et, pour la dixième fois au moins, elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, qu'elle avait tourné vers elle. Mal coiffée pour avoir roulé vitres baissées, pas maquillée, elle avait la mine de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis plusieurs jours. Rien de séduisant, mais peu important, Elias la prendrait telle qu'elle était ou bien dirait pourquoi il l'avait quittée.

À quelle heure revenait-il de son travail ? D'ailleurs, travaillait-il ? En tout cas, il habitait l'hôtel et y prenait tous ses repas du soir, un réceptionniste peu aimable le lui avait affirmé.

Sinistre, cet endroit était absolument sinistre... Pourquoi Elias avait-il choisi de vivre ici ? Pour se punir ? Parce qu'il ne savait pas où aller ?

Elle entendit le scooter avant de le voir et sut que c'était lui. Comme elle avait garé sa voiture de manière à ne pas être remarquée tout de suite, elle eut le loisir de l'observer tandis qu'il mettait la béquille, accrochait l'antivol à un réverbère. Amaigri, il flottait dans ses vêtements, mais il était bien rasé et toujours hâlé par le grand air. Il prit le temps d'allumer une cigarette, abritant la flamme de son briquet de sa main ouverte. Ce geste simple, qu'elle lui avait vu faire cent fois, la bouleversa. Elle ouvrit la portière, descendit de voiture et resta debout à côté, immobile, attendant qu'il la découvre enfin.

Durant deux ou trois secondes, il ne se passa rien. Rien du tout. Elias fumait, la tête levée vers le ciel. Puis son attention fut attirée par cette silhouette de femme et il regarda enfin dans sa direction. Le mégot tomba, heurtant le bitume dans une gerbe d'étincelles. Elias ouvrit la bouche, la referma, secoua la tête.

Gaëlle manqua de patience et le rejoignit à grandes enjambées. Plantée devant lui, elle le dévisagea avec angoisse jusqu'à ce qu'il lui ouvre les bras. En s'abattant contre lui, elle le sentit chanceler.

— Gaëlle..., dit-il dans un souffle.

Trois fois de suite, il répéta son prénom à voix basse. Il la serrait si fort qu'elle eut l'impression d'étouffer.

— Pourquoi es-tu là ? Qui t'a avertie ?

— Personne. J'ai bien failli ne pas te trouver.

Elle essaya de s'écarter pour le regarder de nouveau, mais il l'en empêcha, refusant de la lâcher. Il tremblait légèrement, le souffle court.

— C'est cruel, articula-t-il si bas qu'elle l'entendit à peine.

— Cruel ? Toi, tu n'avais pas le droit de partir sans un mot, tu m'as rendue folle ! Un jour sans toi ne m'intéresse pas. Tu m'entends ? Je ne sais pas ce que tu fais, ce que tu cherches, mais je ne veux pas que tu me quittes, je ne peux pas le supporter ! Tu aurais dû m'emmener avec toi, Elias...

— Non !

— ... ou rester à Kerloc'h, papa est au courant, il est d'accord.

Elle aurait voulu le lui annoncer autrement. Tout le long de la route elle avait préparé de belles phrases, mais elle ne s'en souvenait plus.

— Artus ? D'accord pour quoi ?

Il l'avait éloignée de lui d'un geste brusque, la tenant par les épaules. Son visage ravagé exprimait une souffrance incompréhensible pour elle.

— Il va donner sa fille à un repris de justice, vraiment ? Un ouvrier agricole qu'il a tiré du caniveau ?

Elle n'entendit d'abord que le premier mot et se rebella aussitôt.

— Donner sa fille ! Je rêve ! Tu crois que je suis à vendre ou à donner ? Et puis tu n'es pas...

Subitement freinée dans son élan, elle plongea son regard dans celui d'Elias.

— Repris de justice ? Ce qui signifie ?

— Ils ne t'ont rien dit ? Ni ton père ni tes frères ?

Cette fois, Elias parut tout à fait perdu. Durant un long moment, il continua de la scruter, l'air désespéré.

— J'ai des choses à t'expliquer, soupira-t-il enfin, d'un ton contraint. Je vais t'emmener dîner.

Aller en tête-à-tête au restaurant faisait partie des plaisirs qu'ils n'avaient pas pu s'offrir jusque-là, non par faute d'argent mais parce que personne n'aurait admis, à Kerloc'h, qu'ils sortent ensemble.

— Oh, oui, tu vas me payer un vrai gueuleton, même si toutes tes économies y passent ! s'écria-t-elle rageusement. Tu me dois bien ça, non ? Mais pas question de bouger d'ici avant que je sache. Explique-toi maintenant.

Les doigts d'Elias broyaient toujours ses épaules, pourtant elle n'avait aucune envie qu'il la lâche.

— J'ai fait de la prison quand j'étais jeune, articula-t-il d'une voix sans timbre.

— Et puis ? Tu t'es évadé ?

— Non ! Gaëlle...

— Combien de temps de prison ?

— Quelques mois.

— Condamné à tort ?

— À raison.

— Papa le savait, les frangins aussi, en somme il n'y a que moi, pauvre idiot, que tu n'as pas mise dans la confidence ?

— J'avais trop peur, avoua-t-il en baissant la tête.

— Regarde-moi, Elias ! Peur de moi ?

L'idée était ridicule, elle l'aimait comme une folle, que pouvait-il craindre ?

— Tu vas me raconter ça en prenant ton temps, décida-t-elle. Dans mon guide, il y a une brasserie qui s'appelle le *Café de Paris*, face au port. Viens...

Elle voulut faire un pas en direction de sa voiture mais il l'arrêta brutalement, l'attira à lui.

— Gaëlle...

Il ne semblait pas pouvoir dire autre chose que son prénom et elle

se blottit contre lui, juste avant d'éclater en sanglots.

Jérôme était resté trois jours en réanimation, puis les médecins l'avaient déclaré hors de danger. Transféré dans le service de pneumologie, il eut droit à une chambre particulière et put enfin recevoir des visites. L'une des premières fut celle de Sabine, qui arriva chargée d'un énorme ours en peluche.

— Les fleurs sont interdites et tu n'aimes pas les chocolats, déclara-t-elle en installant l'ours sur l'appui de la fenêtre.

Elle s'approcha du lit, hésita un peu et finalement prit la main de Jérôme dans la sienne.

— Tu ne souffres pas trop ?

— Je dispose d'une pompe à morphine, avoua-t-il avec une grimace.

Il avait mauvaise mine mais, à l'évidence, il refusait de se plaindre. La première balle reçue, lorsqu'il s'était fait désarmer, avait fracassé une côte avant de se loger dans un poumon. La seconde, censée l'achever, n'avait fait que l'effleurer car il s'était écroulé au même instant, ce qui lui avait sauvé la vie.

— Je n'ai rien vu venir, soupira-t-il. Le mec était calme en apparence, et puis d'un coup il a sauté au-dessus du bureau et s'est jeté sur moi... Je suis vraiment nul !

— Ce serait arrivé à n'importe qui, tu le sais très bien, ne commence pas à te poser des questions idiotes.

— Je n'aurais pas dû lui enlever ses menottes, mais on nous rabâche tellement de respecter les individus, de ne pas les humilier pour rien...

— Arrête, Jérôme. Tu t'en es sorti, Legendre aussi, le reste on s'en fout. Ce type paiera sa tentative d'homicide volontaire en supplément de l'addition salée qui l'attendait déjà. Maintenant, tu devrais penser à autre chose. Ta convalescence, par exemple.

Il posa sur elle un regard fatigué, désabusé.

— Je m'en moque, je n'avais pas envie de vacances forcées. J'aurais bien profité de toi pendant tes dernières semaines à Paris...

Sa respiration devenant sifflante, il s'interrompit. Sabine tenait toujours sa main mais il la lui retira doucement et la laissa tomber sur le drap.

— Il paraît que tu as été formidable ? Legendre est passé, tout à l'heure, il dit que tu as bluffé les gars qui étaient là et qui ne savaient pas quoi faire. Ils ont d'abord cru que tu allais tirer, ça leur a flanqué une peur bleue.

— Je ne pouvais pas, Jérôme. Legendre était trop près, et les deux agents dans ma ligne de tir. De là à laisser filer ce branque... Eh bien, je ne pouvais pas non plus ! Et dans ce genre de situation, plus tu attends, moins tu as de chance que ça tourne en ta faveur. Heureusement, j'étais placée au bon endroit, il m'avait prise pour quantité négligeable, tu penses, une nana !

L'expression arracha un sourire à Jérôme.

— Alors, finalement, tu n'as plus peur ? Les flingues sont redevenus tes copains ?

Médusée, elle le dévisagea.

— Tu savais ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Oui. Après l'histoire de la rue de Lappe, j'ai mis un moment à comprendre pourquoi tu étais si mal dans ta peau, mais au fond ça tombait sous le sens, tu ne t'en remettais pas d'avoir tué et tu avais la trouille de toucher une arme. Ton acharnement dans ce club de tir, en Bretagne, c'était révélateur...

De nouveau essoufflé, il s'arrêta. Au bout d'un moment, ce fut lui qui reprit la main de Sabine.

— J'ai du mal à guérir. De toi, je veux dire...

Il l'avouait sans honte, d'une façon si touchante qu'il en était pathétique. Elle se pencha et l'embrassa légèrement au coin des lèvres.

— Guéris-toi de tout, Jérôme. Le plus vite possible. Je reviendrai te voir demain. Tu as besoin de quelque chose ?

Sa désinvolture, très artificielle, ne faisait que masquer son émotion, ils le savaient l'un comme l'autre. Il secoua la tête, ébaucha un sourire en désignant l'ours puis ferma les yeux.

Après avoir refermé la porte de la chambre, Sabine poussa un long soupir. Même si elle n'avait pas aimé Jérôme d'amour, elle éprouvait pour lui une véritable tendresse. Peut-être aurait-elle dû ne pas laisser durer leur liaison, ou même ne pas la commencer ? Néanmoins, elle ne lui avait jamais menti et n'avait aucune raison de se culpabiliser. Elle gagna les ascenseurs, descendit au rez-de-chaussée de l'hôpital puis traversa le hall sans parvenir à se débarrasser d'une pénible impression de tristesse.

— Sabine ?

S'arrêtant net, elle jeta un coup d'œil circulaire et découvrit avec stupeur Loïc, debout devant la cafétéria. Il tenait un gobelet, qu'il jeta nerveusement dans une poubelle avant de s'approcher d'elle.

— Je suis passé à ton commissariat et on m'a dit que tu étais là.

Embarrassé, il avait l'air de s'excuser.

— Tu ne devrais pas être en mer ? réussit-elle à lui demander.

— Si. Mais tu semblais tellement bouleversée, au téléphone, tellement... Alors, j'ai pensé que...

Elle lui avait tout raconté, y compris son angoisse au sujet de Jérôme entre la vie et la mort. Apparemment, il en avait tiré des déductions assez inquiétantes pour lui faire quitter son bateau.

— Est-ce qu'il va bien ?

— À peu près.

— Tant mieux.

Sa voix manquait de chaleur, elle comprit qu'il était jaloux et faillit se mettre à rire.

— Je prendrais volontiers un café, dit-elle seulement.

Au club-house du stand de tir, quelques mois plus tôt, il avait voulu lui offrir un café alors qu'il n'avait pas de monnaie sur lui. À ce moment-là, elle le jugeait antipathique et avait refusé tout net de lui donner son numéro de portable. Sans doute était-elle aveugle, à l'époque, car aujourd'hui elle le trouvait absolument irrésistible. Ses mèches cendrées décolorées par le soleil et l'air marin, des rides autour de ses yeux trop clairs, son expression grave et résolue : elle aimait absolument tout de lui. Et en particulier qu'il soit venu jusque-là.

— Est-ce que Jérôme compte encore beaucoup pour toi ? demanda-t-il sans la regarder.

— Bien sûr que oui. Comme tous ceux qui travaillent avec moi et dont je suis responsable, mais lui davantage parce qu'il a été dans ma vie. Je n'aurais pas supporté qu'il se fasse tuer dans la pièce à côté, tu comprends ? Et puis je suis triste pour lui maintenant qu'il a un morceau de poumon en moins. Personne ne sait s'il sera apte à reprendre son boulot un jour...

L'énoncer à haute voix fit resurgir toute son émotion. Jérôme pouvait rester partiellement handicapé par des problèmes de souffle, il pouvait aussi connaître ce qu'elle avait vécu elle-même, cette peur paralysante, si difficile à surmonter. Dans quel état sortirait-il de cet hôpital, d'ici à quelques semaines ?

— Mais, enchaîna-t-elle, pour répondre à la question que tu ne me poses pas, c'est toi que j'aime, Loïc.

Il était en train de payer les cafés à la serveuse et se retourna si vite qu'il renversa l'un des gobelets sur le comptoir.

— Sabine...

La manière dont il venait de prononcer son prénom la fit fondre. Et le geste qu'il eut pour la prendre par le cou recelait une telle tendresse qu'elle se laissa aller contre lui en fermant les yeux.

8

Artus traversa la cour à grandes enjambées, les mains en porte-voix.

— Yann ! Yann !

Il passa sans s'arrêter devant la maison de Gaëlle et l'ancienne grange transformée par Elias. Ce que ces deux-là pouvaient bien faire lui était absolument égal pour l'instant.

— Yann !

Au détour du dernier bâtiment, il tomba enfin sur son fils aîné, qu'il faillit percuter dans son agitation.

— Ah, tout de même ! Il faut que je te parle, viens avec moi.

Yann n'était pas son préféré, mais au moins il se reconnaissait en lui. De plus, ils avaient l'habitude d'être ensemble du matin au soir, préoccupés par les mêmes tâches et bavardant parfois à bâtons rompus ; enfin Yann était un garçon solide, peu sujet aux états d'âme.

— Suis-moi ! ajouta-t-il d'un ton impérieux.

Son idée fixe était de s'éloigner de la cour, de la maison, de toute personne susceptible de surprendre ce qu'il avait à dire.

— Où ça ? voulut savoir Yann.

Il tenait une bêche à la main, et il prit le temps de l'appuyer contre un arbre avant d'emboîter le pas à son père.

— Dans un endroit tranquille ! précisa Artus.

Au-delà des granges, les champs de Kerloc'h s'étendaient à perte de vue. Artus s'engagea dans le chemin qui grimpait en pente douce à flanc de colline. Ils parcoururent environ deux cents mètres en silence, puis Artus s'arrêta. Devant eux, le blé en herbe frissonnait sous le vent, prenant des reflets argentés. Cette vision aurait pu être apaisante, mais Artus était trop bouleversé pour s'en apercevoir.

— Il m'arrive quelque chose d'effrayant, lâcha-t-il à contrecœur.

— Effrayant ? répéta Yann.

Le mot devait lui sembler totalement incongru dans la bouche de son père. Il fronça les sourcils, dans l'expectative.

— Je vais t'expliquer ça...

Mais par où commencer ? Le besoin de se confier était si aigu qu'Artus oublia son orgueil meurtri et s'exprima de la manière la plus directe.

— J'ai commis une grave erreur, que je ne crois pas pouvoir réparer. Loïc est mon fils, c'est prouvé là...

Il sortit une enveloppe de la poche de sa veste, la considéra avec dégoût puis la mit de force dans la main de Yann.

— De nos jours, reprit-il plus lentement, on arrive à tout savoir. C'est l'acide je ne sais plus quoi... enfin, l'ADN. Tu vois ce que je veux dire ? Je suppose qu'il n'y a aucun doute possible et que tout est dit. Ton... frère, tenait à... cette recherche de paternité.

— Vous auriez pu en faire l'économie, c'était une évidence pour tout le monde, sauf pour toi.

Interloqué, Artus considéra Yann comme s'il ne le connaissait pas.

— Une évidence, vraiment ? Tu trouves qu'il me ressemble ? Ou qu'il te ressemble, à toi ? Non, Loïc a toujours été un oiseau rare !

— Tu l'avais décidé avant qu'il naisse.

C'était si juste qu'Artus ne trouva rien à répondre. Cette vérité s'ajoutait impitoyablement aux autres, à celles qu'il découvrirait une à une depuis qu'il avait entendu la voix de cette femme du Midi, sur la bande envoyée par Loïc.

— Yann, je ne sais pas quoi faire, avoua-t-il.

S'il avait choisi son fils aîné pour se confier, au lieu de Tristan ou de Gaëlle, c'est parce qu'il en espérait vaguement de l'aide. Mais l'air buté de Yann était révélateur, il avait choisi le camp de Loïc, même s'il s'était montré moins virulent que les autres jusque-là.

— Écoute, papa, c'est entre lui et toi.

— Mais tu te rends compte ? explosa Artus. Comment veux-tu que j'efface l'ardoise ?

Encore une réalité asphyxiante : le contentieux était impossible à liquider. Trop long, trop enraciné, trop envenimé.

— Au moins, parle-lui, il n'attend que ça, ajouta Yann d'une voix sourde.

— Les mots ne suffiront pas. Les excuses non plus.

Dans n'importe quelle famille, Loïc aurait sans doute été le chouchou. Le surdoué, celui dont on est fier et dont on demande l'avis, à la fois scientifique et sportif, indépendant et responsable, bref, le fils idéal. Et chez les Le Marrec, à Kerloc'h, c'est-à-dire *chez lui*, Loïc avait été traité en paria, comme s'il était le pire et non pas le meilleur. D'ailleurs, son don pour les études n'était-il peut-être, en réalité, qu'un acharnement à obtenir un peu d'attention ou d'affection de la part de son père ? Si c'était le cas, Artus n'aurait pas assez de sa vieillesse pour expier.

— Je n'arrive même pas à lui téléphoner, avoua-t-il. J'ai commencé à composer son numéro dix fois depuis que le facteur est passé, et puis...

— Il va pourtant bien falloir ! Il a dû recevoir les résultats, lui aussi, et je suppose qu'il attend ton appel.

— Je ne peux pas.

Inutile de préparer un discours qui lui resterait fatalement dans la gorge, il se sentait physiquement incapable d'affronter, ne serait-ce qu'un instant, le regard de Loïc. Il releva la tête, vit que Yann le considérerait d'un drôle d'air, et il éprouva aussitôt le besoin de se justifier.

— C'est plus compliqué que tu ne l'imagines, bredouilla-t-il. Je ne suis pas seulement coupable vis-à-vis de ton frère, j'ai aussi très mal jugé ta mère. Il y a quelques jours encore, j'aurais pu jurer avoir toujours bien agi, en mon âme et conscience, mais voilà c'est faux, archifaux !

— Tu as le temps de te racheter.

— Racheter quoi, Yann ? Les années perdues ?

Il résista à la tentation de s'apitoyer davantage sur lui-même et se redressa. Les yeux errant sur le paysage, il détailla ses champs impeccables. Malgré toute une vie de travail acharné, aucun de ces épis de blé ne valait ce qu'il avait irrémédiablement gâché.

— Papa, je ne sais pas ce que tu attends de moi. Si tu veux, je fais venir Loïc ici, et vous vous parlerez...

Quoi qu'il arrive désormais, il ne pourrait pas y échapper, rien au monde ne le dispenserait de ce face-à-face.

— Oui, très bien, fais-le, dit-il d'une voix redevenue ferme.

Fixant un point à l'horizon, il ne bougea pas quand Yann fit demi-tour et repartit vers la maison.

Loïc repoussa le plan vers Sabine avec un sourire un peu crispé.

— C'est très bien conçu, admit-il.

Elle envisageait de casser le mur entre la salle de séjour et la pièce qui avait été la chambre de ses grands-parents, dont elle avait fait provisoirement son bureau.

— La maison est petite, il faut augmenter l'espace, l'impression de volume. L'architecte a dit que ce serait très clair, très gai.

— Sûrement.

— De toute façon, je ne la vendrai jamais, autant que je l'arrange vraiment à mon goût maintenant que je vais pouvoir en profiter pleinement. Jusqu'ici, je faisais les travaux petit à petit, maintenant j'ai décidé de tout finir d'un coup !

Plus elle parlait de ses projets, moins il avait l'impression qu'elle l'incluait dans son avenir.

— Tu vas louer un studio à Brest ? interrogea-t-il d'une voix tendue.

— Ils me fournissent un logement de fonction, un deux-pièces dans le centre. J'y dormirai certains soirs, et...

— Et moi, dans ton programme ?

Il regretta d'avoir posé la question de manière aussi abrupte, mais il la vit sourire.

— Toi ? Il y a tout de même de la place pour deux, ici ! Tu prétends ne pas aimer ton appartement de Concarneau, alors si le port de Doëlan t'inspire davantage, tu seras le bienvenu, je pensais que tu

le savais.

Le soulagement qu'il éprouva fut à la fois intense et bref. La maison de pêcheurs des grands-parents de Sabine pouvait effectivement être un véritable nid où vivre une grande passion à deux, mais ensuite ? Qu'aurait-il à lui offrir ? La pension alimentaire qu'il versait à Anne et Pierre l'empêcherait pendant des années encore de se permettre un quelconque investissement. Or il désirait par-dessus tout épouser Sabine et fonder une nouvelle famille avec elle.

— Tu te poses trop de questions, Loïc, dit-elle en se levant.

Elle fit le tour de la table et vint se plaquer derrière lui, les bras autour de ses épaules, la tête dans son cou.

— Tu aimes ton travail et tu gagnes bien ta vie, chuchota-t-elle. Moi aussi. Où est le problème ?

— Pour l'instant, il ne...

— Profitons de *chaque* instant !

Sans doute avait-elle raison, même s'il souhaitait des certitudes, des projets, un engagement pour lequel il se savait prêt. Avec Anne, il avait accepté sans discuter un mariage qu'il ne désirait pas vraiment, passant ainsi à côté de beaucoup de choses essentielles, il ne commettrait pas cette erreur avec Sabine.

— Ce sera comme tu veux, souffla-t-il d'une voix douce.

Il serait volontiers resté assis là toute la journée, pour le seul plaisir de la sentir contre lui, mais il avait rendez-vous avec son fils et était déjà en retard. À regret, il se retourna, prit Sabine par la taille.

— Tu es vraiment un tout petit bout de femme, mon amour...

— *Tamic*, je sais !

Elle semblait fragile entre ses mains, cependant il se souvenait très bien de la manière dont elle l'avait mis à genoux, quelques mois plus tôt, devant chez elle.

— Pierre va m'attendre, soupira-t-il. Tu ne veux vraiment pas déjeuner avec nous ?

— Non, c'est prématuré. Vous avez besoin de vous retrouver en tête-à-tête, tous les deux. Attends un peu.

Attendre était précisément ce qui le rebutait, toutefois il se garda bien de le faire remarquer. Sabine n'était pas responsable de tout ce temps qu'il avait perdu durant des années, trop accaparé par son travail pour regarder grandir son fils, ou même pour réaliser que sa vie sentimentale avait sombré dans l'indifférence.

Il quitta Doëlan pour foncer à Lorient, où le train de Pierre n'allait plus tarder à arriver. Sa vieille Porsche rouge commençait à donner des signes de fatigue et il se rappela qu'il devait absolument la faire réviser. Tout comme il devait s'astreindre à rouler moins vite s'il voulait conserver son permis. Sabine ne supportait pas les excès de vitesse, le menaçant des pires représailles dès qu'elle montait avec lui. De plus, il donnait un très mauvais exemple à Pierre, qui allait commencer la conduite accompagnée.

Plein de bonnes résolutions, il ne répondit pas à son portable lorsque celui-ci se mit à sonner, puisqu'il était interdit de téléphoner au volant.

Nerveux, Elias mettait le couvert en silence. Avoir retrouvé sa place à Kerloc'h lui paraissait insensé, mais Gaëlle ne lui avait pas laissé le choix. Après avoir passé la soirée et la nuit dans un hôtel décent de Cherbourg, elle lui avait accordé une seule journée pour démissionner de son harassant travail dans les docks, vendre son scooter et rassembler ses affaires.

Rien au monde n'aurait pu l'empêcher de la suivre. En la tenant dans ses bras, cette nuit-là, il s'était rendu compte que, sans elle, il aurait fini par mourir de chagrin. Elle l'avait retrouvé, il ne pouvait plus lutter contre elle ni contre lui-même.

Mais à Kerloc'h, l'accueil d'Artus avait été mitigé. Pas d'effusions hypocrites, pas d'engueulade non plus, rien qu'une poignée de main un peu distante, accompagnée d'un regard froid. Comment allaient-ils pouvoir cohabiter désormais ? Impitoyable, Gaëlle avait emmené Elias chez elle et, dès le lendemain matin, avait mis les choses au point lorsqu'il s'était levé. « Dans ta maison ou dans la mienne, à partir de maintenant, nous vivons ensemble et tu cesses de raser les murs ! » Elle n'attendrait pas d'être passée devant le maire pour imposer sa volonté à son père, c'était compréhensible avec son caractère entier, cependant Elias ne se voyait pas croisant Artus sur le pas de la porte de Gaëlle. Pas plus qu'il ne s'imaginait comme son gendre, et pourtant il allait le devenir.

Honnête, Elias aurait souhaité s'expliquer. Dire qu'il ne voulait rien, qu'il était prêt à se tuer à la tâche et tout à fait d'accord pour signer le contrat de mariage le plus draconien. L'argent ne l'intéressait pas et, même s'il aimait profondément Kerloc'h, il ne projetait pas de se l'approprier !

Malheureusement, Artus paraissait peu disposé à écouter Elias, ou

même à lui parler. Il donnait l'impression de ne le tolérer qu'à contrecœur, cédant à sa fille plutôt qu'à la colère noire qu'il devait éprouver.

Alors qu'il disposait les serviettes sur les assiettes, Marion entra dans la cuisine, Artus sur ses talons.

— Je ne suis pas en avance, s'excusa la jeune femme, mais Elvire a de la fièvre et...

— Beaucoup ? s'inquiéta Artus.

— Non, pas trop, ce sont ses dents qui percent.

Marion ouvrit le réfrigérateur et en sortit un grand faitout rempli de poulet à l'estragon, une de ses recettes favorites, qu'elle avait préparée la veille.

— Restez donc avec la petite, suggéra Artus. Elias a tellement de tours de retard qu'il peut s'activer derrière les fourneaux jusqu'aux moissons !

Saisi, Elias se retourna vers Artus, qui le considérait avec un sourire ironique.

— Je m'en occupe, dit-il à Marion en lui prenant le faitout des mains.

Préparer les repas ne l'avait jamais ennuyé, au contraire il se montrait plutôt inventif pour les menus. Il alluma le gaz, réduisit la flamme et mit le poulet à réchauffer.

— Je boirais bien quelque chose, déclara Artus derrière lui. Pas toi ?

Ne sachant pas à qui la question s'adressait, Elias jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Artus avait servi deux verres de muscadet et vint lui en tendre un.

— Ne fais pas cette tête-là, je ne vais pas te bouffer. De toute façon, il vaut mieux qu'on s'habitue à la situation, toi et moi. Inutile de te préciser que ça ne me rend pas franchement heureux, mais j'ai d'autres soucis et je m'accommoderai de celui-là ! On trinque ?

Artus leva son verre et le vida d'un trait, laissant Elias stupéfait. Sans conviction, il but une gorgée alors que Tristan et Yann arrivaient à leur tour. L'attitude d'Artus avait quelque chose d'étrange, de décalé.

— Si tu fais une salade, lança Tristan, mets des échalotes dedans !

Yann prit son père à part et lui glissa quelques mots à l'oreille. Elias vit Artus se crispier, l'air contrarié, puis secouer la tête avec exaspération. Il se resservit du muscadet et alla se poster devant l'une des fenêtres, tournant le dos à tout le monde. Comme il ne buvait

jamais d'alcool au déjeuner, Elias en déduisit qu'il avait besoin de se calmer, mais pourquoi ? Quels étaient ses « autres soucis » ?

— Je meurs de faim, qu'est-ce qu'on mange ? s'écria Gaëlle en entrant.

Sa présence apaisa instantanément Elias, qui se contenta de lui sourire alors qu'il mourait d'envie d'aller l'embrasser.

— Les poulets de Marion, répondit Tristan, mais ce soir c'est moi qui régale, j'ai déniché une recette de bar à l'ancienne qui devrait vous époustoufler ! Et comme Soizic vient dîner...

— Pierre sera là aussi, précisa Artus sans bouger d'où il était.

Gaëlle s'approcha d'Elias et regarda par-dessus son épaule tandis qu'il préparait la vinaigrette.

— Il va y avoir de l'orage, ajouta Artus.

Abandonnant sa contemplation, il se retourna enfin et considéra sa famille d'un œil absent. Le ciel plombé ne l'inquiétait pas, le blé étant encore trop jeune pour souffrir des averses. Et, devant lui, Gaëlle appuyée de tout son poids sur Elias ne le choquait pas. Non, ce qui l'angoissait profondément était cette confrontation différée avec Loïc, que Yann n'avait pas réussi à joindre. Selon toute probabilité, ce serait tout de même lui qui conduirait Pierre à Kerloc'h dans l'après-midi, mais, à moins d'aller le guetter au bout du chemin, Loïc était capable de repartir sans s'être approché de la maison.

Une odeur d'estragon envahissait petit à petit la cuisine, cependant Artus n'avait pas faim. Tant qu'il ne serait pas débarrassé du poids qui pesait sur sa conscience, il serait hors d'état de s'intéresser à la nourriture. D'ailleurs, Marion réussissait moins bien le poulet à l'estragon qu'Armelle en son temps.

Artus se raidit, refusant de penser à sa femme. S'il y songeait maintenant, il allait se rendre malade.

— À table ! lança Gaëlle d'une voix joyeuse.

— Commencez sans moi, marmonna Artus.

Décidément, il ne pouvait pas s'asseoir là comme si de rien n'était, il avait besoin d'air, tant pis pour l'orage.

Loïc reposa sa tasse et sourit à son fils, qui restait le nez collé à la vitre. Au-dehors, des bourrasques faisaient tanguer les voiliers au mouillage dans le port de plaisance. Installés au premier étage du *Café Leffe*, où ils étaient comme dans un poste de vigie, ils avaient savouré

un plateau de fruits de mer tout en regardant les nuages s'amonceler au-dessus des bateaux. La pluie tombait dru à présent, portée par un fort vent d'ouest.

— Non, reprit Pierre, la mer ne me fascine pas, alors que je me sens très attiré par la terre. Ce n'est pas un caprice, tu sais, cette formation agricole est quelque chose d'important pour moi...

Attendri, Loïc comprit ce que son fils essayait de lui dire. Pour la première fois de sa vie, l'adolescent avait fait un choix personnel, qu'il était parvenu à imposer à son entourage. Anne le désapprouvait, et Loïc aurait pu en prendre ombrage vu ses rapports difficiles avec Artus et sa situation d'indésirable à Kerloc'h, mais Pierre s'était obstiné.

— Veux-tu un autre café ? proposa Loïc en faisant signe à un serveur.

Pierre refusa, sans doute pressé de rejoindre son grand-père. Qu'il ait pu aussi radicalement changer d'attitude en quelques mois était somme toute rassurant, cela signifiait qu'il avait enfin trouvé sa voie.

— Avec ta mère, ça va ?

— Elle est de plus en plus souvent avec son pharmacien...

A priori, Pierre rejetait cet homme, et peut-être en ferait-il autant pour Sabine le jour où il la rencontrerait.

— C'est bien qu'elle refasse sa vie, dit Loïc d'un ton neutre.

— D'accord, mais pas avec n'importe qui ! Je ne suis pas jaloux de ce type, papa, je le trouve con, c'est tout.

Sans relever l'expression, Loïc régla l'addition et se leva. Il avait envie de passer à Concarneau pour prendre son courrier, mais il devinait l'impatience de Pierre. Autant le déposer d'abord à Kerloc'h et rentrer chez lui après. De toute façon, il était encore un peu tôt pour recevoir les résultats du test, et Loïc préférait être seul au moment où il ouvrirait l'enveloppe.

Dès qu'ils quittèrent le restaurant, la pluie les trempa. L'orage tournait à la tempête dans un roulement de tonnerre presque continu. En courant têtes baissées, ils rejoignirent la Porsche et s'y engouffrèrent.

— Quel temps... Je ne sais pas si tu pourras te balader dans les champs cette après-midi !

— Peu importe, je parlerai avec grand-père, j'ai un million de questions à lui poser.

Comme Tristan, Pierre adorait faire de grandes flambées dans la cheminée du salon ou de la cuisine, tout en bavardant avec Artus.

Leur entente, qui avait surpris tout le monde au début, semblait désormais épanouie dans un mélange de complicité et de tendresse qui n'appartenait qu'à eux. En vieillissant, Artus découvrait peut-être le plaisir de transmettre un savoir plutôt que de l'imposer ? Loïc estima que s'il avait bénéficié de cette indulgence affectueuse, sa propre jeunesse aurait été très différente et, en conséquence, sa vie par la suite. Néanmoins, il n'éprouvait ni amertume ni regrets. Qu'Artus se soit trouvé sur le tard un don pédagogique et une âme de grand-père représentait une vraie chance pour Pierre, et c'était très bien ainsi.

La route entre Lorient et Quimperlé était une voie rapide qu'ils parcoururent sans encombre, mais ensuite, pour remonter vers la Roche du Diable en direction du Faouët, la chaussée inondée obligea Loïc à rouler au pas.

— Tu me déposes à la porte, exigea Pierre, je ne fais pas le chemin à pied là-dessous !

Ils arrivèrent au manoir. Kerloc'h semblait être le centre exact de l'orage, noyé sous des trombes d'eau, ses arbres violemment secoués par des rafales, et couvert d'un ciel si sombre qu'on aurait pu croire la nuit venue. Pleins phares, Loïc s'engagea lentement dans l'allée. La silhouette massive de la bâtisse apparut, déformée par l'eau ruisselant sur le pare-brise. La cuisine était allumée, le hall d'entrée aussi, mais l'électricité donnait des signes de faiblesse.

— Attends deux minutes que ça se calme, suggéra Loïc en s'arrêtant devant le perron.

Il vit les lumières vaciller, s'éteindre, puis se rallumer. Dans la maison, le vent devait s'insinuer en sifflant sous toutes les portes et dans les conduits de cheminée.

— Tu sais, fit-il d'une voix songeuse, quand j'étais gamin, j'adorais les tempêtes. Ici, on croirait toujours la colère des dieux...

Pierre lui lança un coup d'œil amusé, essayant sans doute de l'imaginer enfant. Avec Yann et Tristan, ils ne rataient jamais l'occasion de sortir pour voir les éléments se déchaîner au-dessus des collines, et une fois où Gaëlle les avait rejoints, excédée d'être traitée en petite fille, leur mère s'était mise dans une colère épouvantable. Artus disait : « Ils ne vont pas fondre, ils ne sont pas en sucre ! » Mais elle avait peur de la foudre, ou seulement peur de les voir s'enrhumer...

Loïc sursauta quand Yann frappa brutalement à la vitre de la portière. Tête nue, son frère portait un ciré noir, des bottes de caoutchouc, et il avait l'air affolé.

— Papa est dehors, mais on ne sait pas où ! cria-t-il.

Loïc attrapa son imperméable, descendit de voiture et eut l'impression de recevoir un seau d'eau.

— Comment ça, dehors ?

— Il n'a pas déjeuné avec nous, et Tristan l'a vu partir il y a plus de deux heures vers les bois.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien ! Il voulait absolument te parler, il est complètement tourneboulé...

Yann s'interrompit, comme s'il refusait d'en dire davantage.

— Tu aurais dû m'appeler, protesta Loïc.

— J'ai essayé ! Je t'ai laissé deux messages.

Pierre remonta la fermeture Éclair de son blouson, serra le cordon de sa capuche et s'interposa entre eux.

— Allons le chercher ! lança-t-il d'une voix impatiente.

— Je t'emmène avec moi, lui répondit Yann. On va prendre le 4x4 et longer les champs. Tristan est en train d'inspecter la forêt avec Elias, et Gaëlle est allée du côté des vergers.

— Je vais la rejoindre, décida Loïc.

Il ne croyait pas Artus capable de rester sous cette pluie torrentielle sans s'abriter, mais il existait de nombreux endroits où il avait pu se réfugier. Supposant que ses frères avaient déjà fait le tour des granges, il s'éloigna en traversant la cour. Pourquoi son père voulait-il absolument lui parler ? Avait-il reçu les résultats du labo ? À cette idée, Loïc sentit son estomac se révolter. Même s'il essayait de se persuader du contraire, la perspective d'apprendre enfin la vérité l'angoissait. Malgré Sabine, malgré Pierre, malgré son travail, il s'était surpris à y penser cent fois par jour depuis qu'il avait fait le prélèvement.

Il regretta de ne pas avoir pris la torche qui se trouvait dans la boîte à gants de sa voiture car le jour baissait encore. À travers le rideau de pluie, il distingua les premiers pommiers et s'arrêta. Jamais son père n'aurait eu l'idée absurde de se mettre sous un arbre, ce n'était sûrement pas là qu'il fallait le chercher. Il rebroussa chemin en essayant de réfléchir. Son imperméable, plus élégant qu'efficace, pesait lourd sur ses épaules, et ses chaussettes étaient trempées dans ses mocassins. Dans quelle tenue son père était-il parti ? Et s'il avait eu un malaise lié à son diabète ?

Loïc gagna l'arrière des granges, d'où il y avait une vue plongeante sur la vallée, mais tout le paysage était brouillé par le torrent de pluie.

Au moins, le tonnerre faiblissait et les éclairs se faisaient plus rares : l'orage était en train de s'éloigner. Prudemment, Loïc s'engagea sur le sentier, transformé en bournier, qui descendait jusqu'à la route. S'il existait bien un endroit où son père se rendait régulièrement, et toujours seul, c'était le petit cimetière de campagne dans lequel Armelle reposait depuis huit ans. Même s'il était peu probable qu'il ait choisi un temps pareil pour ce genre de visite, ça valait le coup d'aller voir.

En prenant pied sur l'asphalte, Loïc constata que la pluie tombait moins fort. Parcouru d'un frisson, il accéléra l'allure. Le détour par le cimetière lui prendrait dix minutes, après il remonterait à flanc de colline et il aviserait. De toute façon, tant qu'Artus serait perdu dans la nature, tout le monde continuerait à le chercher.

Lorsqu'il arriva devant le haut mur qui entourait le cimetière, l'averse s'arrêta enfin. La tête levée, il examina le ciel, qui paraissait moins sombre à présent mais toujours plombé. Il se dirigea vers l'entrée, protégée par une grille que nul ne songeait jamais à fermer. Devant lui, les allées bordées de pierres tombales semblaient désertes mais il avança vers le fond de l'enceinte, là où se dressaient une dizaine de monuments funéraires faits de granit et appartenant tous à de très vieilles familles. L'imposant mausolée des Le Marrec, constitué d'une chapelle et d'une crypte, était le premier de la rangée. Loïc vit la porte ouverte et eut immédiatement la certitude que son père se trouvait là. Prenant une profonde inspiration, il s'approcha et s'immobilisa sur le seuil. Dans la pénombre, il distingua la silhouette d'Artus, assis sur l'un des deux bancs de pierre qui se faisaient face. Il patienta encore quelques instants puis entra.

— Toute la famille est sur les dents, dit-il à mi-voix.

Comme il n'obtenait aucune réponse, il jeta un coup d'œil au petit autel qu'éclairait un vitrail très ancien. Dans les deux vases qui entouraient le crucifix, des fleurs avaient fané. De nouveau, Loïc regarda son père, qui gardait la tête basse et ne semblait pas décidé à bouger.

— Être lâche ne sert à rien..., murmura Artus. Tu as remarqué ? C'est fou qu'on ne puisse pas s'en empêcher !

Désespéré, Loïc hésita avant d'aller s'asseoir sur l'autre banc. Il retira son imperméable trempé et attendit.

— Moi, reprit son père au bout d'un moment, je me croyais courageux. Et sans reproche. Pourtant, tu devrais m'en accabler.

Il parut se tasser encore plus sur lui-même, obligeant Loïc à détourner les yeux.

— Dieu peut me damner, je n'ai rien à t'offrir en échange de ce que je t'ai volé.

Parler devait beaucoup lui coûter, sa voix était rauque de l'effort qu'il accomplissait.

— Depuis ta naissance, tu es pire qu'une épine dans mon pied. Pour rien, puisque j'ai tout imaginé.

Loïc releva la tête et chercha le regard de son père, mais celui-ci fixait l'autel. Tout au bord, sur la nappe de dentelle, une photo d'Armelle avait jauni dans son cadre doré.

— Je suis venu demander pardon à ta mère...

Il s'étrangla sur le dernier mot et reprit bruyamment sa respiration.

— À toi aussi, puisque tu es là.

— Non, réussit à dire Loïc. Ne fais pas ça.

— Quoi, alors ? On va se tomber dans les bras, toi et moi ?

Soudain agité, Artus se redressa et ses yeux vinrent se river à ceux de Loïc.

— Je t'ai renié, méprisé, haï. Tu le sais forcément. Maintenant, j'aurai toujours honte devant toi, ce sera difficile à vivre.

— Papa...

— Tu peux prononcer ce mot ? Tu n'y arrivais plus, ces temps-ci, et je me disais que tu avais enfin compris, que tu allais me foutre la paix... Seigneur ! J'ai honte... Je les ai tous aidés, sauf toi, tous aimés, sauf toi. Tu n'en valais pas la peine car tu ne venais pas de moi. En traînant les pieds, j'ai fait mon devoir parce que tu portais mon nom, et surtout parce que je n'aurais pas supporté que ta mère s'en aille. Rien d'autre.

Quelque chose changea dans la lumière de la chapelle, un rayon de soleil éclairant brusquement le vitrail. Il y avait des graviers sur les premières marches de l'escalier conduisant à la crypte, preuve qu'Artus y descendait souvent.

— Je ne t'en veux pas, souffla Loïc.

C'était vrai, mais il n'avait aucun moyen d'en persuader son père. Il désirait faire un geste, au moins franchir ce mètre qui les séparait, hélas les gestes étaient bannis entre eux depuis toujours et il resta pétrifié sur son banc.

— Ton fils, Pierre, je l'aime pour de bon, seulement je me suis mis en tête d'en faire un vrai Le Marrec. Contre toi. Afin qu'il ne soit pas comme toi, que tu ne le reconnaises pas. Pourtant, il aurait dû

m'ouvrir les yeux, parce qu'il ressemble à Yann...

À Artus lui-même, voilà à qui Pierre ressemblait le plus, malheureusement personne ne s'en était avisé jusque-là.

— Quel égoïsme, quelle médiocrité ! cracha son père d'un ton plein de dégoût.

Il ne s'en prenait qu'à lui, il n'y avait pas d'autre responsable à cet immense gâchis. Loïc parvint à se lever. Il était si bouleversé qu'il fit un pas vers l'autel, s'arrêta, s'appuya d'une main sur la nappe, le temps de se reprendre. Les autres devaient continuer à chercher, de plus en plus inquiets, pourtant il se sentait incapable de sortir son téléphone de sa poche pour les prévenir.

— Dis quelque chose, bon sang ! Libère-toi, fais-moi payer, tu peux y aller, tu as du crédit !

Le défi était si amer que Loïc trouva enfin le courage de s'approcher d'Artus.

— Je ne t'en veux pas, répéta-t-il. On devrait rentrer...

Tout ce qu'il éprouvait, à cet instant, était une infinie compassion dont il ne comprenait pas l'origine. Il refusait de voir son père dans cette attitude de vaincu, prêt à s'humilier et à déposer les armes, mais toujours hostile au fond de lui-même. S'il ne tentait rien, là, tout de suite, ils ne se réconcilieraient qu'en apparence et demeureraient des ennemis.

— Regarde-moi comme ton fils, demanda-t-il. Donne-moi ça une seule fois et nous serons quittes, je te le jure.

En restant debout, il obligeait Artus à lever la tête, alors il se baissa, posa un genou sur le ciment.

— Juste une fois.

Son père le considéra d'abord avec une sorte d'hébétude, puis ses yeux s'adoucirent d'un coup, l'espace d'une seconde, avant de se détourner.

— Loïc..., articula-t-il en séparant les deux syllabes.

D'un geste maladroit, il lui mit les mains sur les épaules.

— Ton pull est mouillé, voulut-il ajouter, mais sa voix était presque inaudible.

Après un long moment, son regard vint de nouveau chercher celui de Loïc.

— Comment fais-tu pour pardonner ?

La question méritait une réponse authentique, pas une simple

formule destinée à rassurer.

— Je suis amoureux, lâcha Loïc.

Artus devait si peu s'y attendre qu'il parut d'abord ne pas comprendre, puis il eut un hoquet qui évoquait un début de rire.

— Rentrons, décida-t-il en essayant de se lever.

Loïc dut l'aider car il y avait des heures qu'il était assis là, sans doute transis par l'humidité.

— Tu veux que j'aille chercher ma voiture ?

Sur le seuil de la chapelle, Artus jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction du cadre où figurait Armelle. Puis il marmonna :

— Non merci, je ne suis pas gâteux. Con et méchant, mais pas encore impotent.

Néanmoins, une fois dans l'allée du cimetière, il prit le bras de Loïc, peut-être parce qu'il était fatigué, peut-être en signe d'affection.

Sabine fit un tour complet sur elle-même, détaillant chaque bâtiment l'un après l'autre.

— Magnifique... C'est vraiment un endroit... Waouh !

Kerloc'h l'enthousiasmait pour de bon, elle ne l'avait pas du tout imaginé tel qu'il était.

— Tu racontes très mal, dit-elle à Loïc. Je voyais ça moins imposant, moins envoûtant, moins... ordonné.

— Mon père ne plaisante pas avec l'ordre, affirma-t-il en riant.

Il utilisait l'expression « mon père » à tout bout de champ ces temps-ci, d'un ton presque gourmand.

— Et tu grandissais là comme un prince pendant que moi, dans ma petite bicoque de pêcheurs, je...

— Tu portais des chaussettes ? Des nattes avec des rubans ? Ah, je t'aurais adorée, j'en suis sûr !

La nervosité qu'il manifestait depuis le matin à l'idée de la conduire à Kerloc'h semblait soudain remplacée par une gaieté de gamin.

— Bon, on va aller affronter les lions, déclara-t-il. Je ne t'ai pas prise en traître, nous sommes nombreux dans ma famille.

— S'ils sont tous comme Tristan, ça ira.

Elle savait l'importance qu'il attachait à cette rencontre et elle était dévorée de curiosité. Une fois encore, elle observa la façade du manoir, les toits d'ardoises bleutées, la girouette, la tour carrée. Derrière ces murs, Loïc n'avait pas toujours été heureux, cependant il y était terriblement attaché. Elle cessa de s'intéresser à l'architecture du lieu pour reporter son attention sur lui. Bronzé par quelques jours en mer – il avait enfin rejoint son bateau pour terminer ses expérimentations –, souriant, détendu, il ne ressemblait ni à un très sérieux scientifique, ni à un père de famille. Pourtant, l'adolescent qui venait d'apparaître en haut du perron devait être son fils. Derrière lui, un homme d'un certain âge, plutôt élégant dans un pantalon noir et une veste de velours beige, leur adressa un sourire de bienvenue. Il descendit les marches et vint vers elle, la main tendue.

— Je suis le père de Loïc, enchanté de faire votre connaissance...

Il la dévisageait avec curiosité, sans doute étonné qu'une femme d'apparence si fragile soit commissaire de police. Plus timide, l'adolescent attendit pour s'approcher que son grand-père s'écarte.

— Bonjour Pierre, dit-elle en l'embrassant.

Du coin de l'œil, elle vit qu'Artus Le Marrec prenait Loïc par l'épaule, avec une tendresse pudique et maladroite assez émouvante. Ensemble, ils se dirigèrent vers la maison où, dès le hall d'entrée, Tristan les attendait pour les escorter jusqu'à la cuisine.

— Nous vous recevons sans façon, précisa Artus. Nous vivons comme des ours et cette pièce est notre quartier général.

Le couvert était mis sur la longue table en bois d'épave, avec des sets brodés à la main, des verres tulipes en cristal et une vaisselle blanche à liseré or. Dans la cheminée, malgré le temps ensoleillé, un grand feu ronflait, se reflétant sur les dalles de schiste noir du sol.

— Je vous ai fait mon bar farci d'huîtres tièdes ! annonça Tristan en poussant Sabine vers l'un des bancs.

Elle fut présentée successivement à Gaëlle, Soizic, Marion, Yann et Elias, au milieu d'un joyeux brouhaha. Derrière elle, Loïc restait debout, comme s'il redoutait de la laisser affronter seule sa tribu.

— Va t'asseoir ailleurs, lui intima Artus.

D'autorité, il s'installa à côté de Sabine.

— Muscadet ou cidre ? C'est celui de ma fille, il est élevé à Kerloc'h.

Elle accepta le cidre, qu'il lui servit généreusement.

— Coatmeur, reprit-il, c'est joli, ça signifie « grands bois », mais je

suppose que vous le savez ?

— Mes grands-parents parlaient breton entre eux, je le comprends toujours.

Un détail qu'Artus parut apprécier à sa juste valeur. Tournée vers lui, elle l'observa tandis qu'il buvait une gorgée de cidre et, instantanément, elle comprit pourquoi Loïc n'avait jamais cessé de l'aimer envers et contre tout.

— Comment dois-je vous appeler, madame le commissaire ?

— Par mon prénom, j'en serais ravie.

Tristan déposa un plat sur la table, et Elias un autre. Face à elle, Loïc la considérait d'un air inquiet qui la fit sourire. Elle se sentait tout à fait d'accord pour s'intégrer à cette grande famille s'il le désirait. Des hommes comme Artus ne couraient pas les rues, il faisait un patriarche vraiment remarquable.

— Kerloc'h m'éblouit, déclara-t-elle dans un élan de sincérité. C'est une propriété superbe, rare...

— Vous y êtes chez vous, répondit Artus avec beaucoup de sérieux.

Puis il lui posa la main sur le bras, se pencha vers elle et s'arrangea pour n'être entendu que d'elle.

— Rendez-le heureux, il le mérite.

Il n'ajouta rien d'autre, mais la manière presque douloureuse dont il l'avait dit ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Pour ne pas l'embarrasser, elle acquiesça en silence avant de lever les yeux vers Loïc. Penché en arrière, il parlait à Tristan, qu'il félicitait à propos du bar. Huit mois plus tôt, la complicité des deux frères l'avait déjà frappée, et elle se souvint qu'elle avait pris Loïc pour un forestier. « Vous avez tiré un peu haut », lui avait-elle fait remarquer, alors qu'elle-même se débattait avec son revolver. Il était arrivé tant de choses dans sa vie depuis ce matin-là ! Et si ça continuait comme ça, un jour prochain elle ferait elle-même partie du clan des Le Marrec de Kerloc'h.

Autour de la table, la conversation roulait à présent sur l'état du blé, la moisson qui approchait. À dix, ils faisaient beaucoup de bruit dans cette immense cuisine. Élevant la voix, Artus posa une question à Loïc au sujet des plantes transgéniques, et Sabine sourit, égayée à l'idée de ce que seraient tous les dimanches à venir.